Simples récits de notre temps

/ J. Crétineau-Joly

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Crétineau-Joly, Jacques (1803-1875). Auteur du texte. Simples récits de notre temps / J. Crétineau-Joly. 1860.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Nouv 32

J. CRÉTINEAU-JOLY

f 66

SIMPLES RÉCITS

DE NOTRE TEMPS

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

1860

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SIMPLES RÉCITS
DE NOTRE TEMPS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
rue Garancière, 8.

C.

J. CRÉTINEAU-JOLY.

SIMPLES RÉCITS

DE NOTRE TEMPS

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

—

1860

Y2

9176

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Sous le titre de SIMPLES RÉCITS DE NOTRE TEMPS, M. Crétineau-Joly nous a permis de recueillir et de publier quelques Nouvelles aussi gracieuses que dramatiques. L'auteur de *la Vendée militaire*, de *la Compagnie de Jésus*, de *Clément XIV et les Jésuites*, du *Sonderbund*, des *Lettres au père Theiner*, et de *l'Église romaine en face de la Révolution*, était déjà plus qu'en germe dans ces études de mœurs et dans ces épisodes si riches de verve et d'entrain. Il ne cherche pas sa voie; on sent qu'il l'a trouvée depuis longtemps et qu'il ne la perdra jamais. Néanmoins on aime à voir ce talent tout d'une pièce, comme le caractère de l'homme, s'assouplir et se transformer dans les diverses péripéties que son imagination invente pour développer une idée, pour préparer un événement ou donner à un personnage la consécration historique.

Quand M. Crétineau-Joly se livrait à ces scènes de mœurs et à ces tableaux de fantaisie qui commencèrent sa réputation, il était bien loin encore de la gloire si laborieusement conquise et du bonheur littéraire dont son nom est couronné. Mais à chaque phrase l'écrivain se révélait. Dans l'énergique simplicité de

ses modèles, dans la peinture des lieux et des mœurs, dans les plus petits arrangements de ses narrations, on se plaisait à découvrir un habile et profond historien. Chose qui étonnera les lecteurs qui ne le connaissent que par ses grands ouvrages, M. Crétineau-Joly n'est pas plus étranger qu'un autre à la fibre sensible. Sa plume, qui a eu et qui aura sans doute encore tant d'audace réfléchie, a su conduire tout naturellement à bonne fin des drames qui, délayés en romans-feuilletons, feraient à coup sûr la fortune de plus d'un journal et d'un théâtre.

Au milieu de ces travaux de jeunesse, disséminés dans les journaux ou dans les revues, nous n'avions que l'embarras du choix; car lorsque M. Crétineau-Joly servait comme volontaire ou comme général dans la presse militante, son improvisation était aussi rapide, aussi intarissable que son esprit d'à-propos, sa verve railleuse ou son éloquence pleine de conviction. C'était le hussard de l'avant-garde en même temps que le grenadier de la retraite. Dans ses états de service de la presse quotidienne, il compte autant de victoires que de combats. Nous avons sous les yeux et sous la main tous ces écrits d'une variété infinie, et qui sembleraient, par leur multiplicité, avoir dignement rempli une longue existence. La plupart touchent à la politique du jour, aux événements qui préoccupaient et aux hommes qui gouvernaient alors.

Cette politique, ces événements et ces hommes, sont loin de nous. Un siècle sépare 1840 de 1860; et, en faisant une collection dans les œuvres pour ainsi dire inédites de M. Crétineau-Joly, nous n'avons pas cherché à réveiller de vieilles que-

relles ou à établir des comparaisons impossibles. Il est entré dans notre plan de ne choisir que des sujets d'où la politique doit être à peu près exclue. C'est ce que nous avons réussi à faire dans ces SIMPLES RÉCITS.

Nous ne tairons pas néanmoins que plus d'une fois nous avons regretté de ne pouvoir accorder l'hospitalité de l'éditeur à des aperçus, à des jugements, à des controverses où le talent de l'écrivain se développe avec autant de précision et de sagacité que la conscience de l'honnête homme. Nous avons reculé devant cette évocation, et M. Crétineau-Joly a été le premier à nous conseiller une semblable réserve. Nous n'avons demandé et obtenu grâce que pour un seul passage; mais ce passage est tellement en situation, que nous croyons devoir le citer à titre seul de prophétie. C'est une page sur l'unité italienne et sur les Italiens, écrite et imprimée il y a treize ans, et qui, par la force des choses, se trouve plus que jamais de circonstance.

En ce temps-là (1847), l'abbé Gioberti, *il celebre abbate Gioberti*, car tout est célèbre dans l'Italie révolutionnaire, notamment les mauvais prêtres, s'était imaginé de prendre à partie M. Crétineau-Joly. Le renégat attaquait avec passion ses ouvrages; il incriminait avec virulence sa dignité personnelle; il essayait de l'immoler tout vivant sur l'autel des enthousiasmes démagogiques. M. Crétineau-Joly, qui n'a jamais commencé la lutte, mais qui l'a toujours bravement acceptée, et encore plus bravement soutenue, fit l'honneur à ce Piémontais, téméraire précurseur des sombres événements qui se déroulent aujourd'hui en Piémont et par le Piémont, de répondre au pam-

phlet en cinq gros volumes dont l'italianissime Gioberti se fabriquait un bouclier. La réplique fut si foudroyante, qu'elle réduisit au silence le plus intempérant, le plus filandreux et le plus hâbleur de tous les porte-plumes de l'Italie, où ce triple genre d'écrire se cultive avec tant de succès. Maintenant, nous n'avons qu'à laisser la parole à M. Crétineau-Joly. Il s'exprime avec un don de seconde vue qu'il serait superflu de constater en face des faits accomplis :

« En France, en Angleterre et en Allemagne, dit-il[1], une pareille débauche porte son fruit avec elle. On l'oublie avant même d'avoir pu s'y arrêter; car là on réfléchit, on raisonne et l'on juge. En Italie, il n'en est pas encore tout à fait ainsi. L'abbé Gioberti s'y pose en missionnaire des exagérations politiques. Un exil long, mais mérité, lui a permis de prendre en face de ses compatriotes un air de victime. Il avait besoin de se grandir à leurs yeux, il les a flattés bassement. Son *Primato morale e civile degl' Italiani*, enfant bâtard de notre chauvinisme français, restera comme le type de l'adulation marchande et de la servilité populacière.

» L'idée fondamentale de cette amplification, qu'un écolier de rhétorique, même italien, n'aurait pas osé risquer, c'est que les descendants des vieux maîtres du monde le dominent encore par le génie comme ils pourront le dominer plus tard par la gloire des armes. Cette thèse, pardonnable dans les colléges, a inspiré à l'abbé Gioberti des pages où l'amour du sol natal se guinde jusqu'au lyrisme dans les mots, lyrisme

[1] *Défense de Clément XIV et Réponse à l'abbé Gioberti*, par J. Crétineau-Joly, pages 53, 54 et suivantes. Paris, 1847, 2e édition.

sans profit, sans enseignement, sans avenir, mais qui, en fin de compte, avait son charme d'innocence par sa fatuité même.

» On ne voit guère en effet l'Italie qu'à travers le prisme des âges passés. Pour les uns, c'est la patrie du soleil, des ruines et des fortes émotions, le champ de bataille qui a fécondé la liberté en poétisant ses excès; pour les autres, elle apparaît comme la source où va s'abreuver l'orgueil national. En contemplant ses monuments toujours debout, en trouvant ses géants de l'antiquité et du moyen âge admirés par tous les siècles, l'Italien a le malheur de se croire identifié avec ces immortalités devenues le patrimoine de tous les pays et la lumière de tous les temps.

» Il se berce de l'idée que des Cicéron, des César, des Virgile, des Dante, des Rienzi, des Colonna, des Michel-Ange et des Raphaël futurs, peuvent encore naître de cette mère aux mamelles toujours puissantes. Il aime dans sa misère à se draper en Scipion méconnu, et sur le Forum romain, où l'on n'entend mugir que le bœuf pesant d'Ostie, il essaye de reconstruire par le souvenir cette magique dualité si souvent révélée au monde étonné par ces quatre lettres de l'alphabet : S. P. Q. R. Si peu que rien, selon l'interprétation de l'abbé de la Mennais.

» Le Sénat et le Peuple romain ont disparu comme les villes et les royaumes annexés à l'empire. Le peuple, qui a tout divisé, qui a tout détruit, a été divisé et détruit à son tour. L'Italie avait conquis le monde; elle a été brisée, quand le monde s'est rué contre elle. Sa nationalité, son indépendance absolue ne sont plus

qu'une utopie; l'Italie n'est pas taillée pour devenir un royaume, une république ou un État fédératif. Quelque forme d'unité qu'il plaise à ses princes ou à ses peuples de substituer à ce qui existe, elle tombera dans l'anarchie des idées pour arriver sans transition à l'anarchie dans les événements.

» Sa constitution a quelque chose d'exceptionnel; elle peut dans ces conditions durer encore : la modifier ou la changer serait un cas de mort subite. Les Italiens ne sont peut-être pas mûrs pour une liberté qui ne serait qu'un despotisme illustré par l'arbitraire légal; ils ne pourront jamais comprendre, jamais appliquer le système constitutionnel. Dans notre pensée, qui se reporte à toutes les corruptions parlementaires, cette inintelligence est une gloire et un bonheur.

» Ce ne sera pas ainsi qu'en jugeront les patriotes, dont le premier besoin est de se créer une existence sociale, en appelant les idées de désordre au secours de leurs ambitieuses théories. Dans ce pays, comme dans le reste de l'Europe, il y a des esprits turbulents, des cœurs corrompus qui cherchent à abriter leur mauvais instinct sous la légitime excuse de l'amour de la patrie. On se prend d'une belle passion pour l'indépendance ou la nationalité de l'Italie, comme on exploita ce rêve en faveur de la Pologne. La Pologne a subi le sort réservé à tous les peuples. Elle a eu ses heures de sublimité et ses années de révolutions et de décadence. Elle a péri, parce que les nations ainsi que les individus n'ont qu'une existence limitée, et qu'il vient un jour, quand le sépulcre se ferme sur un peuple et sur un homme, où il est impossible à la créature de galvaniser le cadavre.

» Qu'on mette ce cadavre au régime constitutionnel; qu'on lui applique d'innombrables sangsues parlementaires; que, comme en Portugal, en Grèce et en Espagne, l'Anglais se charge de régulariser et d'entretenir le désordre moral au profit de ses intérêts mercantiles, on pourra voir ce cadavre agité par quelques soubresauts de honte, mais après s'être débattu dans le sang, il tombera dans la boue et ne se relèvera plus.

» Sans doute, il est douloureux pour une nation marquée du sceau providentiel de se sentir encore vivante dans ses membres, et néanmoins rayée de la liste des royaumes; mais ce qui arrive depuis six mille ans aux peuples les plus fortement constitués ne doit pas étonner les hommes qui marchent dans la vie, le flambeau de l'histoire à la main. La mort des uns, la naissance des autres, n'a rien que de normal en soi. On peut se révolter contre cette idée de la destruction des races, il faut pourtant la subir parce qu'elle est dans des prévisions plus hautes que celles de l'humanité, parce que surtout une nation vaincue, jugée et divisée comme les vêtements du Christ, ne sort pas de son tombeau pour reconquérir une vie nouvelle. Quelques Italiens, dont l'enthousiasme ne consulte point la raison, refusent d'accepter ce jugement de Dieu sur les peuples. Au point de vue de l'orgueil national, il serait difficile de leur reprocher cet acte de patriotisme.

» Ce n'est pas dans ces bornes que se renferme l'abbé Gioberti. Il a vu les antiquaires, les poëtes et les touristes se passionner pour les vieilles murailles qui abritèrent des héros; l'écrivain veut persuader à ses

admirateurs qu'ils sont destinés à continuer la gloire de leurs aïeux.

» Cincinnatus est devenu solliciteur; Caton ouvre un musico; Virginius met sa fille aux enchères; César fait des perruques; Titus s'ingénie à perdre sa journée; Lucullus demande l'aumône; Fabius Cunctator est transformé en jockey diplomatique; Pompée pratique l'usure; Cornélie abandonne à des valets le soin d'élever ses enfants; Fabricius tresse des couronnes d'or pour ceindre le front des danseuses; Auguste s'attelle à leur char; Juvénal vit aux dépens d'une cantatrice qu'il a épousée; Numa tient un bureau de loterie; Horace confectionne des antiques; Curtius sort de son gouffre pour professer l'égoïsme; Régulus se fait un point d'honneur de violer son serment; dans l'intérêt de l'ordre public, Gracchus et Catilina réclament à grands cris l'institution de la garde nationale; Tacite, déguisé en courtisan ou en savant économiste, — ce qui revient à peu près au même, — offre l'hommage de sa fidélité déambulatoire tantôt à Galba, tantôt à Othon ou à Vitellius, mais toujours au succès; Virgile pactise avec l'étranger; Brutus pousse ses fils à conspirer; Cicéron dirige une presse clandestine; Marc-Aurèle colporte des pamphlets anonymes; Spartacus achète des lettres de noblesse; quelques Lucrèces et pas mal de Virginies en appellent des rigueurs de leurs patrones aux Tarquins et aux Appius modernes; Tibère prêche la liberté; Manlius égorge les oies sacrées du Capitole avant leur cri sauveur; Coriolan, réfugié chez les Volsques, se livre à l'élève de l'assassin commandité par les sociétés secrètes; Éponine et Sabinus plaident en séparation de corps; Annibal

vend des lunettes; Florus s'enrichit par le chantage; Marius se résigne au rôle de ténor, et Scipion enlève les jeunes filles.

» Un tel spectacle n'a point frappé l'abbé Gioberti. Ce spectacle ne l'a pas amené à réfléchir sur les louanges dont il faisait métier d'accabler son pays, et, Matthieu Lænsberg imperturbable, il prophétise [1] :

« Un siècle ne s'écoulera pas peut-être avant que notre patrie redevienne aussi belle qu'elle l'était au temps des Scipions. »

» A cette agrégation de petits peuples n'ayant qu'un vague passé de deux mille ans pour tout héritage, il était bien aisé de faire comprendre qu'on les opprimait et qu'ils devaient se relever aussi forts qu'aux beaux jours de la jeunesse de l'Italie. On plaignait ces premiers nés de la civilisation européenne de languir dans une indolence voisine du bonheur; on semblait ignorer qu'au delà des monts la divergence des pensées, les préjugés locaux, les rivalités de ville à ville, d'État à État, les souvenirs toujours présents des guerres intestines du moyen âge, ont laissé dans les esprits un sentiment si fécond en jalousie ou en inimitié, qu'il deviendrait impossible à une volonté de fer de réunir dans une même action tant de vœux disparates ou contradictoires.

» A diverses reprises, cependant, on les a vus offrir l'hommage de leur indépendance future à tous les souverains dont le nom pouvait être un drapeau. Ils ont tenté de séduire Charles-Albert de Sardaigne et Ferdinand de Naples; c'est le Pape aujourd'hui qu'ils

[1] *Gesuita moderno*, t. II, p. 600.

appellent inutilement au rôle de Judas Machabée. Quand l'Italie était par la conquête annexée à l'Empire français, les révolutionnaires se servaient de Murat comme de l'instrument de leur délivrance. Bignon, dans son *Histoire de Napoléon* [1], a révélé ces tendances qui perdirent Joachim et qui en perdront beaucoup d'autres.

» C'est par cette déclaration de l'Empereur, raconte l'homme d'État du libéralisme, que se terminait pour le roi Joachim l'année 1811. Dès cette époque, ce prince s'était laissé fasciner l'esprit par les caresses et les avances d'hommes qui rêvaient un certain *système italique*, dans lequel on lui faisait entrevoir sinon une souveraineté absolue, du moins une grande prépondérance et un haut protectorat. Dans toutes les parties de la péninsule italienne, il existait un grand nombre de ces patriotes estimables, mais peu prévoyants, qui, toujours ennemis de la domination étrangère quelle qu'elle soit, sont à toute heure prêts à la combattre; qui, à l'époque de 1811, par exemple, lorsque la Lombardie, la Toscane et les États romains renaissaient, prospéraient sous les auspices d'une administration éclairée et bienfaisante, ne voulurent pas voir qu'ils ne pouvaient échapper à la France que pour tomber sous le plomb du despotisme allemand qu'ils ont tant en horreur. Ces patriotes italiens, liés entre eux par des correspondances et des affiliations, avaient jeté les yeux sur

[1] Bignon, *Histoire de France sous Napoléon*, t. X, p. 244. Dans le testament de l'Empereur, on lit, à l'article 32 : « *Idem*, au baron Bignon, cent mille francs. Je l'engage à écrire l'histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815. »

le roi Joachim, comme propre à devenir pour leurs vues un utile instrument.

» L'Italie en est encore au rêve de 1811, et ses faiseurs de sonnets politiques le prolongent avec une imprévoyance dont les suites seront peut-être affreuses. »

A ces paroles si tristement prophétiques de M. Crétineau-Joly, annonçant treize ans à l'avance l'épizootie de nationalité unitaire dont les Italiens sont affligés par la Révolution, nous n'avons rien à ajouter. Nous aurions pu sans peine réunir en faisceau plus d'un témoignage aussi éclatant de sa perspicacité politique. Une pareille publication aura peut-être son heure; aujourd'hui, nous renfermant dans le cadre des SIMPLES RÉCITS, nous nous contentons de remplir un vœu qui nous a été manifesté par un grand nombre de lecteurs.

Paris, 15 septembre 1860.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS. v
La Diva 1
Un drame de guerre civile. 93
Un membre de la députation du genre humain. 135
Piétro-Paolo 157
Un exécuteur des hautes et basses œuvres littéraires 189
Henri IX, roi d'Angleterre. 249
Le fils d'un pair de France 273
Un mari à blason, s'il vous plaît 391
La semaine sainte à Rome. 467

LA DIVA.

I

Un soleil de printemps, mais un de ces soleils d'Italie qui ne se couvrent pas au premier nuage, qui ne s'affaiblissent point au plus léger souffle des vents du nord, rayonne dans le Corso de Rome, sur la place du Peuple, au-dessus des riches platanes et des pins centenaires dont le Monte-Mario est enveloppé comme d'une robe de deuil. La ville entière s'est revêtue de ses habits de fête pour saluer un premier beau jour. Jetée dans les lourdes voitures armoriées, entassée dans les légères caratelles de place, dans les rapides phaétons; échelonnée sur les larges dalles du Corso, où passent, où repassent sans cesse les femmes les plus distinguées de *Questa dominante,* ses jeunes et galants monsignori, ses vieux cardinaux et la foule de ses princes, elle fait là l'apprentissage de ce bonheur uniforme que chaque jour amène, que chaque soir voit expirer pour renaître le lendemain dans de nouveaux plaisirs.

La trottata a retrouvé ses habitudes de luxe, ses douceurs du *far niente;* la trottata, qui commence au palais de Venise pour finir à Ponte-Mole, ce Longchamps romain, Hyde-Park italien où tous les rangs se confondent dans une égalité en dehors des lois, mais qui ressort des mœurs, qui entre si admirablement dans le caractère de ce peuple; la trottata, impatiemment désirée, prenait ses nouveaux ébats, essayait ses joies printanières et s'enivrait de ses ardeurs rajeunies. Elle couronnait de son suffrage populaire les reines que les bals d'hiver avaient proclamées dans leurs salons; elle ratifiait au grand jour ces renommées de boudoir, toujours fières d'une pareille sanction; puis, empressée, active comme dans tous les plaisirs où le peuple est mêlé, elle courait sans repos, marchait sans but, s'arrêtait sans regret. Il y avait dans cette promenade de tous les soirs tout ce qui brille à Rome par le génie ou par la beauté, par les vertus ou par la puissance. On y rencontrait de ces nobles matrones aux traits mâles, aux formes antiques, aux yeux noirs, dont Tacite et Juvénal, Pétrone et Ovide, nous ont laissé de si vivantes peintures. Leur regard protecteur conduisait, comme au siècle de ces historiens et de ces poëtes, de jeunes filles à l'œil chargé de voluptés, et dont le sein presque nu palpitait d'un désir peut-être encore incompris sous la haletante respiration de cette multitude, dévorant un sourire ou s'encourageant d'un imperceptible geste qu'adressait un doigt blanc et effilé. C'étaient partout et toujours de ces hommes pleins d'une élégante désinvolture qui, tantôt sous l'habit mondain et le petit manteau soyeux des prélats de la sainte Église, tan-

tôt sous le costume cavalier des gentilshommes du dix-huitième siècle avec leur chevelure de jais, leurs brillantes dentelles, leurs coquettes épées, s'élançaient sur de riches coursiers, et accouraient, orgueilleux de leur noblesse, plus orgueilleux encore de leurs bonnes grâces, offrir de respectueux hommages aux femmes dont les noms historiques ou les attraits étaient un privilége.

Au milieu de cette réunion de princes et d'artistes, de jeunes filles belles comme des Romaines et de jeunes gens emportés par la fougue de leur âge, et confondus sur cette place du Peuple, écho de toutes les galanteries, rendez-vous de tous les plaisirs, on distinguait le comte Joseph d'Aquaviva, qui, après de longs voyages à travers l'Europe, venait d'être rappelé à Rome par sa famille, dont il était le seul héritier.

Joseph d'Aquaviva avait, dans ses courses aventureuses, vu beaucoup de choses, et croyait encore connaître mieux les hommes. Il s'était arrêté à Ferney pour rendre hommage à la momie philosophique. Lorsque le vieux Voltaire le tint dans ses serres; lorsque, avec sa parole toujours armée de sarcasmes, toujours foudroyante de légèreté, toujours stridente et spirituelle, il eut dépouillé ce jeune homme de sa candeur native, il écrivit à ses *anges* de Paris : « Croiriez-vous bien que j'ai maintenant dans mon château un hôte, grand seigneur des États du Pape, dont je cherche à faire un philosophe? J'ai déjà réussi aux trois quarts. »

De là, Joseph s'était rendu à Berlin. Il avait étudié Potsdam, Frédéric et son école de sophistes. Saint-

Pétersbourg lui déroula les crimes, les gloires et les impuretés du règne de Catherine II; et, faisant une étape de chaque petite principauté d'Allemagne où l'Encyclopédie avait cours, où elle emportait force de loi, où elle dominait, souveraine qu'un caprice de la mode élevait au piédestal, idole que devait bientôt briser la raison publique, il était enfin arrivé à Paris. Il avait été présenté à la cour. Dieu sait si c'était là que le comte Joseph pouvait espérer de regagner en repentir ce qu'il avait perdu en innocence.

Ce fut sur ces entrefaites que sa famille se décida à le rappeler auprès d'elle. De tous les côtés à la fois d'alarmantes révélations arrivaient sur son compte. On ne s'entretenait dans le monde que de ses folies de prodigalité, que de ses folies d'amour, et le souverain Pontife lui-même, tout tolérant, tout plein d'indulgence qu'il était pour la jeunesse, n'avait pu s'empêcher de mêler sa voix vénérée à la voix du monde.

L'oncle de cet enfant prodigue, le cardinal Anfossi, l'un des membres les plus célèbres et les plus vertueux du sacré Collége, fut chargé des remontrances et des conseils, et il s'acquitta de sa mission avec une bonté toute paternelle. Joseph d'Aquaviva a fait sa rentrée à Rome sous les auspices d'une amnistie générale; mais il est revenu affichant un absolu mépris pour tout ce que, dans son bas âge, on lui apprenait à respecter. Il est revenu froid, dédaigneux, se croyant maître de son cœur et de ses passions. Cédant sans réflexion, sans besoin, sans calcul, à leur entraînement, il est rentré au bercail, bien décidé à tout fronder, à tout trouver mauvais, à ne rien admirer, à ne rien croire, et se flattant, dans le secret de

ses pensées, de donner à la noblesse romaine une de ces leçons puisées par lui à l'école des jeunes gentilshommes français que la cour de Louis XV prenait soin de corrompre, et qui, de là, retombaient sur les sages de Paris. A force de sophismes, ceux-ci mettaient la dernière main à l'œuvre si bien commencée dans les antichambres ou dans les cabinets particuliers de Versailles.

Entouré de cinq ou six joyeux courtisans que son ton plein de suffisance, que ses manières froidement moqueuses et si tranchantes de politesse affectée ont réunis à ses côtés comme des satellites gravitant autour d'un nouvel astre, il s'est mêlé pendant quelques instants aux groupes qui, à la porte du Peuple, forment salon en plein vent. Il a écouté d'une oreille distraite les paroles amies de ses vieux parents, dit quelques mots étincelants de spirituelle impertinence aux femmes dont le regard l'avait attiré. Fatigué de la monotonie de ces galantes conversations, on le rencontre enfin affichant son ennui, abritant ses grands airs sous la tente du café de la place de la Colonne, entre un sorbet de Faenza, que ses lèvres effleurent, et le *Mercure de France,* que ses mains ne daignent pas même feuilleter.

Il est là, nonchalamment étendu, saluant d'un imperceptible mouvement de tête, souriant d'un dédaigneux sourire, ou, en signe d'amitié protectrice, jetant un petit geste de sa main toute parfumée aux jeunes gens qui passent, envieux de son élégant carrosse, de ses armoiries peintes avec une grâce digne de Watteau, et de ses deux chevaux anglais, dont l'habileté de son gigantesque cocher de Londres peut

à peine contenir l'ardeur. Le front rayonnant d'orgueil, il écoute comme par distraction les bruyants éloges que l'on décerne à son bon goût et les louanges dont on enivre son amour-propre.

Dans ce même moment, une jeune fille du peuple, aussi pauvre qu'un capucin véritablement indigne, presque aussi nue qu'un lazzaroni napolitain, mais belle comme une madone de Raphaël, aux grands yeux noirs, au front si pur, aux traits si délicats et pourtant si sublimes de poésie, se glisse comme une flèche au milieu de tous les équipages qui se heurtent, de tous les chevaux qui piaffent. Après avoir fendu la foule, la voilà qui s'arrête en face du café, qui arme ses mains d'une légère mandoline et qui chante, avec une ravissante expression, quelques-uns de ces airs italiens que les anges semblent accompagner dans le ciel. Personne ne l'écoute encore, personne même n'a daigné lui adresser un regard. Sans s'apercevoir de cette inattention, la pauvre petite chante toujours, car c'est sa vie à elle que cette mélopée, c'est son gagne-pain, son espérance de tous les jours, sa consolation de toutes les heures. La canzone est achevée. Le front rouge de pudeur, les yeux admirablement voilés sous ses longs cils, et souriant presque à travers des larmes prêtes à couler, elle s'avance d'un pas timide vers chaque table. Sa main tremblante s'ouvre devant chaque homme assis, et quelques mots dits à voix basse tombent de ses lèvres comme pour réveiller dans les âmes la pitié que ses chants n'ont pas inspirée.

Elle passe ainsi devant Joseph d'Aquaviva, qui, absorbé dans les contemplations intérieures du triom-

phe que sa vanité remporte, n'a peut-être pas entendu la suave harmonie dont la jeune chanteuse vient de bercer ses beaux rêves. Il la regarde avec cette indifférence d'un grand seigneur blasé qui ne croit ni à la faim ni à la pauvreté, et, jetant à cette main si gracieuse, mais déjà brunie par le soleil, quelques pièces de menue monnaie pontificale :

« Allons, dit-il, poursuis ton chemin, la belle enfant, et prie Dieu en faveur du seigneur Joseph d'Aquaviva. »

Pour elle, prier Dieu, c'était toujours chanter. Elle recommence son hymne, doux comme un chant de mère, tendre comme une des plus tendres élégies de Tibulle. Sa voix, qu'accompagne la mandoline, s'élevait ou s'abaissait, et, tour à tour pleine de force ou de mélancolie, dominait les bruits de la foule, ou venait en sons d'une mélodieuse tristesse expirer dans les cœurs comme un écho affaibli des souffrances de l'âme. A ces accords qui n'excitaient guère la surprise sous un ciel où toute voix est harmonieuse, où la langue même est poëte, le comte Joseph se sent ému. Il parcourt du regard cette enfant dont la robe est si transparente d'indigence, dont le chant trouve si rapidement le chemin de l'âme, et qui est si belle en racontant des peines d'amour qu'elle n'a jamais ressenties. Il la contemple longtemps, étudiant chacun de ses traits, suivant toutes les inflexions, toutes les nuances de son merveilleux organe, détaillant dans le secret d'une naissante convoitise tout le fini de ses perfections. Quand elle a terminé sa dernière canzone, fait de sa tête, radieuse d'éclat et d'innocence, un touchant signe d'adieu :

— Si sainte Cécile n'était pas occupée tous les jours à charmer les oreilles de Dieu le Père, je croirais, messieurs, s'écrie le comte, qu'elle a voulu, pour nous plaire, se travestir en mendiante et nous donner ce soir un de ces concerts dont les Séraphins auraient droit d'être jaloux. Qu'en penses-tu, prince Barberini ?

— Je pense, mon cher comte, que le hennissement de tes chevaux de pur sang a quelque chose de plus flatteur pour des gentilshommes que toutes les psalmodies de cette pauvresse. S'il fallait s'éprendre d'admiration en l'honneur de toutes ces diseuses de sonnets amoureux, pour toutes ces cantatrices au teint hâlé, au front chargé d'une sueur qui n'est pas la sueur *secularem*, le *pulverem olympicum* d'Horace, en vérité, le métier serait par trop rude et j'implorerais bientôt du Pape une indulgence plénière *in extremis*. A Rome, un beau cheval est plus rare qu'une belle voix. J'admire les tiens. Laisse donc ta sainte Cécile du Vélabre, ton chérubin de Monte-Testaccio continuer sa course.

— Si c'est de l'harmonie que veut à toute force Joseph d'Aquaviva, réplique le jeune marquis de Ruffo, courez vite chercher Palestri le castrat, Palestri le divin musico de la chapelle pontificale, qui module avec autant de charme les lamentations de Jérémie que les douleurs de la Didon sur le bûcher. Appelez auprès de nous le petit Rossi, la prima donna de Saint-Pierre, le rossignol du théâtre della Valle; qu'ils chantent en s'accompagnant sur la mandoline ou sur l'orgue, et don Joseph, après avoir écouté et établi une comparaison dangereuse à sa protégée, nous en dira son avis.

— Non pas, mes maîtres, non pas. En fait de musique, j'aime la nature, et n'en suis pas arrivé à mettre sur la même ligne un castrat et une prima donna. A mes yeux, l'un ne vaudra jamais l'autre. Un castrat en parallèle avec cette jolie enfant, un musico, une négation d'homme mis en opposition avec cette frêle créature dont l'organisation a quelque chose d'inspiré, dont chaque parole tombant de sa bouche ressemble à un baiser : fi donc ! Ce serait outrager le ciel et les hommes; je ne serai jamais assez Romain pour cela; mais, je l'avoue, je donnerais volontiers mes deux chevaux anglais, et mon cocher par-dessus le marché, à celui qui voudrait me faire entrer dans les bonnes grâces de la petite.

D'ironiques applaudissements accueillent ce galant défi. Barberini s'élance dans le Corso à la poursuite de la jeune fille. Il la cherche, il la rencontre; et, la saisissant par la main, sans proférer aucune parole, il l'entraîne, presque de vive force, sous la tente du café.

— Voilà, dit-il en s'adressant à ses amis, l'ange qui doit rappeler toutes les extases du paradis au comte d'Aquaviva. Je l'ai conquise; je viens de l'arracher à trois vénérables récollets qui la dévoraient du regard, qui, le front rouge de piété, mêlaient aux genoux de la madone de Ruspoli leurs voix chevrotantes d'émotion à cette voix que Joseph trouve si ravissante d'expression. Allons, impressionnable servant d'amour, admire-la tout à ton aise. Qu'elle chante jusqu'à assourdir tes oreilles, rien de mieux. Nous, messieurs, respectons ce premier tête-à-tête, et, puisque j'ai déjà pris hypothèque sur l'attelage de notre

inflammable compagnon, continuons notre promenade à ses frais.

Ils partirent en poussant de longs éclats de rire, et Joseph se vit seul avec la jeune fille. Habituée qu'elle était à l'indifférence de la foule, elle ne s'étonna point de ce brusque départ; mais, quand Aquaviva lui eut pris la main avec un intérêt qu'elle ne comprenait point, quand il l'eut priée de chanter encore pour lui, pour lui seul, et qu'une pièce d'or, glissée entre ses doigts, lui eut d'avance fait connaître le prix que le jeune Romain mettait à une complaisance qui n'avait jamais été aussi magnifiquement récompensée, elle leva sur lui ses grands yeux noirs, brillants de reconnaissance. De sa plus douce voix elle répéta tous les airs que put lui fournir sa mémoire. Joseph l'écoutait avec un profond sentiment d'admiration, il suivait chacun de ses gestes, savourait ses intelligents sourires, s'étonnait de rencontrer sous les haillons de la misère une beauté à faire monter le rouge de la jalousie au front de toutes les dames romaines, et qui, dans sa naïve innocence, avait de quoi tourner les têtes de tout le sacré Collége.

— C'est très-bien, mon enfant, dit-il enfin, je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré, mais ce n'est pas assez. J'ai une autre grâce à vous demander, une grâce dont vous ne vous repentirez pas peut-être. Je désire savoir votre nom.

— Les pifferari des Abruzzes, qui m'abandonnèrent à Rome aux dernières fêtes de Noël, reprend la jeune fille, m'ont dit que je m'appellerais dorénavant Benedetta.

— Benedetta, soit, ma jolie chanteuse; c'est un

nom de favorable augure, comme disaient nos anciens flamines. Mais vous n'êtes pas sans doute seule ici, délaissée, ainsi qu'une orpheline, à la garde de Dieu ou à la pitié publique. Vous avez des parents, des amis, une mère, que sais-je, moi ?

— Je n'ai point de parents, seigneur, encore moins d'amis; les pauvres n'en trouvent pas, et je n'ai jamais connu ma mère.

— Ce sont, dites-vous, les pifferari des Abruzzes qui vous ont conduite et abandonnée ici. Que faisiez-vous parmi eux ?

— Je chantais aux pieds des madones, à la porte des couvents ou sous le vestibule des palais. Je les accompagnais dans leurs pèlerinages; mais l'hiver a été rude, le pain nous a manqué plus d'une fois. La fièvre de Rome m'a surprise au moment de leur départ, et après m'avoir dit, comme Votre Excellence, que le nom de Benedetta serait pour moi d'un favorable augure, ils sont retournés sans moi dans la montagne, me laissant, comme une enfant que je suis encore, sous la protection de Notre-Dame des Fleurs.

— Et elle a eu pitié de vous, Benedetta, puisqu'elle m'a envoyé sur votre chemin, puisqu'elle a mis dans mes vœux les plus chers la pensée de vous être utile. La nuit approche. Demain, je désire vous revoir. Nous parlerons tous deux de ce qui vous intéresse. Mais où vous rencontrerai-je ? Quelle rue habitez-vous ?

— Le vent ne souffle plus. Les nuits sont belles et chaudes. Je dors sous la colonnade du Vatican.

— Va donc pour la colonnade du Vatican. Demain j'y serai avec les premiers rayons du soleil.

II

Le comte d'Aquaviva tint parole. Au jour naissant, il était au rendez-vous. Benedetta dormait encore. Elle dormait d'un sommeil si paisible, elle était si belle, la tête jetée sur son oreiller de marbre, reposant là, sous le ciel, avec toute la virginité de ses quinze ou seize ans et son avenir riche d'incertitude, que Joseph se prit à la contempler en silence, à l'admirer de tous ses yeux, à suivre, dans une pensée incomprise de volupté, les rêves qui devaient occuper ce cœur battant si légèrement sous un corset de velours fané et sous une dentelle en lambeaux. Il l'écoutait respirer, cette pauvre enfant vers laquelle un instinct plus puissant que la volonté l'emportait. Sa main caressait les longues tresses de cheveux que le vent du matin inondait de ses brises parfumées, et, entraîné par un sentiment qui n'est plus de la pitié, le jeune comte se penche sur le visage si frais de Benedetta. Ses lèvres, qui frémissent, s'attachent aux lèvres roses de l'orpheline. Ce premier baiser d'amour la tire de son sommeil ; elle entr'ouvre les yeux. Un sourire de reconnaissance illumine son visage.

— Déjà près de moi ! s'écrie-t-elle en saisissant avec une indifférence pleine de coquetterie sa mandoline qui repose à ses côtés ; et moi qui ne vous attendais pas de sitôt, qui peut-être ne vous espérais plus.

— J'ai voulu, dit Aquaviva, vous surprendre avant votre réveil, car j'ai bien des choses à vous dire, et, dans le jour, je ne sais...

— Oh! pendant le jour, il faut que je gagne mon pain, monsieur le comte, et, comme je ne trouve pas tous les soirs des personnes aussi bienfaisantes que Votre Excellence, vous comprenez, n'est-il pas vrai? que j'ai assez à faire de chanter pour subvenir à mes premiers besoins.

— Si j'y pourvoyais, Benedetta; si, cédant à l'intérêt que vous êtes bien faite pour inspirer, je vous arrachais à cette misère dont votre raison doit commencer à sentir tous les dangers, que diriez-vous?

Benedetta porte sur le jeune homme un regard interrogateur. Elle semble chercher à lire dans son âme, afin de se rendre compte à elle-même du sentiment qui peut dicter à un si haut personnage des propositions dont elle n'entrevoit que le but généreux. Et, souriant comme une jeune fille qui s'éveille sourit à un songe doré qui l'a bercée pendant les heures de la nuit :

— Ah! monsieur le comte, reprend-elle, je serais bien contente. Alors je ne chanterais que pour vous seul, et je n'aurais plus besoin, pour vivre, d'aller tendre la main à des hommes indifférents.

— Je l'espère, mon ange; dès ce matin, si vous y consentez, vous pouvez naître à une nouvelle vie, et oublier, dans le luxe dont je serai fier d'entourer votre jeunesse, une enfance qui s'est écoulée au milieu de toutes les privations.

— Et, afin d'être à l'abri du malheur, afin de me voir riche, que faudra-t-il faire, monseigneur?

— Rien, ou à peu près, Benedetta. Chanter, quand le ciel vous dira de chanter pour moi, rien que pour moi, entendez-vous? assouplir aux règles de l'art

cette voix dont le timbre a tant d'éclat, et que les *prime donne* des théâtres de la Scala ou du San-Carlo envieraient à votre pauvreté; devenir belle comme vous promettez de le devenir, garder sur votre front et dans votre âme cette candeur qui m'a séduit, cette innocence qui ne soupçonne pas le mal, et m'aimer plus tard, si vous me jugez digne d'un peu d'amour, mais m'aimer comme je vous chéris déjà, sans partage, avec passion : voilà tout ce que je vous demande, Benedetta.

— Ah! je vous le promets, monsieur le comte, dit-elle en rougissant de pudeur. Avec cela que toutes ces conditions, ajouta-t-elle après un moment de silence, ne me paraissent pas bien difficiles à remplir.

— Même la dernière? s'écrie Aquaviva, emporté par un sentiment d'orgueilleuse intelligence.

— La dernière comme les autres, monseigneur, ne me coûtera pas beaucoup à tenir; je crois déjà que je vous aime.

— Vous êtes un ange, ma charmante; je n'osais pas tant espérer de votre reconnaissance ou de votre franchise. Allons, dépouillez pour toujours vos épaules de cette livrée de misère, sous laquelle vous paraissiez si jolie. Renoncez à cette vie de hasard, que je bénis cependant, puisqu'elle m'a fait rencontrer sur ma route une femme qui sera bientôt la plus belle, la plus aimée de Rome, et suivez-moi.

Benedetta, appuyée sur le bras du comte Joseph, et portant à la main sa fidèle mandoline, marche pendant quelques instants le cœur livré aux plus douces pensées. Après avoir traversé le pont Saint-Ange, encore désert, ils arrivent tous deux à la porte

d'une modeste maison, cachée presque au milieu des jardins dont alors était couverte la rive gauche du Tibre. Aquaviva frappe. La porte s'ouvre. A peine entré sous le vestibule :

— Cette maison, dit-il, était à moi tout à l'heure ; elle vous appartient maintenant. Benedetta, vous pouvez y commander en reine. Tout le monde, comme moi, votre plus dévoué serviteur, se fera un devoir d'obéir à vos ordres, de prévenir vos désirs à peine formés. Je vais aujourd'hui m'occuper du soin de votre toilette, effacer jusqu'aux dernières traces de la pauvreté, qui fut la compagne de votre enfance, vous chercher tous les maîtres qui pourront seconder votre précoce intelligence et développer votre voix, qui est un trésor, moins précieux pourtant que votre cœur. Quand vous souhaiterez de me voir auprès de vous, dites un mot, je serai à vos genoux pour m'enivrer d'un regard et me contenter d'un sourire de reconnaissance ou d'amour.

Il s'éloigne à ces mots. Benedetta, toute radieuse d'émotion, pénètre dans la demeure où vient de l'installer d'une si étrange manière le jeune et brillant don Joseph.

C'était une petite maison, dans toute l'acception du mot, une petite maison semblable à celle où le comte d'Aquaviva, à Paris, s'était formé, sous le patronage des gentilshommes de la cour de Louis XV, à ces vices brillants, à cet amour du luxe et de l'éclat dont il cherchait à propager les principes dans Rome ; une petite maison entourée de mystère, séduisante de silence, parée comme un boudoir, ornée comme une chapelle de religieuses cloîtrées, où tout était

élégant, où tout respirait la grâce, où tout inspirait la volupté, où tout provoquait le désir. Il n'y avait point entassé comme dans un bazar ces bahuts somptueux, tristes à force de magnificence, ces dorures qui écrasent les légères draperies et ces marbres qui alourdissent les murs. Quelques voluptueux tableaux de l'Albane, deux toiles du Guide, une madone de Raphaël au-dessous de laquelle étincelait une lampe de vermeil, toujours brûlant aux pieds de la Vierge, comme un hommage dont, à Rome, personne n'oserait se dispenser; des tentures pleines de bon goût, des meubles simples, mais parfaits de commodité, et admirablement adaptés aux lieux où ils étaient placés, composaient le matériel de cette habitation, que Benedetta parcourut avec un ravissement tenant du délire. Son cœur, ses yeux, son imagination même, qui ne s'étaient jamais reposés sur un luxe aussi bien entendu, s'ouvraient au bonheur, le respiraient par tous les sens, le communiquaient par tous les gestes. Sa main effleurait la soie de ses rideaux, le velours de ses divans. Son regard s'arrêtait avec une complaisance qui peut-être n'était pas encore de la coquetterie sur les grandes glaces de Venise, où se reproduisaient les lignes si pures de son visage romain, et les haillons qu'elle était si joyeuse d'échanger contre les belles robes, contre les riches parures et la légère mantille, auxquelles, dans ses songes même les plus fortunés, elle n'osait rêver que comme un esclave rêve à une couronne.

Lorsqu'elle eut pris possession de toutes ces magnificences et flatté sa pensée de l'avenir qui l'attendait, elle qui, hier encore, posait son pied nu sur les dalles

brûlantes du pavé, qui, indigente et délaissée, ne trouvait un abri contre la tempête ou les ardeurs du soleil que sous les vastes coupoles des églises, une couche qu'au milieu de la campagne déserte ou sur les marbres du péristyle de Saint-Pierre, un mouvement de joie sans mélange s'empara de son cœur, un cri sortit de sa poitrine, et la jeune fille chanta, comme si, par un hymne de reconnaissance tacite, elle voulait rendre à Dieu, qui lui avait donné la voix, les enivrements qu'elle venait de goûter. Au même instant, Joseph d'Aquaviva pénétrait dans l'appartement.

—Poursuivez, Benedetta, poursuivez, mon enfant; c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire. Je tiens à vous voir heureuse, je tiens surtout à vous entendre.

La jeune fille rougit et continua. Le comte s'était presque assis à la porte de l'appartement, comme une sentinelle qui a reçu l'ordre de ne laisser passer personne, et qui veut exécuter sa consigne. Il écouta aussi longtemps que Benedetta voulut le soumettre à la fascination de sa voix. Quand elle eut achevé :

—Eh bien, maestro, que dites-vous de l'élève que je vous propose? s'écria-t-il.

— Je dis que Votre Excellence a découvert un véritable diamant, une pierre précieuse qui va faire pâlir tous les petits rubis dont sont si fiers nos impresari. C'est le plus merveilleux organe que j'aie encore été à même d'admirer, et, si la signora daigne le permettre, je marquerai comme un beau jour dans ma vie celui où il me sera permis de déposer à ses pieds l'hommage de ma satisfaction la plus empressée.

Benedetta, surprise et déconcertée, ne répondait

rien à cet enthousiasme qu'elle ne pouvait s'expliquer. Le comte s'aperçut de son embarras, et, venant à son aide avec cette désinvolture italienne à laquelle se mêlait un peu de la chevaleresque galanterie dont il avait conquis la fine fleur dans les boudoirs de Versailles ou dans les coulisses de l'Opéra, qui en étaient la voluptueuse image :

— Celui qui partage si vivement mon admiration pour vous, ma chère Benedetta, dit-il en faisant résonner un baiser sur la main de la jeune fille, comme s'il eût voulu en prendre une possession publique, c'est il signor Palestri, le maître de chapelle de notre seigneur le Pape, le compositeur le plus renommé de l'Italie et le plus grand artiste du monde.

— Non pas, monseigneur, non pas, je ne le suis plus, s'écrie le maestro, la jeune fille m'a détrôné. A seize ans, elle a ce que je n'ai jamais eu à vingt-cinq, le brio de la musique, l'inspiration de l'art, et ce que Dieu seulement accorde à ses privilégiés, une voix qui ferait honte aux séraphins. Avec quelques études pour régler ce bel instrument, il y a là de quoi séduire toutes les têtes couronnées. Elle fera mourir d'amour tous les parterres d'Italie, et, en vérité, je crois...

— Halte là! maestro Palestri, ne nous occupons que de la voix de l'élève confiée à vos soins, et fort peu de ce qu'en penseront messieurs du parterre. Benedetta n'est pas une fleur que je leur laisserai le droit de cueillir. Ainsi, vous croyez donc qu'elle ne manque pas de dispositions, et que, grâce à vous, on peut en faire quelque chose?

— Si je le crois, monsieur le comte! Supposez-moi

un pauvre impresario que deux mauvaises saisons ont ruiné, un impresario sans prima donna, sans ténor, sans basso cantante. Offrez-moi votre fortune, tout immense, toute solide qu'elle est, ou la jeune signora comme débutante. Je n'hésite pas, monseigneur, et je choisis Benedetta.

— Pour un castrat, l'option serait au moins singulière, réplique don Joseph d'Aquaviva.

— Un castrat, monseigneur, possède un cœur et des oreilles comme les autres hommes. On ne lui a laissé que cela, il est vrai, mais ce qu'on n'a pu ravir à sa nature, c'est ce quelque chose de plus délicat, de plus exercé que les organes de la foule, et qui nous rend plus sensibles qu'elle. Nés pour la musique, élevés pour elle, façonnés pour elle, nous la comprenons plus vivement, nous l'exprimons avec plus de facilité. Nous nous laissons emporter avec plus de violence que le reste des êtres à ce sentiment, le seul qu'il nous soit permis d'avouer. Nous en savourons toutes les délices, nous en pénétrons tous les mystères. Voilà pourquoi je tombe à genoux devant cette jeune fille qui n'a pas besoin d'art, pas besoin de leçons, et qui a tout reçu, comme un précieux héritage, de la main du Créateur.

— Sans avoir tous les mérites d'un musico, reprit Joseph d'Aquaviva en regardant Benedetta, qui ne comprenait guère pareil enthousiasme, vous conviendrez bien, maître Palestri, que vous n'êtes en date que le second, et que j'ai pris les devants, au risque de m'attirer une mauvaise affaire sur les bras avec tous les chanteurs de la chapelle Sixtine.

— C'est vrai, très-vrai, monseigneur, vous avez

deviné la rose sous l'épine, comme dit le vieux sonnet de notre Métastase; mais la rose est là, et je vais la faire épanouir au soleil, et je vais la rendre en peu de mois l'honneur de l'Italie artiste.

— J'y compte, maître; mais tenez, voyez comme votre entraînement lyrique de castrat a effrayé la pauvre petite. Elle a peur de vous, l'enfant, comme si elle se doutait de quelque chose. Allons, Benedetta, continue-t-il en pressant dans ses doigts la taille souple et élancée de la jeune fille, chantez encore, s'il vous plaît, ainsi que vous chanteriez dans ce moment, si vous n'aviez pour toute ressource et pour toute espérance que la mandoline que voici.

Benedetta obéit. Palestri s'extasiait toujours.

— Pour toute grâce, s'écrie-t-il dans un ravissement qui ne devait rien à la galanterie italienne, je demande à Votre Excellence la faveur de diriger les études de cette belle muse. C'est un titre qui, à mes yeux, effacera tous ceux dont les souverains Pontifes m'ont honoré. Elle fera ma gloire.

— Et mon bonheur, maître Palestri, ajoute bien bas le comte Joseph, tout resplendissant de la conquête que le hasard jetait dans ses bras, — et mon bonheur à moi, répéta-t-il; car je l'aime comme vous l'admirez.

Le maestro était sorti. Aquaviva revint auprès de la jeune fille : il la vit, dans sa joie enfantine, le remercier de tout ce qu'il faisait pour elle, de toutes les jouissances dont il l'entourait. Lorsque, avec une tendresse qu'il ne déguisait plus, il eut accueilli les premières effusions de son étonnement :

— Ce n'est pas le tout, Benedetta, lui dit-il, d'être

à l'abri du soleil, à couvert des tempêtes, il faut encore que la robe réponde à la demeure, que la divinité soit en rapport avec le temple où elle sera toujours adorée. J'ai pourvu à tout. Dans quelques moments, la camérière que j'attache à votre service vous apportera de ma part des vêtements plus dignes de vous, plus dignes de moi, et qui vous rendront plus belle, sans pourtant vous rendre plus intéressante à mes yeux.

Elle essaye de balbutier quelques paroles de gratitude. Le comte l'interrompt.

—Entre nous, ajoute-t-il, point de reconnaissance, Benedetta. La reconnaissance est un lourd fardeau pour des épaules humaines, un devoir consciencieux qui ne peut que jeter de la froideur ou une amitié glacée entre deux âmes qui ont mieux à faire. J'attendrai de votre grâce un autre sentiment plus passionné, et dont vous m'avez fait concevoir l'espérance. Nous sommes jeunes tous deux, mon enfant, et je vous l'ai déjà dit; c'est de l'amour qu'il me faut, de l'amour comme vous savez l'inspirer, de l'amour comme je serais ravi de vous le voir partager.

Plusieurs semaines s'écoulèrent pour Benedetta dans les enchantements de sa nouvelle vie. Elle se para de toutes les magnificences dont le comte d'Aquaviva faisait hommage à ses attraits; elle s'environna de son luxe, de ses voiles, de ses diamants, de ses dentelles et de toutes ces richesses de jeune femme adorée dont elle ne connaissait pas encore l'usage. Quand ses mains, aussi avides que ses yeux, eurent touché, compté, arrangé, déplacé pour les arranger encore, le velours et la soie qui devaient l'envelopper, les

pierres précieuses réservées à l'ornement de sa tête, elle se prit à réfléchir sur la bizarrerie de sa destinée. De réflexion en réflexion, elle arriva tout naturellement à celui auquel tant de félicités inconnues étaient dues, puis, en descendant au fond de son cœur, elle y trouva tout l'amour qu'il était en droit d'attendre. Elle fut si joyeuse de cette découverte, que, bravant toutes les lois de la bienséance, dont le maestro Palestri n'était pas chargé de lui démontrer les principes, elle fit prier don Joseph de passer chez elle. Le comte arrive plein d'espérance, mais ignorant la bonne fortune qui l'attend.

— Vous m'avez fait promettre, monseigneur, dit-elle avec une ingénuité que les Romaines seules peuvent apporter dans la passion, avec une de ces candeurs confiantes qui ont tout l'air du vice, ne daignant pas même cacher sa fougue, vous m'avez fait promettre de vous parler sans déguisement, de vous exprimer en toute franchise ce que j'éprouve dans l'âme, ce que je ressens dans le cœur. Vous m'avez dit que la reconnaissance ne suffisait pas à la tendresse que la pauvre petite Benedetta vous inspirait; eh bien, vous l'avouerai-je? je crois pouvoir vous rendre amour pour amour, dévouement pour dévouement, et si j'osais tout vous dire, ajouta-t-elle en couvrant ses mains de baisers, je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

Sous le charme de cette parole, lui ouvrant tout un avenir de félicités, Joseph a tressailli de joie. Il presse sur son sein cette jeune fille dont la passion est si chaste, dont les aveux mêmes ont quelque chose de si pudiquement voluptueux; il s'enivre de son amour,

de cette ardeur qu'il a fait naître et qu'il partage. En tombant aux genoux de la chanteuse :

— Benedetta, s'écrie-t-il, les pifferari de la montagne te disaient : « Tu seras heureuse, enfant; c'est un nom de bonheur que nous te donnons là; » les pifferari ne se trompaient pas. Oui, tu seras heureuse, tu seras bénie comme ton nom, et c'est moi qui me charge d'accomplir cet arrêt du destin. C'est moi, moi ton époux, car tu ne sais pas encore, n'est-il pas vrai? tout ce que je veux faire afin de réunir nos deux vies dans un même amour. Je suis riche, jeune, puissant, honoré. Eh bien, tout cela, je le dépose à tes pieds, je t'en fais hommage, je te l'abandonne pour le tenir de toi, pour que tu me le rendes avec ton cœur, avec ta main, avec ton amour; tout cela est à toi, je n'en ai plus besoin. Je n'ambitionnais qu'un trésor, je ne convoitais que lui; j'aurais sacrifié patrie, honneur et famille : tu me l'accordes avec tant d'abandon, tu me le confies avec une si téméraire franchise, que, malgré tous mes préjugés de naissance, je me sens libre, libre de disposer de ma main, libre de disposer de ma foi. Cette foi, je te la donne, je te l'engage devant Dieu, avant de ratifier ce serment solennel devant un de ses prêtres !

La jeune fille l'écoutait dans un recueillement plein d'orgueil. Chacune de ces enivrantes paroles tombait sur son cœur; pourtant, dans sa candide inexpérience, elle fut la première à comprendre tout ce qu'un pareil sacrifice devait coûter, aujourd'hui ou plus tard, à celui qui le consommait pour elle. Ce sacrifice, elle ne voulut pas l'accepter.

— Joseph, lui dit-elle, je suis bien jeune, bien

ignorante des choses de ce monde, néanmoins j'entends une voix intérieure qui me dit que, pour être aimée de vous, que, pour être à vous, je n'ai pas besoin de devenir votre épouse. Il y a des distances qu'il ne faut jamais franchir, des préjugés que l'on doit toujours respecter. Vous appartenez à une noble famille, vous êtes prince, vous avez des aïeux sur le trône pontifical, d'autres encore sous la pourpre romaine. Cette union serait pour eux une honte; pour vous, plus tard, peut-être un regret; pour moi, sans doute, un remords.

— Eh! que m'importent, à moi, ma famille et mes aïeux? Sais-tu, Benedetta, qu'il y a en moi assez d'énergie, assez de volonté, pour briser les obstacles? J'ai vu le monde, j'ai voyagé. Au contact des sages de tous les pays, j'ai appris à braver ces lois injustes qui rompent l'équilibre de la société, qui séparent la nature en deux camps, jetant à l'un les dignités, les pouvoirs, les honneurs, la richesse; à l'autre la misère sous toutes ses faces, la misère dans toutes ses horreurs, la misère comme celle qui t'aurait promptement dévorée, toi, ange, qui embellirais le plus beau de nos palais. En t'apercevant, si noble dans ton humilité, si grande dans ton abjection, une pensée de mépris pour les lois humaines a rempli mon âme. Je me suis dit : « Il me reste une tâche à remplir, un exemple fécond à donner à cette Rome qui languit dans son atonie princière. » Maintenant me voilà au comble de mes vœux, puisque tu m'aimes, puisque tu consens à me confier le soin de ton avenir!

— Être votre épouse serait sans doute pour moi la plus grande des gloires, la plus immense des félicités

terrestres; mais, mon Joseph, l'infortune mûrit peut-être plus vite que le bonheur la raison de l'homme. Et, vous le dirai-je avec sincérité? la vie est courte, mais souvent chargée de dégoûts, de désirs ambitieux, de volages amours, ou de malheurs impossibles à prévoir. Demain votre épouse, que vous aurez conquise en bravant toutes les convenances, en mettant à la place du devoir qui vous est imposé comme prince la passion dont vous faites une arme à d'orgueilleuses faiblesses ou à des conceptions philosophiques que vous admirez aujourd'hui, que plus tard vous dédaignerez comme des rêves d'une imagination malade; demain votre épouse, je puis subir ce contre-coup d'opinion qui n'est pas dans votre pensée, je crois, mais qui est dans les mœurs. Demain vous me maudiriez d'avoir accepté ce titre, qui maintenant ne serait qu'un bienfait, mais qui alors deviendrait un droit, un droit le plus sacré de tous. Nous serions malheureux l'un par l'autre; restons heureux ensemble.

—Il n'est plus temps, mon amie; j'ai pris un parti, il est irrévocable. Tu m'aimes de toutes les puissances de ton âme, n'est-il pas vrai? Tu es prête à te donner à moi, à combler tous mes désirs? Ce sacrifice que tu fais à ton amant, je veux que tu le fasses à ton époux, mais à ton époux seulement. Il y aura des luttes à soutenir, des victoires à remporter; je combattrai, je vaincrai. Nous verrons après si les Helvétius et les Diderot ne seront pas forcés de confesser que j'avais admirablement compris leur système de la nature et de l'égalité!

L'orpheline avait lutté contre son amour et contre son orgueil; ils l'emportèrent tous deux sur sa raison.

Elle ne put obtenir du comte d'Aquaviva qu'une transaction. Encore cette transaction ne fut-elle accordée qu'à ses larmes et à ses prières. Joseph s'engagea, sur sa foi de chrétien, sur son honneur de gentilhomme, à tenir secrète pendant un an cette union si disproportionnée, mais qui semblait encore plus flatter sa vanité d'apprenti philosophe que sa passion de jeune homme. Un prêtre fut introduit vers les deux heures du matin dans la demeure de Benedetta; il reçut leurs promesses, il prit le Ciel et les hommes à témoin de leurs serments mutuels, il les fiança devant Dieu et devant l'Église.

Le lendemain Benedetta la chanteuse du Corso, Benedetta la compagne des pifferari des Abruzzes, était légitime comtesse d'Aquaviva.

III

Le mystère qu'elle avait exigé coûtait beaucoup à la pétulante et philosophique tendresse de son époux; mais, par des arguments aussi vrais dans le fond que dans la forme, la nouvelle comtesse parvenait à calmer cette soif de publicité qui le portait à faire un éclat, qui cherchait toutes les occasions de divulguer son secret, de montrer au grand jour la femme qu'il s'était choisie, la femme qu'il avait tirée de l'obscurité pour l'élever au niveau de tout ce qu'il y avait de plus grand, de plus noble dans les États pontificaux. Ce n'était pas pour Benedetta seulement, belle alors de tout son bonheur, belle surtout de la prochaine espérance qu'elle avait d'être mère, que le comte nourrissait une pareille ambition. Il l'aimait

bien comme au premier jour de son union, comme lorsqu'à ses pieds, palpitant d'orgueil, d'amour, et surtout d'incompréhensible besoin de conquérir l'estime de ses maîtres de France, il lui proposait un hymen qu'elle refusait, un hymen qu'elle n'acceptait, enfin, qu'à la condition d'un silence absolu pendant une année; mais ce silence était pour lui un supplice. Il aurait voulu s'en délivrer à quelque prix que ce pût être. Il comptait les jours, les instants; et, seul avec sa Benedetta, ou dans le monde, entouré du prestige qui s'attachait à son nom, du vernis d'excentricité qu'il avait su se donner, la même pensée le poursuivait partout; partout, il se sentait le droit de faire autrement que le reste des hommes.

Ses liaisons avec Benedetta ne tardèrent pas longtemps à devenir publiques. Benedetta fut sa conquête, l'épouse passa pour l'amante. Il l'afficha dans le Corso; il la promena dans toutes les villas, la fit asseoir à ses côtés dans tous les théâtres, la montra à tous ses amis; et, tantôt par des indiscrétions calculées, tantôt par de compromettantes réticences, il réussit à laisser pénétrer un secret dont Benedetta acceptait toute la honte, dont elle supportait avec une facile résignation toute l'infamie. Le mystère était à moitié divulgué : Ruffo et Barberini l'avaient déjà percé à jour, et, s'appuyant sur le caractère et le langage d'Aquaviva, ils ne conservaient plus aucun doute, quand un événement imprévu vint le forcer à prendre un parti définitif.

Le prince d'Aquaviva, le chef de la famille, mourut, laissant ses immenses propriétés et tous ses titres au comte Joseph, à la condition, pour lui, d'épouser,

dans le plus bref délai possible, une jeune fille, l'unique fruit de son mariage, et qui devait ainsi, en unissant les deux branches, confondre la fortune dans une seule maison. Au refus de Joseph, le titre, les biens et la main de la riche héritière passaient à un parent éloigné qui, en ce cas seulement, prenait le nom et les armes des Aquaviva. Pour honorer les services rendus à l'Église par cette illustre famille, le Saint-Père avait accordé son approbation à ce testament; il s'était même engagé à le faire exécuter dans toutes ses clauses.

Ivre de joie en songeant qu'une si grande fortune ne lui échappait point, la famille de Joseph s'assemble en conseil avant toute publicité donnée à ce testament inespéré. On bénit le défunt qui a si dignement compris sa position et le respect qu'il devait à son noble nom; on arrange toutes choses afin qu'il ne puisse surgir aucune difficulté; on se rend au couvent où la jeune héritière du prince est élevée; on lui parle avec enthousiasme de son cousin qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vu; les religieuses l'entourent de prévenances, font briller à ses yeux l'éclat du rang où elle va monter; on enlève son consentement à une alliance qui, pour elle, était un devoir de famille, un témoignage de vénération à la mémoire de son père. Quand tout est bien convenu, tout bien arrangé, et qu'à ces habiles dispositions il ne manque plus que l'approbation du comte Joseph, sa mère se présente à lui, l'espérance au cœur, le bonheur sur le front.

— Mon fils, lui dit-elle, tant que le prince Aquaviva, votre oncle, a vécu, je ne vous ai jamais pressé

de songer à un hymen qui aurait pu contrarier vos penchants, ou vous forcer à changer un genre de vie qui, pour notre fortune particulière, a eu d'assez tristes résultats. Aujourd'hui, il ne peut plus en être ainsi. Par ordre du souverain Pontife, je viens vous communiquer ce testament, qui vous fait prince, qui vous dote de tous les avantages attachés au chef de la famille des Aquaviva.

Le comte Joseph tressaille; son visage rayonne d'un éclair d'ambition, et saisissant la main de sa mère, sur laquelle il attache un respectueux baiser :

—Vous savez, madame, avec quelle religieuse fidélité je suis prêt à accomplir les vœux de mon oncle, vos désirs et les ordres du Pape.

— Oui, Joseph, je sais que vous êtes un bon fils, que chez vous le cœur est meilleur que la tête; que vous avez commis bien des erreurs, dévoré en voyages, en plaisirs fastueux, en folles dépenses, la plus grande partie de votre patrimoine; mais aujourd'hui tout peut se réparer, tout est réparé; puisque, avant l'âge de trente ans, vous êtes appelé à succéder au prince d'Aquaviva, et que pour cela il n'y a à remplir qu'une condition qui, après tout, est encore pour nous un nouveau sujet de joie.

— Quelle qu'elle soit, ma mère, je m'y soumets d'avance.

— Elle n'est pas assez dure, mon fils, pour que vous preniez à mon égard de semblables précautions. Vous avez une cousine aussi jeune que gracieuse, aussi aimable que jolie. On la dit un peu souffrante et un peu faible; mais le régime du mariage lui conviendra mieux que celui du couvent. C'est la fille du

prince ; ce sera dans quelques jours la femme de votre choix.

Joseph pâlit ; après quelques moments d'un pénible silence :

— Madame, s'écrie-t-il, ce mariage est impossible. Je n'y consentirai jamais.

— Impossible ! et pourquoi ?

— Je vais vous l'apprendre, ma mère, car j'ai sur la conscience un secret qui me pèse bien. J'aime Benedetta, dont sans doute vous avez entendu plus d'une fois parler. Je l'aime de toute la violence de mes passions, et elle m'a rendu père.

— Je connais tout cela, don Joseph ; tout cela ne peut, en aucune façon, s'opposer à une alliance légitime faisant rentrer dans notre famille la splendeur et la fortune que, sans cet hymen, elle est sur le point de perdre.

— Mais, madame, vous ignorez donc que je suis secrètement marié avec Benedetta depuis onze mois, et que ma foi est engagée avec ma liberté ?

— Vous êtes fou, monsieur, réplique la douairière d'Aquaviva, plus fou que tous les insensés renfermés à l'hospice du Saint-Esprit. Vos amis m'avaient parlé de cette union ; j'en avais rougi de pitié pour vous, de honte pour nous ; mais je n'y croyais pas. Je pensais que cette fille était une courtisane comme une autre, attachée à votre char aujourd'hui, pour s'attacher demain au char d'un nouveau servant d'amour, et que, par irréflexion ou par sotte vanité encyclopédique, vous étiez fier de faire passer pour celle à qui vous accordiez l'honneur de perpétuer votre race. Mais je ne m'étais jamais arrêtée à l'idée qu'il pût y

avoir dans tout ceci autre chose d'engagé que votre amour-propre. Vos aveux m'éclairent, et c'est avec une profonde douleur, mon fils, que j'apprends de votre bouche l'opprobre de notre maison.

— Benedetta, madame, mérite toute votre estime, toute votre tendresse, et, par ses talents, par ses vertus, par sa beauté, elle se montrera toujours digne du rang auquel je l'ai élevée, de la fortune que j'ai été assez bien inspiré pour mettre à ses pieds.

— De la fortune, dites-vous? où la prenez-vous donc cette fortune? Ne savez-vous pas que, dominé par la fatale passion du jeu, votre père a dévoré tout son héritage, qu'en mourant il n'a légué aux siens que la ruine, et que, sans ma dot, à moi, volontairement sacrifiée afin de vous élever, afin de payer plus tard vos folies, vous seriez réduit à traîner dans la misère un nom que vous avez si gravement compromis? Ne savez-vous pas que les dettes contractées par vous ne me laissent rien, et que, pour satisfaire à des engagements d'honneur, j'ai tout vendu, tout livré à des usuriers?

Un sentiment encore mal défini de remords ou de honte traverse l'âme de Joseph d'Aquaviva. Sa tête s'incline sur sa poitrine haletante; puis, absorbé dans les angoisses d'une position si difficile, entre les honneurs qui frappent à sa porte et cette alliance disproportionnée qui s'élève maintenant comme un mur d'airain pour l'empêcher de devenir riche et puissant, il hésite, il calcule. Sa mère a compris la lutte engagée dans cet esprit, dont elle connaît toutes les vaniteuses faiblesses : elle s'empresse donc de mettre à profit cette hésitation, qui est déjà pour elle une victoire.

— Don Joseph, vous avez commis, lui dit-elle d'une voix moins amère, une faute qui peut vous précipiter à jamais dans l'abîme, une faute qui vous rendra l'objet de la risée publique. Il faut la cacher à tous les regards, l'ensevelir coûte que coûte dans un éternel oubli.

— Madame, oseriez-vous me proposer un crime?

— Vous êtes un enfant, mon cher prince, reprit-elle en haussant les épaules, et vous ne me comprenez pas. Qui donc vous parle de crime à commettre? C'est bien assez, mon fils, d'avoir à réparer vos folies, sans aller encore nous plonger dans un nouveau labyrinthe d'embarras. Est-ce que, par hasard, vous trompant de date ainsi que de lieu, vous penseriez que votre mère veut accepter le rôle de Locuste et jouer au poison contre la femme que vous avez épousée par une inconcevable aberration d'esprit? Est-ce que j'ai autour de moi des bravi prêts à aiguiser leurs poignards sur des poitrines de jeunes filles sans défense? Ces temps-là sont passés, s'ils sont jamais venus. Comme vous, don Joseph, je suis de mon siècle, et je n'en appelle qu'à votre raison. Il ne s'agit point de ces amours insensées qui doivent rapprocher les distances, combler le vide que la nature et la société ont mis entre les uns et les autres. Les amours passent vite, mon fils, vous devez en avoir assez souvent fait l'expérience. Ce qui reste, c'est l'honneur des familles, la considération qui s'attache aux vieilles races, l'éclat que nous avons reçu de nos ancêtres, l'éclat dont nous sommes comptables à nos descendants. Maintenant que vous me comprenez, car, dans les cœurs bien nés, il faut

que, tôt ou tard, la raison reprenne son empire, vous parlerai-je des moyens à employer pour forcer Benedetta au silence? Elle vous aime, sans doute, don Joseph; vous lui accordez toutes les qualités, vous lui prêtez toutes les séductions du talent et de la beauté. Parlez-lui à cœur ouvert, comme homme, comme chef de famille, comme prince. Faites-lui entendre que ce mariage est une impossibilité, qu'il tue votre avenir. Elle a, dit-on, de la grandeur dans la tête, de l'enthousiasme au cœur. Saïsissez le défaut de la cuirasse. Exposez-lui votre belle et tout à la fois douloureuse position. Si elle est femme prévoyante et mère attentive, elle comprendra à demi-mot. Alors, moi-même, je serai la première à vous conseiller d'honorer son veuvage, d'enrichir son désintéressement.

Don Joseph ne répondait pas. Il était là, flottant, incertain, irrésolu, emporté par mille désirs contraires. Sa mère le suivait dans ces combats d'où toute sa fortune dépendait. Elle épiait avec anxiété chaque mouvement de son imagination, se prêtait à chaque oscillation de sa pensée. Enfin, quand elle le vit abattu par cette lutte intérieure :

— Mon fils, lui dit-elle avec un accent plein de tendresse maternelle, vous avez un pénible devoir à remplir, je le sens; je ne vous l'imposerais pas si les exigences de votre avenir ne m'en faisaient une obligation; mais ce devoir vous coûte, car peut-être votre amour-propre aurait à en souffrir. Je n'ai point de haine pour Benedetta, bien au contraire : je ne sais quel intérêt me pousse vers cette Circé dont tout le monde célèbre les charmes et le prodigieux talent.

Voulez-vous que j'aille près d'elle, qu'en votre nom, qu'au nom de toute notre parenté désolée, je lui demande de rompre devant Dieu ce qui n'a été uni que devant Dieu; que je me jette à ses genoux pour la supplier de vous rendre libre? Elle est mère, dites-vous, elle comprendra mon langage.

Don Joseph écoutait toujours sans répondre.

— Eh bien, continue sa mère, si vous croyez que mes prières soient sans résultat, employons, pour cette mission difficile, la haute probité de votre oncle, le cardinal Anfossi; c'est le cardinal du cœur de notre seigneur le Pape, son ami, son conseil. Un mot de sa bouche fera plus, auprès de Benedetta, que toutes mes supplications; et, malgré ses rares vertus, j'espère qu'il vous secondera, car, enfin, il est Aquaviva, ainsi que nous tous.

— Non, madame, s'écrie don Joseph comme sortant d'un pénible sommeil, non! La position que je me suis faite, malgré Benedetta, est affreuse; car Benedetta repoussait tout projet d'union; mais ce qui est lié en haut ne peut plus se délier ici-bas. Il faut que, par un effort de sa propre volonté, elle consente à ce que vous exigez, à ce qui est juste, peut-être, pour que je me croie libre de disposer de ma main; mais c'est moi seul qui dois la préparer à ce sacrifice, c'est moi seul qui veux lui demander de me haïr autant que je l'aime.

— Vous n'avez peut-être pas tort, mon fils. Allez trouver Benedetta, et que Dieu mette sur vos lèvres assez de conviction pour la toucher; car d'elle, aujourd'hui, dépendent l'honneur des Aquaviva, la splendeur ou la chute de cette illustre maison.

Depuis longtemps ce n'était plus cette jeune fille, cantatrice en plein vent sur le Corso pendant le jour, et hôte des colonnades du Vatican pendant la nuit, cette jeune fille aux pieds nus, aux vêtements pauvres, qui tendait si gracieusement une main honteuse à la charité des oisifs : le bien-être l'embellissait encore. L'éducation achevait ce que la nature avait si bien commencé; et, pour en faire une femme supérieure, une artiste distinguée, ou une des plus ravissantes créatures d'Italie, il ne restait plus qu'à la produire dans le monde, qu'à offrir un piédestal à sa modestie. Tant de motifs, pourtant, n'éveillaient point son amour-propre, ne chatouillaient guère son ambition. Heureuse de la retraite où sa vie s'écoulait si doucement entre l'étude des grands maîtres et la musique, dont le maestro Palestri ne cessait de la proclamer la muse, plus heureuse encore de la tendresse de celui que, dans le secret de son âme, elle était fière de nommer son époux, Benedetta attendait avec confiance, mais sans désirs impatients, l'époque qu'elle-même avait fixée pour rendre publique une union que son orgueil de mère jouissait de voir légitimer aux yeux du monde. Près du berceau de son premier-né, recueillant avec ivresse ses vagissements, épiant son premier sourire, cherchant dans ses traits encore à peine formés les traits de celui qui l'a tirée de la misère, qui l'a comblée de tous les biens, Benedetta se livre, sans amertume, au cours de ses pensées, à sa reconnaissance si vivement sentie, au besoin d'aimer et d'être aimée.

IV

Pour Benedetta, depuis un an, la vie n'a été qu'un enchaînement de jours sereins que n'a traversés aucun orage. Elle a vu le monde tel que le prisme de son amour ou de ses charmes pouvait le lui offrir, et le monde lui a semblé bien beau, car partout elle a recueilli des hommages, partout elle a été saluée comme la reine des fêtes où elle se présentait, partout elle a été reçue ainsi qu'à Rome, dans tous les temps, on accueille la beauté et le génie.

Elle se berçait de ces souvenirs et de ces espérances, lorsque don Joseph d'Aquaviva, la douleur au front, le désespoir dans le cœur, sombre et pâle ainsi qu'un homme sous le poids d'un remords, se présente à elle. A sa vue, Benedetta fait un mouvement de surprise, et, se précipitant vers lui avec une tendre inquiétude :

— Joseph, dit-elle, un grand chagrin se lit dans vos regards, une pensée de tristesse agite votre âme. Vous accourez vers moi chercher des consolations ou du bonheur; vous faites bien, mon ami, je vous en remercie.

— Vous êtes trop bonne, Benedetta. Je n'ai plus besoin de consolations, plus besoin de bonheur. Je vous apporte le deuil et la honte.

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas ! s'écrie la jeune femme tout émue.

— Mon oncle, le prince d'Aquaviva est mort. Vous le savez peut-être. En mourant il m'a institué son lé-

gataire universel à la condition d'épouser la fille qu'il a laissée dans ce monde.

— Et vous venez, n'est-ce pas? sans préparation, sans ménagement, me redemander le cœur que vous m'avez donné, la main que vous m'avez offerte? Ah! c'est affreux, don Joseph; je ne m'attendais pas à tant de froide cruauté de votre part.

— Au lieu d'exciter votre juste courroux, Benedetta, j'ai besoin de pitié, car je suis bien malheureux.

— Malheureux! et pourquoi?

— Je vous l'ai dit. Sans cet héritage, qui rétablit ses affaires en désordre, ma famille est ruinée. Il ne lui reste plus que le déshonneur et la misère.

— Et elle a spéculé sur votre main pour engraisser ses terres. Joseph, ce n'étaient pas vos pensées d'autrefois, lorsque à tous mes sages avis vous ne répondiez que par des emportements dont le cœur était peut-être moins coupable que la tête. Vous m'avez trouvée pauvre et nue, mais insouciante des biens de ce monde, mais ignorante de ses usages et de ses lois. Vous me prîtes comme une poupée avec laquelle va jouer un enfant. Je me jetai dans vos bras, répondant à vos brûlants désirs par des désirs aussi brûlants, à votre amour irréfléchi par un amour encore plus irréfléchi. Je me donnai sans condition, parce que j'espérais être toujours aimée, parce que surtout je ne voulais ni enchaîner votre avenir, ni me faire une arme de votre tendresse. Aujourd'hui, prince d'Aquaviva, ce n'est plus pour moi que je combats. Si j'étais toujours la Benedetta du Corso, ah! sans doute, je déchirerais à l'instant, sous vos yeux, le

contrat qui nous lie l'un à l'autre pour l'éternité, je n'aurais pas entendu votre prière; mais je suis mère; ce titre m'impose des devoirs que je n'oublierai jamais.

— Eh! que voulez-vous donc faire? s'écrie Aquaviva.

— Rassurez-vous, Joseph. J'ai trop de fierté pour profiter d'un hymen que je n'ai dû qu'à la vanité d'un moment. Vous m'avez aimée, vous me chérissez encore, je le crois; mais faible parce que vous vous estimez trop fort, mais roseau peint en fer, que la brise la plus légère courbe ou déracine, que deviendriez-vous si une prévision que je bénis ne m'avait pas amenée à comprimer les révélations que votre orgueil vous poussait à faire pour conquérir quelques louanges ou donner à votre nom un nouveau retentissement? Que feriez-vous aujourd'hui si, armée de cet acte, que je n'ai jamais sollicité, je me présentais au monde comme la véritable, la légitime, la seule comtesse d'Aquaviva?

— Il ne me resterait plus qu'à mourir.

— Eh bien, vivez, monsieur. Je remets en vos mains le titre qui s'oppose à la réalisation des vœux de votre noble parenté. Je n'ai plus d'armes contre vous. Aux yeux de Rome, aux vôtres, aux miens mêmes, je ne suis que Benedetta, l'amante que vous avez daigné honorer de l'illustration d'un amour princier.

— Je refuse cet acte, Benedetta, je le repousse de toutes les forces de mon âme. Tant de dévouement m'éclaire, et, à tes genoux, que j'embrasse, je jure de ne jamais être à d'autre qu'à toi.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit-elle après un moment de silence et en essuyant ses yeux remplis de larmes, je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait. J'assurerai votre bonheur, mais je veux qu'à l'instant même vous quittiez Rome pour une journée entière, sans communiquer avec personne, sans prononcer une parole qui aurait trait à notre hymen. Faites-moi ce serment, et tenez-le plus fidèlement que le premier. Il y va de notre vie à tous.

Interdit du calme avec lequel elle a parlé, tremblant sous cette émotion contenue qui donne à la jeune femme une attitude pleine de dignité, Aquaviva promet de se soumettre à ce qu'elle exige de sa tendresse. Serrant Benedetta dans ses bras et l'attirant avec amour vers le berceau de leur fils, il lui dit :

— Soyons heureux ou malheureux ensemble, mon amie. Dans quelques instants je reviendrai près de toi; ce sera pour ne plus nous séparer.

— Oui, don Joseph, pour ne plus nous séparer, car je vous aime comme aux premiers jours de notre union, et je vais m'occuper, pendant votre absence, de tout ce qui vous intéresse.

Le comte d'Aquaviva partit plein d'espérance, mais cherchant, malgré sa joie, à dissiper les vagues inquiétudes que faisaient naître dans son esprit l'incompréhensible exigence de Benedetta et le serment qu'elle lui avait imposé.

A peine la jeune femme fut-elle seule avec son fils qu'un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux. Elle prend dans ses bras l'innocente créature, et, la couvrant de ses caresses de mère :

— Allons, dit-elle, du courage et de la résignation.

Elle voile son front d'épais tissus qui cachent ses traits, et, dominée par une puissance de volonté soudaine, elle sort sans bruit de la maison, comme si elle venait d'y commettre un crime. Quelques minutes après, elle se trouvait en présence de la comtesse douairière d'Aquaviva.

— Madame, lui disait-elle, devant Dieu et devant les hommes, je suis votre fille. Je porte votre nom, et votre fils, mon époux, m'a rendue mère. Je l'ai vu tout à l'heure. Il m'a fait part de vos intentions, de vos projets de famille. Je les connais, madame!

— Et vous vous y opposez sans doute, et vous voulez peut-être....

— Je ne veux rien, madame la comtesse, que laisser entre vos mains le seul acte qui peut apporter obstacle au nouvel hymen de M. le comte d'Aquaviva. Je lui ai offert cet acte pour l'anéantir sous ses yeux. Il a été assez grand pour le refuser, assez généreux pour me proposer de rendre à l'instant même public le nœud qui nous engage. J'aurais résisté peut-être à la violence, je ne sais point résister à l'amour. J'ai pris sur moi de l'éloigner de la ville, je suis accourue vers vous, madame. Me voici plus forte que lui, déposant à vos pieds un contrat qui assurait ma félicité, mais qui pouvait plus tard faire le malheur de mon époux.

La comtesse d'Aquaviva se lève de surprise, et, pressant sur son cœur attendri cette jeune femme dont les sanglots coupent la voix, dont les accents sont si tendres, dont le dévouement est si courageux:

— Benedetta, s'écrie-t-elle, vous étiez digne d'être ma fille, et, à l'émotion que j'éprouve, vous devez

comprendre toute ma douleur de mère. C'est une bonne pensée qui vous est venue au cœur. J'en remercie le ciel; et vous, ajoute-t-elle en pressant la blanche main de la jeune femme sur ses lèvres, et vous, soyez bénie, mon enfant, car votre sacrifice si admirable de générosité spontanée sauve toute une famille du désespoir.

— J'ai rempli mon devoir, madame; voulez-vous maintenant me permettre de me retirer?

— Pas encore, mon enfant, pas encore. J'ai besoin de vous exprimer toute ma reconnaissance. Je dois surtout veiller à votre sort, vous rendre heureux jusqu'au malheur dans lequel vous vous plongez pour nous. C'est une dette que, comme femme, que, comme mère, que, comme aïeule, entendez-vous, bien? je tiens à acquitter. Il faut que vous acceptiez un éclatant témoignage de l'intérêt que partout et toujours ma famille sera glorieuse de vous porter.

— Cela ne peut être, madame la comtesse, et vous comprenez facilement les motifs de ce refus. Dans une heure, je serai loin de Rome, avec mon fils qui est le vôtre aussi, madame. Consolez Joseph et agréez en son nom tous les vœux que je forme pour sa félicité.

— Mais vous ne pouvez partir ainsi sans but, sans espérance, jeune et délicate comme vous êtes! Il faut que je sache où vous vous retirez, ce que vous voulez faire, ce que vous deviendrez, afin que je puisse veiller sur vous et sur notre enfant comme la plus attentive des mères. Vous avez rompu le lien qui, sur la terre, vous attachait à mon fils; mais ce sacrifice me crée des droits sur vous, mais je veux en user, mais la misère....

— Oh ! ne craignez rien, madame, je sens en moi maintenant le courage de tout supporter, et, pour mon fils, je saurai grandir avec l'infortune. Adieu, madame, les instants sont précieux, l'heure approche; devant vous, devant le monde, je vous jure de ne plus être que Benedetta.

Elle sortit à ces mots, laissant madame d'Aquaviva dans un trouble inexprimable.

Le maestro Palestri était seul dans son appartement della via dei Fratelli quand la jeune femme se présente à sa porte. Il accourt vers elle avec un empressement plein de galanterie :

— Eh ! signora, lui dit-il *con amore*, quelle chance favorable conduit donc si matin ma brillante élève dans les rues de Rome? A quel bon hasard dois-je cette visite qui m'honore ?

— Vous m'avez souvent dit, maître Palestri, qu'avec ma voix je pouvais me créer une position, peut-être même me faire un nom. Je suis mère, vous le savez, et depuis longtemps j'ai le désir de voir si vos prédictions n'étaient point un rêve de votre indulgente amitié.

— Idée sublime ! mia cara, et qui plus d'une fois a traversé mon intelligence. Être prima donna, prima donna comme vous le serez, avec votre organe enchanteur, avec votre ravissante figure, il y a de quoi enrichir par millions le plus pauvre des impresari; de quoi faire crouler sur le parterre, au bruit des bravos, toutes les voûtes des théâtres d'Italie. Mais qu'en dira le seigneur comte?

— Don Joseph se marie dans quelques jours, reprend-elle avec un magnifique sang-froid. Je ne

veux ni ne puis m'opposer aux intentions de sa famille.

— Pardon, signora, mais le comte Joseph, à différentes reprises, m'a fait entendre qu'un lien plus sacré que celui de l'amour vous unissait l'un à l'autre; don Joseph m'a dit....

— Don Joseph était fou, mon excellent Palestri. Au temps où nous vivons, les bergères n'épousent les rois qu'entre la rampe et la coulisse d'un théâtre.

— Et vous voulez en essayer; c'est admirable. Puisqu'entre vous tout est rompu, j'accepte votre projet, je le seconde de tous mes moyens, et vous êtes un trésor que je lègue à l'Italie chantante.

— Mais je veux partir sans retard, aujourd'hui, à l'instant même.

— Patience, mia cara, patience ! Laissez-moi donc au moins le temps de respirer et de vous chercher un engagement. M'y voilà. J'ai au San-Carlo de Naples un opéra de notre ami Métastase et de votre très-dévoué serviteur. La prima donna trouve le rôle au-dessus de ses moyens, la pauvrette. Je vous consigne une lettre pour Métastase, qui est parti afin de surveiller les répétitions et de mettre en scène. Vous arrivez, vous étudiez, vous débutez, vous jouez, et l'opéra, fût-il l'œuvre du dernier des croque-notes français, obtient un succès prodigieux. Nous allons aux nues. Dans un mois, vous êtes l'idole de tous les dilettanti.

Il écrit quelques mots à la hâte, tandis que Benedetta court chercher son fils, jeter un dernier regard sur cette maison où, pour elle, se sont si rapidement écoulées tant d'heures fortunées; puis, quand Palestri

la vit revenir, les yeux gros de larmes, le visage pâle comme le visage d'un mort :

— Allons, dit le bon maestro, c'est un dernier nuage qui passe, mon enfant. Les applaudissements de la foule vous en dédommageront. Voici une chaise de poste qui vous attend, et que j'ai fait préparer à votre intention. Partez, puis que Dieu veille sur vous et sur mon opéra, dont vous serez la providence.

Avant de se séparer du compositeur, Benedetta s'approche de lui ; et, prenant entre ses mains chaudes de fièvre la main froide du digne homme :

— Palestri, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander. Je veux que vous ne révéliez à personne, à Joseph, à sa mère encore moins qu'à tout autre, l'asile que j'ai choisi, le nom d'emprunt sous lequel je vais cacher le mien. Mon bonheur dépend de ce secret. Me le promettez-vous ?

Le maestro fait un signe d'assentiment, et presse sur son cœur la courageuse enfant qu'il envoie affronter les dédains ou les bruyants transports d'une multitude passionnée. La voiture s'ébranle, Benedetta se trouve seule avec son enfant sur ses genoux.

Quarante jours après, dans le *Diario di Roma*, on lisait :

« Son Excellence don Joseph, prince d'Aquaviva, à peine rétabli d'une cruelle maladie, a épousé hier, à la chapelle des Aquaviva, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, dona Maria d'Aquaviva, sa cousine germaine. Notre seigneur le Pape, heureusement régnant, avait, pour cette alliance si ardemment désirée par toute la haute noblesse des États pontificaux, accordé une dispense aux conjoints, en faveur des

grands services rendus à l'Église par cette illustre famille. »

V

Ce soir-là, il y avait fête au San-Carlo, fête au fond de son triple rang de loges, fête à son parterre, fête à l'orchestre, fête partout, depuis les combles, où s'asphyxiaient les curieux retardataires, jusqu'aux coulisses, où l'espérance animait tous les visages. C'était dans la salle un long frémissement de la foule, comme à l'attente d'une victoire, comme à la veille d'un de ces événements qui changent le sort des empires. Naples entier s'était donné rendez-vous à son théâtre, Naples entier avait voulu assister, par députation, à cette fête des arts à laquelle une splendide affiche le conviait. Le lazzarone avait, pour ce jour-là, déserté le rivage embaumé de Chiaia, ses filets de pêcheur, son macaroni et son eau glacée de la rue de Tolède. Il était accouru, l'œil en feu, le front rayonnant, partager les joies de ses princes, se mêler aux plaisirs de sa noblesse et s'enivrer avec eux des transports que tous se promettaient : car, sur l'affiche du jour, on annonçait un nouvel opéra de Métastase, la musique du maestro Palestri, et le premier début de la signora Rinaldi.

A chaque stalle, dans chaque loge, à l'orchestre comme au parterre, des baignoires jusqu'au lustre, il s'élevait comme une mer de paroles, s'entre-choquant, se contredisant ainsi qu'un flux et reflux d'acclamations, débordant d'un côté pour se répandre de l'autre. C'était un enivrement de curiosité, un feu

croisé de bruits de théâtre, de propos de salon, un concert de louanges, une chaleur d'enthousiasme, une fièvre d'attente qui, des illustres dames napolitaines, descendait jusque sur la tête *infocata* du peuple, et qui, du peuple, remontait vers les grands, aussi impressionnables que la foule quand il s'agit de leurs plaisirs. Au milieu de cette multitude qui frissonne d'impatience, qui dévore du regard le rideau la séparant encore de la scène, l'annonce d'un triomphe ou d'un désastre jetée à son patriotisme eût trouvé tous les cœurs indifférents, toutes les fibres insensibles. Pour elle, il y a quelque chose de plus doux que la victoire, de plus triste qu'un désastre, c'est la voix d'une femme chantant ses amours, la voix d'une femme pleurant ses douleurs.

Cette mobilité d'imagination du Napolitain, ces extases dont il s'inspire, cet instinct d'harmonie qui tourmente ses nerfs, agite son cœur, cette passion qu'il boit, suspendu aux lèvres d'une femme, tout cela, prestige ou bonheur idéal, délire des sens ou calcul de volupté, tout cela se peignait sur le visage, se lisait dans les yeux, se devinait dans chaque mouvement, se trahissait dans chaque geste. Il y avait au fond des cœurs de l'amour pour la débutante; on la disait jeune, belle, parée de toutes les grâces, riche de tous les attraits; et, avec cet amour, il y avait encore quelque chose de plus passionné, de plus irritant. La signora Rinaldi chantait comme on ne chante plus même au San-Carlo. Sa voix allait si doucement à l'âme, elle électrisait avec tant de puissance, elle peignait avec tant de magie les divers sentiments; elle était tour à tour si sublime ou si touchante, si grave ou si légère, qu'en l'écoutant, se disait

la foule, Métastase, le vieux poëte Métastase, l'ami de cœur de la Romanini, avait pleuré comme un jeune homme, et que, dans un enthousiasme plein d'une justice plus difficile pour elles que pour le monde, les cantatrices du San-Carlo avaient proclamé cette jeune débutante la reine future du théâtre, la prima donna d'Italie.

Sur ce thème, jeté à l'oisiveté napolitaine, que de romans ne furent pas bâtis! Que d'investigations, que d'hypothèses ne fit-elle pas pour connaître l'histoire, pour deviner la vie de celle qui, dans un moment, allait paraître à ses yeux, conquérir ses suffrages ou exposer son talent à de dédaigneux sourires!

Ce moment solennel est arrivé, le dernier motif de l'ouverture expire en sons affaiblis, la toile se lève, et, dans un de ces silences que ne trouble pas même la faible respiration d'un enfant, tout ce peuple, pressé, haletant, qui n'a plus que des yeux, qui n'a plus que des oreilles, tout ce peuple regarde, tout ce peuple écoute.

La Rinaldi entre en scène, elle va chanter, elle chante.

Dans cette foule, il n'y eut qu'une voix, qu'un cri, qu'une main pour exprimer son unanimité et pour applaudir. « Diva! diva! » (1) s'écriaient tous ces hommes, que la *furia cantante* soulevait de leurs stalles et faisait bondir comme David devant l'arche sainte. « Diva! diva! » acclamaient toutes les femmes,

1 On donne souvent, en Italie, aux artistes éminents, le nom du rôle dans lequel ils excellent, ou une dénomination qui d'un seul coup exprime l'admiration qu'ils excitent. La Romanini, cette Malibran de Métastase, pour laquelle le poëte a écrit ses plus beaux opéras, est encore la *Didone abbandonata*.

saluant du geste, encourageant de leur œil étincelant la jeune débutante, qui pâlit d'émotion, qui tremble d'effroi, sous ces tempêtes de bravos excitées par son premier *aria di bravura*.

A partir de cet instant, ce n'est plus un opéra que l'on est venu juger : une prima donna qui est sur la scène, c'est un triomphe auquel on assiste, auquel on prend part, une femme que l'on adopte, que l'on place sur un trône, que l'on couronne de fleurs, que l'on entoure d'hommages. Elle n'a plus de juges dans cette vaste enceinte, plus de rivales à redouter, plus d'efforts à faire pour conquérir les suffrages; elle n'y compte que des adorateurs, elle n'y recueille que des cris de délire. A chaque son tombant de ses lèvres, à chaque note qu'elle module, à tous les accents inspirés qu'elle jette à cette multitude n'entendant plus, ne voulant plus entendre qu'elle, la suivant du regard, la dévorant du cœur, un seul mot répond; mais ce mot est une consécration.

« Diva! diva! » répètent toutes les bouches. « Diva! diva! » murmurent toutes les pensées, et, sous ce tonnerre d'applaudissements qui ne laisse pas même à sa voix le droit de se faire écouter, la prima donna n'est plus la signora Rinaldi, son nom a disparu dans l'enthousiasme universel, disparu sur l'affiche, il est même effacé de la mémoire des hommes : c'est la Diva que la chanteuse s'appellera. Le peuple le veut, le peuple l'ordonne; il l'a baptisée sur le théâtre, il s'est écrié : « Plus de Rinaldi, qu'elle soit la Diva napolitaine! » Et, quand le rideau s'abaisse, la Diva, sous le poids de tant d'impressions, tombe évanouiè sur les fleurs et sur les rubans dont elle a été couverte.

On s'empresse autour d'elle. On lui prodigue les soins les plus affectueux; elle soulève ses paupières chargées de plaisir; et apercevant à ses côtés Métastase encore radieux de son nouveau succès :

— Maître, dit-elle avec un ineffable sentiment d'affection, écrivez ce soir à Palestri, et dites-lui bien que sa musique m'a porté bonheur.

— Je lui raconterai plutôt ce que la Diva a fait pour lui, a fait pour moi, répond Métastase : car, à partir de cette heure, vous n'êtes plus, mon enfant, l'obligée du poëte et du musicien. Ce sont eux qui vous doivent reconnaissance, eux dont vous rachèterez les fautes, dont vous embellirez les beautés.

Lorsque, appuyée au bras de Métastase, la Diva, après avoir traversé la foule d'admirateurs qui l'attendait à la sortie du théâtre, eut reçu toutes les ovations, entendu tous les cris d'amour qui retentissaient sur son passage, elle rentra dans son appartement. Par un mouvement instinctif dont son âme n'était plus maîtresse, elle saisit le *Diario di Roma*, que le courrier venait d'apporter. Elle le parcourut d'un œil avide, ainsi qu'elle le parcourait chaque soir. Ses traits se voilèrent d'un nuage de tristesse; ses yeux se remplirent de larmes; on la vit, comme si elle eût voulu en cacher la trace au poëte, se pencher sur le berceau de son fils, le couvrir de caresses passionnées; enfin, se retournant avec vivacité vers Métastase :

— Dans votre lettre à Palestri, dit-elle, vous ajouterez, mon ami, que toute ma vie est consacrée au théâtre.

Et, ensevelie dans l'abîme de ses douleurs, elle ne

répondit plus ni aux questions du vieillard ni aux gracieusetés de jeune homme qu'il prodiguait à son chant et à ses attraits.

D'autres pensées préoccupaient Benedetta. Ce n'était plus l'orgueil du succès, l'enivrement des bravos, cette gloire précoce remplaçant son obscurité, la saluant, sous les acclamations unanimes, d'un nom qui est encore un honneur pour les grandes artistes; ce n'étaient plus ces joies du triomphe qui remplissaient son âme et lui faisaient prendre une pareille détermination. Il y avait là, sous sa main, un papier qui venait de briser la dernière chaîne à laquelle toutes les espérances d'une vie moins agitée semblaient être attachées. Sur ce papier, la pauvre enfant avait lu une condamnation que son amour ne voulait plus regarder comme possible. Elle apprenait que tous ses liens étaient rompus, que son fils n'avait plus de père, qu'elle n'avait plus d'époux; et, au milieu des angoisses qui assiégeaient son imagination, il lui restait pourtant un doux souvenir, il se glissait une consolante pensée. Elle était toujours aimée, car don Joseph d'Aquaviva, — et c'était bien lui que Benedetta remerciait de cette attention, — don Joseph avait fait constater sa douleur, ses longs jours de remords, ses plus longues nuits d'agonie. Il avait cruellement souffert. Benedetta était encore prête à pleurer tant d'amour, prête à couvrir son abandon de la plus large amnistie.

Elle aperçut alors Métastase qui, d'un œil bienveillant, suivait avec intérêt cette douleur muette dont il n'avait pas le secret; elle lui tendit une main reconnaissante, et le saluant d'un geste amical :

— Pardon, mon cher maître, dit-elle, pardon de

ce dernier souvenir accordé à une vie dont cette soirée effacera les amertumes. Vous étiez triste de la tristesse que j'éprouvais, dorénavant vous serez joyeux de ma joie, heureux de mes transports, car ce jour m'ouvre une nouvelle existence. C'est à vous, c'est à Palestri, que je la dois, ne faut-il pas que je vous en sache gré !

Métastase fut assez distrait pour ne point répondre; mais, en prenant congé de Benedetta, et en appuyant ses lèvres ridées sur sa main si blanche :

— Adieu ! dit-il, adieu, la Diva ! puissent vos songes être aussi doux, cette nuit, que les songes de tous vos admirateurs !

Le lendemain commença pour elle cette existence d'artiste en faveur, ce rêve paré de félicités que chaque jour entretient, auquel chaque soirée apporte un nouvel enivrement. Les bravos du théâtre avaient retenti jusque dans les palais, eu des échos dans toutes les têtes napolitaines; et les jeunes seigneurs de la cour, et les dilettanti de la ville, tous fascinés par le même désir, tous tourmentés du même martyre, venaient les uns après les autres admirer l'astre naissant, le saluer à son aurore, afin de pouvoir s'enorgueillir d'un de ses rayons, et de placer autour de lui un souvenir de leur amour. Elle était libre, son cœur n'avait pas été toujours insensible, toujours fermé aux douces impressions. Sous ses yeux, elle gardait un monument de ses faiblesses, un fils dont la naissance et le nom étaient un mystère, comme sa vie à elle; mais ce mystère, qui prêtait au merveilleux, stimulait la passion en l'enhardissant. Aussi vit-elle tomber à ses pieds ces nuées d'adorateurs qui s'attachent au char de toutes

les femmes célèbres, qui les prennent d'abord sous la coquetterie de leur protection, afin, plus tard, d'être eux-mêmes protégés par le nom qu'elles enlèvent comme une conquête. Aussi reçut-elle, enveloppés dans des lianes de fleurs ou cachés sous les plis des plus riches tissus, sous la broderie des dentelles les plus splendides, mille sonnets tout parfumés des mêmes déclarations, et presque autant d'amoureux billets distillant une tendresse improvisée, où l'on escomptait ses futures complaisances, où l'on tarifait au plus haut prix possible l'espérance d'un sourire et la faveur d'un regard.

Dans son salon, qui, ce jour-là, ne ressemblait pas mal à une ville prise d'assaut, où chaque spectateur de la veille se croyait le droit de pénétrer en vainqueur, elle entendit résonner toutes les gloires de Naples, toutes les illustrations du moment, toutes les célébrités du passé. C'était une reine dont les courtisans briguaient un coup d'œil, une reine que la foule environnait de ses hommages, et qui, perdue au milieu de ces flots adulateurs, n'avait pas assez de douces paroles sur les lèvres pour répondre à tous, pour remercier d'un conseil souvent plus flatteur qu'une louange, pour résister aux instances de ceux qui, de vive force, cherchaient à s'ouvrir son cœur et à y entrer par la moins généreuse des séductions.

Aux vieillards comme aux jeunes gens, aux abbés hantant les boudoirs ainsi qu'aux gentilshommes suivant la cour, elle adressa de ces mots où l'esprit tient la place du cœur; puis, se drapant dans sa voluptueuse indifférence, elle les laissa tous sous le charme, tous enivrés de sa beauté, tous subjugués par les

saillies d'une aimable raison. Les fêtes de chaque jour succédèrent aux ovations de chaque nuit. On para Naples pour elle de toutes ses magnificences, on l'embellit pour ainsi dire, afin de lui en rendre le séjour plus enchanteur, et de l'enfermer dans un cercle interminable de voluptés, comme dans un réseau qu'elle ne pourrait rompre. Quand Benedetta fut fatiguée d'hommages, harassée de poétiques soupirs; quand elle eut largement payé de son sourire ou de sa présence toutes ces fêtes dont elle était l'idole, dont sa conquête était le but, elle rentra dans son cœur que les plaisirs avaient laissé vide, et que n'avaient pas même effleuré tant de passions excitées par elle. Calme dans la conscience de sa vertu, on la vit se livrer à des études sans fin, se créer un monde, une société à elle, et s'entourer d'amis prudents. Au milieu des caresses de la cour, des agaceries de la noblesse, des ravissements du théâtre, des provocations dont ses sens ou son amour-propre étaient l'objet, elle resta pure par la pensée comme par la conduite.

C'est qu'il y avait dans cette jeune âme, dont une rapide éducation avait perfectionné les nobles instincts, un profond sentiment du devoir, une haute intelligence de la vie et de l'art, c'est qu'en dehors même de ces obligations sociales auxquelles elle trouvait si naturel de se soumettre, il y avait un amour que les événements n'effaçaient pas de son souvenir; c'est que, par un caprice de grand seigneur visant à l'égalité philosophique, élevée au rang de femme et de mère, elle se regardait comme comptable envers Dieu, comme comptable envers son fils, du serment qu'elle n'avait pas violé, du lien qu'elle n'avait pas rompu.

A Naples, comme dans le reste des grandes villes d'Italie, être prima donna applaudie, prima donna avec tous les charmes et toutes les supériorités qu'exige ce titre, c'est en quelque sorte exercer un droit de souveraineté, c'est régner par la plus douce des prérogatives, être tout à la fois l'orgueil d'un sexe et l'idole de l'autre, c'est épuiser, dans quelques brillantes années de victoires de toute espèce, d'enchantements de toute nature, les jouissances de l'amour-propre, les illusions de la coquetterie, les rêves de la gloire, dont n'ose même pas se bercer le cœur le plus ambitieux. C'est vivre dans une atmosphère de fleurs et de plaisirs; sourire le matin aux délicates flatteries de ses courtisans, s'enivrer le soir de cette ivresse populaire qu'une voix de femme communique à la foule, et de ces longs applaudissements qui retentissent autour d'elle. C'est trouver à chaque pas le bonheur que l'on ne cherche plus, un encens qui n'a plus d'attraits; c'est une existence d'adoration perpétuelle qui commence avec le soleil pour se continuer sous l'éblouissante lumière des lustres, et qui attaque tout à la fois le cœur et l'esprit, car elle saisit la pensée et domine l'intelligence.

A sa première apparition sur la scène, la Diva avait obtenu ce triomphe, avait excité cet enthousiasme; il ne s'affaiblit pas, il ne diminua point aux représentations suivantes. Elle fut à l'unanimité proclamée le diamant du théâtre, et pour elle s'écoulèrent, dans le ravissement des ovations, quelques années qu'elle n'eut pas le temps de compter. Pourtant, au milieu de ces transports qui semblaient naître sous ses pas, il y avait parfois sur son front de rapides douleurs,

des souvenirs d'inquiétude et de regret. On eût dit que deux âmes animaient sa volonté, tourmentaient ses sens et s'emparaient l'une après l'autre de ses espérances ou de ses sollicitudes. L'une de ces âmes lui donnait la force de sourire au monde, de s'inspirer de ses caresses, de se passionner pour ses plaisirs, de se résigner à ses fêtes et de s'endormir sur les roses dont sa route était jonchée. L'autre, comme un ami que l'on attend, venait, pendant les heures d'une solitude bien-aimée, rouvrir la source de ses larmes, s'asseoir au chevet de son lit, rappeler, dans de pénibles insomnies, des souvenirs sans cesse vivants, un amour toujours profond, et des douleurs que le temps n'avait point affaiblies.

Dans cette alternative d'extases renaissant sous mille formes, et de regrets dont le monde ne connaissait pas, ne devinait pas même l'origine, il se passa bien des jours, il s'écoula bien des nuits. La Diva, que ses enthousiastes couronnaient d'une auréole céleste, et que ses amis entouraient du prestige de tous les arts, fut appelée à Florence et à Venise, à Gênes et à Milan, pour faire sanctionner par le dilettantisme italien cette renommée que les Napolitains lui avaient faite. Partout elle reçut le même accueil, partout elle entendit sur ses pas murmurer les mêmes éloges, retentir les mêmes transports. A Milan comme à Venise, à Florence comme sur tous les théâtres où elle consentit à chanter, elle fut toujours la Diva, toujours la bien-aimée de la foule, toujours la prima donna des salons. Mais, quand on lui proposa de se faire entendre à Rome; quand, pour elle, s'abaissèrent les règlements qui alors, dans la ville sainte, interdi-

saient aux femmes le droit de paraître sur la scène et les remplaçaient par des soprani, dont la voix suave était une honte à la nature, la Diva refusa ce dernier honneur. Elle ne voulut jamais consentir à mettre à profit la dispense que Rome accordait à sa gloire; et, résistant même aux vœux de Métastase, qui, pour elle, semblait avoir oublié la protection dont Marie-Thérèse, la grande impératrice, couvrait son facile génie :

— Non, maître, disait-elle à toutes les affectueuses prières, non : entre nous, qu'il ne soit jamais question de Rome, j'y ai été si malheureuse!

— Je comprends, répondait le poëte impérial; des peines de cœur, n'est-ce pas? un premier amour trompé! Ah! Diva! que vous avez souvent pris votre revanche, et, par la farouche sauvagerie de votre vertu, à combien de passions malades de tendresse n'avez-vous pas fait expier la faute impardonnable d'un oubli! Ce n'est pas se montrer généreuse, mon enfant; et vous, si accomplie, si aimante, si digne d'être aimée, pourquoi dédaignez-vous de nouveaux hommages? pourquoi, surtout, nourrissez-vous, comme un ver rongeur, cette tristesse qui, parfois, assombrit votre front si pur, qui pâlit vos traits, prête à vos yeux une étrange langueur et vous jette dans le monde comme ma *Didone abbandonata*, avec un Ascagne de plus et un pieux Énée de moins?

— Vous savez, Métastase, qu'il est des douleurs que l'absence ou le temps seuls peuvent calmer, des peines de l'âme que l'on cherche quelquefois à éterniser et dont on serait désespéré de pouvoir guérir.

— En poésie, au théâtre, je ne dis pas non, ma

chère Diva. Là, nous fardons l'amour, nous l'arrangeons au gré de nos songes, nous l'enveloppons dans l'or de la fidélité; mais votre raison est trop mûre pour se laisser prendre à ces soupirs que vous exprimez avec une si admirable nature; mais vous comprenez bien que dans le monde il ne peut plus en être ainsi.

— Oui, sans doute; mais, quand la raison et le cœur s'accordent ensemble, pourquoi ne pas suivre leur inspiration? pourquoi résister à leur entraînement?

— Mais, ma chère, pourquoi l'Évangile a-t-il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul? » Vous avez repoussé avec une vertu dont le théâtre n'a guère la tradition de volages amours et de mercenaires tendresses. J'ai applaudi, vous le savez, à cette pudeur qui ne veut pas se vendre; néanmoins, des propositions honorables vous ont été adressées : il y a des hommes haut placés dans le monde, des artistes éminents, qui brûlent de mettre à vos pieds leur foi et leur fortune, qui n'aspirent qu'à l'honneur de donner un nom à la Diva. Qui vous empêche de faire choix d'un ami qui sera votre époux?

— Mais, si j'étais mariée, Métastase, si je ne pouvais disposer de ma main?

— Alors, je dirais que c'est à la ville éternelle qu'il faut encore vous rendre; car là seulement peut se dénouer le roman de votre vie; car c'est là que vous avez aimé, là, peut-être, que la paix vous attend. Écoutez, ma Diva, j'ai souvent interrogé Palestri sur votre passé, qui doit m'intéresser autant que votre avenir. Dans un but presque paternel, et dont

vous ne méconnaîtrez pas, je l'espère, la sincérité, j'ai cherché à percer le mystère dans lequel vous vous retranchez. J'ai accablé de questions cet excellent homme qui, un jour, vous plaça sous ma tutelle sexagénaire. Il ne m'a appris qu'une chose, c'est que vous aviez été bien noble et bien dévouée; puis il s'est arrêté là, croyant peut-être que ma qualité de poëte m'accordait le don de seconde vue.

— Palestri, reprit la Diva après un moment de réflexion, ne pouvait guère aller plus loin sans laisser faire à son imagination tous les frais de l'entretien; il ne sait à peu près que cela.

— Soit; mais Palestri lui-même croit que vous pouvez, sans danger pour votre repos, accorder à Rome une saison. Il le désire avec ardeur, car il ne vous a pas entendue, et le maître veut jouir de son élève; le maestro est jaloux d'applaudir la Diva qu'il a formée.

— Eh bien! je ne dis pas non, nous verrons plus tard, nous...

— Nous partirons, n'est-il pas vrai? car je vous dois, mon enfant, une dernière confidence : celle-là, c'est la plus cruelle pour moi.

Benedetta regarde avec anxiété le poëte.

— De quoi s'agit-il? reprend-elle.

— D'un ordre qui ne concerne que moi, d'un ordre qui m'arrache au plaisir de vous consacrer ma vie. L'impératrice me rappelle à Vienne; avant mon départ, qui pour nous peut-être sera une éternelle séparation, j'aurais voulu, mon enfant, vous savoir heureuse et pouvoir, en quelque chose, contribuer à cette félicité dont vous êtes si digne. A Rome, vous

ne l'ignorez pas, je jouis de quelque crédit près du souverain Pontife et du sacré Collége ; eh bien ! je m'étais flatté que là, sur les lieux témoins de vos infortunes, on pourrait y chercher un adoucissement, un remède, peut-être. J'espérais que vous ne refuseriez pas mon appui, et qu'avant de mourir j'aurais contribué à vous rendre l'existence moins amère. Vous ne le voulez pas, méchante ?

— Si c'était possible, Métastase, si votre amitié était assez puissante pour opérer un miracle, ah ! je vous l'aurais demandé. Vous seriez entré de moitié dans mes secrets, vous en auriez allégé le fardeau ; mais il est des douleurs que l'âme est condamnée à garder comme un remords, des mystères qu'il ne faut pas dévoiler, parce que souvent l'honneur des familles y est intéressé...

— Vous m'effrayez, mon enfant, je ne vous ai jamais vue si grave et si triste.

— Ce que je vous dis est pourtant la vérité, Métastase. Vous exigez de moi que j'aille à Rome, j'irai. Vous désirez que j'y chante, j'y chanterai, et ce ne sera pas la première fois, ajouta-t-elle en se couvrant le front à ce pénible souvenir. Mais, avant toute détermination ultérieure, je veux écrire à Palestri : de sa réponse dépend l'heure du départ.

— Encore une question, reprend Métastase. Parlez-moi avec franchise, sans détours de femme, sans toutes ces formules évasives qui obscurcissent la vérité. Êtes-vous mariée, comme vous avez semblé me le donner à entendre tout à l'heure ? épouse, avez-vous cédé à un fatal entraînement, racheté, effacé par toute une jeunesse de vertu ? ou plutôt n'avez-vous

point été trahie par un homme indigne de posséder un semblable trésor ?

La Diva tressaillit, et se penchant sur la poitrine de Métastase comme une fleur dont la tige est à moitié brisée :

— Un jour viendra, mon cher maître, où je pourrai, dit-elle, vous révéler les secrets les plus cachés de mon âme et de ma position ; vous saurez tout alors. Maintenant ne m'interrogez plus, j'ai juré de garder une inviolable discrétion. Comme ce n'est pas moi seule qu'elle intéresse, qu'il vous suffise de savoir que Benedetta n'a aucun reproche à s'adresser.

— Benedetta, dites-vous ? Ce nom ne m'est pas inconnu ; il y a quelques années, à Rome, une femme dont on vantait la beauté, le portait. Cette femme...

— Cette femme, c'est moi. Et, puisque vos instances m'ont décidée à retourner dans la capitale du monde chrétien, ne faut-il pas qu'au moins je vous apprenne ce que toute la ville vous répétera bientôt ?

— Mais, ma Diva, car c'est un nom qu'il vous sera difficile d'abdiquer, à cette époque, j'ai souvent entendu dire dans le monde des salons que le comte Joseph d'Aquaviva s'était épris pour vous d'une de ces passions qui ne connaissent point d'obstacles. Il vous aimait comme je comprends qu'on puisse vous aimer. C'est le père de votre fils, sans doute ; et alors il n'était pas marié, et alors il...

La pénétration du poëte inspira un sentiment de terreur à Benedetta. Elle craignit d'avoir, par ses paroles, par son silence peut-être, soulevé un coin du voile dont sa vie était couverte : et prenant assez d'empire sur elle-même pour couper court à une

conversation qui, à chaque mot, devenait plus embarrassante :

— Non, réplique-t-elle avec une fiévreuse vivacité, non, il n'était pas marié, mais il l'est aujourd'hui. Je n'ai aucun droit à son amour.

— Vous me trompez, Benedetta, et vous cherchez à vous tromper vous-même. Il y a, dans votre fuite de Rome, dans votre premier voyage à Naples, dans cette subite vocation théâtrale qui a fait votre gloire, dans l'égarement de vos entretiens avec moi, dans vos réticences mêmes, quelque chose de plus qu'un amour ordinaire, rompu par un mariage de convenance. Il existe là-dessous un drame, et, dussé-je encourir la défaveur de Sa Majesté Impériale, ma gracieuse protectrice, je jure ici, Benedetta, de ne plus me séparer de vous avant de l'avoir approfondi, avant de savoir à quoi m'en tenir.

— S'il en est ainsi, Métastase, reprit avec douceur la Diva, nous resterons encore longtemps ensemble, et je crains bien que la grande Marie-Thérèse ne m'accuse d'avoir séduit son poëte.

— Riez, méchante, riez : pourtant, sachez-le bien, vous venez à Rome avec moi. Je vous enlève s'il le faut. Là, nous verrons si moi, votre père adoptif, je n'aurai pas l'œil assez perçant pour deviner un secret qui fait le tourment de ma Diva.

Le soir même, selon sa promesse, elle écrivit à Palestri.

« Mon excellent ami, lui disait-elle, j'ai cédé à vos instances, à celles de notre Métastase, et à l'honneur d'être la première chanteuse qui paraîtra sur un théâtre de Rome. Mais, avant d'entreprendre cette course,

qui, vous le comprenez, doit me rappeler tant d'amers souvenirs, j'ai besoin de savoir si le prince d'Aquaviva habite la ville. Les années, les distances et les applaudissements de la foule, dont, en esprit, je vous renvoie toujours la meilleure part, n'ont point altéré la tendresse que j'ai vouée au père de mon enfant. Dites-moi qu'il est absent, comme je l'espère, car on m'a assuré que depuis longtemps il voyageait au delà des monts, et je pars. »

Courrier par courrier, Palestri répondait :

« Arrivez, Benedetta, que j'applaudisse à mon plus bel ouvrage, que je mette à vos genoux ma reconnaissance et mon admiration. Don Joseph n'a presque point reparu à Rome depuis votre départ. On le dit triste et malade, sa jeune femme encore plus. Venez, toute la ville vous attend pour saluer de ses acclamations la Diva qu'elle ne connaît pas encore. »

VI

Elle est à Rome avec Métastase. Comme une princesse qui rentre dans son royaume après une glorieuse absence, elle a été reçue en triomphe, accueillie avec ces transports d'amour que les Romains savent si éloquemment exprimer. Traînant à sa suite, ainsi qu'un flot d'adulateurs qui mendient un sourire ou un geste amical, toutes les célébrités dont la cité s'enorgueillit, elle a parcouru sous le feu de mille regards cette rue du Corso, où naguère sa voix retentissait comme une mélodie sans écho. Sur la scène où les dilettanti n'avaient jamais entendu vibrer les accents d'une femme, elle a conquis tous les suffrages, réalisé

toutes les espérances, et, par l'expression de son jeu, par la pureté de son organe, arraché des larmes à tous les cœurs, ravi toutes les âmes. La voilà au milieu de cette ville où, tour à tour, elle fut si indigente et si enviée, si pauvre et si riche; la voilà, cette enfant confiée à la charité publique par d'obscurs pifferari, dont elle ignore le nom, qui ne lui ont point appris le sien, et qui, en la laissant ainsi qu'un fardeau dont ils ne pouvaient plus surcharger leur misère, lui imposèrent celui de Benedetta, comme une dernière prière en sa faveur, comme un appel à la Providence.

Son retour a été une fête pour les amis d'Aquaviva, qui l'avaient connue, qui l'avaient aimée en silence. Tous alors ont espéré, tous se sont flattés de remplacer dans son cœur l'ingrat qui l'avait trahie, et Barberini et Ruffo, et ces jeunes seigneurs qui ambitionnèrent si souvent le sort fortuné de don Joseph, tous sont là, assidus courtisans, obéissant à un caprice, se prêtant à ses moindres désirs, tous fiers de recevoir un ordre de sa bouche ou d'entendre tomber de ses lèvres quelques paroles d'affectueuse bienveillance.

Au contact de tant de souvenirs dont Palestri, dont Métastase étaient les confidents jaloux, mais sans conséquence, la Diva ne se laissa point entraîner à un oubli que chacun lui conseillait. De tout ce que Rome offrait à son imagination d'espérances et de réalités, elle n'accepta que la gloire; mais un jour une grande nouvelle se répandit dans la ville. Cette nouvelle fut pour Benedetta un ordre de départ.

La comtesse douairière, la mère de don Joseph,

venait de mourir. D'un instant à l'autre son fils était attendu au palais d'Aquaviva.

Le lendemain de cette mort, qui ne changeait rien à sa destinée, la Diva s'entretenait avec Métastase et Palestri, quand le cardinal Anfossi se fit annoncer ayant, dans une heure, des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Métastase connaissait l'Éminentissime, sa sévérité de mœurs, son éloignement de tous les plaisirs du monde. Il ne put donc qu'exprimer à Benedetta l'étonnement qu'il éprouvait.

— Le cardinal Anfossi chez la Diva! s'écrie-t-il; mais c'est une affaire d'État ou un cas de conscience au moins qui peuvent l'y conduire. Anfossi n'est pas homme à compromettre son chapeau rouge dans le boudoir d'une prima donna, et, en vérité, je ne sais ce qu'il peut vous vouloir.

— Ni moi non plus, mon ami, reprit la chanteuse. Je l'attends sans impatience ainsi que sans curiosité.

— Vous avez tort, car cette démarche, j'en suis sûr, n'est pas une de ces visites que la galanterie de nos jeunes monsignori ne vous épargne guère. Palestri, dites-moi, Son Éminence n'est-elle pas liée par une parenté assez proche à la famille d'Aquaviva? En savez-vous quelque chose? C'est de là, je le gagerais, que souffle le vent. Don Joseph va rentrer dans son palais. La princesse peut-être a désiré prendre ses dispositions, et avant son retour, s'assurer qu'elle n'aura pas à redouter la présence d'une rivale.

— Mon départ ne lui laissera pas cette inquiétude, reprend la Diva. Dans une heure le cardinal doit être

ici; faites, Métastase, qu'en le reconduisant à son carrosse je puisse monter dans le mien. Ce soir, je ne dormirai point dans Rome.

— Je ne prends pas sur moi une pareille responsabilité, s'écrie le poëte : d'ailleurs qui sait si Anfossi est chargé de l'exécution d'une mesure semblable?

— Mais je n'ai pas besoin, moi, de le savoir pour partir! Don Joseph peut arriver d'un moment à l'autre. Pour le repos de sa femme, pour le mien, je ne dois pas rester. Je ne resterai pas.

Elle signifie quelques ordres avec une vivacité impérative qui n'était guère dans ses habitudes; et, à l'heure convenue, le cardinal Anfossi se présente.

— Madame, lui dit-il, la comtesse d'Aquaviva, que la mort a frappée il y a peu de jours, m'a fait l'honneur de me nommer son exécuteur testamentaire. J'ai pris connaissance de ses dernières dispositions, j'ai parcouru tous ses papiers. Avant de vous entretenir d'un sujet qui peut vous être désagréable, j'ai hâte de vous demander si, en réalité, et comme la voix publique le proclame, vous êtes cette Benedetta que don Joseph recueillit, cette orpheline dont, il y a quelques années, il avait fait...

— Sa maîtresse, voulez-vous dire, Éminence? interrompt avec un sang-froid plein de dignité la jeune femme. C'est vrai, je l'avoue.

Le cardinal porte sur elle un regard scrutateur, mais qui, cependant, ne décèle ni colère ni mépris.

— Vous n'avouez que cela, madame, reprit-il; au nom de la famille d'Aquaviva, dont je suis un des membres, je dois vous exprimer une bien vive reconnaissance.

— Éminence, s'écrie Benedetta, je ne mérite peut-être point que vous m'accabliez de pitié, que vous chargiez de honte ma faiblesse.

— Vous ne me comprenez pas, madame. Il n'y a dans mes paroles, et surtout dans mes intentions, ni dédain ni amertume. C'est un autre sentiment qui m'a dicté la démarche que je fais auprès de vous, et je suis au désespoir de ne pas m'être expliqué plus clairement. Vous n'êtes point la maîtresse du prince d'Aquaviva, vous êtes, vous serez toujours, sa légitime épouse.

Sans articuler une parole, sans faire le plus imperceptible geste de surprise, Benedetta lève sur le cardinal Anfossi ses grands yeux noirs qui cherchaient à pénétrer ce visage si calme de piété, si noble de religieuse sévérité, pour savoir ce qui se passait dans son cœur. N'y rencontrant qu'affection et confiance :

— Je ne sais, Éminence, dit-elle, qui a pu vous révéler un secret que trois personnes seules au monde connaissaient.

— Je croyais vous avoir dit, madame, que j'étais l'exécuteur testamentaire de feu la comtesse d'Aquaviva. L'acte solennel qui vous unit à son fils s'est trouvé dans les papiers de la défunte. Je l'ai lu, je l'ai retiré comme un dépôt, le voici. Maintenant, madame, il me reste un grand devoir à remplir.

— Et quel est ce devoir, Éminence ?

— Quoi qu'il puisse en coûter à l'honneur de la famille d'Aquaviva, ma conscience m'oblige, madame, à vous dire que, dans le ciel et sur la terre, vous êtes, à tous les titres, la princesse d'Aquaviva, toujours

libre de réclamer un nom, un droit que personne ne peut vous refuser, que personne n'a le pouvoir de vous disputer.

— Mais don Joseph est marié, mais, pour assurer la fortune de sa famille que la comtesse regardait comme anéantie par notre fatal hymen, j'ai consenti, volontairement et malgré le prince, à une séparation.

— Les hommes, réplique avec gravité le cardinal, les hommes ne séparent point ce que Dieu a uni. Un crime a été commis, je dois le réparer. Vous, madame, vous n'avez dans tout ceci que l'honneur du plus généreux dévouement. Celle qui porte le nom de la princesse d'Aquaviva a été victime. Don Joseph seul est coupable, coupable de faiblesse et d'ingratitude envers vous, coupable de mépris envers les lois divines et humaines. Un châtiment lui est réservé, et, jugez de ma douleur, ce sera moi, le parent, l'ami de tous les Aquaviva, qui serai forcé de me porter son dénonciateur.

— Vous me faites frémir, Éminence! s'écrie la Diva. Pourquoi le dénonceriez-vous lorsque moi, son épouse, je ne l'accuse point, lorsque moi, la femme délaissée, je ne le dénonce pas?

— La loi de Dieu, madame, la loi des hommes surtout, n'a pas certaines grandeurs d'un cœur de femme comme vous. Mais elle est faite pour veiller aux intérêts, aux droits de la société; pour protéger les uns, pour sanctionner les autres. Comme prêtre, comme homme, je dois remplir la mission que la Providence m'a confiée.

— Mais cela est impossible, Éminence; mais cela ne se fera pas. Vous ne voulez pas, sans doute, que

cette jeune princesse, votre parente, soit précipitée dans un abîme de honte, que la gloire de vos aïeux soit flétrie, et que vous et moi allions accuser devant l'Europe, vous, l'héritier de votre nom, moi, le père de mon enfant? Votre inflexible vertu se résoudrait à ce sacrifice que je résisterais encore, qu'aux pieds même du souverain Pontife je proclamerais, entendez-vous? que je n'ai été que la maîtresse de don Joseph.

D'un mouvement plus rapide que la pensée, elle s'élance vers le cardinal, attendri par tant de magnanimité. Et saisissant entre ses mains l'acte qui constatait cette union :

— Le prêtre qui a signé ce contrat est mort, dit-elle avec une expression déchirante. Celui qui l'a commandé n'existe plus pour moi, il ne doit pas s'accuser lui-même. Il n'y a donc que cet acte en votre puissance qui peut le perdre. Je l'anéantis, Éminence. Le voilà détruit, consumé par les flammes. Maintenant, je n'ai plus de titres que dans le ciel pour réclamer le nom d'Aquaviva. Attendons jusque-là.

— Vous l'emportez, madame. Vous triomphez de mon devoir, vous étouffez le cri de ma conscience, et ce que vous venez de faire là est si beau, que Dieu vous doit un dédommagement même ici-bas. Aux yeux du monde, vous n'êtes plus la princesse d'Aquaviva, mais vous la serez toujours aux miens, mais vous acquérez un droit imprescriptible à mon estime.

— Pour être heureuse, Éminence, n'est-ce donc point assez?

— Non, mon enfant, car vous êtes mère, et votre fils n'a pas de nom.

VII.

Avec une tendre affabilité, le cardinal s'informe de cette existence d'artiste, dont les détails sont si nouveaux pour lui. Il descend dans ce labyrinthe de coulisses, dans ces mœurs de théâtre que lui décrit la jeune femme avec un étourdissant brio; il assiste à une représentation, et, confondu dans la foule, il est bien prêt à mêler ses applaudissements aux applaudissements qui accueillent la Diva. Il la suit de Naples à Venise, de Parme à Bologne, de Florence à Ferrare, de Vérone à Milan, toujours l'objet des hommages, toujours fêtée, au San-Carlo comme à la Fenice, à la Scala comme au Cocomero, et toujours reçue comme une divinité qui apporte le plaisir. Quand, avec une éloquence toute parfumée de ses vivacités italiennes, elle a introduit le cardinal dans cette vie dont sa scrupuleuse rigidité ne lui permet pas de comprendre les enchantements :

— Eh bien ! Éminence, ajoute-t-elle, que pensez-vous maintenant de la pauvre Diva?

— Ce que Dieu en pense sans doute, madame. Vous me réconcilierez avec les femmes de théâtre, et peut-être...

— Vous les ferai-je estimer, allez-vous dire, Éminence. Pour mes camarades et pour moi ce serait un bienfait; mais, à présent que nous sommes d'accord sur bien des points, Votre Éminence daignera-t-elle me donner satisfaction entière?

— Que me demandez-vous encore? réplique An-

fossi, sur les traits duquel se peignait le plus vif intérêt.

— Rien pour moi, rien pour lui, Éminence, mais tout pour la jeune princesse qu'un scandaleux éclat perdrait dans le monde. Il faut que ce mystère reste enseveli dans votre âme comme il est resté enseveli dans mon cœur. Le papier qui pouvait compromettre don Joseph est anéanti. Il n'y a plus de trace d'union. Soyez discret, Éminence, ne soulevez pas un voile qui, déchiré, serait pour votre famille une honte et un deuil qui ne s'effacent jamais.

— Qu'il en soit ainsi, puisque vous l'ordonnez, madame. Je consens à imposer silence à un impérieux devoir, mais à une condition, c'est qu'il me sera quelquefois permis d'offrir à la Diva les témoignages de la profonde estime, du haut respect que vous savez si bien commander. M'accordez-vous cette grâce ? dès à présent, madame, me regardez-vous comme un ami ?

— Je n'osais solliciter cet honneur, Éminence. Je l'accepte avec autant d'effusion que vous me l'offrez. Soyons amis, monsieur le cardinal, mais, puisque le ciel l'a voulu ainsi, ne soyons jamais parents.

Et tous deux se lèvent, à ces mots, du divan sur lequel ils étaient assis, ils font quelques pas vers la porte. Le cardinal l'entr'ouvre, il va prendre congé de Benedetta. Tout à coup il est frappé de la figure bouleversée de Métastase et de Palestri en habits de voyage, et qui, dans le salon d'attente de la chanteuse, paraissent épier son départ avec anxiété.

— Eh ! mes maîtres, s'écrie le cardinal Anfossi, de quel mauvais œil êtes-vous donc menacés ? Pourquoi

ce costume ? d'où viennent ces malles, ces apprêts de voyage ? Est-ce que Métastase déserte le Capitole pour Schœnbrunn ? est-ce que Palestri, notre bon vieux Palestri, laisse sa chapelle Sixtine pour la chapelle impériale ?

— Nous suivons notre Diva, Éminence, nous partons avec elle, répondent à la fois le poëte et le musicien.

— Partir ! et pourquoi ?

A l'air étonné du cardinal, à son visage souriant, Métastase n'eut pas de peine à comprendre que l'entrevue n'avait rien eu d'irritant ou de persécuteur.

— Pourquoi ? demande Votre Éminence, reprit-il. Eh ! mon Dieu, parce que la Diva veut quitter Rome, parce que les chevaux l'attendent, et qu'il m'est impossible de me séparer d'elle.

— Vous êtes un sincère ami, Métastase, je le sais depuis longtemps, continue la Diva, je n'avais pas besoin de la nouvelle preuve que vous et Palestri me donnez si spontanément ; mais la visite de Son Éminence a calmé mes inquiétudes, mais le cardinal Anfossi....

— Le cardinal Anfossi, madame, est et sera toujours l'un de vos plus fervents admirateurs. En cas de danger, bien chimérique après notre entrevue, il deviendrait votre appui et votre défenseur. J'en prends ici l'engagement solennel. Métastase, Palestri, vous les confidents de la Diva, soyez témoins de toute l'affection que je lui ai vouée, de l'inaltérable estime que je m'honore de lui accorder. Je vous y autorise, je vous le demande comme une grâce, publiez partout que je ne connais pas de femme plus vertueuse et plus digne des égards de la société.

—Cette déclaration, Éminence, n'est donc pas un passe-port? réplique Palestri.

—Un passe-port! ah! je comprends. A l'annonce de l'entretien que je faisais demander à Benedetta, vous avez cru que, parent et ami des Aquaviva, j'allais enlever la Diva aux applaudissements de Rome. Vous vous êtes trompés, messieurs. Elle est libre ici comme partout, et la chère enfant, ajoute-t-il en lui adressant un geste bienveillant, est une femme si admirable, qu'à force de grandeur et de simplicité elle a conquis mon amitié. Adieu, madame, adieu, mes maîtres, c'est moi qui maintenant réponds de la Diva.

Quand le carrosse du cardinal eut tourné le péristyle du palais où Benedetta avait choisi un appartement, Métastase et Palestri se regardèrent avec stupéfaction. De leur regard étonné, ils semblaient vouloir interroger la cantatrice, qui, à peine remise de tant d'émotions, s'était appuyée sur un des élégants piliers de marbre du vestibule. Ils s'approchent enfin de cette jeune femme dont les larmes coulaient comme une consolation ou une espérance. Leurs voix amies murmurent à ses oreilles quelques questions.

— Palestri, Métastase, dit-elle, je vous en prie; j'ai besoin d'être seule un moment, de me recueillir en moi-même. Laissez-moi pleurer en liberté.

Les deux artistes se retirèrent, et lorsqu'ils furent dans le Corso :

— Je vous l'ai toujours dit, Métastase, répond Palestri aux interrogations du poëte, il y a dans toute cette histoire, dont le commencement s'est passé sous mes yeux, quelque chose d'étrange, un drame qui

n'en doit plus être un pour moi. Benedetta n'est pas libre, don Joseph fut son mari.

— Mais la princesse d'Aquaviva existe, mais elle jouit du titre d'épouse de don Joseph, mais...

— Tous vos mais ne me feront point changer d'opinion, voyez-vous, et la visite du vieil Anfossi, et sa passion subite pour cette chère enfant que la comtesse douairière d'Aquaviva, la mère du prince, tenait, elle aussi, en si grande estime, tout sert à corroborer des soupçons que j'ai conçus le jour même où Benedetta se mit sous ma sauvegarde. Alors elle fuyait don Joseph; mais, le lendemain, don Joseph accourut chez moi. Il était pâle, dans le délire de la fièvre et de l'amour. Des paroles que je ne voulus pas interpréter alors s'échappèrent de sa bouche. Plus d'une fois, depuis son hymen, il m'a entretenu de ces cruels événements, et, si son secret n'est pas positivement tombé de ses lèvres, j'en ai su assez pour deviner le reste.

— De tout cela que concluez-vous, Palestri ?

— Rien, mon ami, parce que dans tout ceci il faut laisser agir la haute raison de Benedetta.

— Mais, à votre dire à vous, elle serait donc princesse ?

— Princesse, sans doute; cependant vous voyez qu'elle ne tient guère à ce titre, et elle fait bien. N'en a-t-elle pas d'autres plus précieux que son talent lui a conquis? N'est-elle pas la Diva de l'Italie, et, ce qui est encore plus difficile, la Diva des artistes, leur reine et leur modèle ?

— Vous avez raison, maestro, ajoute le poëte impérial, qu'elle soit princesse d'Aquaviva ou qu'elle

n'ait été que la maîtresse de don Joseph, que nous importe? Ce qui nous intéresse, nous, c'est de lui rendre la vie aussi douce que possible; c'est de la protéger de tout notre amour, de tous nos soins, comme un enfant qui fait notre gloire; c'est d'éviter à son cœur le plus léger chagrin, et de l'aimer toujours comme l'Italie l'aime aujourd'hui, de l'honorer comme le cardinal Anfossi dit qu'elle est digne d'être honorée.

— A la bonne heure, Métastase! et si elle a été, si elle est encore princesse, eh bien! à force d'amitié et de tendresse paternelle, persuadons-lui qu'elle a sagement fait d'abdiquer.

Ils parlaient encore d'elle, de son avenir, de son talent, lorsqu'au détour della via di Condotti, don Joseph d'Aquaviva se trouve face à face avec eux. A la vue de Palestri, qui recule de surprise, le prince s'élance vers lui.

— Maestro Palestri, dit-il d'un accent bref et impératif, je descends à l'instant même de voiture. La première nouvelle que j'apprends par mon oncle, le cardinal Anfossi, c'est que Benedetta est à Rome.

— Son Éminence ne vous a point trompé, monsieur le prince.

— J'ai besoin de la voir. Il faut que je la voie, entendez-vous? continue don Joseph; mon honneur et son repos sont attachés à cet entretien que je sollicite de sa générosité. Vous chargez-vous de l'obtenir?

— Je lui ferai part des vœux de Votre Excellence, et si Benedetta....

— Benedetta consentira quand vous lui aurez expliqué que cette entrevue, demandée par moi, est autorisée par le cardinal. Je compte sur vous, mon

ami, car je sais tout l'attachement que vous témoignez à cette noble créature.

Et comme un trait il s'éloigne, laissant Métastase et Palestri dans une étrange perplexité. Tous deux retournent en hâte auprès de la Diva; ils lui racontent ce qui vient de se passer, ce que don Joseph exige d'elle. A ce récit, le front de Benedetta se couvre d'une pâleur subite. Elle tremble comme si, en présence de ses juges, elle allait entendre prononcer son arrêt de mort. Enfin, se relevant courageusement de cette première et terrible impression :

— Annoncez, dit-elle, au prince d'Aquaviva, que je suis prête à le recevoir une fois, une seule fois, remarquez bien, Palestri.

Le musicien fait un geste d'intelligence. Deux heures après, don Joseph était introduit par lui dans l'appartement de Benedetta.

Le brillant cavalier, tout orgueilleux d'avoir fait ses premières armes de galanterie dans les cours les plus renommées de l'Europe, le gentilhomme aux formes tranchantes, à l'esprit moqueur, et qui jetait comme par pitié un dédaigneux regard sur cette société qu'il espérait soumettre à ses velléités de philosophe ou à ses amoureuses faiblesses de grand seigner, a disparu sous l'impression glaciale d'un mariage de convenance. Il n'a plus cette assurance dans la victoire, cette foi en lui-même, qui entraînèrent sa jeunesse dans tant d'excès. On voit que le malheur a passé sur son front, et que, déjà, il commence à blanchir les boucles noires de ses cheveux. Sa figure a quelque chose de posé, de triste, et, dans son attitude toujours élégante, mais plus sérieuse, enfin,

on lit toute une histoire d'infortunes, tout un passé de remords. Il avance, tremblant et inquiet, ne portant ses yeux que sur elle, ne voyant qu'elle, semblant retarder chacun de ses pas, afin de mieux recueillir ses pensées ou de l'admirer dans toute l'extase de son ancien amour. Quand il est parvenu presque à côté d'elle :

— Benedetta, lui dit-il, que votre fuite m'a fait de mal, et, après une si longue séparation, après tant de souffrances, que je suis heureux de vous revoir!

La Diva n'était ni plus rassurée ni moins émue que don Joseph. Cependant, habituée qu'elle est à lutter avec ses passions et à les dominer de tout l'empire de sa volonté, elle sait garder assez de sang-froid pour répondre :

— Le repos et l'honneur de votre famille exigeaient, prince, un sacrifice de ma part : je l'ai fait, mais je suis assez franche pour vous exprimer le triste bonheur que j'ai goûté en voyant que votre amour de ce temps-là ne s'accordait point avec l'ambition de votre mère. J'ai connu plus tard vos regrets; ils ont été doux à ma tendresse. Aujourd'hui, je ne dois plus même en comprendre l'expression. Étrangers l'un à l'àutre, nous avons, chacun de notre côté, des devoirs à remplir.

— Et c'est avec ces glaciales paroles que vous m'accueillez, Benedetta; c'est en me parlant avec cette désespérante froideur que vous me rappelez d'odieuses circonstances. Ah! votre cœur n'est pas de moitié dans un pareil langage; vous vous trompez, madame.

— Non, prince, désabusez-vous. Je vous ai aimé par-dessus toutes choses, comme l'on n'aime peut-

être que dans le ciel; mais cet amour, dont j'aurais pu jadis invoquer la pureté, s'est peu à peu effacé sous la main du temps. Il serait un crime à présent. Entre nous, qu'il n'en soit jamais question. Que désirez-vous de moi, don Joseph?

— Le sais-je, Benedetta? Je vous chéris comme dans les premiers beaux jours de notre union, je vous adore comme peut-être je ne vous ai jamais adorée. Je viens à vous, malheureux de mon passé, de mon présent, plus malheureux encore de mon avenir, et sur vos lèvres, où une dignité contrainte a remplacé la tendresse, je ne trouve pas même une parole de pitié et de consolation.

— Je ne pensais pas que le riche, que le puissant prince d'Aquaviva pût jamais avoir besoin de la pitié d'une pauvre chanteuse. Puisque vous vous croyez à plaindre, eh bien, don Joseph, je suis toute disposée à compatir à vos souffrances.

— Ah! que ce mot, Benedetta, que ces accents du cœur me font de bien! Vous m'aimez donc encore?

— Vous ne m'avez pas comprise, monseigneur; je ne vous aime pas, je ne puis plus vous aimer, s'écrie-t-elle avec une vivacité qui trahissait ses frayeurs.

— Oui, reprend don Joseph, je sais que j'ai été faible un instant, que j'ai cédé à une aveugle ambition et sacrifié le cœur le plus parfait, le plus généreux, à une fortune dont je méprise les bienfaits. Chère Benedetta, j'ai tant souffert que j'ai droit au pardon.

— Mais je vous pardonne, mais je vous tiens compte et des obsessions de votre mère, et de la douleur que vous avez ressentie.

—Alors, pourquoi, ma Benedetta, ce ton si grave, ces manières si réservées, et ce dédain qui tombe sur mon âme comme un remords?

— Il y a dans la vie des événements que l'on ne peut ni prévoir ni empêcher. Notre séparation a été de ce nombre, elle a amené pour vous un hymen nécessaire; à moi elle m'a rendu la liberté.

— Voudriez-vous en user? et ne savez-vous pas qu'un lien indestructible nous attache l'un à l'autre, qu'il y a crime à le briser?

— Je partagerais la faute avec vous, prince, et, dans ce cas-là, ce ne serait peut-être pas à Votre Excellence à en faire ressortir toute l'énormité.

— Vous avez fait un choix? Votre cœur s'est livré à un autre amour? Vous n'êtes plus....

— Je suis toujours Benedetta; vous, don Joseph, vous avez changé votre titre de comte contre celui de prince.

Devant ce calme si éloquent de dignité, Aquaviva bondit comme si les dernières paroles de la Diva venaient de jeter un jour affreux dans son imagination; et, roidissant ses bras sur sa poitrine pour en maîtriser les mouvements:

— Ainsi, reprit-il dans une agitation passionnée, vous avouez qu'un autre peut aspirer à votre main, que vous êtes prête à couronner son amour?

— J'avoue ce qui convient à nos positions respectives. Don Joseph s'apercevra sans peine qu'il ne m'est plus possible de le suivre dans un pareil entretien.

— Eh bien, soit, madame, je n'ai aucun droit sur vous, mais j'en ai sur mon fils. Comme pour me punir

dans ma postérité, la Providence a rendu stérile cette alliance, que, sans votre abandon, je n'aurais jamais contractée. Votre enfant est le mien. Aux yeux du Ciel et de la loi, il est le légitime héritier des Aquaviva. Je le réclame au nom de ma famille. Je l'adopte, je le reconnais.

— Vous voulez me séparer de mon fils! s'écrie la Diva, il n'en sera pas ainsi, monsieur le prince. J'ai pu me sacrifier à d'ambitieux désirs : je ne le sacrifierai pas, lui, à de coupables intérêts.

— Vous avez raison, mon amie, reprend le prince, qu'avait vivement ému ce transport maternel, je vous approuve, et vous demande de pardonner à mon emportement; mais vous n'avez jamais eu, n'est-il pas vrai, l'intention de vous unir à un autre? mais, dans les enchantements de cette vie, qui, pour vous, n'a été qu'une suite non interrompue de plaisirs, dites-moi que vous n'avez jamais songé à disposer de votre main? De cette grâce, que j'implore à genoux, Benedetta, dépend le bonheur de ma vie entière; j'attends cet aveu comme un accusé attend sa sentence.

La Diva était immobile. Cependant, au fond de son cœur, une lutte s'engageait, car cet entretien avait réveillé tous ses souvenirs, fait reprendre à son ancienne tendresse l'ascendant qu'elle avait cherché à étouffer. Elle aimait encore Joseph, elle l'aimait peut-être avec plus d'abandon qu'autrefois, mais elle entrevoyait l'immensité de l'abîme qui les séparait. Pour ne laisser aucun espoir à un amour alors coupable à ses yeux :

— Prince, dit-elle, il ne peut jamais y avoir rien de commun entre nous. Vous seriez criminel en m'ai-

mant; moi, plus criminelle encore en vous écoutant. Il faut donc que j'aie du courage pour tous deux. Afin de trancher nos positions, je ne dois pas vous céler que bientôt je mettrai mon honneur sous la sauvegarde d'un époux.

Atterré par cette déclaration faite avec une conscience de vertu qui paraissait avoir quelque chose de solennel et d'irrévocablement arrêté, le prince se lève en faisant un violent effort pour prêter à sa douleur une apparence de résignation que son attitude démentait. Il s'approche de la Diva, dont le regard est fixe, dont les traits n'accusent aucune émotion :

— Ce que vous venez de dire, Benedetta, est la condamnation de toutes mes espérances et la mort de mon avenir. Vous ne savez pas les conséquences de l'arrêt que vous prononcez avec tant d'impassibilité. Adieu.

VIII

A peine était-il sorti, que la Diva, dont l'amour et la vertu ne sont plus en représentation, et ne se trouvent plus aux prises dans de difficiles combats, laisse ses pleurs couler en liberté. Elle a brisé volontairement le dernier anneau de cette chaîne qui l'unissait à Joseph ; elle a détruit ses rêves à elle, les espérances dont il se berçait encore. D'un mot, elle a établi entre eux une séparation éternelle; et ce mot, qu'elle s'applaudit d'avoir prononcé, torture son âme, parce qu'elle sent maintenant qu'il n'y a plus d'option possible pour elle, parce qu'il faut qu'elle donne sa foi à un autre. Elle était encore sous le poids de ces re-

mords et de cette lutte, lorsque Métastase, avec son air discret, avec ses gracieuses manières, prend place à ses côtés. Il la contempla longtemps pleurant en silence, et se livrant à toute l'amertume de ses réflexions. Tout à coup, comme s'il fût entré dans sa pensée :

— Vous avez vu le prince, mon enfant, lui dit-il de sa plus tendre voix; sa présence vous a rappelé de cruels instants; elle a peut-être réveillé dans vos souvenirs des sentiments que vous n'y croyiez pas si profondément enracinés.

— C'est vrai, Métastase, j'ai eu tort de céder à ses prières et de consentir à le revoir. Je suis tout émue de sa tristesse, bien vivement touchée, je vous le jure, de ses reproches. Mais cet entretien, dont peut-être j'avais besoin pour déchirer le bandeau que je jetais volontairement sur mes yeux, cet entretien ne sera pas sans influence sur ma destinée. Je veux en finir avec ces combats qui me tueraient. Métastase, il faut que vous me donniez un époux de votre choix.

— A la bonne heure! s'écrie le poëte tressaillant de joie et s'élançant au cou de la cantatrice, vous voilà enfin raisonnable, ma Diva! C'est du bonheur pour mes vieux ans que cette parole-là, mon enfant. Je soupirais après elle ainsi que les juifs du Ghetto soupirent après leur Messie. Elle est venue : il n'y a plus que le mari à trouver; au milieu de tous les rivaux qui se mettent sur les rangs, ce ne sera pas difficile.

— Vous croyez? ajoute la Diva entraînée par un instinct de femme que rien ne peut comprimer.

— Si je le crois! reprend *il poeta Cesareo*. Et qui ne s'estimerait glorieux d'offrir son nom à la plus

belle, à la meilleure, à la plus ravissante des prime donne ? Ah ! laissez-moi chercher cet homme pour qui se préparent tant de félicités. Voulez-vous un prince ? Il y en a qui briguent cet honneur ! Barberini plus d'une fois m'a parlé de la passion qui l'entraînait vers vous. Doria même, l'orgueilleux Doria m'a dit...

— Pas de prince, si c'est possible, mon ami. Ils ont trop d'ambition au cœur et d'amour dans la tête.

— Vous avez raison, Benedetta, ils sont indignes d'un pareil trésor. Des princes, fi donc ! Ils vous façonneraient à la gêne de leur étiquette ; ils soumettraient vos gracieuses façons à la pesanteur de leurs sempiternelles révérences. Vous seriez une grande dame peut-être avec un palais, des musées, des villas, un luxe de valets et de courtisans à vous assiéger sans cesse, à vous tenir captive dans les inutiles prérogatives de votre titre. Vous seriez ce que sont tant d'autres, des princesses qui passent sur la terre sans y laisser une trace, et votre nom si beau, si honoré, ce nom de la Diva qui retentit aux quatre coins de l'Italie, qui bientôt va conquérir les suffrages de la cour de Vienne, ce nom se perdrait sous la rouille d'un blason de vieille souche. Rossignol prisonnier, vous ne pourriez plus faire résonner votre voix que sous les froids lambris d'un salon de famille. Pour vous il n'y aurait plus de ces ovations populaires qui sont la première, la plus haute des noblesses, plus de parterre bondissant d'extase, haletant de poétique fureur quand leur Diva apparaît, quand leur Diva chante. Vous êtes née, vous, pour les arts, pour les plaisirs, pour les applaudissements, non pour vivre dans une splendide obscurité, au milieu des palais, et pour mourir,

vieille princesse connue seulement de son entourage, sous le dais armorié de votre noble époux. Il vous faut une vie plus brillante, une existence plus active, un enthousiasme universel répondant à l'enthousiasme de votre cœur. Il vous faut tout ce que vous avez enfin. Laissons donc les princes s'unir entre eux, et, parmi les artistes, cherchons celui qui peut présenter à tant de charmes une nouvelle auréole de gloire et quelque peu de cette félicité dont vous lui apporterez en dot une si large part.

Dans l'ivresse que lui causait la résolution inespérée de sa Diva, le poëte cherchait encore, s'arrêtant à tous les noms d'artistes célèbres, les discutant les uns après les autres, les soumettant au creuset de son examen, les rejetant, les ballottant tour à tour; il était encore bien loin d'avoir fixé son choix toujours plus indécis, lorsque le cardinal Anfossi paraît sur le seuil de l'appartement.

Il y a de l'aménité sur son visage, de la douceur dans ses traits habituellement si sévères, quelque chose de paternel dans son maintien et ressemblant à une prière. Il s'avance vers Benedetta, restée indifférente à toutes les tribulations matrimoniales que Métastase s'inflige pour elle. Après avoir salué la Diva avec une courtoise affabilité :

— Plus d'une fois, madame, lui dit-il, vous m'avez témoigné le désir de visiter les grands travaux que le Saint-Père a entrepris au Vatican. Votre désir, vous ne l'ignorez pas, est un ordre pour moi. J'ai obtenu ce qu'il est bien difficile d'obtenir aujourd'hui; l'entrée du musée encore inachevé vous est accordée, et si vous ne redoutez pas trop, madame, la compagnie

d'un vieillard, je me ferai un véritable plaisir de vous servir de cicerone.

—Mais, Éminence, reprend la Diva stupéfaite d'une invitation à laquelle elle est si loin de s'attendre, tant d'honneurs n'appartiennent guère à une femme de théâtre, et, en vérité, j'en suis si confuse, que je ne sais comment vous exprimer ma gratitude.

— Le moyen le plus simple, mon enfant, c'est de me suivre. Métastase, sans doute, ne refusera pas une partie qui rentre dans ses attributions.

Le poëte s'incline pour remercier d'une faveur dont il sent tout le prix, et Benedetta, en posant sa main dans la main du cardinal qui la conduit à sa voiture de cérémonie :

— Éminence, dit-elle, selon vos ordres, j'ai vu le prince d'Aquaviva.

—C'est bien, très-bien, mon enfant, ne parlons pas de cela. J'approuve tout ce que vous avez décidé. Aujourd'hui je veux être artiste avec vous et avec notre poëte. Imitez mon exemple ; chassons loin de notre pensée tout importun souvenir. Qu'en dites-vous, Métastase?

— Votre Éminence a déjà pour moi plus d'un titre à la triple tiare, et il y a longtemps que je regarde comme infaillible le cardinal Anfossi.

Ils arrivèrent sous la colonnade de Saint-Pierre, où jadis Benedetta, pauvre et demi-nue, cherchait quelques heures de sommeil. Bientôt tous trois pénétrèrent dans les cours intérieures du palais apostolique.

Le Vatican a l'aspect d'une forteresse du moyen âge. Ses murs sont hauts et sombres, ses croisées longues et étroites. Placé à côté de la basilique des

saints Apôtres, qui l'écrase par sa riante magnificence, il ne ressemble pas mal à l'un de ces vieux châteaux de notre antique monarchie française dont les révolutions et la bande noire ont dispersé toutes les pierres. Mais quand vous avez gravi l'escalier que le Pape descend aux jours des solennités; quand, homme plein de foi ou brûlant d'amour pour les arts, vous vous rencontrez au milieu de ces riches vestibules; quand, de là, votre œil perce à travers ces musées entassés les uns sur les autres; quand, tout autour de vous, le marbre semble respirer et la toile s'animer; oh! alors le Vatican s'empreint de toutes les poésies, de tous les souvenirs des différents âges, et, muet d'étonnement, saisi d'admiration, le voyageur courbe la tête devant cette puissance conservatrice, en face de cet instinct protecteur qui cache, sous le bois du Calvaire, les monuments que la Grèce païenne et la Rome des consuls léguèrent à la postérité.

Dans ces galeries aux cent portes et aux mille merveilles, l'histoire et la mythologie se retrouvent. Le Jupiter Olympien, l'Apollon, le Gladiateur mourant sont là, sublimes témoins attestant à tous, démontrant à tous, l'amour éclairé que les Pontifes portent aux beaux-arts. Le tombeau de Scipion, dont les cendres ont été jetées au vent par les soldats d'Attila, gît sur son socle près des urnes funéraires d'Auguste et des Césars ses successeurs. La mort, comme l'immortalité, a dans ces murs une vie toute d'inspiration.

Les torses mutilés des dieux enfantés par le génie d'Homère et rajeunis par l'imagination d'Ovide, à côté des élégantes statues que les croisés ont rapportées d'Orient; cette savante confusion de toutes les épo-

ques qui brave les distances et se rit des siècles; ces mosaïques, chefs-d'œuvre de l'art ainsi que de la patience humaine; les momies des pyramides dormant de leur sommeil de quatre mille ans près des richesses de la Chine et du tombeau de porphyre de Constantin; les vases les plus précieux de toutes les dimensions, de toutes les formes, de tous les siècles, tout cela trouve une place, tout cela jouit d'un autel dans les musées ouverts par l'Église à tant de rares ouvrages que sans elle aucun roi de la terre n'aurait eu le pouvoir de rassembler, et, parmi tant de splendeurs, vénérables débris que la guerre a voulu disperser, n'arrêtez pourtant pas trop vos regards.

Raphaël a passé par là avec son pinceau. Voici suspendues à ces murs les sublimes tapisseries que Léon X commandait au génie! voilà ses fresques, son Constantin, le labarum, sa grande épopée militaire que l'œil embrasse, que la main touche et devant laquelle s'humilie, comme à l'aspect du maître, l'imagination des poëtes et des peintres. Tournez les yeux, car ici vous êtes assiégé par des chefs-d'œuvre. Voilà la prison de saint Pierre, et cette demi-teinte de lumière, l'éternel désespoir de l'artiste.

Au milieu de ce magnifique bazar consacré par la demeure des Pontifes, il n'y a pas comme en France, comme chez tous les autres peuples, un monstrueux assemblage de beau et de médiocre, cette espèce de pêle-mêle ignorant qui vise plutôt au nombre qu'au mérite. La main qui éleva ces *stanze*, où tout respire la grandeur, n'a voulu là que de ces perfections d'art dont une seule peut-être servirait ailleurs à composer un musée.

Michel-Ange et Jules II, Raphaël et Léon X en jetèrent les fondements. Benoît XIV et Pie VI continuèrent l'œuvre qu'avec la tiare les Papes léguaient à leurs successeurs comme un travail digne d'eux, et Canova, avec ce sentiment exquis de l'art qui l'a si éminemment distingué, Canova acheva tout, triple succession de génie qui a traversé bien des siècles, et s'est résumée dans ce monument, mis par les Papes sous la sauvegarde de la chrétienté.

Pour voir le Vatican dans tous ses détails, pour étudier une à une les merveilles qu'il renferme, la vie d'un homme ne suffirait pas; car dans le Vatican se reflète l'abrégé de toutes les histoires, le corollaire de toutes les études, depuis Phidias jusqu'au Dominiquin, depuis la Vénus jusqu'à la Transfiguration.

Sur ces parvis incrustés de lapis-lazuli, vous, hôtes inconnus aux dieux de l'Olympe, étrangers à tous les grands hommes dont les statues ou les sépulcres garnissent ce palais de marbre, vous passez. La poussière de vos pieds laisse seule dans ces lieux un souvenir de vous, et, saisis de respect, vous emportez de là un avenir de jouissance et de bonheur. N'y a-t-il pas en effet ici, pour toutes les âmes, des sources intarissables d'émotions et d'enthousiasme ?

Les lutteurs de Canova, sublime étude que le sculpteur a dérobée au ciseau des Grecs, déploient leurs muscles, grossissent leurs veines en face de cet Apollon si tranquille dans sa victorieuse majesté, et que Napoléon estimait l'une de ses plus glorieuses conquêtes. Ici le Laocoon d'Agésandre, avec ses bras, ses visages humains, ses douleurs d'homme et ses serpents de marbre, fait pâlir la poésie de Virgile, et,

mieux que dans l'Énéide, éternise le désespoir d'un père.

Non loin de là s'ouvre le Musée de peinture, où Raphaël a ses Vierges aux contours si suaves, sa Transfiguration, qui, encore inachevée, suivit son cercueil, le Musée où saint Jérôme mourant, exténué par la pénitence, fait sa dernière communion. Ici peu de tableaux osent partager votre admiration. C'est un sanctuaire consacré au génie; mais qu'il y a d'éloquence dans ce peu de toiles dotées par le pinceau d'une immortalité survivant même à l'histoire!

Et quand, fatigués d'errer sur tant de puissantes créations, vos yeux ne peuvent plus dévorer ce spectacle, ne croyez pas que votre tâche soit achevée! Vous avez vu ce que l'univers a produit de plus beau. Il vous reste à parcourir les innombrables rayons où sont étiquetés les livres, les manuscrits et les médailles, arsenal gigantesque où, dans l'ordre le plus admirable, sont renfermées toutes les connaissances humaines.

Le Vatican ne parle pas seulement aux yeux, il a fait leur part ainsi que celle de l'imagination; mais la science et l'esprit ont aussi la leur, et sa bibliothèque, dans les trésors de laquelle viennent puiser les savants du globe, est digne de l'entourage qui lui a été donné. Aucune imperfection n'existe dans la demeure que les Papes ont consacrée à l'art et aux études. On voit qu'ils les ont jugés comme d'indispensables auxiliaires dont la religion devait s'environner. L'art et la science ont été traités par elle ainsi que des enfants qui faisaient sa gloire. Tous deux n'oublieront pas que c'est la religion seule qui

les a protégés, lorsque l'ignorance des hommes, la guerre ou les discordes intestines les refoulaient dans l'obscurité.

C'était la réflexion que venait de faire le cardinal Anfossi à Métastase, dont la verve ne tarissait point sur tant de merveilles, et à Benedetta, qui comprenait si bien les grandes choses, et dont le cœur était un foyer ardent où toutes les inspirations du génie trouvaient une place digne de lui. Appuyée au bras du cardinal comme une fille bien-aimée, elle écoutait ses doctes leçons. Tous trois avaient parcouru, visité, admiré les travaux achevés, et étudié, avec cet amour d'Italien passionné pour le beau, les nouvelles constructions ajoutées à tant d'autres. Seuls au milieu de ces solitudes peuplées par les chefs-d'œuvre de tous les âges, ils avaient épuisé leurs forces sans pouvoir épuiser leur admiration, quand le cardinal, qui a aperçu le souverain Pontife dans un des jardins intérieurs du palais, ouvre tout à coup une porte, puis entraîne la Diva et Métastase dans les bosquets parfumés du Vatican.

— Mais, Éminence, dit Benedetta, qui reculait saisie d'une sainte frayeur, le Pape se promène dans ce lieu. Il arrive vers nous; que dira-t-il en voyant une chanteuse au bras d'un de ses plus pieux cardinaux ?

Et le souverain Pontife passa. Il aperçoit Anfossi qui le salue humblement, Métastase et Benedetta qui déjà fléchissent le genou pour implorer une bénédiction. Il se retourne vers la cour de cardinaux et de prélats dont il est entouré :

— Messieurs, s'écrie-t-il à haute voix, je vous an-

nonce un miracle. Le cardinal Anfossi remplace la sévérité de son âge mûr par une galanterie en cheveux blancs, *et homo factus est*.

Un éclair de joie illumine le front austère de la vieille Éminence. Elle s'avance d'un pas grave vers le cortége pontifical, et plaçant la Diva presque en face du Saint-Père :

— Votre Sainteté est dans l'erreur, reprit-il. Je ne me fais pas homme, très-saint Père, c'est oncle sans doute que vous avez voulu dire. J'ai l'honneur de vous présenter ma nièce, la princesse d'Aquaviva, l'épouse légitime de don Joseph.

Métastase pousse un cri de surprise. Ce cri, comme un écho, est répété par toutes les personnes de la suite du Pape qui connaissent la cantatrice.

— Oui, messieurs, continue Anfossi, ma nièce bien-aimée, qui, par ses vertus et ses attraits, est digne du haut rang où l'amour de don Joseph l'a élevée. Si Sa Sainteté le permet, j'aurai l'honneur, en présence de madame et de son ami Métastase, de donner à notre seigneur le Pape toutes les explications désirables.

Sur un geste du souverain, la foule des courtisans se retire de quelques pas. Alors le cardinal raconte en quelques mots l'histoire et les dévouements de Benedetta. Après ce récit, dont le Pontife, dont Métastase étaient profondément émus, et que la Diva avait écouté en cachant son visage sous ses mains frémissantes de bonheur, il ajoute :

— Tant de sacrifices, très-saint Père, devaient avoir un terme. Après avoir langui longtemps dans les souffrances d'une maladie sans espoir, et envi-

ronnée de tous les soins, de toute l'amitié de mon neveu, dona Maria, princesse d'Aquaviva aux yeux du monde, est morte à Montpellier, deux jours avant la comtesse douairière. En arrivant ici, don Joseph m'a fait part de cette triste nouvelle. Il m'a supplié d'implorer son pardon de votre béatitude d'abord, de la Diva ensuite, à laquelle je lui avais expressément défendu de révéler ce trépas, dans la crainte de voir prendre à cette chère enfant une détermination qui n'aurait été ni selon mon cœur ni selon celui de mon neveu.

— Éminence, en considération de vos hautes qualités, notre pardon est accordé, continue le Pape. Il reste à solliciter celui de cette noble dame; et si nos paroles pouvaient avoir quelque influence sur sa décision, nous viendrions, nous aussi, la prier de rendre une femme à son mari, un père à son enfant.

Benedetta est aux pieds du Pontife, qu'elle arrose de larmes.

L'auguste vieillard se penche pour l'encourager. Une parole, que ses oreilles seules peuvent recueillir, tombe de la bouche de la Diva. Avec un ineffable sourire de bonté, le Pape reprit :

— Allons, princesse d'Aquaviva, relevez-vous. Nous chargeons le cardinal Anfossi, votre oncle, et le cher Métastase, notre ami commun, de vous rendre au prince votre époux. Demain, je veux que lui-même vienne, avec vous et le jeune héritier de son nom, me remercier d'avoir été le premier à entendre tomber de votre bouche le pardon qui assure sa félicité.

A l'issue de la présentation officielle qui eut lieu, selon les désirs du Pape, avec toute la pompe obligée,

les deux époux, accompagnés du cardinal Anfossi, de Métastase, de Palestri, et d'une suite brillante de gentilshommes et de monsignori, se rendirent in fiocchi près de la porta Pia, où la nouvelle princesse d'Aquaviva, fière d'obéir à un vœu de son mari dont elle comprenait, dont elle approuvait la délicate susceptibilité, posa la première pierre d'un monument destiné par elle à servir d'asile aux jeunes orphelines.

Quand, par acte public, la chanteuse se fut dépouillée de toutes les richesses que son talent avait si légitimement conquises; quand l'asile, encore nommé aujourd'hui la Casa-Diva, fut fondé en faveur de l'œuvre :

— Il n'y a plus à en revenir, ma bien-aimée nièce, dit le cardinal. Vous avez gravé dans la reconnaissance du pauvre et sur le marbre que la famille d'Aquaviva a dû deux fois son honneur et devra son nouvel éclat à la petite Benedetta.

La princesse sourit, puis se retournant avec un gracieux laisser-aller vers Métastase et Palestri, qui, l'âme pleine de mélancoliques regrets, avaient suivi tous ces événements :

— Eh bien, mes maîtres, leur dit-elle, êtes-vous contents de votre élève ?

Métastase hocha la tête en signe de tacite mais triste assentiment; et se penchant à l'oreille de Palestri :

— Le théâtre est veuf de sa Diva. Je fuis l'Italie et cours auprès de l'impératrice Marie-Thérèse essayer de me consoler de cette perte irréparable. Rome a une princesse de plus, les arts une reine de moins. Il n'y a pas compensation, mon ami.

UN DRAME DE GUERRE CIVILE.

Au fond d'une de ces huttes des environs de Batz (Loire-Inférieure), où, de père en fils, vivent, dans une pauvreté traditionnelle, un certain nombre de familles ne trouvant qu'à peine un morceau de pain noir dans leurs travaux de tous les jours, il règne un silence inaccoutumé. On est à une époque de délation et de mystère, en pleine terreur; et cette hutte, qui n'a jamais fixé l'attention des pourvoyeurs de bourreau, renferme des proscrits, dont la République une et indivisible a mis la tête à prix.

Rogatien Boberil, le propriétaire de cette humble demeure, vient de rentrer. Assis près du foyer, où quelques tourbes séchées alimentent une flamme douteuse, il réchauffe ses membres engourdis par le froid. Depuis longtemps il est nuit; pourtant, chacun veille encore sous ce toit, ébranlé par les vents, battu par la neige, et cédant, pour ainsi dire, à chaque effort de la tempête. On veille là, ainsi que dans un camp; l'ennemi ne peut-il pas à chaque minute surprendre les sentinelles? Rogatien, dont le fusil repose au coin

de l'immense cheminée, comme un défenseur auquel il aurait accordé la meilleure place, Rogatien a eu beau murmurer à diverses reprises :

— La nuit est froide, le brouillard épais. J'ai battu tous les environs. Il est impossible que les Bleus se mettent en campagne pour tenter des visites domiciliaires. Il n'y a tout au plus que de pauvres sauniers tels que moi, ou des contrebandiers comme mes voisins, qui peuvent se hasarder au milieu de cette épouvantable nuit. Dormez donc, monsieur le recteur, et vous pauvre chère dame, que la peur encore plus que le froid tient courbée sur vos deux jeunes filles, dormez, puisque Dieu le permet ce soir. Rogatien Boberil veillera sur vous comme sur des hôtes que la Providence confie à sa garde.

Et la dame que le saunier interpelle fait de sa main tremblante un doux signe de remercîment à l'honnête Boberil. Elle lui montre ses deux petites filles qu'elle a cachées dans un peu de paille et qui reposent sous le souffle protecteur de leur mère.

—Allons, reprend Rogatien avec un peu d'humeur, puisque vous ne pouvez jamais vous décider à goûter quelques heures de sommeil, même quand Boberil a reconnu qu'il n'y avait point péril en la demeure, que votre volonté s'accomplisse comme celle de Dieu ! et voyons si je pourrai décider M. le recteur à suivre mon conseil.

En finissant ces mots, le saunier s'était rapproché d'une table vermoulue qu'éclairait à peine un tronçon de résine attaché au mur par une double pointe de fer. Sur cette table chargée de papiers, de cor-

respondances et de cartes géographiques, un homme était penché. La tête appuyée dans ses deux mains, cet homme paraissait livré à de profondes méditations. Boberil le contempla dans une muette admiration, n'osant pas, même par une parole d'intérêt ou de salut, troubler le mystère de ses pensées. Peu à peu cependant, en face de ce prêtre, le courage lui revint, et, en lui touchant l'épaule avec une crainte presque religieuse :

—Eh bien! monsieur l'abbé, dit-il, est-ce que vous ne songez pas plus à vous coucher cette nuit-ci que les autres?

Comme réveillé en sursaut, le prêtre agite sa tête, de même que s'il voulait éloigner de sa mémoire de funestes pressentiments ou des rêves plus funestes encore. Il reporte sur la candide figure du saunier ses deux grands yeux, qui jettent des flammes à travers les épais sourcils dont ils sont couverts, et il accentue avec lenteur :

— J'ai besoin de travailler le jour et la nuit. Nos frères souffrent en Israël; et il faut les délivrer. Voici des lettres qui importent au salut si compromis de la Vendée. Demain, Boberil, il faut qu'elles parviennent toutes à leur destination.

— Elles y parviendront, monsieur Bernier, n'en doutez pas. Vos émissaires sont presque aussi infatigables que vous.

—Et, comme eux, je dois veiller, mon ami. Après tant de défaites successives, ne faut-il pas que l'armée catholique et royale relève son drapeau et prenne sa revanche?

— Quand brillera ce beau jour, monsieur l'abbé?

quand reverrons-nous nos chefs et nos frères s'armant encore pour courir à l'ennemi?

— Plus tôt peut-être que vous ne l'espérez, Rogatien. Il m'arrive de bonnes nouvelles de l'Anjou et de la Bretagne. Ces deux provinces sont toujours prêtes à marcher. Mais renfermé entre ces murs de chaume, que leur pauvreté a sauvés des persécutions, que puis-je faire loin de tout centre d'action, privé de tout moyen de communiquer avec les différents chefs que mes conseils éclairaient?

— En attendant, reprit Boberil, ne perdant pas de vue la prière qu'il était venu adresser à M. Bernier, ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de dormir cinq ou six heures. Qui sait si demain vous en aurez le temps ou la volonté?

— Dormir! murmurait l'ancien curé de Saint-Laud d'Angers, dormir quand nos frères meurent sous les flots glacés de la Loire ou tombent d'inanition dans les campagnes ensanglantées de la Vendée, oh! ce serait affreux. Mes rêves deviendraient encore plus pénibles que la plus cruelle insommie. Je ne puis pas, je ne veux pas dormir; et tenez, Boberil, ajoute-t-il après avoir jeté un regard de pitié à la malheureuse femme qui, à l'autre bout de la chambre, veillait en pleurant sur ses filles, est-il possible de chercher quelque sommeil à côté de tant de misères si courageusement supportées? Dans ce frêle corps de femme, dans cette âme dévouée de mère, n'y a-t-il pas pour nous une sainte leçon de résignation et de fermeté? Digne madame Rabaud! que de souffrances elle endure! et que pour elle la vie a d'inquiétudes et de tourments!

Rogatien Boberil portait, lui aussi, son regard at-

tendri vers madame Rabaud, qui, toujours penchée sur le berceau de paille que son industrieuse tendresse avait improvisé pour ses filles, chantait à voix basse de vieux cantiques dans l'intention de distraire sa pensée ou d'arracher de son cœur plus d'un souvenir déchirant.

— Mis en parallèle avec cette douleur dont vous ne connaissez pas encore les angoisses, ah! Rogatien, reprit l'abbé Bernier, que sont mes travaux d'esprit, mes fatigues d'imagination et l'échafaud qüi peut-être terminera tout cela? Allez, mon bon hôte, cherchez un peu de repos dans la paix de votre conscience et dans l'hospitalité qu'au prix de votre tête vous accordez à des proscrits.

— Ah! monsieur Bernier, ne parlons pas de cela, vous me feriez croire que j'ai peur.

— Ce n'était pas mon intention; mais demain j'ai besoin de vos services comme aujourd'hui, comme hier, comme tous les jours je les invoque. Ne faut-il pas que vous ayez un peu de force pour remplir les difficiles messages dont je vous ai chargé?

— Adieu donc, monsieur le curé, travaillez ou priez, et puisque autour de nous il n'y a pas de danger, je vais tâcher de prendre quelques heures de sommeil.

Accoudé sur son bréviaire entr'ouvert, l'abbé Bernier reprit la plume.

C'était une rare intelligence que celle de l'ancien curé de Saint-Laud. A vingt-neuf ans, il s'était trouvé placé à la tête de ce grand mouvement catholique et royaliste qui remua la Vendée militaire jusque dans ses entrailles. On l'avait vu, brûlant d'activité, or-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ganiser la victoire, prêcher aux masses l'insurrection, qui alors était évidemment le plus saint des devoirs, combattre avec la parole, quand les autres combattaient avec l'épée, et combattre si glorieusement, que sa soutane avait, dans les batailles, autant de prestige sur le soldat que l'écharpe rouge dont M. Henri de La Rochejaquelein entourait son chapeau, que le panache blanc qui flottait au-dessus de la tête de Charette. Dans l'espace d'un an, l'abbé Bernier, ainsi que tous les jeunes chefs de cette armée, avait improvisé des miracles et accompli des merveilles. Mais quand les jours de deuil et de misère arrivèrent, séparé de ses amis, l'abbé Bernier fut obligé de chercher un asile. Il ne lui était pas possible de repasser la Loire, et, pour éviter la mort, le grand aumônier de la guerre civile se réfugia dans la hutte de Rogatien, où il établit le quartier général de ses correspondances. Il est donc là, sous ce chaume, cet homme à l'imagination puissante, qui aurait bouleversé des empires. Il est là, défendu par deux ou trois vieux murs de terre, toujours plongé dans les méditations les plus profondes, et dictant, du sein de sa retraite, un plan de campagne pour celui-ci, traçant pour celui-là un projet de soulèvement, excitant les uns, encourageant les autres, donnant à tous d'énergiques ou de prudents conseils, et à tous communiquant cette activité laborieuse qui répare les défaites.

Il écrivait encore, quand un bruit extraordinaire lui fait lever la tête, pour prêter une oreille plus attentive à ce mouvement, qui est peut-être un signal de trahison. Ses yeux inquiets rencontrent les yeux

affaiblis de madame Rabaud; elle a veillé dans les larmes, et, tremblante comme une mère, elle s'est involontairement rapprochée de l'abbé Bernier, en qui elle espère trouver un protecteur. Le prêtre a quitté le grossier escabeau sur lequel le travail le cloue la nuit aussi bien que le jour; il prend entre ses mains agitées par la fièvre les mains de la Vendéenne :

—Allons, dit-il à voix basse, du courage et de la résignation. Ce ne sont pas les Bleus qui frappent à cette porte : ils l'auraient déjà brisée.

A ces mots, il l'entr'ouvrait, tout en repoussant doucement dans l'intérieur de la salle madame Rabaud, qui ne voulait pas s'éloigner de lui.

— Que cherchez-vous? demande-t-il à un homme qui s'était avancé sur lui comme pour forcer l'entrée.

— Je cherche, réplique l'étranger d'un ton brusque, l'hospitalité pour une nuit, un peu de pain ou la mort.

— Qui êtes-vous?

— Un brigand sans armes et sans forces, un homme qui fuit devant les Bleus.

— C'est la voix de Marigny, s'écrie Bernier tressaillant de bonheur.

Après s'être jeté dans les bras du gentilhomme poitevin et l'avoir longtemps pressé sur sa poitrine :

— Général, reprit-il, le toit qui abrite l'abbé Bernier est le vôtre. Entrez sans crainte, et puissions-nous ensemble revoir des temps meilleurs!

M. de Marigny entra.

Ce n'était plus le brillant soldat d'avant-garde, le hardi partisan, l'intrépide général d'artillerie, dont

l'armée vendéenne a si souvent célébré la valeur fabuleuse et que, après le choc, ses pairs se plaisaient à proclamer le mieux-faisant de la journée. Il n'y a plus sur son front et dans ses yeux cette inspiration qui précipitait les Gars du Bocage dans la mêlée et communiquait de l'audace même aux plus timides. Sa figure martiale est abattue. Sa haute stature semble courbée sous le poids de la défaite; son corps tremble comme celui d'un vieillard ou d'un enfant malade. Des gouttes de sueur glacée tombent de ses cheveux en désordre, et sa main agitée de convulsions a peine à s'appuyer sur le bras que lui offre M. Bernier.

— Malheureux général, interrompt le prêtre, qui a longtemps contemplé, dans un muet effroi, les ravages que la faim, la misère et le désespoir ont produits sur cet homme de fer, d'où venez-vous ainsi? et au milieu de nos périls, quelle Providence vous adresse à des cœurs amis et vous fait frapper à une porte qui vous est ouverte avec une si triste félicité?

— D'où je viens? Dieu seul le sait. Où je vais? Qui me l'apprendra? Voici plus de quinze jours que les derniers survivants de la grande armée catholique et royale ont été anéantis à Savenay, plus de quinze jours que j'erre comme un insensé à travers les bois ou les marécages, poursuivi par les uns, menacé par les autres, traqué par tous à bout portant, et ne pouvant ni me défendre ni engager une lutte qui serait la dernière. J'ignore ce qui se passe dans notre camp et ce que l'on médite dans l'autre. Nous avons été vaincus, l'abbé, et je ne suis pas mort!

— C'est un bonheur pour la Vendée militaire, général, car la Vendée, elle aussi, sortira plus radieuse que jamais de ces effroyables désastres.

— Qui vous l'a dit, curé? murmure d'un air d'incrédulité M. de Marigny. Regardez-moi, pâle, affaibli, découragé, n'ayant pas même la force de soulever un sabre, si un sabre m'était offert. Eh bien! c'est le portrait de la Vendée. La voilà sous vos yeux. Vous la contemplez telle que je l'ai vue depuis la fatale déroute du Mans jusqu'à cette épouvantable nuit de Savenay. C'est un spectre qui fait mal, un cadavre que ses amis eux-mêmes ont peine à reconnaître.

Le général porte à son front ses mains amaigries; il parcourt du regard l'habitation où il reçoit un asile.

— Où sommes nous? reprend-il, comme pour chasser de sa pensée mille lugubres images; comment vous-même avez-vous échappé à toutes cés horreurs? Quel est ce lieu où vous trouvez l'hospitalité, et où peut-être vous aurez un morceau de pain noir à m'offrir? Voici neuf jours entiers que je n'en ai pas vu, et j'ai bien faim.

A ces paroles, qui s'échappaient une à une de sa poitrine, Marigny cache sa tête entre ses deux mains. Sur un signe de l'abbé Bernier, madame Rabaud et Boberil, réveillé par le bruit, apportent au proscrit des mets grossiers qu'il dévore avec une avidité qui fait mal à voir. Quand sa faim fut apaisée :

— Merci, dit-il avec un sourire plein de larmes, merci, cette nourriture me donne le courage de chercher la mort.

— La mort! s'écrie Bernier; mais c'est la victoire que vous voulez dire, général?

— Et avec quels moyens, mon pauvre abbé, tenterez-vous donc de l'obtenir? Ne vous ai-je pas dit qu'il n'y avait plus de Vendée? Lescure est mort. Où est Henri? où sont tous nos compagnons? Où campe notre armée? le savez-vous?

— Il est impossible maintenant de communiquer avec la rive gauche de la Loire. Tous les points sont gardés à vue; mais cet honnête saunier qui nous cache dans sa demeure vous dira que les Bleus redoutent encore une nouvelle insurrection.

— S'ils la craignent, elle est possible, fait observer Marigny, dont le courage moral renaissait avec les forces physiques. Si elle est possible, elle se fera, car Dieu, n'est-ce pas, l'abbé? n'aura pas voulu si promptement enlever à la Vendée son jeune et glorieux général. Cher Henri! qu'il a été admirable dans cette campagne! comme je mourrais heureux si je pouvais le serrer dans mes bras!

Rogatien Boberil, dans une respectueuse admiration, écoutait cette parole ardente et saccadée qui donne le frisson à son courage. Tout à coup, interrompant M. de Marigny :

— Le général La Rochejaquelein n'est pas mort, messieurs, dit-il. S'il eût succombé dans une bataille ou au passage de la Loire, croyez-vous que les Bleus n'auraient pas ordonné des fêtes publiques pour célébrer sa chute?

— Le saunier a raison, reprend l'abbé; bientôt nous entendrons parler de M. Henri, ne le croyez-vous pas, général?

— Je l'espère, et pour me trouver à ses côtés, je donnerais la moitié de mon sang.

— Gardez le donc pour une aussi bonne occasion, mon ami. Depuis que je suis caché dans ces marais, j'ai formé des plans dont l'exécution est infaillible. Pour les développer, j'ai compté sur vous et sur lui. Il faut que vous répariez ici, avec nous, des forces dont la Vendée militaire a plus besoin que jamais. J'ai déjà établi jusqu'aux portes de Nantes une ligne de communication, dont Boberil est le premier anneau. D'un jour à l'autre, je gagne du terrain. Avant peu, j'y pénétrerai par mes émissaires; alors nous saurons ce qu'il nous importe tant de savoir.

Un soupir de douleur s'échappe du sein de madame Rabaud, qui, debout pendant cet entretien, en a suivi chaque péripétie avec une intérêt toujours croissant. Marigny, à ce soupir, détourne la tête; puis apercevant à côté de lui cette femme, jeune encore, mais dont le front est si pâle, dont les paupières sont si rouges de larmes, un sentiment de pitié qu'il ne peut maîtriser le pousse vers elle.

Il lui prend la main avec une affectueuse tristesse.

— Vous êtes mère, madame, lui dit-il. C'est un malheur qu'on lit sur vos traits. Je vous plains, car je connais des mères plus infortunées que nous tous, hommes, qui ne jouons que notre vie.

Et madame Rabaud pleurait. Cette pitié, si brusquement exprimée, réveillait dans son âme un cruel souvenir.

Au même instant une de ses jeunes filles fait entendre un léger cri. Madame Rabaud se précipite vers elle, et Marigny, la suivant des yeux :

— Voilà pourtant, dit-il avec une naïve pitié, la situation dans laquelle j'ai laissé cette pauvre madame de Lescure, qui, moins bien partagée encore, n'a peut-être pas, à l'heure qu'il est, d'abri pour reposer sa tête, de paille pour dérober à la rigueur du froid les membres de ses enfants.

Sous les embrassements de sa mère, la jeune fille s'était rendormie. Madame Rabaud se rapproche alors du général et de l'abbé Bernier.

— Oui, reprend-elle en cherchant à comprimer son émotion, madame la marquise de Lescure est bien à plaindre sans doute. Comme moi, elle a perdu son mari dans les combats; comme moi, elle erre à la merci de Dieu, chargée de ses enfants, le seul trésor que la révolution nous ait laissé. Mais, comme moi, elle n'a pas à redouter pour une de ses filles les profanations des révolutionnaires et les impures caresses du citoyen représentant.

— Mère désolée! ajoute à voix basse M. Bernier, que cette douleur seule avait le pouvoir d'arracher à ses projets de guerre civile. Et dire que personne ne pourra lui apprendre si sa fille a eu le bonheur d'être noyée ou si elle a été assez abandonnée de Dieu pour plaire au proconsul ou à ses satellites!

Marigny avait entendu cette plainte maternelle; il avait compris ce vœu de l'abbé Bernier. Sous sa rude écorce de soldat, que n'ont guère adoucie les horreurs dont il a été témoin, le général gardait une âme sensible, un cœur dévoué, quelque chose des mœurs chevaleresques du moyen âge. Il avait été sans pitié pour les Bleus, quand il avait vu les Bleus sans pitié pour la vieillesse et pour l'enfance. Il s'était roidi

contre la miséricorde vendéenne; il s'était élevé de toute l'énergie de sa volonté contre cette mansuétude amnistiant les bourreaux et épargnant des ennemis qui n'avaient jamais épargné. Néanmoins, dans cette âme, il y avait une générosité d'instinct qui comprenait magnifiquement les peines d'autrui, qui surtout cherchait tous les moyens de les alléger. Aussi fut-ce sans étonnement que l'abbé Bernier l'entendit s'écrier :

— Votre fille aînée, madame, est à Nantes, et vous craignez encore plus pour son honneur que pour sa vie. Vous faites bien; mais le ciel vous a envoyé un vengeur; et, mort pour mort, il ne sera pas dit que le général Marigny aura refusé son appui à la veuve d'un compagnon d'armes. Je suis bien faible encore. Cinq ou six bonnes heures de sommeil peuvent me rendre mes forces. Et demain, madame, je suis tout entier à vos ordres; n'est-ce pas pour protéger la faiblesse et l'innocence que nous avons pris les armes? L'abbé me tracera mon itinéraire; Boberil me mettra dans la route que je dois suivre. Vous, madame, fournissez-moi les renseignements nécessaires, et si je pénètre à Nantes, croyez-bien que je saurai vous apporter des nouvelles de votre fille.

— Eh! mon Dieu! général, ce que je sais sur son sort est bien peu de chose, reprend cette mère, dont un éclair d'espérance illuminait le pâle visage. Pauline suivait, avec ses deux sœurs et moi, l'armée vendéenne. C'est à Saint-Florent que nous nous étions décidées à ce dernier sacrifice. L'incendie nous chassait de notre demeure, et mon mari ne voulait pas

nous laisser sans défenseur errer au milieu des campagnes dévastées. A l'affaire de Dol il fut frappé à mort. Depuis ce jour, ma Pauline a disparu dans la confusion universelle. Je la croyais morte comme son père, morte sur le champ de bataille, et, vous l'avouerai-je? j'en bénissais le ciel, lorsqu'il y a trois jours, là, à cette place où vous êtes, un soldat de mon mari qu'un hasard providentiel a sauvé des prisons de Nantes est venu à la hutte de Boberil implorer, comme nous tous, un asile qui n'est jamais refusé. Il a vu mes larmes. Pour me consoler sans doute, cet homme m'a révélé que ma fille vivait encore, que, prisonnière avec lui, elle avait été conduite à Nantes. Il m'a dit qu'on l'avait écrouée au Bouffay; mais que là sa beauté avait frappé les pourvoyeurs des plaisirs de Carrier, et qu'on l'avait retirée de son cachot pour la plonger dans un enfer. Cet homme, dont les tristes révélations pèsent encore sur mon cœur, a parlé devant moi de toutes les ignominies dont on accablait la pudeur de nos enfants. Depuis ce jour, j'ai honte de moi-même. Je n'ai pas eu la force de partir pour Nantes, et le facile courage d'aller disputer le fruit de mes entrailles aux misérables qui ne nous égorgent qu'après nous avoir souillées.

— J'en sais assez maintenant pour connaître le parti qui me reste à prendre. Je vous ramènerai votre fille, Madame, ou avant trois jours je serai mort avec elle.

—Ce que vous faites là, général, est noble et digne de la Vendée, s'écrie l'abbé Bernier, et ce qu'il promet, Madame, il le tient. Mais, monsieur de Marigny,

que de périls vous allez affronter! que de trépas de toute espèce vont être suspendus sur votre tête!

—Ah! mon cher curé, réplique le général en secouant audacieusement sa longue chevelure grisonnante comme un lion secouerait sa crinière, tant mieux pour moi; ce sont les périls qui me font vivre. Depuis quinze jours, j'ai encore plus souffert d'inaction que de faim, et croyez-vous que cette campagne, ouverte par moi seul, n'ait pas pour mon âme plus d'attraits que l'effroyable misère dont j'étais assiégé? La perspective d'un danger certain me rend la vieille énergie que je consumais dans un désespoir stérile. Vous avez ravivé mon sang, vous donnez à mon cœur une espérance qu'il n'osait plus concevoir. Demain je partirai, plus heureux que si, caché dans cette chaumière, j'étais assuré d'y couler paisiblement des jours obscurs. C'est la tempête qu'il me faut, et non pas le calme plat. A demain donc.

Il saisit le manteau noir dont l'abbé Bernier s'est entouré; il s'approche du foyer, se jette sur la terre humide et place sa tête sur quelques mottes de tourbière, dont il se compose un oreiller. Quelques secondes après, le général, épuisé de fatigue, reposait dans l'étrange lit qu'il s'était préparé, comme il aurait pu dormir à la veille d'un combat ou le lendemain d'une victoire.

Lorsqu'il se réveilla :

—A l'œuvre, maintenant, dit-il. Rogatien va m'indiquer la route de Nantes. Vous, l'abbé, priez avec madame Rabaud, afin que je puisse y arriver sans encombre.

Et il partit à la garde de Dieu.

Marigny marcha longtemps dans la solitude des landes, l'œil toujours fixé sur l'immense tour de la cathédrale de Saint-Pierre de Nantes, qui, à travers le brouillard, se perdait dans les nuages et confondait ses masses grisâtres avec les teintes de ce ciel sombre qui l'enveloppait. Il marcha insouciant des périls qu'il affrontait, et le cœur dégagé d'inquiétude; n'allait-il pas encore une fois se rencontrer face à face avec l'ennemi? C'était une bataille qu'il s'apprêtait à livrer, une bataille où il se trouvait seul contre mille. Cette pensée aiguillonnait son courage; elle donnait à sa volonté une puissance qu'il croyait anéantie et une impulsion qui lui rappelait ses beaux jours. Il marcha pendant plusieurs heures, oubliant de prendre un peu de repos, et ne rencontrant sur son chemin que des patrouilles isolées, qui passaient sans daigner lui jeter un coup d'œil inquisitorial.

Ses vêtements rustiques, la peau de chèvre dont ses épaules sont couvertes, les sabots grossiers enveloppant ses pieds nus, et qu'à l'approche des soldats, par une économie toute bretonne, il a bien soin de porter à la main pour ne pas trahir son origine; son air nonchalant et apathique, l'ensemble surtout de sa personne, auquel il impose un cachet d'innocent ou de stupide, tout écarte la vigilance la plus soupçonneuse. Tout prête à son voyage un but mercantile, une appétence de quelques sols et deniers. Ce fut ainsi qu'à travers mille obstacles évités il arriva sous les murs de Nantes.

Le plus difficile était d'y pénétrer.

Adossé au pied d'un arbre, le gentilhomme vendéen cherche dans son imagination, fertile en expé-

dients, par quel moyen il mettra en défaut les sentinelles dont chaque porte de la ville est hérissée, et seul, sous son costume de paysan, il se livre à tous les caprices de sa pensée vagabonde. La nuit arrive; il a déjà usé, déjà battu en brèche tous les projets inventés pendant ce long trajet de douze lieues. Il faiblit, il hésite au moment d'en mettre un, un seul, à exécution, lorsque tout à coup il voit, à travers le brouillard, se dessiner une forme humaine. Peu à peu s'approche de lui un homme dont le bonnet rouge, la carmagnole et le débraillé de la tenue militaire font pressentir à Marigny un des sbires de la fraternité démagogique, un de ces volontaires de la compagnie de Marat, qui tuent pour être riches et pillent afin de consacrer le niveau de l'égalité. Marigny se donne bien garde de le laisser venir jusqu'à lui. Il s'élance à sa rencontre pour détourner le soupçon.

— Ohé! ohé! camarade, s'écrie-t-il, sommes-nous bien éloignés de Nantes?

— Pas précisément, citoyen, et si tes yeux avaient autant de portée que ta voix, tu n'aurais pas eu besoin de m'adresser cette question. Déjà la ville déroulerait à tes pieds ses splendeurs civiques. Mais puisque tu ignores où tu te trouves, c'est donc pour la première fois que tu foules ce sol que fertilise la liberté, et que féconde l'énergie républicaine d'un grand citoyen?

Marigny comprit qu'il fallait transiger avec sa conscience.

— C'est vrai tout de même, reprit-il d'un ton naïf, je ne connais pas encore Nantes.

— Tu la verras dans le beau de sa terreur et dans

les magnificences de ses justices; mais quel but politique t'y amène donc? Qu'y viens-tu faire ou chercher? Réponds, car, volontaire de Marat, garde du corps de Carrier, j'ai droit de vie et de mort sur les traîtres et les suspects. J'en ai même pas mal fait arrêter dans les campagnes voisines.

— Je ne suis, par bonheur, ni l'un ni l'autre, entends-tu? Le district de Savenay m'a député vers le citoyen représentant, pour solliciter sa justice à l'égard de certains brigands que le sort des armes a faits ses prisonniers.

— De la justice! de la pitié peut-être! ces mots sont supprimés du vocabulaire national. Tu peux retourner sur tes pas sans fatiguer Carrier d'une demande à laquelle il n'est guère habitué. Et si mon oreille n'a rien perdu de sa finesse accoutumée, j'entends dans le lointain gronder la réponse qu'il adresse à des modérés comme les membres de ton district. Cette réponse, tu peux toi-même en apprécier les termes; elle s'élève avec le vent, elle domine déjà les bruits de la ville.

Le volontaire de Marat disait vrai. De sourdes détonations se succédaient de minute en minute. Accompagnées de rapides coups de canon qui les suivaient ou les précédaient, elles semblaient annoncer au loin que la cité était livrée à toutes les horreurs d'un siége. Marigny relève la tête et frémit, ainsi qu'un cheval de bataille dont un premier cri de guerre a stimulé la dévorante activité; mais cachant sous une feinte ignorance les sentiments divers qui l'agitent:

— Quel est ce bruit? reprend-il, et dans le silence de la nuit, pourquoi ces longues fusillades?

— C'est la justice de la nation qui passe son niveau sur les têtes des ennemis de la patrie. La Loire est gelée; elle refuse, l'ingrate! de recevoir le tribut que Carrier veut lui payer. Les prisons regorgent de brigands. C'est une saignée en masse que le citoyen représentant organise chaque soir. Les fusils et les canons des frères et amis servent de lancettes. Voilà tout.

Un cri d'horreur allait s'échapper de la bouche de Marigny. Ce cri, noble protestation de l'âme, fut étouffé par la pensée du devoir qu'il s'était chargé d'accomplir. Tout en donnant à sa parole quelque chose de cette insouciance qui seule pouvait tromper les soupçons si facilement excités de son interlocuteur :

— Et cette saignée, ajoute-t-il, produit-elle quelque bon effet? A-t-elle des résultats satisfaisants?

— D'admirables, citoyen. Sous la mitraille de Carrier, ce peuple de négociants, de modérés et de tièdes tremble comme le nègre sous le fouet du planteur. Pourtant, Carrier ne frappe encore que des têtes de brigands. Que sera-ce donc quand il en sera arrivé, ainsi qu'il l'espère, à cette tourbe de fédérés et de crapauds du marais, dont nous sommes empestés?

Marigny crut l'instant propice pour capter les bonnes grâces du sans-culotte, qui paraissait absorbé dans les âcres jouissances de ces décharges, dont la lugubre monotonie avait quelque chose de si doux à sa cruauté.

— Si je pouvais, dit-il, parvenir jusqu'au repré-

sentant du peuple, je te ferais bien repentir, citoyen, du peu de confiance que tu ajoutes à mes paroles.

— Comment cela ?

— Le district de Savenay, dont Carrier connaît par expérience l'incorruptible vertu, me députe vers lui afin de proposer à son patriotisme une tête qui, à elle seule, vaut toutes celles qu'il frappe dans ce moment. Pour la livrer, nous n'attendons qu'un mot de sa bouche, car nous ne sommes pas entachés de modérantisme. C'est un secret qui importe au maintien de la République. Je ne puis le divulguer qu'à lui seul.

— Je comprends. Les frères et amis de Savenay ont jeté le grappin sur le curé Bernier, ou sur Marigny, qui, dit-on, errent sans asile de ce côté. Pour rassurer les timides et offrir un gage éclatant de civisme à la Convention nationale, le district ne veut agir que par ordre, afin de mettre plus tard sa responsabilité à couvert. Carrier n'a pas, lui, de ces pusillanimités qui compromettent le salut de la patrie. S'il ne s'agit que de cela, tu peux marcher au son de cette musique, dont chaque soir il chatouille les oreilles nantaises. Carrier, je te le jure, ne refusera pas de se rendre au vœu des frères et amis.

— Et je le verrai sans intermédiaire ! Et je pourrai m'acquitter de mon message sans craindre une indiscrétion ?

— Pourquoi pas ? Carrier est toujours accessible pour les bons sans-culottes et pour les dénonciateurs. Je suis de ses intimes ; et puisque le hasard m'a mis de moitié dans ton secret, laisse-toi conduire. Bientôt tu seras tête-à-tête avec lui. Marchons.

Le général vendéen, sous l'égide du soldat de la

compagnie de Marat, se remet en route. Une heure ne s'était pas encore écoulée depuis leur rencontre que tous deux se présentaient, dans le quartier de Richebourg, à la maison écartée dont, pour éviter les clameurs de la plèbe, le proconsul a fait son séjour de prédilection. Ils ont traversé des rues solitaires, car le deuil et la mort planent jour et nuit sur cette ville désolée. Ils ont entendu le dernier roulement de l'horrible fusillade; leurs pieds ont foulé les cadavres amoncelés sur la place du département, cadavres encore palpitants et chauds qui nagent dans une mer de sang. A travers les farandoles civiques des bourreaux et le râle des victimes, ils sont parvenus jusqu'à l'habitation de l'organisateur en chef du massacre quotidien.

Des gardes veillent au seuil de cette demeure. Ils en défendent l'entrée à la pitié et à la colère, à l'amour et à la vengeance. Le costume des volontaires de Marat, la mission de confiance qu'il vient de remplir étaient un passe-port. Il fut salué par les uns, accueilli avec joie par les autres. Marigny lui-même, introduit sous de pareils auspices, fut reçu avec de sanglantes démonstrations de fraternité. Comme pour faire parade de son influence sur le citoyen représentant, le patriote, s'appuyant au bras du Vendéen, l'entraîne dans de sombres corridors. Tout à coup il entr'ouvre une porte et dit à voix basse :

— C'est ici le cabinet de travail de Carrier; il est là, dans la pièce voisine. Tu as d'importants secrets à lui révéler; je vais t'annoncer. Nous nous retrouverons après l'audience que tu obtiendras; et si, pour seconder les patriotiques intentions du district de Sa-

venay, tu as besoin d'une vingtaine de sabres altérés de sang royaliste, fais un geste, je saurai en mettre à ta disposition.

En signe de gratitude républicaine, Marigny, dans une douloureuse étreinte, serre cette main qui lui est tendue. Il la serre avec un frémissement qu'il ne peut maîtriser; et, tombant sur un fauteuil, il essaye de prendre assez d'empire sur lui-même pour jouer jusqu'à la fin le rôle qu'un mouvement de pitié lui inspira.

Quelles pensées assaillirent cette tête, où bouillonnaient tant de passions, où fermentait tant de colère? Que se passa-t-il dans cette âme de soldat si impressionnable et dont l'épée savait si rapidement faire justice des cruautés révolutionnaires? Quel plan désespéré forma-t-il dans l'antre même du tigre qu'il était venu combattre? A quels projets laissa-t-il emporter son imagination exaltée par les souffrances dont il avait été le témoin et qu'il avait lui-même ressenties? Dieu seul peut le savoir. Mais quand, après un grand quart d'heure d'attente, une voix se fit entendre dans l'appartement voisin; quand, à la porte entr'ouverte du cabinet, cette même voix, avec l'accent traînard et disgracieux des montagnes de l'Auvergne, eut répété ces paroles :

— Eh bien, puisque la Loire est gelée, encore une bonne mitraillade.

Marigny passa ses mains sur son front comme pour en chasser les rêves qui l'obsédaient. Calme et impassible, il se leva à l'aspect de l'homme.

— Tu m'apportes d'heureuses nouvelles de Savenay, citoyen? tant mieux. Par ma bouche, la Conven-

tion nationale te remercie de ton zèle; mais enfin, de quoi s'agit-il? Parle, mes moments sont précieux à la chose publique.

— Citoyen représentant, ce que j'ai à te révéler est digne de toute ton attention. Au nom de la République une et indivisible, que j'ai toujours servie avec zèle, j'ai donc droit d'exiger un entretien secret. Cet entretien peut se prolonger au delà des bornes prescrites par tes occupations.

— Soit, ajoute Carrier d'un ton brusque, je vais ordonner de retarder le souper et faire rentrer dans leurs mystérieuses retraites les odalisques vendéennes qui cette nuit doivent égayer notre dessert.

Le général comprit qu'il s'était engagé trop avant; il porte sur le conventionnel un de ces flamboyants regards qui, au milieu des batailles, étaient toujours un arrêt de mort:

— Je ne veux, citoyen, dit-il, déranger ni tes heures de repos ni tes plaisirs civiques. Je t'apportais seulement une tête.

— Sois donc le bienvenu; je commence à en manquer.

Marigny prit un siége. Après avoir, d'un coup d'œil rapide, parcouru l'interlocuteur qu'il était venu chercher de si loin, et l'avoir mesuré, depuis le cœur jusqu'à la tête, comme pour le dominer de tout le prestige de sa force et de sa volonté, — car il sait toutes les angoisses que la peur donne à Carrier, et combien, seul à seul avec lui, il est facile de triompher de ses appétits sanguinaires.

— Pour être bref, continue-t-il, la tête que j'offre au représentant du peuple a été par lui souvent mise

à prix. Il y a trois mois, le 17 octobre, cet homme qui est en ma puissance, et toi, Carrier, vous vous êtes trouvés face à face, comme nous nous trouvons ici tous deux. C'était à la grande bataille de Cholet.

— Tu as mis la main sur un chef de brigands, n'est-il pas vrai ? répond Carrier, qu'au souvenir seul du danger qu'il a couru dans cette bataille, la peur saisissait, comme s'il eût été encore sous le sabre du général. C'est Marigny. Eh bien, pour me le livrer à discrétion, que demandes-tu ?

— Rien pour moi, qui l'ai fait prisonnier; mais tout pour une pauvre Vendéenne qui est mère, et dont la fille est tombée en ton pouvoir.

— De la galanterie ou de la pitié ! c'est aussi peu sans-culotte l'un que l'autre. Eh ! eh ! gaillard, qu'en voulons-nous faire de la petite ci-devant? Et qui sait ce qu'elle sera devenue au milieu de mes immersions républicaines et de mes pêches au corail véritablement nationales ?

— Il me la faut pourtant, répétait Marigny d'un ton rude, car peu à peu il sentait la colère lui monter au cœur; peu à peu il parvenait à assurer son empire sur l'âme craintive de Carrier. Il me la faut, te dis-je, ou le général vendéen n'ornera jamais une de tes fêtes; il ne tombera jamais comme un gladiateur mourant devant le César républicain qu'il a frappé par derrière, et frappé quand tu fuyais comme un lâche.

— S'il te la faut, prends-la, que m'importe ? balbutie Carrier, et n'en parlons plus. Dis-moi son nom ?

— Pauline Rabaud.

— Pauline Rabaud ! s'exclame Carrier forçant son

visage blafard à grimacer un sourire. Mais c'est un démon de vertu que cette jolie brigande-là. Depuis huit jours elle est ici, sous mes yeux, choyée par mes femmes, qui veulent l'apprivoiser, prêchée par la Caron, qui a entrepris sa conversion; elle résiste à toutes mes avances. L'échafaud lui-même ne l'effraye pas. Elle n'y serait pourtant montée que lorsque j'aurais été las de ses caresses. Je serai aussi juste pour elle que pour les autres.

Marigny tressaille de joie; mais tout à coup, comprenant de quelle importance il est pour lui de concentrer encore dans son âme l'indignation qui déborderait :

— Livre-moi cette jeune fille, ajoute-t-il; rends-la-moi sur-le-champ puisqu'elle est dans cette maison.

— Et le brigand, quand me le donneras-tu? réplique Carrier d'un air inquiet.

— A l'instant même.

— Marché conclu, se hâte d'ajouter le conventionnel, qui à chaque parole reculait vers la porte, entraîné par un instinct de peur. Marché conclu, te dis-je.

L'œil flamboyant de Marigny était sans cesse attaché sur les yeux hagards du proconsul. Il suivait chacun de ses gestes, il étudiait toutes les pensées qui, l'une après l'autre, se reflétaient sur son front plissé et sur ses lèvres contractées. Il le dominait de l'inexorable influence que le courage exerce sur la lâcheté; puis, redoutant une trahison ou un guet-apens, car, à chaque minute, le conventionnel, oppressé par de vagues terreurs, semblait vouloir appeler à son aide :

—Quand Pauline Rabaud sera sous ma sauvegarde, je t'ai promis, citoyen représentant, de te livrer Marigny. Je tiendrai ma promesse; mais nous n'aurons pour témoin que cette jeune fille. Ce n'est que devant elle que tu connaîtras mon secret.

Foudroyé par cet ascendant qu'il a laissé prendre sur lui-même, et dont il ne peut s'expliquer la fascination, Carrier courbe la tête sur la table de travail où sont épars toutes les condamnations à mort qu'il a signées dans la journée, tous les ordres de meurtre, de pillage ou d'incendie qu'il a décrétés. Il jette à la dérobée un regard sournois sur cet inconnu, qui commande à la perversité de son intelligence.

— Pauline Rabaud est ici. Sonne et demande-la.

D'une main hardie, Marigny saisit le cordon. Une femme se présente.

— Le citoyen Carrier, dit le Vendéen, désire qu'à l'instant même une brigande, nommée Pauline Rabaud, soit conduite dans cet appartement.

Cet ordre, intimé d'une voix qui n'est point étrangère au commandement, fait pâlir Carrier. Marigny le contemple avec une pitié moqueuse, puis, parcourant à pas inégaux le cabinet dans lequel ils sont tous deux renfermés, il laisse tomber de ses lèvres quelques mesures qui, tant bien que mal, peuvent rappeler à la mémoire le rhythme du fatal *Ça ira*. Rassuré par cet appel, dont il a si souvent savouré dans le sang les terribles voluptés, Carrier se lève. D'un pied furtif, il s'approche de son étrange visiteur.

— Tu fais, n'est-il pas vrai, un bon patriote? Ce que tu as promis, tu le tiens?

— Sans doute!

— Eh bien! la jeune fille va t'être rendue. Et Marigny, dans quel terrier faut-il aller le traquer?

Un éclair de colère brille dans les yeux du général, et, sous l'impression d'un sentiment contenu dont il n'est plus le maître, saisissant avec force le bras du conventionnel des noyades :

— Marigny est ici, sous ta main. Depuis un quart d'heure c'est lui qui te poursuit comme un fantôme accusateur, lui qui t'obsède. Et c'est devant lui, devant lui, désarmé, sans défense, que tu trembles, comme ne tremblerait pas une femme. Tu veux sa tête. La voici! mais il faut la prendre sur ses épaules. Le citoyen Carrier se croit-il taillé pour si noble besogne?

Le représentant était interdit. De son front anguleux, que cachent des mèches inégales de cheveux noirs, il découle une sueur froide comme celle de l'agonie. Ses dents claquent les unes contre les autres; tout son corps, aussi long que frêle et agité par un mouvement fébrile, frissonne sous la puissante étreinte du Vendéen. Marigny le regarde longtemps dans une muette satisfaction. Tout à coup, le repoussant avec dédain jusque sur la table où cet avocat d'Aurillac, Héliogabale de bazoche, signa tant d'arrêts de mort :

— Te voilà tel que je t'ai vu dans les landes de Bégrolle. Tu étais armé. Je l'étais moi aussi, et ton cheval fuyait. Aujourd'hui, face à face, nous n'avons tous deux, moi que mon énergie, toi que ta lâcheté, et tu as peur encore comme si mes mains devaient se souiller de ton sang. Rassure-toi donc. Je te méprise trop pour te tuer; mais, en m'ouvrant une route jus-

qu'à toi, j'ai voulu t'épargner un crime sur cent mille et rendre un enfant à sa mère. Tu m'aideras dans ce projet que j'exécuterai. Tu seras, malgré toi, mon complice dans une bonne action. Plus tard, si les chances de la guerre me font tomber en ton pouvoir, tu feras du général des brigands ce que ta justice nationale décidera. Auparavant, il faut qu'ici tu m'obéisses. Le régicide m'appartient par droit de conquête.

Carrier se taisait.

— C'est bien, ajoute Marigny, j'entends la jeune fille qu'au péril de mes jours je suis venu arracher de tes bras, où elle est assez heureuse pour n'avoir pas trouvé la honte d'abord, la mort ensuite. Silence sur mon nom, silence sur ce qui se passe, silence sur mon départ, ou tu meurs. Mes précautions sont prises de main de maître, et tu sais si je tiens parole.

Au même instant, mademoiselle Pauline Rabaud pénétrait dans le cabinet. C'était une jeune fille à peine sortie de l'enfance. Sa figure est douce et calme; mais, à l'aspect de Carrier, elle recule saisie d'épouvante, comme si elle allait encore avoir à lutter contre les obsessions du tigre patriotique. Elle s'approche du mur pour essayer de recueillir ses forces; enfin, des larmes s'échappent de ses yeux, faible défense contre laquelle depuis longtemps Carrier est aguerri. Ce n'étaient pas des pleurs de femme qui pouvaient l'arrêter dans ses cruelles voluptés. Lorsque Marigny l'eut aperçue, tremblante ainsi qu'un agneau sous le bras nu du boucher :.

— Mademoiselle, dit-il avec une respectueuse dignité, votre mère m'a chargé de vous arracher des

mains de cet homme, aux désirs duquel votre vertu vous a donné jusqu'ici la puissance de résister. J'ai rempli ses vœux; vous êtes libre. Sous ma protection vous n'aurez rien à craindre; n'est-ce pas, citoyen représentant?

Carrier fait un signe d'assentiment; mais la jeune fille, qui a échappé à tant de piéges, n'ose encore se fier à cet inconnu, dont le secours lui arrive d'une si étrange manière, secours qui lui est offert en face de son bourreau. Elle hésite, et, baissant la tête, afin de mieux se recueillir dans l'amertume de ses pensées, elle semble consulter son cœur et faire un dernier appel à la Providence.

Par un instinct de conservation ou par une lumière descendue d'en haut sur son intelligence, elle lève peu à peu les yeux sur Marigny. Quand elle a contemplé, à travers ses larmes, la noble et expressive figure du général, son attitude martiale, l'effroi que la vue de cet étranger inspire à Carrier, un rayon d'espérance brille sur son visage.

Elle accepte cette main qui lui est si loyalement tendue, et la portant à ses lèvres par un mouvement de reconnaissance :

— Je vois bien, s'écrie-t-elle, que vous êtes un honnête homme.

— L'enfant a dit vrai, citoyen Carrier, ajoute Marigny avec un sourire; et ce ne sera point toi, n'est-ce pas, qui oserais lui donner un démenti?

Le conventionnel s'avançait vers mademoiselle Rabaud; ses yeux fauves la dévoraient.

— Arrière, reprend le Vendéen, dont la main de fer cloue Carrier à distance, arrière! Quand le berger

veille de si près sur la brebis, le loup n'a pas le droit d'approcher d'elle. C'est un marché conclu, ainsi que tu le disais tout à l'heure. Tu m'as livré des arrhes, dans deux ou trois jours tu seras le maître de courir au terrier où tu espérais surprendre Marigny, qui te les rendra. En attendant, il me faut un cheval, un laisser-passer et des armes. Votre mère, mademoiselle, a hâte de vous embrasser; moi, j'ai besoin de respirer un air pur.

Sous cette impérieuse parole, qui porte l'effroi dans son âme, l'inventeur constitutionnel des noyades s'assied à son bureau et il écrit l'ordre suivant :

« Au nom de la République une et indivisible, le citoyen Carrier, représentant du peuple près des armées révolutionnaires de l'Ouest et en mission à Nantes, ordonne de laisser passer et librement circuler le porteur du présent, chargé par lui d'une mission de confiance.

» Signé : CARRIER. »

— Est-ce tout ce que vous demandez, général? ajoute-t-il en déposant la plume.

Marigny parcourt le billet que Carrier lui remet. Tout à coup, et pour montrer peut-être à Pauline Rabaud l'empire qu'il a pris sur cet homme, se plaçant en face de Carrier toujours interdit :

— Non, ce n'est pas tout, réplique-t-il. J'ai besoin de savoir ce que sont devenus mes amis. Où est Henri de La Rochejaquelein? que fait-il? dans quelle position se trouvent les armées vendéennes? Où campe Charette? Qui tue-t-on à Paris?

Et Pauline Rabaud, avec un étonnement mêlé

d'une douce joie, portait tour à tour ses grands yeux bleus, qui n'avaient plus de larmes, de son protecteur inconnu au citoyen dont les menaces ou les caresses l'avaient si souvent effrayée. Elle ne tremblait plus; elle se sentait forte de la force même de Marigny.

— La Rochejaquelein, dit Carrier, est parvenu à traverser la Loire avec Stofflet. L'armée de Charette est dans les environs de Maulevrier; mais si vous désirez connaître les derniers rapports, ils sont ici, général, je les ai sous la main.

— C'est inutile, complétement inutile, fait observer Marigny d'un ton railleur, je les emporte avec moi. L'abbé Bernier les déchiffrera à loisir. Je demande pour lui cette permission au citoyen Carrier.

Soudain changeant de manières et donnant à ses paroles un accent plein de menaces :

— Tu connais nos conventions. Pour les tenir, je me fie moins à ta promesse qu'à tes frayeurs. Je laisse à Nantes, afin de veiller à ma sûreté, des amis fidèles qui te frapperaient sans pitié comme un chien, si mademoiselle ou moi courions le moindre danger. Je sors de cette ville à l'instant même. Il sera de ton intérêt de garder sur notre entrevue le plus profond secret. C'est une victime que je t'arrache. Je voudrais pouvoir les sauver toutes. Maintenant je n'ai plus rien à te demander, rien à te dire.

Il s'empare à ces mots des papiers du représentant, du sabre et des pistolets suspendus à la cheminée comme un trophée. Il enveloppe mademoiselle Rabaud dans un long mantelet de femme, oublié là sans doute par la Caron, pourvoyeuse en titre du noyeur, et sans daigner jeter un regard à cet homme, dont il

a si bien su mettre à profit les sanglantes pusillanimités :

— Appuyez-vous, mademoiselle, dit-il, sur un bras qui n'a jamais faibli. Le représentant du peuple vous accorde la liberté; demain, moi, j'aurai le bonheur de vous rendre à votre mère.

Il descend l'escalier et arrive à la porte extérieure. Un cheval l'y attendait. Autour de ce cheval se groupaient plusieurs volontaires de la compagnie de Marat. Au milieu d'eux, M. de Marigny aperçoit celui qui lui a servi d'introducteur :

— Ma mission est remplie, citoyen, lui crie-t-il. J'ai ordre du représentant d'aller, au nom de la République, m'emparer du brigand Marigny. Au revoir donc.

Et un hourra de : Vive la liberté ! se mêle au galop du cheval emportant vers la hutte de Rogatien Boberil le général vendéen et Pauline Rabaud, que les frères et amis ont eux-mêmes placée en croupe.

Après six heures d'une course pénible, madame Rabaud pressait dans ses bras sa noble enfant, et l'abbé Bernier parcourait d'un œil avide les papiers et les correspondances que venait de lui remettre M. de Marigny.

Par une belle matinée de l'été de cette même année 1794, Rogatien Boberil traversait, avec une rapidité ayant quelque chose d'inquiet ou de mystérieux, les campagnes à moitié incendiées et dévastées, à moitié luxuriantes de fécondité, qui environnent le joli village de Cerisay. Le saunier a déserté sa hutte, quitté son métier et dit adieu à ses improductifs travaux. A la suite de l'abbé Bernier,

dont son toit de bouée protégea longtemps l'existence menacée, il a couru prendre place au milieu des débris de l'armée royaliste, et voir, comme il le disait avec sa simplicité bretonnante, s'il n'y aurait plus rien à faire en faveur de la bonne cause.

Il est à peine cinq heures du matin; cependant voilà Rogatien qui heurte avec violence à la porte d'une maison sur laquelle le feu des colonnes infernales a plus d'une fois passé. Pour en réveiller plus vite les habitants, il fait résonner sur le pavé la crosse de son fusil, bien persuadé qu'à ces manières soldatesques on le prendra pour un Bleu et que l'on s'empressera de lui ouvrir, afin d'éviter sa colère. Le calcul du bon saunier ne l'a point trompé. Une jeune fille s'offre à ses regards, et d'une voix dont déjà la gracieuse naïveté a fait disparaître la crainte :

— Quoi! Rogatien, c'est vous qui vous annoncez en ennemi? s'écrie-t-elle.

— Oui, mademoiselle Pauline, c'est moi, répond Boberil entrant dans le premier appartement qui s'offre à sa vue, moi, qui ai marché une partie de la nuit pour vous apporter de tristes nouvelles.

— Qu'ai-je donc à redouter encore de la colère des hommes? continue mademoiselle Rabaud. Ma pauvre mère a été massacrée par les Bleus, il y a à peine huit jours, massacrée avec mes deux petites sœurs, et maintenant...

— Et maintenant, chère demoiselle, le seul protecteur que le ciel ait laissé à votre innocence, M. de Marigny, va être massacré par les Blancs.

— Ce que vous dites là, Boberil, est impossible. L'abbé Bernier, Charette et Stofflet ne défendraient

ils pas leur compagnon d'armes contre de misérables assassins ?

— Mais ce sont eux qui l'ont condamné, il y a deux mois, sans l'avoir entendu, par contumace, ainsi qu'ils le jargonnent dans leurs paperasses procédurières. M. l'abbé Bernier, qui, accompagné de Stofflet, va partir pour La Châtaigneraie, a si bien su mettre ce dernier dans ses intérêts, ou tromper sa bonne foi, que pour sauver M. de Marigny il n'y a pas un instant à perdre. Aujourd'hui même il doit être exécuté.

La jeune fille pâlit, et regardant Boberil avec des yeux pleins d'effroi :

— Qui vous a révélé cet affreux secret? Comment préserver le général d'une mort qui déshonore la Vendée?

Rogatien prend un siége; il appuie sa figure sur le canon de son fusil, qu'il a déposé entre ses jambes, et dit :

— Vous savez ce que j'ai fait dans le temps pour l'abbé Bernier, pour votre digne mère et pour tous les proscrits qui venaient dans ma demeure chercher un asile. L'abbé Bernier a voulu me témoigner sa reconnaissance, et m'avoir auprès de lui comme un ami sur lequel il aurait toujours droit de compter. J'ai donc avec lui abandonné ma hutte des environs de Batz, mes salines depuis longtemps désertes, et je suis arrivé dans le Bocage. J'ai su le jugement du conseil de guerre qui frappait le général Marigny, jugement inique, dont tous les soldats invoquent la révision. Hier, l'abbé Bernier a reçu plusieurs courriers du bas Poitou. Après avoir lu leurs dépêches, il

a demandé M. Stofflet. Là, dans un entretien dont je n'oublierai de ma vie aucune parole, il a été décidé que M. de Marigny mourrait, parce qu'il est accusé de désobéissance aux ordres de ses égaux dans le commandement. Il périra, si vous, ma chère demoiselle, ne prenez une aussi belle résolution que celle qu'une nuit de cet hiver j'ai vu prendre, chez moi, au général, dont les douleurs de votre mère avaient ému la générosité. Sans vous connaître, il s'exposa à mille périls pour vous sauver, et il vous sauva. C'est à vous qu'est réservé le bonheur de l'arracher à la mort.

— Pour cela que faut-il faire, Boberil? me voici prête à partir.

— Je comptais sur votre excellent cœur et sur votre dévouement. Je ne me suis pas trompé, mademoiselle; j'en remercie le ciel. Vous n'avez qu'à vous rendre en toute hâte à la maison de campagne où, depuis son jugement, M. de Marigny s'est retiré. Il est malade, souffrant de corps et d'esprit. Vous lui direz que sa dernière heure est proche, que c'est Rogatien Boberil qui vous envoie, Rogatien Boberil qui regrette de ne pouvoir voler lui-même auprès de son général, mais qui va faire tous ses efforts pour retarder le départ de M. Bernier et de Stofflet, car il faut bien que vous ayez le temps de le prévenir. Quand vous l'aurez décidé à une fuite qui n'a rien de honteux, vous le conduirez à la ferme du moulin, là-bas, près de la vieille croix du vénérable père Montfort. Il y sera attendu; alors Dieu et Rogatien Boberil feront le reste.

Tandis que le saunier développe son plan d'évasion, mademoiselle Rabaud, dont le visage est inondé

de pleurs et qui frémit comme si chaque souffle de vent, agitant mollement les feuilles des arbres, apportait à ses oreilles une détonation d'armes à feu ou un dernier râle d'agonie, mademoiselle Rabaud a fait ses préparatifs de départ, et couverte d'habits de deuil :

— Allons, dit-elle, ce ne sont plus des larmes qu'il faut dans ce moment, c'est du courage; j'en aurai, mon bon Rogatien. Je vous remercie, dans la sincérité de mon âme, de la confiance que vous témoignez à une orpheline. M. de Marigny m'a sauvé l'honneur, fasse le ciel que je puisse conserver à la Vendée sa noble vie! je n'aurai pas encore acquitté ma dette.

Et le saunier et la jeune fille se séparèrent.

Il était midi à peu près lorsque mademoiselle Rabaud frappe à la porte de la maison qu'occupe M. de Marigny. Le général est seul. Son large front se voile de tristesse, et dans ses yeux abattus, et dans son maintien languissant, on lit que de grandes douleurs ont pu seules amener jusqu'au désespoir cette nature si exubérante d'énergie et ne reculant jamais devant le danger. La solitude et l'abandon dans lesquels il a vécu depuis deux mois ont prêté à son caractère quelque chose de sombre. Sous le poids d'accusations impossibles à échafauder, peut-être même à justifier, il s'est laissé aller à cette désolante apathie qui, à des temps donnés, s'empare des volontés les plus vigoureuses. Il est faible comme un enfant, cet homme que la Vendée militaire, sur ses champs de bataille, a vu si emporté et si violent; cet homme dont les Bleus ont tant de fois maudit les âpres représailles et l'inflexibilité de courage. Il attend les événements

sans les désirer ni les craindre; il les attend comme s'ils devaient passer au-dessus de sa tête et ne pas même la toucher de leur bonheur ou de leur fatalité. Oublié par ceux qu'il a si loyalement servis, il s'oublie lui-même dans un repos trompeur.

A la vue de Pauline Rabaud, un mouvement de joie et de surprise se peint sur ses traits. Il s'élance vers elle avec un intérêt plein d'émotion; et, remarquant les vêtements de deuil dont la jeune fille est couverte :

— Mademoiselle, dit-il, depuis plus de cinq mois que de pénibles circonstances nous ont séparés l'un de l'autre, quelque nouveau malheur vous aurait-il frappée dans vos affections?

— Oui, général, reprend Pauline tout attendrie, ma mère et mes deux jeunes sœurs n'existent plus! Elles sont mortes sous le fer des Bleus.

— Encore des victimes! Toujours des martyrs! Et dire qu'il n'est plus possible de les venger! Mais, ajoute-t-il avec bonté, et comme pour se dérober à l'amertume de ses pensées, puisque vous avez songé à moi dans vos malheurs, et que vous êtes venue me demander aide et protection, dites-moi, chère Pauline, que me reste-t-il à faire pour vous être agréable? Je suis bien changé! Je n'ai plus d'armée; mais je saurai encore trouver quelque vigueur afin de vous défendre, vous, orpheline que j'ai adoptée dans un des plus terribles et des plus solennels moments de ma vie.

— Ce n'est pas pour mon salut ou pour mon honneur que j'accours, général, me placer sous votre sauvegarde. Il s'agit d'une vie plus précieuse que

la mienne; il dépend de vous de la préserver d'une catastrophe.

— Pour cela, que faut-il faire? réplique M. de Marigny d'un ton calme.

— Abandonner à l'instant même cette maison, où vos jours sont menacés; fuir, puisque le temps vous en est encore laissé.

— Moi, fuir! et pourquoi?

— Mais, général, un jugement a été prononcé contre vous, vous ne l'ignorez pas?

— Eh! que me fait ce jugement par contumace? Y a-t-il en Vendée un homme assez audacieux pour le mettre à exécution, quand Stofflet, Charette et mes autres frères d'armes se sont engagés sur l'honneur à l'oublier comme une erreur qu'ils voulaient et qu'ils devaient réparer?

— Mais vous ne daignez donc pas comprendre, monsieur de Marigny, s'écrie la jeune fille, que mon voyage a pour but de conjurer l'orage prêt à fondre sur votre tête? Mais vous ignorez donc que, dans peu d'heures, vous serez frappé?

— Frappé! et par qui? reprit-il d'un air d'orgueilleuse incrédulité.

— Par l'abbé Bernier, qui, hier, a forcé la main à Stofflet. Tous deux vont passer près de cette demeure, en se rendant à la Châtaigneraie.

— Qu'ils passent; je n'ai pas le droit de mettre obstacle à leurs projets.

— Mais vous avez le temps d'échapper au trépas, général, et Rogatien Boberil, qui, cette nuit même, s'est empressé de me fournir cet avis, m'a suppliée de vous entraîner avec moi.

— Rogatien Boberil doit en effet connaître les intentions secrètes de Bernier; mais le curé, tout puissant qu'il est sur l'esprit de Stofflet, ne pourrait le décider à une mauvaise action. Ma mort en serait une.

— Rogatien le savait; voilà pourquoi je suis venue. Vous connaissez le motif qui m'a conduite vers vous. Maintenant, monsieur de Marigny, aurez-vous moins de confiance en Pauline Rabaud que Pauline Rabaud, dans le cabinet de Carrier, ne vous en témoigna, lorsque vous exposiez avec tant de courage votre vie pour m'arracher à la honte?

— Non, chère enfant. Dans l'intérêt que vous me montrez, il y a un sentiment de délicatesse que mon cœur apprécie très-sincèrement; mais les soupçons ou les craintes de ce bon Rogatien sont exagérés. Ensuite, vous l'avouerai-je? quand bien même tout cela serait fondé, quand l'heure actuelle devrait être la dernière qui sonnera pour moi, je ne ferais pas une démarche, pas un vœu, pas un signe, pour détourner le coup fatal. Je suis fatigué de l'existence, et avide de savoir si je ne me trouverai point plus heureux au fond d'un tombeau que sur cette terre.

Ce découragement plein de résignation fit frémir mademoiselle Rabaud. Elle connaissait le général; elle sentit que lui-même venait de ratifier son jugement. Tout à coup, puisant dans sa reconnaissance une force qui devait vaincre cette douloureuse impassibilité :

— Eh bien! si ce n'est pas vous, monsieur de Marigny, qu'il faut dérober à une condamnation inique, songez à la Vendée militaire, que cette mort couvre d'opprobre! Songez à vos amis, à madame la marquise

de Lescure, que vous avez promis de protéger, et qui, toujours errante, ainsi que nous-mêmes l'étions il y a cinq à six mois, peut un jour avoir besoin de votre courage, comme ma mère a été si heureuse de l'implorer.

— Tenez, Pauline, dit-il avec un accent débordant d'amertume, il y a des jours dans la vie plus cruels que la mort elle-même. Je l'ai vue de près si souvent, je l'ai tant affrontée et tant donnée, que j'ai appris à ne pas la craindre. Mais ce qui a sans cesse révolté ma raison, c'est l'injustice des hommes, la perfidie des uns, la bassesse des autres. Je les méprise, et puisqu'il leur est utile de me voir mourir, que je meure aujourd'hui ou demain, qu'importe? Cette guerre, dont les commencements furent si beaux, et qui, après la campagne d'outre-Loire, se traîne misérablement sous la soutane d'un prêtre, cette guerre est finie. Il faudra traiter avec la République. Pour ma part, je ne m'y résoudrai jamais. Bernier me regarde comme un obstacle à ses desseins ambitieux. Qu'il me tue, puisqu'il en a conçu la pensée; mais, en vérité, je ne fuirai pas plus devant ses balles que devant les canons de Kleber ou de Marceau.

En prononçant ces paroles, le général prenait dans ses mains brûlantes la main de mademoiselle Rabaud, qui pleurait. Il la regarda longtemps d'un œil triste, et il continua :

— Allons, enfant, du courage et de la résignation; l'abbé Bernier est un homme prudent, soyez sûre qu'il réfléchira avant de s'arrêter à un parti extrême.

Comme pour donner à sa jeune libératrice l'exemple de la fermeté, il se mit à raconter les grands com-

bats auxquels son indomptable ardeur avait pris une si large part. Il l'entretint des prodiges militaires de M. Henri, de la modestie de Cathelineau et des vertus guerrières de M. de Lescure. De souvenir en souvenir, de narrations de victoire en récits de défaite, arrivant à sa bataille du Vendredi-Saint, dans l'avenue du château de Clisson, à cette bataille où, quelques mois auparavant, il révéla toute la magie de puissance que son nom exerçait sur les paysans :

— Si de semblables journées devaient encore renaître, s'écria-t-il, je ne déserterais pas la cause de la monarchie; j'en appellerais à mon épée et à mon droit! Mais nous sommes tous divisés, tous jaloux les uns des autres, rejetant tous sur les mêmes épaules le fardeau d'une déroute ou l'inopportunité d'une attaque..... On m'a condamné pour cela : voyons si, pour cela, on fera fusiller Marigny.

Au même instant quinze des soldats allemands dont Stofflet s'était entouré pénétraient dans la salle basse où Marigny avait reçu mademoiselle Rabaud.

Le commandant du détachement montre un ordre au général, qui le lit sans sourciller.

— C'est bien, messieurs, dit-il, je suis à vous; mais auparavant je demande un prêtre. J'ai vécu en soldat, je veux et je dois mourir en chrétien.

— Un prêtre! il n'y en a pas ici, répond l'officier avec un accent tudesque, et nos ordres sont précis.

— Exécutez-les donc à la lettre! s'écrie Marigny.

Et en partant pour descendre dans le jardin, que le doigt d'un soldat lui indique comme le lieu où il doit subir son jugement, le général presse avec émo-

tion sur son sein mademoiselle Rabaud. Après lui avoir donné le dernier adieu :

— Pauline, dit-il, n'oubliez pas qu'en mourant je n'emporte qu'un regret, c'est d'être frappé par des mains amies.

— Je ne l'oublierai jamais, monsieur de Marigny, murmure-t-elle en sanglotant.

Un feu de peloton retentit. Le plus impétueux, et sans contredit le plus terrible des généraux de cette époque de guerre civile avait cessé de vivre.

UN MEMBRE

DE LA

DÉPUTATION DU GENRE HUMAIN [1].

Un homme d'esprit, qui s'improvisait constitutionnel et libéral progressif sous la Restauration, mais qui après Juillet 1830 eut le tort assez peu pardonnable de se croire diplomate, conseiller d'État, pair viager des Français, sénateur *in partibus* ou ministre de je ne sais trop quoi sous n'importe quel régime, pénètre un beau matin dans mon modeste appartement della via del Babuino, à Rome.

[1] Une réunion d'étrangers enthousiastes se présentèrent à l'Assemblée constituante, chacun avec le costume de sa nation. Leur orateur, Anacharsis Clootz, Prussien de naissance, doué d'une imagination gigantesque, demanda, au nom du genre humain, à faire partie de la Fédération. Ces scènes, qui paraissent ridicules à ceux qui ne les ont pas vues, émeuvent profondément ceux qui y assistent. L'Assemblée accorda la demande, et le président répondit à ces étrangers qu'ils seraient admis, pour qu'ils pussent raconter à leurs compatriotes ce qu'ils avaient vu, et leur faire connaître les joies et les bienfaits de la liberté. (*Histoire de la Révolution française*, par M. Thiers, tome Ier, page 263.)

Je dormais comme on dort à vingt-trois ans, lorsqu'on n'a ni souci de la veille ni inquiétude du lendemain, comme on dort dans cette chaude atmosphère romaine, incessamment rafraîchie par des eaux toujours limpides, toujours glacées, et par ces brises du matin vous apportant si doucement le parfum des orangers.

— Je viens, me dit cet homme d'esprit, qui n'est plus qu'un fonctionnaire public à perpétuité, vous demander s'il vous serait agréable d'entreprendre avec moi une petite course au château Saint-Ange.

A cette proposition, je fais un geste d'impatience, mes lèvres murmurent un refus; puis, m'enfonçant la tête dans mes oreillers, je prie mon réveille-matin de ne plus m'arracher aux douceurs du sommeil pour me conduire au château Saint-Ange, dont plus d'une fois déjà j'ai analysé chaque pierre, compté chaque créneau et si souvent mesuré l'Archange qui, son épée flamboyante à la main, en couronne le sommet.

—Vous avez tort, véritablement tort, reprend mon visiteur, car c'est une trouvaille que j'ai faite, une ruine humaine qui, à elle seule, vaut bien toutes celles que le duc de Blacas, le cardinal Consalvi ou Torlonia, arrachent à grands frais du Tibre ou des entrailles de la terre. Ce n'est ni un obélisque égyptien, ni un vase étrusque, ni un manuscrit de Cicéron que votre ami monsignor Maï déchiffrerait, ni un Apollon ou une bacchante estropiés, en échange desquels un Anglais proposerait quelques centaines de livres sterling; j'ai découvert mieux que cela, beaucoup mieux que cela, je vous jure. C'est de l'histoire incarnée, un type qui peut nous échapper d'un moment à l'autre; la Révo-

lution prise au berceau, poussée à maturité, et qu'on peut étudier au bagne.... Venez-vous?

Et je m'habillai, tout en prêtant une oreille distraite à ces paroles, qu'avec toute la meilleure volonté du monde il ne m'était pas facile de comprendre.

Quand je fus en état de me mettre aux ordres du cicerone s'offrant à moi :

— Il vous est sans doute impossible, continua-t-il avec une prétentieuse volubilité, de trouver la clef de ce mystère. Voici le fait. Selon mon habitude, j'étais, hier soir, assis à une petite table du *Caffe del Greco*, nageant dans la fumée des cigares de nos artistes et devisant d'histoire, de révolution, de charlatans politiques, de progrès social, d'orateurs parlementaires, de ministres et d'empiriques, avec le vieil abbé Féa, dont Dieu veuille avoir l'âme! Le savant antiquaire me racontait des souvenirs du temps passé, des anecdotes du temps présent, tout en me faisant quelque peu de douce morale, lorsque soudain, frappé d'une lumineuse idée, il m'adressa la proposition que je vous transmets. J'acceptai sans réflexion aucune, car je ne suis pas aussi incrédule que vous. C'est donc sur la foi de l'abbé que je me rends au mausolée d'Adrien et que je vous y entraîne avec moi.

Nous rencontrâmes l'abbé Féa près du palais Borghèse, pimpant, paré, poudré, et qui nous attendait. Le bon vieillard nous salua d'un geste amical, et il nous dit :

— Si la Révolution a eu ses merveilles, je vais, à coup sûr, en offrir une à votre curiosité; mais, messieurs, pas de questions oiseuses, pas d'indiscrète curiosité. Ce que nous allons évoquer est un des dé-

bris de l'histoire, une épave que les événements ont poussée jusqu'ici, une ruine du peuple souverain, un homme qui, dans sa vie aussi longue qu'aventureuse, subit des heures de gloire et des années de malheur. Ne vous laissez gagner ni par le rire ni par la pitié; vous offenseriez sa superbe, et devant un membre de la députation du genre humain vous devez modestement courber la tête; car cet homme a représenté une partie de l'univers à la grande Fédération du 14 juillet 1790. Cet homme a connu Cagliostro et Talleyrand; Mirabeau lui a tendu la main; Lafayette l'a serré dans ses bras. Au Palais-Royal, il a fraternisé avec Philippe, duc d'Orléans. Maintenant, de gloire en gloire, de chute en chute, de révolution en révolution, le pauvre représentant de l'humanité est tombé, Méphistophélès de contrebande, sous la puissante et large épée dont l'acier protége contre les siècles le tombeau de l'empereur Adrien. Nous voici en face du palais que les lois lui ont accordé pour dernier asile. Ne soyez pour lui que des visiteurs ordinaires; ne lui adressez point la parole. Laissez-le venir à moi, à moi qui jadis l'ai connu dans l'éclat de sa fortune éphémère, et je vous promets que sa conversation sera plus tard pour vous une leçon salutaire.

En ce moment nous pénétrions sous la porte antique du château. L'abbé dit quelques mots à l'oreille de l'officier commandant le poste, et il nous fut permis de gravir l'immense escalier de la forteresse. Les galériens dont elle était alors le séjour descendaient cet escalier deux à deux, armés de leurs éternels balais, et chantant aussi gaiement que si, honnêtes bourgeois de la bonne ville de Rome, ils se rendaient à la

basilique de Saint-Pierre pour recueillir la bénédiction pontificale, ou s'ils partaient pour Frascati ou Subiaco dans l'heureuse intention de commencer une villégiature.

Notre guide fut salué par quelques-uns comme une vieille connaissance. L'antiquaire ne rougit pas de cette singulière faveur. Plus d'un de ces forçats l'avait aidé dans ses fouilles continuelles autour de Rome; et pour lui c'était toujours un doux souvenir que ces travaux auxquels sa vie entière fut consacrée.

Arrivés à la plate-forme crénelée du monument, nos yeux se portèrent avec une admiration que la satiété même ne peut jamais épuiser sur le glorieux panorama que la cité déroule. Le soleil dorait déjà le Panthéon d'Agrippa et la basilique, admirable rivale que le génie de Michel-Ange osa lui donner. Ses rayons, encore amortis par les vapeurs de la nuit, illuminaient d'une clarté poétique le monte Mario et la colonne Antonine. Les cloches des trois cents églises sonnaient l'heure de la prière, et déjà sortie des ténèbres dont elle ne s'enveloppe qu'à regret, Rome étalait à l'avidité des étrangers et des savants ses marbres, ses temples et ses palais, au frontispice desquels on retrouve toujours l'histoire du monde gravée en caractères de sang ou en traits de lumière.

Plongés dans une indicible extase devant ce spectacle toujours nouveau, toujours sublime, nous avions oublié l'objet de notre visite et le député du genre humain, lorsqu'un petit vieillard au visage jaune et souffreteux, à la démarche hasardée, s'approche tout doucement de l'abbé Féa. Il lui frappe sur l'épaule avec une sorte de familiarité et de bonhomie qu'il

nous était bien difficile d'expliquer, et nous arraché à notre silencieuse admiration :

— Le soleil sera beau aujourd'hui, n'est-il pas vrai, monsieur l'abbé? un véritable soleil de juillet, dit ce vieillard.

— Est-il aussi splendide que celui de la Fédération? reprit l'antiquaire.

— Jamais il ne brillera d'un aussi pur éclat! C'était un jour de régénération dont mes collègues et moi nous étions les précurseurs, un jour de gloire et de salut, une ère de fraternité et d'égalité que nous accourions donner à la France, sous l'égide de ce bon M. Anacharsis Clootz; et les rois se sont ligués contre nous. Les rois ont frappé nos têtes d'un sanglant anathème; mais ils expieront leur attentat plébicide; car, comme disait M. Anacharsis, nous étions les élus des nations, les Samuels du peuple, les Joas de la république universelle.

— Allons, allons, mon pauvre Mattéo Crémona, ne laissons pas, dès ce matin, la bride sur le cou à la folle du logis, ainsi que parlerait le père Malebranche. Trêve un moment à vos songes de mandataire de l'humanité souffrante. Ces messieurs ne vous connaissent pas, et vos discours pourraient peut-être les fatiguer.

— Les fatiguer, mon révérend abbé! pas possible. J'ai discouru devant M. le comte Riquetti de Mirabeau, qui m'écoutait; devant M. le marquis de Lafayette, qui m'aimait; devant Son Altesse Sérénissime le duc d'Orléans-Égalité, qui m'adorait; devant Robespierre, qui m'aurait encensé si j'avais osé le demander. Ces messieurs sont jeunes. Ainsi que vous, monsieur

l'abbé, ils ne connaissent point par expérience les choses et les hommes; ils n'ont pas scruté dans les secrets de la terre pour en extraire la science; comme moi, ils ne savent point par cœur de quelle manière s'opèrent les révolutions. C'est à nous de les instruire, et s'ils veulent m'écouter, je commence.

En vérité, nous ne demandions pas mieux. Sur un signe, nous nous laissâmes donc faire une espèce de violence; le mandataire du genre humain prit la parole :

— Sous cette souquenille grise tachée de noir que m'octroie tous les deux ans la générosité pontificale, vous avez peine, sans doute, citoyens, à reconnaître un homme dont le nom est inscrit à côté des plus marquants et des plus célèbres : mais les puissances coalisées ont juré ma perte. Les rois cherchent à humilier le dernier des émancipateurs du globe, l'un de ces démocrates qui ont failli les écraser sous les débris de leurs trônes; mais Pitt et Cobourg....

— Halte là, Crémona, mon vieux Crémona, reprend avec douceur le docte abbé; plus de discours de club, plus de farandoles oratoires, telles que votre jeunesse en a entendu, telles que nous en retrouvons encore dans les histoires et les journaux du libéralisme, votre successeur et héritier avant décès. Vous savez que je ne les aime guère. Descendez du stylobate où l'on vous a hissé, débarrassez-vous du trépied sur lequel vous avez rendu des oracles. Redevenons ce que nous sommes en réalité, ces messieurs et moi, de bonnes gens qui profitent d'une fraîche matinée pour admirer le soleil levant sur Rome; vous, un honnête homme ou à peu près, que notre seigneur le Pape entretient aux

frais de l'Église, quand il lui serait très-permis de vous laisser végéter dans quelque obscur cabanon.

Le mandataire du genre humain n'en était pas à son apprentissage. Il comprit ce que voulait lui dire l'interlocuteur dont il sollicitait l'attention, et, changeant aussi facilement de ton qu'un improvisateur italien change de sujet, qu'un courtisan révolutionnaire change de livrée, de foi et de cocarde, il continua ainsi :

— J'ignore encore à cette heure-ci dans quel pays je suis né. Je ne me rappelle pas trop bien même si jamais je l'ai su. Tout ce dont je me souviens parfaitement, c'est qu'un jour le comte de Cagliostro me rencontra dans une auberge de Strasbourg.

C'était un puissant génie que cet Italien-là. Il avait tout vu, tout étudié, tout deviné. Il me jugea digne de m'associer à l'œuvre qu'il méditait; il me fit donc l'honneur de me choisir pour valet de chambre. A son école, j'appris en alchimie, en politique, en religion, tout ce qu'il pouvait enseigner, beaucoup plus qu'il n'en avait appris au cardinal de Rohan. J'en sus bientôt autant que ses principaux adeptes. Il me donna plus de part dans ses merveilleux secrets qu'à Condorcet, qu'à Cabanis, et à tant d'autres qui flairaient l'homme universel. A la suite de tant de glorieux enseignements et de triomphes si variés, Cagliostro fut arrêté et conduit dans cette prison du château Saint-Ange, où il a vécu, où il est mort, là, au-dessous de moi, à cette fenêtre grillée que vous voyez d'ici. Mais il avait semé pour une révolution; il nous avait prédit que nous recueillerions. Je ne fus pas le dernier à me mettre à l'œuvre.

Que M. Anacharsis Clootz était un grand citoyen ! Une de ces pensées dont Cagliostro aurait eu sujet d'être fier germe dans sa tête prussienne. Clootz, pour développer les idées de l'Assemblée constituante, pour raviver son enthousiasme social faiblissant quelquefois sous les caresses de la cour....

— Et peut-être un peu, ajoute bien bas notre cher abbé, sous le poids de la raison et des remords.

— Clootz donc, reprit le député de l'humanité esclave sans faire attention à son interrupteur, conçut le projet d'associer l'univers à la rénovation qui se préparait en France. Il me fit appeler, il me communiqua ses plans.

Le lendemain, messieurs, sa députation était trouvée au grand complet, toute disposée à fonctionner.

Quelques nègres marrons réfugiés à Paris devaient représenter l'Afrique.

M. de Lafayette nous donna un ou deux Américains qui étaient à son service, pour figurer les États-Unis.

Barbaroux nous dépêcha des Marseillais, qui se grimèrent en Orientaux.

Comme il y avait sur le pavé un grand nombre d'Espagnols, de Basques, d'Allemands et d'Italiens auxquels la liberté venait d'enlever la hallebarde des suisses, concierges traditionnels, ou la veste brodée des coureurs de bonne maison, je recrutai parmi eux des hommes aptes à tout. Ils émancipèrent avec un rare succès la patrie qu'ils s'étaient choisie.

M. Clootz daigna me charger de la Chine. Je fus un mandarin, un lettré de Canton. Lorsque nous eûmes le plaisir de nous trouver face à face avec l'Assemblée nationale, lorsqu'elle nous accorda par l'organe de

son président les faveurs civiques de la séance, — je n'oublierai jamais cette heure de félicité enivrante, —le mandarin fut accueilli avec de frénétiques transports. Je m'étais fait sur le sommet de la tête une queue qui la fit à plus d'un. J'eus la droite du président, honneur que peu de mois plus tard Louis Capet, ci-devant Louis XVI, roi de France, n'obtint qu'après discussion et n'obtint pas longtemps. Les constituants, ravis, nous applaudirent avec un entraînement dont, en vérité, nous étions bien dignes.

A la Fédération du 14 juillet 1790, anniversaire de la prise de la Bastille, toute la France était là, à peu près représentée comme nous représentions le genre humain, comme M. de Talleyrand-Périgord, évêque d'Autun, et l'abbé Louis, son diacre, représentaient le clergé ; M. le duc d'Orléans, les princes; Mirabeau et Lafayette, la noblesse. Ce fut encore un jour solennel, un jour qui marque dans une vie.

Monseigneur l'évêque d'Autun m'offrit sa bénédiction; je la pris, messieurs : c'est peut-être ce qui m'a porté malheur.

Le commandant général des gardes nationales nous invita à fraterniser dans un banquet civique. Nous bûmes ensemble à tous les peuples libres de la terre, à Washington et au Grand Turc, à la mort du pape Pie VI, et à l'anéantissement de Catherine de Russie. De là, citoyens, datent tous mes malheurs.

Le mandarin de la façon du digne Anacharsis Clootz fut, quelques jours après, forcé de se mettre en condition. Je mourais de faim sur le pavé de Paris, comme un comparse de théâtre dont l'impresario fait ban-

queroute. Le torrent séparait, dévorait, engloutissait tous ceux qui, sur l'autel patriotique de la Fédération, s'étaient juré une amitié de frères.

Mirabeau, empoisonné par ses vices ou par ses amis, voyait ses restes ensevelis au Panthéon sous des fleurs et dans le marbre. Talleyrand rejetait dans sa garde-robe, comme un meuble inutile, la crosse épiscopale qui ne pouvait plus lui être d'aucun secours, et il s'appuyait sur sa béquille de pied bot avec laquelle il fit si diplomatiquement son chemin. Le peuple criait haro sur le marquis de La Fayette, le héros des deux mondes, qui lui ripostait par des coups de fusil dans ce même Champ de Mars, témoin de nos serments civiques. Mais lorsque le 21 janvier eut fait tomber la tête de Louis XVI; lorsque la République, une et indivisible pour le quart d'heure, s'installa sur le trône et dans les chaires des temples catholiques, où Monvel, Trial et Dugazon, trois comédiens, prenaient Dieu à partie, on sentit que je pouvais être de quelque utilité à la chose publique.

En ma qualité de sans-culotte véritablement incorruptible, Chaumette m'assigna un rôle dans les fêtes de la Raison. Je devins le cornac de quatre déesses de la Liberté. Je battis la mesure dans les chœurs de vieillards, de femmes et d'enfants, modulant en fausset le *Chant du Départ*, hurlant la *Marseillaise*, ou vociférant l'*Hymne à Viala*. Plus d'une fois on chargea mes épaules d'ornements sacerdotaux. Je défilai avec d'autres frères et amis de ma trempe, en présence de la Convention, tantôt figurant un évêque qui venait déposer sur la tribune populaire les insignes épiscopaux que des citoyens dévoués arrachaient aux

sacristies; tantôt offrant en holocauste le froc d'un pauvre moine, que l'ex-capucin Chabot tenait toujours en réserve pour la circonstance.

Un jour, feu ce bon M. de Robespierre ordonna de décréter par assis et levé que la Nation s'honorait de reconnaître l'existence de l'Être Suprême. Je fis comme la Nation, messieurs : je signai, sans murmurer, ce brevet de vie concédé à un dieu quelconque, grand architecte émérite des mondes, selon le langage de l'époque. Mais quand mon patron, Anacharsis Clootz, tomba à son tour sous le couteau de l'égalité, de la fraternité et de la liberté, une pensée aussi dévastante que terrible vint me frapper au cœur. Je ne voulus pas payer de mon sang les sacrifices que je m'étais si longtemps imposés pour l'auguste cause des peuples. J'abandonnai la partie, et d'un trait j'arrivai à Rome.

— A dater de ce jour-là, interrompt l'abbé, je connais votre vie, maître Mattéo Crémona, pour le moins aussi bien que vous, et s'il en coûtait trop à votre amour-propre de la raconter, je serais homme à me faire votre panégyriste.

— Je le sais, monsieur l'abbé, aussi n'empiéterai-je point sur vos fonctions; vous pouvez vous charger de mon histoire. Elle en vaut bien la peine. N'est-elle pas liée à tous les événements de la fin du dix-huitième siècle, comme moi maintenant je me vois attaché à ces murailles éternelles, à ce vaste donjon où je suis à peu près aussi heureux qu'à côté de l'autel de la fédération et sur la pelouse des Tuileries, le jour où Dieu fut réintégré dans ses droits ainsi que dans sa charge par cet excellent M. de Robespierre?

— Mais, dis-je au député de l'univers en me permettant de l'interrompre, tout ceci n'est-il point un jeu joué pour tromper notre bonne foi? Auriez-vous sérieusement été l'un des membres de cette fameuse députation du genre humain, dont la Révolution et ses héritiers en ligne indirecte font tant de bruit, et qu'aujourd'hui encore célèbrent tous les niais du Libéralisme?

Le mandarin constituant me regarda avec des yeux étonnés, des yeux qui semblaient prendre en pitié mon incrédulité. Un sourire d'intelligence à l'abbé Féa et de dédain pour moi confondit ma raison; puis en tirant de sa veste bariolée une pipe respectable de vétusté et que ses doigts s'amusaient à remplir, il répliqua d'un air dégagé :

— J'ai eu l'honneur, monsieur le Français, de mettre la main à votre Révolution. Je suis pour ma bonne petite part dans l'invention et surtout dans l'application des grands principes de 1789. Je m'en flatte et je m'en vante. La Révolution n'a pas trop sujet, j'espère, de m'en savoir mauvais gré.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, la pipe s'engageait entre ses gencives décolorées, où quelques noirs chicots marquaient la place des dents qu'il n'avait plus, et d'incessantes bouffées de tabac, frappant notre odorat, montaient jusqu'aux pieds de l'archange saint Michel.

—Oui, continua-t-il, j'ai vu l'Assemblée nationale. Elle m'a reçu entre deux projets de loi comme un messie de propagande et de fraternité; elle m'a ouvert ses bras. A la Fédération, j'ai touché la main du maire Sylvain Bailly. J'ai été longtemps un dieu

ou quelque chose d'approchant. Depuis bien des années, je ne suis plus qu'un pauvre diable dont chacun croit avoir le droit de rire. Et pourtant mille autres, partis du même point que moi, possèdent aujourd'hui des titres et des châteaux auxquels ils se gardent bien de déclarer la guerre au chant du *Ça ira*. M. Féa me connaît bien.

— C'est vrai, Mattéo, il y a longtemps que pour la première fois nous nous sommes rencontrés; mais comme je ne veux pas vous enlever le plaisir de raconter, je vous laisse à vos souvenirs, et nous écoutons.

— J'y suis, reprit cet homme tout en secouant sur le parapet du bastion le résidu de la pipe qu'il achevait de fumer; j'y suis, et voilà :

Comme il n'y avait plus à glaner dans Paris que sous les planches de l'échafaud toujours humide de sang, je vins voir si à Rome je ne trouverais point à utiliser ma passion malheureuse pour le genre humain, sans compromettre ma vie ni sans trop exposer celle des autres. Il régnait dans cette *Dominante* que nous avons là, sous nos pieds, de merveilleux ferments de discorde. La Révolution française y portait déjà ses fruits. J'étais un des héros qui avaient aidé à la cimenter; on m'accueillit sous ce patronage, on me fêta à ce titre. Mais bientôt les armées républicaines envahirent l'État pontifical : on appela Rome à se régénérer. Les vieilles aigles, le vieux sénat, soutenus par les Gaulois des Brennus modernes, escaladèrent le Capitole, afin d'y installer la liberté. Mes services passés me lancèrent facilement dans les rangs des pères conscrits et des Rienzi de

raccroc qu'un sergent français alignait sur la voie Sacrée. Quand la farce fut jouée, quand la métropole du monde chrétien se trouva libre, après avoir brisé par nos mains ce que nous appelions les chaînes du fanatisme, nous nous aperçûmes, un peu tard il est vrai, que les frères et amis de France étaient cent fois plus despotes et mille fois plus rapaces que les souverains pontifes, dont nous avions contribué à chasser le vénérable successeur.

La misère descendit dans nos demeures, mais une de ces misères hideuses, comme on ne doit en rencontrer que dans ce pays lorsque l'étranger refuse d'y apporter l'abondance. Pour vivre, il fallut me résoudre à employer les grands moyens et à évoquer tous les expédients. Je me jetai dans la montagne avec quelques vigoureux Transteverins. A défaut d'Anglais ou de Russes, ne prenant plus la poste pour saluer les monuments de Rome ou se faire arrêter par partie de plaisir, nous nous acharnâmes sur les fourgons des munitionnaires. Nous luttâmes, en véritables banditi que nous étions, avec les bagages des généraux humanitaires qui, en implantant la liberté et l'égalité sur le sol romain, avaient bien soin, en échange, d'emporter tous les tableaux de prix, tous les objets d'art, toutes les précieuses madones, tous les riches reliquaires des couvents.

Le hasard me fit une belle nuit tomber sur un de mes anciens associés de la Fédération. C'était un homme que le service du roi avait assez longtemps retenu sur les galères de Toulon, comme le service du Pape me retient maintenant au château Saint-Ange. En sa qualité d'habitant par force du Midi, le

citoyen Aristide s'était chargé de représenter, aux yeux de la France ébahie, les provinces grecques gémissant sous le sabre des pachas du sérail. Depuis cette époque, on l'avait vu se mêler à tout; le métier lui avait été plus profitable qu'à moi. Lorsque je le rencontrai sur la lisière du bois de Viterbe, l'Aristide d'emprunt n'était ni plus ni moins qu'un gros et gras fournisseur breveté, nourrissant d'un pain noir et dur la gloire sans souliers de vos soldats, et s'acheminant encore plus vite vers la fortune que Bonaparte, tout Bonaparte qu'il était, ne courait à la conquête de l'Italie.

Je ne me fis aucun scrupule d'arrêter dans sa marche triomphale cet ex-frère et ami qui portait avec lui des trésors de toute espèce. La voiture de ce juste par antiphrase était encombrée des tableaux de nos vieux maîtres. Les Raphaël se trouvaient confondus avec les Carrache, les Guide avec les Corrége, l'or des églises avec les assignats de la République, bons tout au plus à payer les chevaux de poste, quand il daignait y songer. Le Grec reconnut sans peine le Mandarin. Nous fraternisâmes tant que cela put lui être agréable; mais il n'obtint aucun quartier. Nous le mîmes aussi nu que lui avait laissé les pauvres volontaires du général Championnet.

Cette ressource, toute bonne qu'elle était, ne pouvait durer qu'un temps. Mes Transteverins, quoique dirigés par un député du genre humain ayant largement fait ses preuves, ne voulaient pas s'approprier les trésors de la sainte Église, sous prétexte qu'un pareil sacrilége leur porterait malheur. Nous rentrâmes dans la Ville, afin de nous faire pardonner

des méfaits peut-être encore plus graves que ceux-là. Je suivis mes compagnons chez l'abbé Féa, disputant pied à pied aux Français la dîme qu'ils prélevaient sur les magnificences de la cité sainte. Le charitable prêtre nous accueillit avec un bonheur d'artiste, de chrétien et d'antiquaire qui nous émut. Il cacha les richesses que nous venions confier à son zèle; il prit nos noms pour se les rappeler en temps opportun. Vous voyez si sa reconnaissance m'a failli, quand j'ai eu besoin de l'invoquer.

A ces paroles prononcées dans un bagne, et par un forçat émérite, mon compatriote et moi nous ne pûmes conserver notre sérieux. Un éclat de rire, mais un de ces éclats de rire qui auraient ébranlé l'Olympe, s'échappe de nos poitrines. L'abbé nous contemple d'un œil étonné; Crémona lui-même, qui a repris sa posture indolente, semble stupéfait de notre intempestif accès de gaieté. Afin de nous confondre d'un seul mot:

— N'est-ce pas, mon père, s'écrie-t-il, que c'est pour me sauver la vie que vous m'avez placé ici?

— Oui, mon vieux Mattéo, c'est pour cela même, reprend l'abbé, et si vous y consentez, je vais prouver à ces messieurs que vous n'avez rien avancé de trop exagéré.

— Faites, faites, monsieur Féa, ajoute le Mandarin de l'Assemblée nationale, je vous accorde toute latitude.

En achevant ces mots, il s'éloignait à petits pas; il s'arrêta au pied de l'archange qui étouffe Satan rebelle; puis il s'adossa nonchalamment au socle du monument.

— Cet homme-là, continue l'antiquaire qui, comme nous, a suivi tous ses mouvements, cet homme-là me

doit quelque reconnaissance. Malgré vos rires, vous allez voir s'il a eu raison de s'exprimer ainsi. Je ne sais trop ce qu'il devint après la bonne action qu'il vous a racontée. Pendant l'occupation de Rome par le général Miollis, il se trouvait, m'a-t-il avoué depuis, dans la domesticité de M. de Tournon, préfet du Tibre. De là, il passa à Naples, où Salicetti lui donna un poste secondaire dans sa police. Lorsque tout rentra dans l'ordre, quand il n'y eut plus sur le Vésuve de roi de fabrique napoléonienne, et au Capitole de généraux français dictant des ordres à la place du Saint-Père, le mandarin fédératif se fit lazzarone. Les beaux jours de la Révolution étaient passés, il s'arrangea pour mourir en paix sur le rivage de Chiaia. Mais ses anciens amis ne prenaient pas leur parti aussi bravement que lui; il leur fallait autre chose qu'un chaud rayon de soleil et deux ou trois poissons frits achetés à l'échoppe en plein air de la rue de Tolède. De nouvelles commotions ébranlaient l'Italie, à peine remise de ses derniers déchirements. Mattéo, dont on connaissait le faible, fut chargé par les Carbonari napolitains d'apporter aux Francs-Maçons de Rome des papiers qui pouvaient gravement compromettre le salut de l'État : c'était toute une conspiration.

Ce rôle, dont sans doute il n'avait vu que le beau côté, sourit au confident d'Anacharsis Clootz, l'orateur du genre humain, qu'il a célébré devant vous avec un enthousiasme si passionné. Il lui remettait en mémoire son bon temps de la Fédération, et sa jeunesse si bizarrement vouée au service de tant d'intrigants constitutionnels, démagogues ou autres.

Crémona se glisse donc à Rome. Mais pour pénétrer

avec plus de sécurité dans nos murs, le Mandarin n'a pas revêtu son costume de 1790. Le bâton de pénitent, le chapeau à larges bords couvert de saintes coquilles, la robe de bure du pèlerin chargent sa main, sa tête et ses épaules. Sous ce déguisement, il entre à l'hospice où sont recueillis tous les pieux voyageurs. A peine installé, Mattéo ne cache qu'à ceux qui ne cherchent pas à le savoir le but de sa course périlleuse. La police en est informée. On l'arrête. Quinze jours étaient à peine écoulés, et le pauvre diable n'avait plus besoin que d'un prêtre.

En ce moment suprême, il jeta sans doute un regard en arrière sur sa vie si agitée. Il n'avait fait qu'une bonne action · elle lui revint en mémoire, et ce ne fut pas sans surprise que j'appris qu'un condamné à mort désirait m'entretenir avant de partir pour l'échafaud. La charité chrétienne me faisait une loi d'obéir à ce dernier vœu. Jugez de mon étonnement lorsque, descendu dans le cachot où était enchaîné le patient, je reconnus Mattéo Crémona, celui qui, en volant un voleur, avait rendu des services signalés à la Religion et aux beaux-arts. Il me rappela ma promesse. Je jurai de tout faire pour la tenir. Le soir même, de concert avec monseigneur Bernetti, en ce temps-là gouverneur de Rome, j'implorais de Sa Sainteté, le vénérable Pie VII, la grâce du coupable. Elle ne nous fut pas refusée.

Nos yeux se portèrent alors sur le vieillard, dont les rayons du soleil paraissaient ranimer les forces. Il était encore là, près du Saint-Michel, immobile sous l'épée dont l'archange le menaçait. Nous nous rapprochâmes de lui avec un certain intérêt, et je lui de-

mandai pourquoi, après avoir obtenu sa grâce, il était toujours renfermé dans cette prison d'État.

— Oh! me répondit-il avec vivacité, je suis libre. Le cardinal Bernetti et M. Féa n'ont pas fait les choses à demi. Mais que vouliez-vous que je devinsse dans le monde où je n'ai pas un ami, pas un parent pour consoler et nourrir ma vieillesse? J'ai sollicité comme une faveur de passer ici le peu de jours qui me restent à vivre. On m'avait accordé l'existence, on m'a encore assuré du pain. Et, vous le dirai-je? c'est dans ce château, dans cette cellule au-dessous de la mienne que le comte Cagliostro mon maître a rendu le dernier soupir. Je veux avoir avec lui un point de ressemblance. Entre ces deux étroites fenêtres qui se touchent presque, il y a pour moi tant de souvenirs depuis mes beaux jours jusqu'à ce moment, qu'il me serait impossible de m'en arracher.

— Et le Mandarin de la Fédération ne vous dit pas tous ses plaisirs, continue l'abbé Féa; il en a eu qui, plus d'une fois, ont dû faire tressaillir son orgueil de démocrate.

— C'est vrai, monsieur l'abbé, et quand je n'aurais vu qu'un instant le cardinal Maury venir pleurer dans cette Bastille ses péchés de l'Empire et les sarcasmes dont il nous couvrit du haut de la tribune, n'y en aurait-il pas assez pour rendre heureux un membre de la députation du genre humain plus difficile que moi? Vous souvenez-vous, monsieur Féa, comme ma présence humiliait ce prince de l'éloquence et de la sainte Église, lorsque, enveloppé de sa large soutane qui lui pesait tant et qu'il soulevait jusqu'aux genoux, il accourait sur ce donjon respirer l'air, puis contempler

de son grand œil noir, enfin si terne et si mort, deux gloires parties de deux points si opposés, et, après une vie si diverse, aboutissant au château Saint-Ange? Eh bien, messieurs, le croiriez-vous? malgré les reproches que j'étais en droit d'adresser à cette pauvre éminence que le désespoir a tuée, j'aimais le cardinal Maury, qui me payait bien de retour. Il me rappelait les beaux moments de ma carrière. C'était un vivant souvenir de la Révolution. Maintenant il n'y a plus dans cette demeure que des prisonniers vulgaires, des conspirateurs sans conséquence, et deux ou trois Carbonari dont l'imagination ne s'élèvera jamais au grandiose de Cagliostro ou d'Anacharsis. Le monde dégénère, citoyens, et je l'ai tellement pris en pitié que je préfère le voir à travers ces murs épais qu'au milieu de vos pasquinades constitutionnelles.

En proférant ces mots, le mandataire du genre humain s'était donné un air si comiquement sérieux, que nous comprîmes tous trois que la Révolution lui montait encore à la tête. L'abbé Féa nous fit signe de le laisser à ses rêves. Nous sortîmes à la suite de notre introducteur.

— Mais votre Mandarin est un fou! s'écria celui qui était venu m'arracher au sommeil pour me montrer ce triste débris de notre prétendue régénération.

— Pas plus fou que vous, mon jeune Français, reprit l'abbé avec un ton d'amicale autorité. Cet homme a dans les entrailles un peu du levain antisocial qu'ont fait fermenter mille passions mauvaises. Comme tant d'autres, il s'est prêté à tout ce qu'on désirait de lui. Cagliostro l'a corrompu. Clootz l'a livré corps et âme aux principes anarchiques. Il a traversé une épo-

que de sang, de dévergondage et de misère, en s'accrochant à tout ce qui pouvait alimenter ses instincts pervers. Au jeu qu'il a tenté, si la chance lui eût été favorable, il serait depuis longtemps duc, comte ou tout au moins baron par la grâce de l'égalité. C'est un ambitieux de bas étage que la fortune, qui en a hissé tant d'autres au faîte des grandeurs, a laissé en chemin. Je souhaite, messieurs, que la leçon vous profite. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Que le diable t'emporte, vieil antiquaire! murmure entre ses dents mon réveille-matin, suivant de l'œil l'abbé Féa, qui, de son petit pas mesuré, se dirigeait vers la basilique de Saint-Pierre, après nous avoir reconduits à la tête du pont Saint-Ange. Si le membre de la députation du genre humain n'est pas fou, à coup sûr son historiographe le devient, car que signifie cette visite à sa momie démagogique, dont, pendant deux grandes heures, nous avons patiemment enduré les bavardages?

Je jetai un regard furtif sur la plate-forme où fumait toujours le vieux Crémona, et sur mon compagnon dont le bras passé sous le mien m'entraînait avec une vitesse tenant de la colère. Dans ma candide simplicité, je ne pus jamais deviner le motif qui avait poussé le vénérable Féa à nous faire la morale en action.

Si, depuis cette époque, le docte abbé a demandé des nouvelles de mon homme d'esprit; si, avant de mourir, il a su ce que cet homme était devenu en broutant au budget de trois ou quatre révolutions, M. Féa, qui a donné tant de leçons pendant sa vie, a bien dû se convaincre que, dans le nombre, il s'en trouvait au moins quelques-unes de perdues.

PIETRO-PAOLO.

Le 13 janvier 1793 fut à Rome une de ces terribles journées qui font époque dans l'histoire des peuples, et qui, par leurs conséquences, doivent changer le sort des empires.

Ce jour-là, le citoyen Hugon Basseville, envoyé de la République française près le Saint-Siége, était publiquement assassiné dans les rues de la ville pontificale.

On l'accusait d'avoir, au nom de son gouvernement, essayé de soulever les descendants de Brutus et les héritiers des Rienzi du moyen âge contre l'autorité du Pape. On l'accusait de jouer le rôle d'un Bedmar révolutionnaire, et, dans les conciliabules qu'il avait déjà organisés, de préparer les esprits aux bouleversements politiques ou religieux que, du haut de sa tribune, la Convention nationale prêchait à l'Europe.

Le rôle que Basseville s'attribuait était difficile à soutenir en présence de cette population si impressionnable, si peu maîtresse de ses colères, et qui

garde dans son cœur la reconnaissance des quinze siècles de gloire et de merveilles qu'elle a traversés à l'abri de la chaire de saint Pierre.

La première tempête emporta le citoyen Hugon Basseville. Il périt dans une émeute populaire provoquée par lui et les siens. Sa cocarde, son drapeau, son écharpe tricolores, traînés dans la fange des rues, servirent de jouet aux enfants.

Lorsque cette exécution sans jugement fut accomplie, lorsque le peuple, rassasié de ce hideux spectacle, ne trouva plus sous sa main d'aliment à ses vengeances, il se dispersa, rendant avec usure à la République française les imprécations que, par l'organe de ses clubs en permanence, celle-ci vociférait contre le Saint-Siége.

Dans la soirée qui suivit ce jour, deux prêtres octogénaires étaient tristement assis près d'une des rares cheminées du Vatican. Des larmes coulaient de leurs yeux ; mais ils cherchaient mutuellement à se les dérober, afin de ne pas accroître une douleur et de sinistres pressentiments que déjà ils n'avaient plus besoin de se communiquer.

L'un de ces vieillards, dont le visage n'était sillonné par aucune ride, dont la pose et les traits respiraient une douce majesté, paraissait accablé sous le poids de ses désolantes pensées. A le voir enveloppé dans une soutane blanche comme ses cheveux, on eût dit un de ces prophètes des temps anciens, mort au milieu des désastres qu'il présageait au monde. Seulement, et par un mouvement instinctif, le prêtre passait de temps à autre sur sa poitrine sa main droite, chargée de l'anneau du pêcheur. Après y avoir rencontré,

entre les plis de son rochet de dentelles et son étole d'or, la croix pastorale que seul à Rome il avait le privilége de porter à découvert, il la contemplait dans une muette affliction. Pourtant cette croix, qui lui retraçait tant de devoirs si fidèlement remplis, ne pouvait être pour lui qu'une consolation ou une espérance.

Ce vieillard qui pleure, quand tout son peuple, livré à de frénétiques transports, tressaille de joie, bat des mains sur la place du Vatican, et, par le sang répandu, croit avoir affranchi l'Église de l'impiété menaçante, c'est Pie VI, le Pape que la Révolution française arrachera de son siége et fera mourir à Valence.

A côté de lui, abîmé dans ses tristesses, se trouve une autre prêtre, son contemporain. Par la beauté de ses traits que l'âge a respectés, par sa noble attitude, il ressemble au Souverain Pontife comme un frère que la nature lui aurait donné. Il est revêtu de la pourpre de la sainte Église romaine, et, sous son rabat transparent qui annonce un ecclésiastique français, se cache à moitié le cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit. Ce cardinal, que le Pape appelle auprès de sa personne en ces moments d'angoisses, est celui qui a partagé ses jours glorieux et ses grands travaux des marais Pontins. Représentant des rois très-chrétiens à Rome, il fit de son palais l'hôtel de l'Europe civilisée. Protecteur éclairé des arts, il a vécu dans la cité éternelle de cette vie pleine de magnificence dont l'Italie n'a pas encore oublié les savantes profusions.

— Cardinal de Bernis, dit le Pape s'arrachant aux cruelles pensées qui assiégent son âme, que

notre vénérable frère l'archevêque de Nicée tarde bien à venir !

Le cardinal de Bernis répondit :

— Très-saint Père, l'abbé Maury ne pourra, je le crains bien, vous offrir, comme moi, que de stériles consolations. Je l'ai vu immédiatement après le meurtre, et il m'a développé des plans si extraordinaires qu'en vérité je redoute sa présence ici.

— Éminence, dit Pie VI, rassurez-vous. Il a étudié de près la Révolution française. Il en connaît tous les fauteurs. Il peut juger de l'effet que produira dans votre patrie le crime qu'au prix du reste de sang qui coule dans mes veines j'aurais désiré épargner à l'État romain. Les avis d'un cœur énergique peuvent donc me tracer la ligne de conduite que, Pape et Roi, je dois adopter en cette circonstance.

Au même instant, un homme dans toute la puissance de l'âge, sur le front jauni duquel se dressaient d'épais cheveux noirs retombant en boucles uniformes sur ses larges épaules, un homme dont chaque trait révélait la vigueur physique et une hardiesse d'allure trahissant plutôt le soldat aux gardes que le prêtre, se frayait un passage à travers les rangs des camériers secrets, réunis dans les salons pour attendre les ordres du Pontife. Oublieux de tout cérémonial, il s'avance vers le fauteuil sur lequel le Pape est assis; puis serrant dans ses robustes mains la main délicate de Pie VI :

— Je remercie bien vivement Votre Sainteté, lui dit-il, de m'avoir appelé au Vatican. J'étais homme à y venir sans invitation, afin de vous offrir un bon conseil.

— Et ce conseil, quel est-il, monseigneur ? réplique à voix basse le cardinal de Bernis.

— Je le donnais dans la journée à Votre Éminence. Je le répéterai ce soir à notre seigneur le Pape. Aux révolutions il faut opposer des révolutions !

Tout d'un coup il s'empare d'un fauteuil, se jette avec sa brusquerie ordinaire sur le coussin aux armes pontificales, et secoue audacieusement la tête, comme lorsque, du haut de la tribune de l'Assemblée constituante, il allait se prendre corps à corps avec Mirabeau, ou contenir par un geste impérieux, par un sarcasme plein de courage et d'à-propos, la foule criant sur la terrasse des Feuillants : L'abbé Maury à la lanterne! Il croise ses bras sur sa poitrine; il contemple avec des yeux qui lancent des éclairs ses deux interlocuteurs, si abattus par le désespoir, si calmes pourtant dans leur abattement rempli d'une résignation chrétienne, et après quelques minutes de silence :

— J'ai dit qu'aux révolutions il fallait opposer des révolutions. Saint-Père, le mot est vrai, et là, autour des colonnes de la basilique, où le peuple s'applaudit encore de sa facile victoire de la journée, je l'ai recueilli de la bouche même d'un de vos Transteverins, qui doit se trouver à mon palais lorsque j'y rentrerai. Savez-vous ce qui fait la force de ces républicains de France que, mieux secondé, j'aurais étouffés dans leur berceau ? Ils ont foi en leurs principes destructeurs. Ils croient à l'anarchie, ainsi que moi, très-saint Père, je crois à l'infaillibilité de la chaire apostolique. Ils savent qu'avec du sang et beaucoup de clameurs on peut effrayer les rois de l'Europe, ces pusillanimités sur le trône, parmi lesquelles on ne signale qu'une

exception. Il n'y a maintenant qu'un homme véritablement digne de régner, et c'est Catherine de Russie. Je l'ai vingt fois proclamé à Francfort, au milieu des pompes du sacre de l'empereur François II; je le répète ici, sous les voûtes mêmes de ce palais où commanda Sixte-Quint.

— Mon vénérable frère, reprend le Pape avec une docilité que semblait imposer le ton tranchant de l'archevêque de Nicée, cela ne nous apprend guère quels moyens nous devons employer pour arracher l'Église aux persécutions que la mort du citoyen Basseville peut attirer sur elle.

— Pardonnez-moi, très-saint Père; dans ce qui vient de se passer, il y a de graves enseignements. A Paris, la Révolution danse sur des cadavres de prêtres. Elle va, n'en doutez pas, jeter, comme un gant de défi à l'Europe monarchique, la tête du pauvre Louis XVI. Rome a répondu à ses assassinats par un assassinat. Je vous le dis, moi qui me connais en révolution. Puisque la route est tracée, que Rome ne s'arrête plus. Qu'elle marche toujours, répondant à une exigence de position par des exigences pareilles. Frappez. Le lion intimide ses ennemis; l'agneau double la force des siens.

— Mais dans cette perturbation de tous droits sacrés et humains, que deviendra l'Église?

— L'Église, Votre Béatitude le sait mieux que moi, sera toujours à l'abri des tempêtes soulevées par des bras d'hommes. Elle est établie sur une pierre que n'ébranlent pas les forces mortelles, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son éternité. Ce qui se passe en France ne doit point être seulement

envisagé sous le rapport religieux. Si vous n'étiez que prêtre et non roi, je vous dirais : Soyez martyr! et, j'en ai la conviction, Votre Sainteté serait heureuse de suivre mon conseil, qui est une inspiration de sa foi. Mais vous êtes prince; mais, à ce titre, vous vous devez aux autres monarques, qui, en face de ces hordes démagogiques, ne rougissent même pas de l'abjection de leur servitude. Votre peuple a relevé la tête; ne l'abaissez pas dans la poussière. Appelez l'Italie aux armes; les autres puissances y courront. Précipitez contre une révolution vingt autres révolutions. Que votre tiare serve de drapeau! Innocent III, Grégoire VII, Jules II, vos illustres prédécesseurs, ces pontifes d'action et d'énergie, auxquels la Chaire apostolique doit sa gloire, n'auraient pas attendu si tard pour prendre en main la défense de l'ordre social. Suivez donc, sans balancer, les exemples qu'ils ont légués à l'Église.

— Dans vos paroles, monseigneur, dit le cardinal de Bernis avec une intention peut-être d'incrédulité, y a-t-il autant de vérité que de poésie?

L'abbé Maury aimait peu les interruptions. Il avait dans le langage et dans l'action certaine *furia* de coups de boutoir, une verve audacieuse et caustique à laquelle rien ne résistait et qui n'épargnait personne. C'était toujours le même orateur au Vatican, comme à la tribune, l'orateur emporte-pièces, transfigurant l'ironie en argument plein d'éloquence, et répondant à Mirabeau qui se propose de l'enfermer dans un cercle vicieux. — « Est-ce que par hasard M. de Mira-» beau voudrait me serrer dans ses bras? »

La question du cardinal de Bernis était peu faite

pour plaire à ce caractère si absolu. Elle rejetait ses plans dans un monde idéal ; elle ne prenait pas même la peine de les discuter, sous prétexte de poésie. Maury saisit donc la balle au bond :

— De poésie ! il y en aura toujours plus que dans vos œuvres, s'empresse-t-il de répliquer au vieillard, qui, dans sa galante jeunesse, avec ses petits vers si étincelants de coquetterie, et si riches de jolis riens, avait fait les beaux jours de Versailles et les délices des boudoirs parfumés de la marquise de Pompadour. Mais ici il ne s'agit ni de poésie ni de récriminations, continua-t-il avec son inflexibilité de logique. Un homme que protégeait le droit des gens, un envoyé de la France républicaine, qui juge ses rois, a été massacré sous nos yeux, dans les rues de Rome. Deux partis vous restent à prendre : punir les auteurs de ce meurtre, et courber humblement la tête devant la Carmagnole des législateurs de la Convention, ou, sans approuver l'attentat, que Votre Sainteté n'a point commandé, en profiter habilement pour apprendre à la Révolution qu'il serait assez facile aux partis honnêtes de jouer le même jeu qu'elle. A l'heure qu'il est, si j'étais pape ou roi, au lieu de n'être qu'un archevêque *in partibus infidelium*, comblé des faveurs de Votre Sainteté, je n'hésiterais pas.

— Et nous aussi, nous n'hésitons plus, s'écrie Pie VI se levant de son siége avec toute la majesté de sa vertu. Archevêque de Nicée, nous vous remercions de vos avis ; mais il est écrit : « Qui frappera » avec le glaive périra par le glaive. » Mais il est dit : « L'Église abhorre le sang. » Le glaive a été tiré dans Rome. Le sang a coulé : justice sera faite. Et si l'in-

cendie dont nous sommes menacés dévore le patrimoine de Saint-Pierre, du moins aurons-nous la consolation de proclamer que ce n'est pas par nos mains qu'il a été propagé. Que dit Votre Éminence, continue le Pape en s'adressant au cardinal de Bernis, du parti auquel nous nous arrêtons?

— Il est plein de sagesse et digne de l'Église, répond le vieil ambassadeur de Louis XV.

— La résolution de Votre Sainteté est chrétienne, murmure l'abbé Maury, dont un mouvement de colère contractait les lèvres; mais je ne la crois guère politique.

Et en sortant de l'appartement, après avoir pris congé du Pape :

— Ce vieillard, disait-il en paroles saccadées, ce vieillard se perd ainsi que les autres souverains. Comme Louis XVI, peut-être trouvera-t-il des bourreaux dans ceux auxquels il pardonne avec une incompréhensible mansuétude.

La première heure du matin sonnait à l'horloge du couvent des Cordeliers, sur la place des Saints-Apôtres, lorsque l'archevêque de Nicée rentra dans son palais. Ce palais avait été mis à sa disposition par la cour romaine, depuis le jour où, proscrit de France après trois ans des premières luttes parlementaires, après trois ans de glorieux combats, où son existence fut souvent en péril, il se vit accueilli dans la ville éternelle comme un martyr échappé du Colisée, qui, par la parole et par l'action, avait rendu témoignage de sa foi.

A peine la porte de son appartement s'est-elle ouverte sur ses pas qu'un jeune homme se présente. Avec ce

regard qui plus d'une fois affronta la mort dans les orages qu'à la Constituante il soulevait contre lui, l'abbé Maury parcourt son étrange visiteur des pieds à la tête. Après un moment de silence :

— C'est vous, dit-il, qui, lorsque je montais l'escalier du Vatican, m'avez demandé un rendez-vous pour ce soir. Quel est votre nom ?

— Pietro-Paolo, d'au delà du Tibre, reprend l'Italien, qui se redresse de toute sa hauteur et laisse tomber sur le parquet le manteau brun cachant le costume de velours brodé d'argent qui serre sa taille élancée.

— Bonne race ! continue Maury comme s'il se fût parlé à lui-même, et toujours sous l'impression de son entrevue avec Pie VI. Vieux sang de Romain, aussi disposé à s'armer du stylet qu'à chanter l'hymne de reconnaissance à la Madone de Sainte-Marie des Anges !

— Oui, monseigneur, les Transteverins, comme leurs frères du quartier dei Monti, sont de bonne race. Ils l'ont plus d'une fois prouvé, et je crois bien que l'envoyé de France à Rome en sait quelque chose à l'heure présente.

— Que veux-tu dire ? interrompt l'abbé Maury se rapprochant de lui, comme pour modérer les éclats de sa voix vibrante.

— Je veux dire, monseigneur, que ce sont eux qui ont fait la chose. Peut-être demain seront-ils condamnés comme coupables d'avoir frappé le téméraire qui, protégé par les priviléges diplomatiques, abusait de son titre pour souffler dans la Ville l'esprit de révolte et d'impiété.

— C'est possible, très-probable même, l'ami; mais que puis-je faire à cela, moi, proscrit de mon pays, et qui ne dois qu'aux bontés du souverain Pontife l'hospitalité dont je jouis à Rome?

A ces mots, Pietro-Paolo fixe sur l'archevêque ses grands yeux noirs qui flamboyaient.

— Monseigneur, s'écrie-t-il enfin emporté par la fougue de ses idées, mieux que d'ignorants Transteverins vous savez ce que peut, ce que veut la Révolution française. Vous l'avez vue, à Paris, briser sur le pavé des rues la Croix et l'Évangile, insulter vos frères en épiscopat et en sacerdoce, puis verser jusqu'à la dernière goutte le sang des prêtres, afin d'apprendre aux autres nations à quoi ils pouvaient être utiles. Nous ne voulons ni de cette liberté ni de cette régénération. Le cadavre du citoyen Basseville est là, gisant encore pour le proclamer. Mais ce cadavre en appellera d'autres. Le Pape est vieux. Dans son cœur il y a autant de piété que de faiblesse; et, vous le dirai-je, monseigneur? Rome, que ce soir même vous avez contemplée dans l'ivresse d'un premier triomphe, Rome serait heureuse de confier à votre courage sa révolution naissante.

Un sentiment ambitieux peut-être encore mal défini, une espérance qu'au milieu de sa conversation avec Pie VI il avait caressée comme un rêve de son imagination exaltée, lui monte à la tête. Son vaste front s'illumine; une rougeur subite colore ses joues; mais comprimant avec effort les élans de son impétuosité naturelle :

— Pietro-Paolo, dit-il, tu es un hardi compère qui dois savoir ta vieille histoire romaine. Eh bien, l'ami,

au jour du danger j'ai reculé devant le rôle de Coriolan, qu'il m'était si facile d'adopter. Maintenant, répète-le bien à tes compatriotes d'au delà du Tibre et du quartier des Monts, je ne serai jamais un Manlius ecclésiastique.

— Et, à ces deux titres, nous ne vous accepterions pas, et à ces deux titres, monseigneur, je ne serais pas devant Votre Excellence. Ce n'est pas moi qui ai frappé l'homme dont la mort récente sera longtemps un sujet de joie; mais c'est moi qui, au nom de mes frères, viens dire au puissant orateur qui a si noblement défendu les droits de la Religion et de la Monarchie : Tout le monde ici tremble devant la République. L'abbé Maury, qui l'a bravée à Paris, la redouterait-il à Rome?

L'archevêque de Nicée ne fit pas un geste, ne laissa pas errer sur ses lèvres le plus imperceptible sourire d'incrédulité. Néanmoins, à l'ensemble de sa physionomie, le Transteverin s'aperçut que ses paroles portaient juste et que ses reproches étaient compris.

—Monseigneur, ajouta-t-il, ainsi que nous, n'est-il pas vrai, vous désirez préserver l'Arche sainte du naufrage? Pour cela il n'y a plus qu'un moyen. Que j'entende un mot sortir de votre bouche. Ce mot, à l'instant même, est connu de l'autre côté du Tibre, et ce matin, lorsque notre Saint-Père Pie VI s'éveillera, il apprendra par les cent mille voix de son peuple que vous, abbé Maury, dans toute l'énergie de l'âge, vous vous êtes laissé improviser gouverneur général de la Cité et des États romains. Il apprendra que ce n'est plus avec la parole, mais avec l'épée que vous

combattrez l'impiété et l'anarchie. Cette nuit, les vœux des Romains vous désignaient, quand sous la colonnade de Saint-Pierre, je me suis approché de Votre Excellence. Reculerez-vous maintenant devant l'ennemi qui vous a chassé de la tribune ?

— Ton cœur est haut placé, Pietro-Paolo, reprend Maury, un cœur de Rienzi catholique qui saurait, au besoin, susciter ou comprimer une révolution : mais ce que tu viens de dire là, je sors de le faire entendre au Vatican. Le Pape ne m'a pas compris.

— Et si nous vous comprenons, nous, monseigneur, et si nous voulons éloigner de sa tête vénérée le fer de la persécution, qui nous en empêchera ? Les Romains sont abâtardis, répète-t-on. Prince de l'Église, mesurez de l'œil Pietro-Paolo, vous qui, par expérience, savez ce que c'est qu'un peuple en insurrection. Cinquante mille hommes comme moi sont prêts à se lever à votre voix dans la Ville et dans les Légations, et dites si, avec une croisade ainsi commencée, entraînant bientôt après elle toute l'Europe chrétienne, il vous paraît si difficile de résister aux démagogues.

L'archevêque de Nicée tressaillit, mais reprenant bientôt sur son cœur l'empire qu'une telle proposition lui faisait perdre, mais étouffant dans le secret de son âme ses plus intimes pensées, le songe qui devait tant sourire à sa brûlante activité :

— Si j'étais gouverneur de Rome et des États de l'Église, dit-il d'une voix triste, ah ! sans doute l'Italie courrait aux armes et enfanterait de nouveaux Pierre l'Hermite. Sur tous les points, alors, nous verrions ce que peut la foi contre l'athéisme ; mais j'ai besoin de réfléchir, et demain....

— Demain, dites-vous, monseigneur! en révolution demain n'existe pas. Je me recommande donc aux prières de Votre Grandeur.

Et, saisissant son manteau, Pietro-Paolo, par un mouvement rapide, le jette sur ses épaules. Il recule de quelques pas vers la porte. Tout à coup il se rapproche de l'abbé Maury, et, avec une accentuation fébrile, il laisse tomber une à une ces paroles de regret ou plutôt de défi :

— Archevêque, demain est-il toujours votre dernier mot ?

— Oui, murmure l'abbé Maury. Je ne puis rien faire sans autorisation ; ce serait usurper le pouvoir.

— Que Dieu alors, s'écrie Pietro-Paolo, protége son Église et son Pontife, car tous deux sont livrés à la merci de leurs ennemis! Rome sera bientôt la conquête d'un nouvel Attila.

Le Transteverin disparut à ces mots.

Le jour suivant, prêtre fidèle à ses serments, comme il avait été sublime orateur, l'abbé Maury racontait à Pie VI cet entretien, dont l'inutile résultat avait dû coûter tant de combats à son âme. Pie VI l'écouta mélancoliquement, et il dit :

— Vénérable frère, vous avez agi avec une sagesse digne de tout éloge. Les circonstances sont pénibles, et la proposition de mes dévoués sujets était la ruine ou le salut de Rome.

— Votre Sainteté, réplique l'abbé Maury, interrompant le Pape, me permettra bien de lui avouer en secret que c'était plutôt l'une que l'autre.

— Nous le croyons ainsi que vous, archevêque de Nicée; mais quand la persécution frappe à leur porte,

les héritiers des martyrs ne doivent pas la repousser les armes à la main. Pour ne mettre aucun tort de notre côté, et pour donner satisfaction au gouvernement français, dont les iniquités et les provocations ont plutôt l'air d'un calcul que d'un entraînement, nous punirons les coupables; c'est notre devoir. Fasse le ciel que parmi nos Romains si dévoués, notre justice ne trouve que des innocents !

— Je le souhaite aussi ardemment que Votre Sainteté, reprend Maury. Dans tous les cas, je recommande à son indulgence Pietro-Paolo, le Transteverin.

— Ses mains, m'avez-vous dit, ne sont pas couvertes du sang de ce malheureux Basseville. Il a cru l'Église plus militante et plus forte qu'elle ne doit l'être en réalité. Que le Ciel lui pardonne ainsi que nous-mêmes nous lui pardonnons! Portez-lui ces paroles de paix; mais notre cardinal secrétaire d'État a ordre de poursuivre. Il faut donc que Pietro-Paolo disparaisse. C'est vous qui avez reçu ses confidences; c'est sur vous que je compte pour l'arracher à notre justice souveraine.

Une heure après cette entrevue, l'archevêque de Nicée frappait à la porte de Pietro-Paolo.

C'était une bien pauvre demeure que celle du Transteverin. Un grand christ de bois grossièrement sculpté, quelques filets de pêcheur et un grabat au-dessus duquel, inévitable protectrice, apparaissait la Madone des anges, en formaient tout l'ameublement. A la vue du prélat, Pietro-Paolo s'élance vers lui, la figure rayonnante d'une joie inespérée.

— Je viens, dit l'abbé Maury avec une émotion que les souvenirs de la nuit faisaient facilement com-

prendre, donner à Pietro-Paolo, d'au delà du Tibre, un conseil plus sage peut-être que celui dont naguère il s'était fait l'interprète auprès de moi.

— Tant pis pour l'Église, monseigneur!

— Pietro-Paolo, continue l'archevêque, j'ai vu le Saint-Père. Il croit que le sang du citoyen Basseville crie vengeance; il n'est pas en droit de la refuser. Mais ce sang n'a pas souillé vos mains; seulement vous en avez tiré parti pour opposer révolution à révolution. C'était une noble pensée qui fera longtemps mon orgueil, une grande leçon donnée aux rois par leurs sujets. Le Pape n'est pas en mesure d'écouter de pareils vœux, et moi, à mon sacre, j'ai juré, à ses pieds, obéissance au Saint-Siége. Les meurtriers de l'envoyé républicain seront poursuivis et condamnés. Vous, Pietro-Paolo, qui avez eu confiance en moi, et qui n'êtes que moralement coupable, je viens vous sauver; Pie VI m'en a donné le pouvoir.

— J'aurais pu me sauver moi-même, Excellence, mais dès que Sa Sainteté daigne s'occuper du plus respectueux et du plus humble de ses enfants, que sa volonté s'accomplisse! Je remets mon sort entre vos mains.

— Eh bien! Pietro-Paolo, il faut que l'abnégation soit entière, que le sacrifice soit complet. Vous vouliez, par les armes, arracher la Ville sainte aux malheurs qui la menacent, délivrez-la par la prière. Il y a dans votre cœur, que vous m'avez ouvert avec tant de franchise, tout ce qu'il faut pour faire un père de l'Église ou un confesseur de la foi. Renoncez au monde, afin d'appartenir à Dieu seul, dont vous êtes l'un des élus. Maintenant laissez-vous conduire par

moi, ainsi que cette nuit j'aurais été heureux, je vous le jure, de me laisser guider par vous, si je n'avais écouté que mes inspirations.

Le Transteverin ne balança pas. Sans articuler une parole, il saisit le christ suspendu au mur de sa chaumière, et le plaçant sous son manteau avec l'image enfumée de la Madone :

— Je suis à vos ordres, monseigneur ; où faut-il aller ?

Ce fut la dernière parole que l'homme prononça. Quelques jours après, Pietro-Paolo, caché sous la robe grossière d'un pauvre franciscain, avait oublié pour les sciences et les ardeurs du ciel son ignorance et son courage de la terre.

Ses prévisions se réalisèrent pourtant. Rome eut ses années de souffrance, ses siècles de tribulation ; et le souverain pontife Pie VI hérita de la captivité et du martyre.

L'Église se débattait donc sous les sarcasmes de l'athéisme triomphant et sous le sabre des sophistes enrégimentés que la Convention et le Directoire lançaient sur l'Europe, après les avoir corrompus par les leçons des faux sages.

Renfermé dans l'obscurité d'un cloître, Pietro-Paolo, qui n'avait encore du chrétien que la force, retrempait son âme, et ravivait sa foi dans les sources de science divine dont il était entouré. Il apprenait, au milieu du désert que la Religion faisait autour de lui, les mystères inconnus du cœur humain ; il étudiait les passions du monde. Après les avoir comprises, il préparait ses armes pour les combattre.

Ce n'était plus le brillant Transteverin, l'athlète

populaire, dont la sauvage éloquence aurait pu soulever tout un peuple, et qui, dans une nuit de sinistre mémoire, apparut à l'abbé Maury comme l'un de ces génies incultes que façonnent aux grandeurs et à l'enthousiasme les révolutions qu'ils enfantent. Au fond de la studieuse solitude qu'il s'était choisie, Pietro-Paolo avait dépouillé le vieil homme. Tandis que le pied des conscrits français foulait la terre sacrée du Capitole, devenue une annexe de l'empire napoléonien, comme pour servir de revanche aux Gaulois de Brennus, Pietro-Paolo, enseveli dans ses ascétiques pensées, plongé dans l'immensité de ses études, n'avait que des vœux et des prières pour conjurer les tempêtes qui agitaient la barque de saint Pierre.

Oublié du monde, mais heureux de cet oubli, il vécut ainsi pendant vingt ans de cette vie toute de contemplation, toute de sacrifices intérieurs. Après avoir épuisé les livres, appris toutes choses et sondé jusque dans ses plus secrètes profondeurs les abîmes du cœur humain, un bruit de la terre arrive un jour à ses oreilles.

On annonce dans Rome que le souverain pontife Pie VII a vu briser les fers dont un conquérant l'a chargé, que bientôt le père sera rendu à ses enfants, et que de nouveaux temps de gloire, après quelques heures de persécutions, attendent encore la cité sur laquelle Dieu a bâti son Église.

A cette nouvelle Pietro-Paolo chante au Seigneur l'hymne de reconnaissance. Il se dérobe pour la première fois à la gravité de ses travaux théologiques. Il va sous un soleil d'Italie, qui semble encore s'être fait plus radieux pour éclairer la marche triomphale

du pasteur rentrant dans sa Rome qui tressaille d'allégresse, il va se mêler aux flots populaires, entourant de leur amour, pressant de leurs hommages, saluant de leurs acclamations le miraculeux retour de Pie VII.

Qu'elle fut belle cette fête de tout un peuple se précipitant sur la route jonchée de fleurs que devait parcourir le souverain Pontife! Il avait annoncé sa délivrance aux Romains « et le désir qu'il éprouvait de les serrer contre son sein, ainsi qu'après un long et douloureux pèlerinage un tendre père presse étroitement sur son cœur des enfants bien-aimés [1] ».

Pour répondre à cette touchante allocution du vieillard couronné, Rome entière s'était élancée à sa rencontre; puis, enlevant presque dans ses bras la splendide voiture où il pleurait et bénissait, Rome entière le portait en triomphe, à travers les vieilles voies sacrées qui, même au temps de leurs Consuls vainqueurs du monde, n'avaient jamais été ébranlées par de telles démonstrations d'allégresse. Tous les rangs, tous les sexes, tous les âges confondus sur la route de Ponte-Mole, faisaient retentir le même cri :

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » disaient ces trois cent mille voix de Catholiques, et, par l'organe de ses prêtres, l'Église, qui avait tant souffert de son long veuvage, répétait aux échos du Monte-Mario le glorieux Hosanna.

Peu de jours se sont écoulés depuis cette solennelle entrée, lorsqu'une chaise de poste, couverte de poussière et escortée de carabiniers pontificaux, s'arrêtè

[1] Proclamation de Pie VII aux Romains, à la date du 4 mai 1814.

au milieu d'une belle nuit d'été à la porte d'un couvent voisin du palais de Monte-Cavallo. Un homme revêtu de la pourpre sacrée descend de cette voiture. Il traverse quelques pelotons de soldats échelonnés en silence autour de la pieuse demeure, et la tête cachée dans un pan de sa soutane rouge, il gravit l'escalier en spirale qui conduit à un appartement réservé. Il y pénètre. Des sanglots entrecoupés s'échappent de sa poitrine.

Le captif est en proie à des tortures de tout genre. Son vaste front, sur lequel retombent en désordre quelques cheveux grisonnants, ses yeux éteints, sa bouche contractée, ses membres tremblants, tout annonce en cette âme des combats, des remords peut-être, ou la dernière phase d'un rêve ambitieux, que sans doute il espérait ne pas voir s'achever entre les murs d'une prison.

Ce rêve avait été bien beau pourtant.

Quand la Révolution française éclata, menaçant de tout engloutir sous les ruines qu'elle amoncelait, il se trouva un prêtre qui prit en main la cause de la vieille société monarchique, qui, chaque jour, sur la brèche, grandissant avec le danger en talent et en courage, sut, à force d'éloquence, arracher des cris d'admiration à ceux mêmes qui combattaient ses doctrines. Ce prêtre, que son génie de dialectique, que ses inspirations de véhément orateur, que son caractère sacerdotal surtout désignaient aux vengeances révolutionnaires, ne laissa jamais faiblir, dans la lutte engagée entre la royauté et la démagogie, son infatigable ténacité, sa parole toujours incisive, toujours colorée, et cette inépuisable fécondité à laquelle les

cris de mort poussés autour de lui semblaient communiquer une incessante ardeur.

Né pour le discours et l'action, puissant tribun, dont Mirabeau redoutait tant les attaques, il s'opposa de toute l'énergie de ses convictions au mal que, sous mille formes de lois ou de décrets, enfantait l'Assemblée constituante. Il défendit les intérêts du peuple, ses intérêts vrais et éternels, contre ses passions du moment. Quand l'émission du papier-monnaie fut discutée, quand ce mot fatal, *la nécessité*, dernière raison de la faiblesse ou de l'impuissance, fut jeté comme argument à la haute sagacité de Maury, le voyez-vous agiter sur l'Assemblée quelques vieux billets du financier Law ? L'entendez-vous s'écrier : « Les voilà ces papiers désastreux, couverts du sang et des larmes du peuple, qui doivent être placés comme des fanaux pour marquer les écueils contre lesquels le vaisseau de la patrie peut se briser ».

L'abbé Maury avait eu, pendant ces trois premières années de luttes parlementaires, tous les genres de courage, toutes les sublimités de dévouement, enfin toute l'intelligence de sa position.

Quand la mission dont il s'était chargé fut accomplie, il se retira du champ de bataille. Rome alors, se précipitant à sa rencontre, l'accueillit avec ces transports de bonheur, le salua avec cette ivresse, qui n'étaient que de la reconnaissance ou de la justice. Le Pape accumula sur sa tête toutes les dignités ecclésiastiques. Pendant quatorze ans il vécut fidèle et honoré dans cette terre d'exil qui pour lui était une patrie.

La gloire du guerrier, que le Souverain Pontife

venait de consacrer dans la vieille basilique de Notre-Dame, fascina le cardinal Maury, comme elle en séduisit tant d'autres. Il le vit, et l'empereur Napoléon triompha de ses scrupules, en lui montrant la religion qu'il rétablissait sur l'autel et la monarchie qu'il installait de nouveau dans les Tuileries sous la sauvegarde de son épée.

Maury, entraîné par ce génie qui se faisait son tentateur, déserta Rome, où, cardinal et archevêque, il représentait en qualité d'ambassadeur la vieille dynastie des Bourbons. Il accourut à Paris, en fut nommé archevêque, et malgré les injonctions, malgré les prières du Pape, même pendant les démêlés de Pie VII avec Napoléon, le prêtre sublime de l'Assemblée constituante prit parti contre l'Église. Il abaissa son indépendance devant le soldat couronné qu'il adorait, il sacrifia sa fidélité pour se faire le Tyrtée épiscopal de celui que, dans ses enthousiasmes bibliques et napoléoniens, il appelait le nouveau Cyrus et l'Alexandre chrétien.

Cette erreur, le fruit de l'entraînement plutôt que du calcul, fut sévèrement punie. C'est pour l'expier que les portes d'un couvent s'ouvraient devant Maury.

Enseveli dans ses désespoirs, il n'a pas encore porté son regard sur l'appartement qui lui est réservé, lorsque, au milieu de la nuit, des pas d'homme retentissent.

Le cardinal, arraché à ses réflexions par ce bruit inattendu, se lève en sursaut. Comme pour prêter à son attitude quelque courageuse résignation, il passe sur ses joues altérées une main qui n'y recueille que des pleurs, et s'adressant à son visiteur nocturne :

— Que me voulez-vous ? murmure-t-il.

Celui qui avait troublé une si pénible solitude était un moine de l'ordre des Franciscains.

L'austérité habituelle de sa figure, ses traits mâles, qu'une longue barbe, blanchissante avant l'âge, rendait encore plus imposants, paraissaient s'être adoucis pour mieux entrer par la compassion dans le cœur du prisonnier. Debout, les bras croisés sur son épaisse robe de bure, le religieux contempla longtemps, dans une morne tristesse, cet homme tombé de si haut. Enfin maîtrisant son émotion :

— Éminence, dit-il d'un ton lent et lugubre, il y a vingt et un ans qu'à pareille heure nous nous sommes rencontrés, face à face, dans une nuit qui ouvrait à la sainte Église, notre mère, tout un avenir de tribulations, tout un passé de martyre. La pourpre romaine n'environnait pas encore vos reins, mais à mes yeux vous étiez grand de toute la force d'abnégation chrétienne que je vous supposais. Alors, au nom de mes frères d'au delà du Tibre et du quartier des Monts, je vins vous apporter dans un palais la preuve de mon admiration, l'hommage de notre estime. Ignorant Transteverin que j'étais ! Je pensais qu'une main d'homme pouvait sauver l'Arche sainte. Dieu ne l'a point permis ; mais ce qu'alors des vœux dignement interprétés vous empêchèrent d'entreprendre pour la Ville, vous l'avez fait pour moi, jeune homme inexpérimenté qui me jetais, tête baissée, dans les révolutions, afin d'en arrêter les fléaux destructeurs, comme si au-dessus de nous il n'y avait pas une puissance tirant le bien du mal, une voix ordonnant aux flots irrités de s'arrêter à un signe et de protéger, au milieu des

abîmes, le berceau sur lequel repose le Moïse qui féconde la terre de promission.

— Vous êtes donc Pietro-Paolo! s'écrie Maury se précipitant dans les bras du moine.

Ils se tinrent longtemps embrassés dans de muettes étreintes. Le cardinal Maury le premier s'arrache à ces témoignages d'amitié. Un rayon d'espoir traverse son cœur. Il saisit entre ses mains fiévreuses la main froide du Franciscain.

— Mon père, disait-il comme si tout à coup il eût reconquis ses énergiques passions d'autrefois, mon révérend père, je sais que par votre profonde piété et par vos lumières, vous possédez la confiance du souverain pontife Pie VII. Puisqu'il vous députe vers moi, moi qui vous ai gagné au ciel, le Pape ne veut pas me perdre. Ah! dites-lui que le repentir me tue, que, prosterné à ses pieds, je n'aspire plus qu'à la triste gloire de confesser de déplorables erreurs; dites bien au cardinal Consalvi, qui m'aima tant, que je puis encore rendre à l'Église d'importants services, et expier ainsi des erreurs que ma conscience a toujours sévèrement jugées.

— Je le crois avec autant de sincérité que Votre Éminence. Notre seigneur le Pape en est aussi persuadé, sans doute, que le serviteur de Sa Béatitude. Le cardinal secrétaire d'État n'en a jamais douté; mais il y a des jours dans la vie qui doivent être marqués par de lugubres épreuves. Après avoir confondu avec Votre Éminence, dans un même sentiment d'affection, une tristesse bien vive, une amertume plus poignante que le stylet du Transteverin, qu'il me soit permis de m'acquitter de la mission dont le Pape

m'a chargé, espérant peut-être que les paroles d'un ancien ami en adouciraient la rigueur.

A ces mots, Maury, frappé à l'âme d'une affreuse pensée, pâlit comme si la mort l'enveloppait de ses ombres. Et roidissant sur son cœur ses bras qui voudraient en comprimer l'agitation :

— Parlez, mon père, j'écoute, fit-il d'une voix péniblement accentuée.

— Le deuil que je vous apporte parlera plus éloquemment qu'un humble religieux de l'ordre de saint François d'Assise.

En achevant ces quelques mots, Pietro-Paolo déployait sous les yeux du cardinal les bas de laine noire, le *berrettino* noir, le manteau de drap noir qu'il fallait échanger contre la robe brillante et la calotte rouge dont il était revêtu depuis vingt ans.

Le cardinal comprit ce langage muet. Il détourne son regard de ces habits d'une vulgaire simplicité, mais qu'au temps de son éloquente carrière il avait rendus si glorieux. Il se dépouille de la pourpre sacrée. Il enlève de son cou la chaîne d'or qui suspend la croix épiscopale dont, à force d'obéissance aux ordres, souvent même aux désirs encore inexprimés de l'empereur Napoléon, il a compromis l'éclat. Sa main droite frémissante arrache l'anneau pastoral qui orne sa main gauche.

Lorsque tous les sacrifices sont consommés, lorsque ses yeux, qui ne peuvent plus retenir des larmes brûlantes, ont contemplé ces splendides vêtements :

—Voici, mon révérend père, dit-il, avec une dignité pleine de calme, voici les insignes dont, pour quelques luttes difficiles, soutenues par moi en faveur de

l'Église et de la Monarchie, le souverain pontife Pie VI a daigné honorer un prêtre sorti comme vous des rangs du peuple. De l'ancien archevêque de Nicée, du ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le roi de France, de l'archevêque de Montefiascone et de Corneto, du prélat administrateur du diocèse de Paris, du grand-croix de la Légion d'honneur, du membre de l'Académie française, du haut dignitaire couvert de tous les insignes des ordres les plus illustres de l'Europe, du cardinal-prêtre de la sainte Église romaine au titre della Trinita del Monte-Pincio, il ne reste rien qu'un souvenir, un souvenir peut-être de trahison ou de coupable condescendance. Je ne suis plus maintenant que l'abbé Maury, abandonnant son village de Valréas et le Comtat Venaissin pour aller tenter fortune à Paris. Je me regarde dans mon abaissement; je vous admire, Pietro-Paolo, dans vos grandeurs méritées, et il ne me reste plus qu'à répéter avec le psalmiste : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.*

A pas précipités et inégaux il parcourait l'appartement destiné à lui servir de prison. Et, de temps à autre, de grosses larmes s'échappaient de ses yeux. Tout à coup, il s'arrête comme frappé d'une nouvelle pensée, et avec sa mobilité d'imagination et son exubérance de paroles :

— Savez-vous, mon père, tous les combats qu'il m'a fallu livrer, afin d'arriver à la conquête d'un nom ? Savez-vous tout ce qu'une ambitieuse patience m'a fait dévorer d'angoisses à partir du jour où je m'échappai de l'échoppe de mon vieux père le cordonnier, jusqu'au moment où Jean-Siffrein Maury parvint à sortir de l'obscurité, jusqu'à l'époque où

après m'être placé, par le précepte, quelques-uns ajoutent par l'exemple, à la tête des orateurs chrétiens de mon siècle, je me trouvai, sur la brèche de la tribune, en face de Mirabeau et de cette immense révolution qu'il portait en lui. Il y avait là des passions débordées, des génies de désordre. Seul avec Cazalès, enseveli dans sa glorieuse fidélité et mort plus heureux que moi, je luttai d'énergie et de conviction, essayant à chaque pierre brisée de l'édifice social de rattacher une nouvelle pierre. Le ciel ne l'a pas voulu. Vous avez beaucoup étudié, révérend père. Moi aussi, j'ai consumé de longues veilles à pâlir sur les livres; mais moins sage que vous, de la science divine je me suis forgé des armes humaines. J'ai convoité les applaudissements de la terre. Séduit par les flatteuses déceptions du pouvoir, je fus traître à mon souverain et parjure à l'Église. J'ai usé la gloire de l'orateur, comme Napoléon, mon héros perdu, avait usé la gloire du guerrier; et maintenant tournez les yeux sur l'île d'Elbe. Voyez ce qui reste du Cyrus moderne, dont mes mandements célébrèrent les conquêtes homériques! Ici, dans ces quelques pieds carrés, qui recueilleront peut-être mon dernier soupir, contemplez ce vieillard de soixante-huit ans, dépouillé de tous ses honneurs, dégradé comme un soldat indigne, et dites-moi ce que sont les vanités humaines et tout ce néant de périssables grandeurs?

— Peu de chose, mon frère, en comparaison de l'éternité, reprit le Franciscain.

— Et ainsi que Marie, la sœur de Marthe, continue le cardinal, vous choisissez la meilleure part, qui ne vous sera jamais ôtée. Vous faites sagement, révérend

père, car, sur la fin de vos jours, vous ne vous préparez ni de cuisants remords ni d'implacables tortures. Annoncez à notre seigneur le Pape, dont j'ai trahi la confiance, que fils respectueux, que prêtre pénitent, je m'humilie sous la verge qui me frappe avec justice. Dites-lui que je me soumets à ses ordres, quelque rigoureux qu'ils puissent être, et que, dans cette prison, je vais chasser loin de moi toute terrestre pensée et ne m'occuper que du soin de mon salut éternel. Ma tête a heurté contre la gloire. La chute est profonde; mais, sans vouloir rechercher si d'autres, aussi élevés, plus élevés peut-être que moi en dignité n'ont pas bronché là où j'ai fléchi, je m'humilie dans le repentir et me réhabiliterai par l'obéissance.

Se rapprochant à ces mots du religieux, dont le visage, amaigri par des austérités volontaires, était ému d'une respectueuse compassion :

—Sur un ordre verbal de Sa Sainteté, reprit-il avec douceur, je me suis dépouillé de tous mes honneurs et de tous mes titres. Comme dernier souvenir de ce que j'ai fait et de ce que j'ai été, il ne me reste qu'une lettre : la voici, mon père. Elle me fut adressée par le meilleur et le plus malheureux des monarques, par Louis XVI. Pour tous les deux, aujourd'hui, c'est un testament. Lisez-la, Pietro-Paolo, et dites si le cardinal Maury, prisonnier maintenant, doit s'en séparer.

Le Franciscain prit avec vénération cette lettre du Roi-martyr, et il lut à haute voix :

« 3 février 1791.

» Monsieur l'abbé, vous avez le courage des Ambroise, l'éloquence des Chrysostome; l'estime des gens de bien vous environne. Comme un autre Bossuet, il vous est impossible de transiger avec l'erreur, et vous êtes, comme le savant évêque de Meaux, en butte à la calomnie. Rien ne m'étonne de votre part. Vous avez le zèle d'un véritable ministre des autels et le cœur d'un Français de la vieille monarchie. Vous excitez mon admiration ; mais je redoute pour vous la haine de nos ennemis communs. Ils attaquent à la fois le trône et l'autel, et vous les défendez l'un et l'autre. Il y a quelques jours, sans votre imperturbable sang-froid, sans vos ingénieuses reparties, je perdais un Français totalement dévoué à la cause de son pays et de l'Église, un de ses défenseurs les plus éloquents. Daignez songer que nous avons besoin de vous, que vous nous êtes nécessaire, et qu'il n'est pas toujours bien de s'exposer inutilement à des périls certains. Usez avec modération de ces talents, de ces connaissances, de ce courage dont vos amis et moi tirons vanité. Sachez temporiser ; la prudence est ici bien nécessaire ; votre roi vous en conjure, trop heureux s'il peut un jour s'acquitter envers vous et vous prouver sa reconnaissance, son estime et son amitié.

» Louis. »

— Vous l'entendez, interrompt Maury, dont le cœur se dilatait à cette lecture, le reportant à un glorieux passé. Vous l'entendez, mon père. Cette lettre, que j'ai conservée aussi précieusement qu'un avare garderait un trésor, n'est jamais sortie de mes mains.

C'est un éloge de ma vie, une justification anticipée peut-être. Aujourd'hui c'est un motif de plus pour m'humilier sous la main qui me punit. Les conseils du Roi-martyr ne seront pas perdus pour un prêtre. Si la Religion ou la Monarchie ont encore besoin du faible appui d'un vieillard, je saurai, dans la pénitence qui m'est imposée, puiser un nouveau courage et me soumettre sans murmurer à l'épreuve que le Pontife me fait subir.

L'abbé Maury tint parole.

Après quatre mois de captivité dans le château Saint-Ange, et six autres mois de retraite passés à Saint-Sylvestre, la miséricorde pontificale s'étendit sur sa tête. Ce fut à Pietro-Paolo qu'il dut ces grâces, à Pietro-Paolo qui, dans la modeste cellule où le Sacré-Collége venait chaque jour invoquer sa vertu et consulter sa science, n'avait jamais oublié cette heure d'une nuit fatale, où l'ancien archevêque de Nicée disposant de son avenir, donna pour frein aux dérèglements de son imagination l'autorité de l'Église et la puissance du Calvaire.

Bien des années se sont écoulées depuis ces événements. Que d'ambitions sans talents, que de fortunes politiques sans services rendus elles ont entraînées dans le gouffre où maintenant surnage à peine la mémoire de Jean-Siffrein Maury! Que d'hommes elles ont vu passer, sacrifiant leur honneur ou leur conscience pour conquérir l'une de ces gloires d'un jour qui s'évanouissent au souffle des caprices populaires, ou sous la main d'une justice humaine, rapide précurseur de celle de Dieu.

Pietro-Paolo, ce Transteverin aux passions ardentes

comme le soleil d'Italie, à l'esprit inculte, et dont d'étranges circonstances firent une des lumières de la Catholicité, connaissait bien la vanité de toutes ces éphémères grandeurs. Que sa bouche était éloquente lorsque, près de la tombe où gît le célèbre orateur rival de Mirabeau, il vous montrait du doigt le chapeau rouge de cardinal, gravé sur un pilier d'une église de Rome, sans nom, sans épitaphe, et qu'il vous disait avec un accent d'indéfinissable tristesse :

— C'est là que l'abbé Maury dort de son sommeil éternel !

Pietro-Paolo, qui n'a jamais compris de quoi l'on peut être ambitieux dans un siècle où rien ne dure, Pietro-Paolo, que les honneurs ecclésiastiques dont il est revêtu n'étaient pas encore venus surprendre dans sa solitude bien-aimée, avait assisté le cardinal à ses derniers combats. Il avait suivi cette lente agonie qui, même avant le trépas, décomposa les traits du moribond ; il l'avait vu mourir le 11 mai 1817.

Cette image de l'ambition déçue aux prises avec l'éternité, ce souvenir d'un remords qui fut aussi grand que l'éloquence du terrible athlète, étaient profondément gravés dans l'âme du Transteverin, aujourd'hui presque octogénaire. Et rien qu'à l'entendre, après tant d'années écoulées et de révolutions successives, parler sur la pierre couvrant les cendres du cardinal Maury, on ne peut encore s'empêcher de prendre en pitié les sublimes conceptions, les gigantesques travaux, les lucratives palinodies et les magnifiques dignités que rêve l'homme en échange de son devoir, de son bonheur, et surtout de celui des autres.

UN EXÉCUTEUR

DES

HAUTES ET BASSES OEUVRES LITTÉRAIRES.

I

Un waggon de troisième classe d'un train omnibus vient, dans la gare du chemin de fer de Paris à Angers, de se fermer sur un homme revêtu d'habits de deuil, qui, avant de s'élancer au marchepied, a fait monter trois enfants couverts de deuil, eux aussi; puis, aux derniers sons de la cloche et au premier coup de sifflet du conducteur, la locomotive souffle et hennit. Le convoi s'ébranle, il marche, il court, il vole et emporte déjà à travers les riantes campagnes arrosées par la Seine, les voyageurs rangés dans les divers compartiments du convoi.

Cet homme qui, entouré de ses trois fils, a attendu en silence l'heure du départ, et dont, au moment des adieux, aucun ami n'a pressé la main, pour hâter le retour ou exprimer un vœu d'heureux voyage, cet homme s'est tristement assis. Après avoir placé autour

de lui les enfants qui imitent son silence, il s'est plongé dans ses réflexions. Aucune parole ne tombe de ses lèvres. Jamais un sourire ne déride son front. Il est sombre comme si chacune de ses pensées était un remords, comme si, dans chaque oscillation de son esprit, il y avait une douleur ou une amertume.

La route était belle, le temps serein, et déjà un soleil de printemps commençait à dorer les moissons. Les objets extérieurs, la nature pleine de séve, les parfums de fécondité dont elle enrichit la campagne, tout cela, qui a tant de charmes pour un Parisien toujours enseveli dans les rues boueuses et privées d'air de la Cité, tout cela était mort pour lui, tout cela ne disait rien à son cœur. Le front caché dans ses mains, ce taciturne voyageur ne laissait à son imagination que le droit de solitude ou de désespoir.

Ses enfants, innocentes créatures dont le plus âgé n'a pas encore dix ans, ne peuvent même, par leurs sourires ou par leurs larmes, l'arracher à ses méditations. Père, il ne répond point à leurs caresses. Homme, on croirait, à le voir immobile devant eux, qu'il n'a dans l'âme aucun sentiment humain, et que, chagrin ou joie, misère ou prospérité, tout doit passer inaperçu devant cette tristesse qui le consume.

Le train arrive à Étampes. En entr'ouvrant la portière, un garçon alerte et empressé fait résonner ce mot qui retentit si doucement aux oreilles des voyageurs:

— Messieurs, au buffet, vous avez vingt minutes.

— Je n'ai pas faim, répond brusquement cet homme; et retenant avec une fébrile vivacité l'aîné de ses fils qui s'est déjà précipité sur le marchepied du waggon :

— Pendant la route, mon pauvre Henri, lui dit-il, il faut te condamner comme moi aux privations et à la souffrance, car j'ai faim, et pas d'argent pour payer un déjeuner.

A ces mots, il tire d'une espèce de havre-sac en toile peinte quelques morceaux de pain dur qu'il partage entre les trois petits infortunés, et comme si, pour respecter le peu de vivres qu'il leur avait été permis de recueillir, il eût voulu imposer silence à ses besoins :

— Henri, dit-il, descends avec tes frères et jouez sous la gare, en déjeunant.

Les enfants mirent à profit le conseil de leur père, et en broyant sous leurs dents le pain qu'il leur avait distribué, ils jouèrent, aussi gais, aussi insouciants que s'ils sortaient de la table la plus splendidement servie.

Le voyage dura dix heures. A chaque halte, la scène que nous venons d'avoir sous les yeux se renouvela dans le waggon. A chaque halte, le père s'arracha à ses afflictions pour répéter les mêmes paroles ; ce furent les seules que ses enfants entendirent pendant la route, les seules qui brisèrent le silence auquel il paraissait s'être condamné.

A l'entrée d'un village non loin d'Angers, le convoi s'arrêta. Un profond soupir s'échappe de la poitrine du malheureux. Il réunit sous sa main les différents effets qu'il a égarés dans le waggon, et se précipitant sur la portière avec un indéfinissable sentiment de bonheur :

— Allons, mes enfants, murmure-t-il, nous voici au terme du voyage !

Et il tombait dans les bras d'un vieux prêtre accouru à sa rencontre, et tous deux pleuraient.

— Du courage! de la résignation surtout, dit le curé en rompant enfin ce silence d'anxiété. Il t'en faut beaucoup, mon cher Astier, pour supporter les chagrins qui t'accablent; mais Dieu est bon, et dans ce village où je suis si tristement heureux de te recueillir avec ta jeune famille, sois bien persuadé que sa providence ne nous abandonnera pas.

— Je le crois, mon oncle, interrompit Astier, je l'espère surtout; car maintenant ce n'est plus pour moi que je veux vivre, c'est pour ces orphelins que Louise a confiés à notre garde.

Comme si ce nom de Louise eût réveillé dans l'âme du prêtre quelque souvenir de désolation, de nouvelles larmes s'échappèrent de ses yeux.

Après avoir, avec un douloureux effort, pressé sur son sein les trois petits enfants qui lui étaient présentés :

— Vous devez tous, reprit-il, avoir besoin de repos. Suivez-moi : mon presbytère n'est pas grand; son revenu devient de jour en jour plus modique; mais je te l'avais dit et répété: Quand tu seras affligé, accours frapper à ma porte. Tu es venu sans elle et avant le temps ; que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Sur les pas du vieillard, qui ouvrait la marche, ce père, accompagné de ses trois enfants, se dirigea vers la maison curiale.

C'était une bien modeste habitation que ce presbytère, une maison presque en ruines; d'un côté appuyée à l'église, de l'autre ouvrant ses fenêtres basses sur le cimetière; une maison où tout était pau-

vre, où tout était suranné comme le locataire viager, et où néanmoins, sous un luxe admirable de propreté, disparaissaient les vestiges de la misère.

Lorsque le curé eut introduit ses nouveaux hôtes dans la salle enfumée où se dressait une table servie presque avec une certaine recherche d'abondance, et où déjà étaient jetés sur les carreaux désunis quelques grossiers matelas, comme pour indiquer que là ils trouveraient l'hospitalité et le sommeil :

— Astier, dit-il d'un ton plein de bienveillance, pour vous recevoir tous, je n'ai point tué le veau gras, car tu n'as été que l'enfant prodigue de ton imagination. Je suis aujourd'hui ton seul ami; mais j'ai tant souffert de tes chagrins, j'ai été si triste de ta douleur, j'ai pris une part si active aux souffrances de notre chère Louise, qu'en te recevant sous mon toit, j'ai voulu te prouver que l'âge n'avait point changé mon cœur. Je suis toujours le même pour toi. Pour toi, j'ai la même affection, et tes calamités de Paris ne l'effaceront pas de mon souvenir. Sois ici ce que tu étais il y a treize ans, lorsque le désir de te créer un nom, lorsque la fatale ambition qui t'a dominé ne t'était pas encore montée à la tête comme une fièvre ardente, et tous ensemble tâchons d'arranger notre vie afin de mourir, ainsi que Louise, dans l'espérance d'un meilleur avenir.

Astier était profondément ému. Sur sa figure pleine d'expression, mais altérée par les fatigues du cabinet, mais chargée de rides précoces, fruit de longues veilles dévorées dans les amertumes de la pensée ou dans les tourments du besoin, on lisait un désespoir

dont tant de douces paroles commençaient à calmer l'irritation.

Ses yeux noirs qui flamboyaient sous des sourcils grisonnants, son front chauve, son attitude tour à tour craintive ou passionnée, et ce silence qu'il ne rompait que par intervalles comme pour ne pas donner à son oncle le droit de l'accuser d'insensibilité, tout en lui exprimait un douloureux désenchantement, tout tendait à révéler des blessures morales qu'il n'était plus guère permis aux consolations humaines de cicatriser. Cependant le prêtre, avec de cordiales paroles, avec d'affectueux reproches, essayait de faire rentrer l'espérance dans cette âme qui l'avait rejetée comme un impuissant palliatif.

— Oui, disait-il en servant à sa table les trois enfants qui s'y étaient assis avec joie, oui, mon ami, la vie de Paris, l'existence de l'homme de lettres, vie de déceptions et de troubles, existence mélangée de passions et de désordres, ne convenait point à tes goûts; elle ne pouvait jamais s'accorder avec ton caractère. Malgré mes conseils, au mépris de mes pressentiments, si malheureusement justifiés, tu as voulu tenter la fortune, et la fortune t'a trahi. Tu as frappé à la porte de la célébrité, et la célébrité n'a pas daigné t'ouvrir. Maintenant te voilà tel que je t'ai souvent vu en songe, pâle et abattu, morose et découragé.

— Et n'y aurait-il pas de quoi, mon oncle, interrompit vivement Astier, désespérer le plus hardi courage, ébranler la fermeté la plus audacieuse? Tous les malheurs à la fois, toutes les hontes dans un jour, et tout cela pendant que la pauvre Louise ago-

nisait, tout cela presque sur son cercueil que la misère entr'ouvrait !

— C'est une terrible leçon que tu as reçue là, mon enfant. Dieu sans doute te la réservait, en punition de tes orgueilleuses pensées d'autrefois. Elle est venue comme la tempête, elle a fondu sur toi, sur ta jeune femme, sur tes petits enfants, avec la rapidité de la foudre.

— S'il en était ainsi, je ne me plaindrais pas, je crois. Si Louise, durant notre union, eût goûté quelques heures de félicité, si sans cesse elle n'eût été en proie à la misère dont mes travaux de tout genre ne l'ont que momentanément tirée, oh ! j'aurais encore par devers moi une consolation ou une espérance ; je me dirais : Louise a eu de beaux soleils avant l'orage ! Mais cet aveu, je ne puis me le faire, je ne puis vous l'adresser à vous-même, car elle est morte en me maudissant peut-être. Elle aura eu raison.

— Mais dans ses lettres, mon ami, Louise ne m'a toujours parlé de toi qu'en termes affectueux et reconnaissants. Elle t'aimait, je ne puis donc concevoir un pareil langage.

— Si vous saviez tout, vous ne vous exprimeriez pas ainsi. Oui, Louise m'aimait, et moi je l'ai toujours chérie ; mais en ménage, à Paris surtout, ce n'est pas assez pour être heureux. J'ai senti cela plus vivement qu'elle. Afin de lui cacher nos besoins sans cesse renaissants, j'ai perdu mon avenir et étouffé mon nom.

— Je ne te comprends pas, mon enfant.

— Eh bien, vous allez me comprendre. L'histoire de ces onze années de ma jeunesse si fatalement dé-

pensées vous en dira plus que toutes mes paroles. C'est une triste confession que je vais commencer. Elle est nécessaire pourtant. Peut-être servira-t-elle à mettre un peu de calme dans mes idées, et quelque repentir dans mon cœur.

Après avoir couché ses enfants, dont la fatigue inclinait les têtes sur la table que leur appétit avait allégée :

— Il fut un temps, mon oncle, où l'avenir était bien beau pour moi. C'était un rêve sans terme comme sans trouble, un rêve où tout se parait du prisme le plus décevant, où toutes les illusions venaient les unes à la suite des autres exciter mon ambition et flatter mes instincts de jeune homme. Vous souvenez-vous avec quelle ardeur, dans la chaumière à moitié incendiée de mon père, le vieux et noble soldat de la Vendée, je m'enthousiasmais pour des écrivains qui, vus à travers la gloire des journaux, m'apparaissaient couronnés d'une auréole d'immortalité ? Comme je m'associais à leur puissance ! Comme j'étais fier de leurs triomphes ! avec quelle abnégation je soumettais mon intelligence au caprice de leurs pensées et à l'entraînement de leur exemple ! Jamais peut-être imagination plus active, tête plus bouillonnante, n'a cherché à se faire jour, et n'a voulu percer la mystérieuse enveloppe qui parfois cache un nom au génie ou à la postérité.

Dans ce presbytère dont je dédaignais les humbles félicités, dont je repoussais le monotone bonheur; là, entouré de votre amour qui ne me suffisait pas, de vos livres dont j'avais dévoré la science, des doux soins de Louise qui n'était pour moi qu'une sœur tendrement aimée, avez-vous gardé souvenir de mon

langage ? langage plein d'extase et d'espoir, ne cédant ni à la raison ni à la réflexion, se laissant emporter par ses idées comme un autre homme par ses passions, mettant toujours l'inconnu à la place du connu, substituant les songes insensés d'un malade à la froide sagesse du médecin, et courant d'erreur en erreur, d'abîme en abîme, comme un aveugle essaye de diriger la marche de ceux qui n'ont pas été frappés de cécité.

J'étais enthousiaste alors. Je m'enflammais et pour la poésie qui trouvait des échos jusque dans ce village, et pour les grandes renommées d'orateurs politiques, d'habiles historiens, d'ardents publicistes dont les feuilles publiques faisaient chaque jour l'apothéose. J'aurais voulu brusquement, sans transition, passer de mon obscurité native, de cette obscurité pesant comme un fardeau sur ma conscience, à cette publicité qui venait si doucement bruire à mes oreilles. Et vous, mon oncle, assis là, à ce même foyer dont vous n'avez jamais déserté l'hospitalité, vous me disiez les déceptions du monde, les injustices des partis, les faux jugements de la multitude, les calomnies des contemporains, les iniquités de l'histoire; puis, avec les armes de la raison et de l'expérience, vous m'indiquiez les écueils sur lesquels tant de jeunes ambitions firent naufrage. Je m'en souviens encore : à tant de conseils dictés par votre prévoyante tendresse, je n'avais à opposer qu'un funeste égarement, que de vagues désirs, que d'ardentes inquiétudes. Vos prières ainsi que vos ordres n'en pouvaient calmer l'impatience.

L'âge arrivait pourtant, et avec lui l'attrait des passions, l'ivresse de cette gloire littéraire dont je

m'étais bercé. Je lisais dans les livres qu'il y avait des hommes qui, avec une épée, avaient changé la face du monde. L'Europe était en paix. Avec une plume, je crus qu'on pourrait renouveler un pareil prodige. Ces liens dans lesquels j'étais garrotté comme un criminel, cette obscurité qui m'entourait ainsi qu'un vêtement incommode, cette vigilance de tendresse dont vous faisiez un rempart à mon aveuglement, tout me devenait à charge, tout me pesait. Il me fallait l'espace et l'air, le grand jour de la publicité et les émotions des triomphes littéraires, émotions de théâtre, émotions de forum, émotions d'académie. Tout me semblait enivrement et félicités, tout excepté le calme de cette retraite, tout excepté les paisibles jouissances qui m'étaient réservées autour de cet humble hameau.

Je fis part à Louise de mes tourments et de mes espérances. La pauvre enfant n'avait plus l'énergie de consoler les uns et de combattre les autres. Elle s'y associa.

II

Vous qui n'avez jamais vu Paris qu'à travers le prisme des récits ou sous l'impression des désenchantements qu'il amène, vous ne pouvez vous rendre compte de tous les bonheurs que, pendant les premières heures de mes illusions, le séjour de cette ville apporta dans mon existence. Je m'enivrais de ma gloire future. Je l'escomptais dans mes ravissements. Persuadé qu'avec un travail assidu et qu'à l'aide d'un talent ne demandant pas mieux que de briser ses premières entraves, on parvient à tout,

j'allai mettre tout cela sous la protection de quelques-uns de nos grands noms académiques. Ici, dans les bois dont ce village est entouré, j'avais souvent fait retentir ces noms comme un généreux écho. J'écrivis à celui-ci, je me présentai chez celui-là.

De l'un, je reçus une lettre aussi froide que polie.

L'autre refusa de m'accorder une entrevue, sous prétexte qu'il travaillait, qu'il n'était pas visible, et qu'il me ferait écrire pour m'assigner un rendez-vous.

Je ne compris point ces refus. Je ne pus d'abord me les expliquer; mais je cherchai à les expliquer à Louise. Sans me rebuter, je m'adressai à d'autres célébrités.

De ces hommes dont les premiers pas dans la carrière littéraire avaient été hérissés des mêmes difficultés, je sollicitais un moment d'entretien, un regard protecteur, quelque chose enfin qui eût l'air d'un patronage. La plupart me repoussèrent, et, candide que j'étais alors, je ne m'en pris qu'à moi-même de ces exclusions dont j'étais frappé.

La vie littéraire, à Paris, se divise en deux camps bien distincts. Dans l'un, il n'y a que fêtes et bonheur, gloire et profit; dans l'autre, on ne trouve que des misères de toute nature, que des affronts de toute espèce, que des dédains de tous côtés. Pour ceux-ci, la littérature est une mine féconde dont ils savent exploiter chaque filon. Pour ceux-là, la littérature est une chaîne que la faim rive à leur cou, chaîne pesante et cruelle dont ils ne peuvent se détacher. Ce n'est pas le talent qui établit toujours de pareilles distinctions, le talent qui les maintient, le génie ou la science qui les consacre. Le génie, la science et le talent n'ont

rien à démêler dans ces sortes d'affaires. L'intrigue a plus de crédit qu'eux tous; l'audace l'emporte sur l'intrigue elle-même. Le mépris pour l'opinion publique, mépris bien constaté, bien affiché, prédomine même sur l'audace.

Il y a des hommes qui se trouvent subitement un nom dans la littérature, des croix sur la poitrine, des honneurs sur la tête, et dont chaque matin la presse quotidienne hisse les noms au piédestal qu'ils commandent à leur nullité. Et ces hommes n'ont jamais conçu une pensée; ils n'élevèrent jamais un durable monument. Ils se sont néanmoins à loisir improvisés grands citoyens. Ils en ont reçu le brevet de quelques mains mercenaires. Ils ont mendié l'éloge, acheté le silence de la critique, étouffé dans son berceau l'indépendance qui allait les flétrir. Maintenant, riches des biens de ce monde, ils vivent sur la réputation qu'ils se fabriquèrent. Ils vivent honorés, parce qu'ils ne sont pas jugés et qu'ils eurent l'art de mettre de leur côté le bruit et la foule.

Il en existe d'autres qui n'ont pas marchandé si longtemps la fortune. La fortune n'obéissait pas à leur voix; elle n'accourait pas à leurs ordres soumise et pleine de résignation : nouveaux Mahomet, ils marchèrent vers elle. Ils ont escaladé le péristyle de son temple. Ils ont pris d'assaut le temple lui-même. Maîtres de la place, on les a vus écarter de ses alentours les hommes de talent venant frapper à sa porte. Et ce n'est pas avec des paroles amères qu'ils repoussaient cette foule d'ardents, de laborieux néophytes. Ils ne se présentaient pas à eux la menace à la bouche, le désenchantement au front : ils leur parlaient de

confraternité et de devoirs mutuels; ils offraient de l'or en échange de certains services littéraires, services d'amis qu'ils étaient bien disposés à rendre dans l'occasion.

Puis l'œuvre de vos brûlantes insommies, cette œuvre que votre amour de père caressait comme un premier-né, disparaissait emportée dans un nuage de flatteries, presque dérobée, échangée contre un vil salaire par des hommes qui, le lendemain, s'en proclamaient bien haut les fortunés auteurs.

Sur le bord de cette caverne, dont je ne commençais qu'à entrevoir les mystérieuses profondeurs, je reculai plein de mépris et de dégoût. Mon cœur s'irritait à la pensée de livrer à un autre, et de vendre, comme une denrée sur un marché public, le fruit de mon travail et le rêve de mes espérances. Mais il fallait vivre, il fallait donner du pain à Louise, qui allait me rendre père. La nécessité fut plus forte que mon énergie. Je cédai mon premier ouvrage à un usurier littéraire qui se bâtissait une réputation sur vingt jeunes réputations dont il étouffait le germe naissant.

Ce brocantage me fournit quelque argent. Les éloges dont mon livre fut comblé, le succès qu'il obtint, les imposants suffrages qu'il réunit dans le monde et dans la presse, éloges, succès, suffrages dont un autre que moi était l'usufruitier, me rendirent la confiance que tant de déceptions, arrivées coup sur coup, m'avaient fait perdre.

Je sentais en moi un instinct qui me disait que des jours plus sereins brilleraient, et que cette lutte, soutenue avec persévérance, lasserait peut-être la fatalité. J'avais de glorieux pressentiments et de généreuses

aspirations. Il me semblait beau de devenir, sans aucun appui, le fondateur de ma fortune, et l'artisan de mon illustration.

Que de nuits sans sommeil je passai dans une fiévreuse agitation ! Comme la pensée fermentait dans ma tête ! Pensée de grandeur ou d'humanité, enthousiasme pour tout ce qui était beau, pour tout ce qui était saint, utopie de bonheur public, chimérique espoir de ramener le monde au bien par la puissance de la parole écrite ; je mis tout en œuvre. Je prodiguai ma séve et mes forces. Quand ce travail de mes jours et de mes nuits fut achevé, j'allai moi-même, inconnu et timide, le présenter aux éditeurs en vogue. Je l'offris à tous. Personne ne daigna y jeter un coup d'œil. Personne même ne s'informa du titre. Mon talent ignoré était leur banale excuse.

Les uns me disaient : Monsieur a sans doute déjà écrit ? Qu'a-t-il fait ?

Et j'avais composé un chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre était là, à la plus belle place dans les rayons de leurs magasins. Je le voyais resplendissant de ses nombreuses éditions. Sous peine de mensonge, il m'était interdit de proclamer mes titres à l'estime tarifée d'un libraire.

Les autres me souriaient avec une confiance en eux-mêmes qui me glaçait le cœur. Sans s'arrêter à mes propositions :

— Monsieur, me répétaient-ils, travaillez-vous dans quelques journaux ? Combien en avez-vous à votre disposition ? car, vous ne l'ignorez pas, ce sont les gazettes qui font la fortune des livres.

Et moi, je n'y avais pas songé. Insensé que j'étais !

Je pensais que le talent avait en lui-même sa meilleure, sa plus féconde recommandation.

Ainsi rebuté, ainsi ajourné, je compris qu'il me fallait chercher des moyens d'existence en dehors de cet opiniâtre travail qui brûlait mon sang et ne m'apportait que l'indigence en compensation. Les feuilles publiques, m'avait-on assuré, disposaient de la renommée. Elles fondaient les réputations ou les laissaient passer inaperçues au gré de leurs caprices. Je courus à elles, demandant à toutes un encouragement ou une promesse de justice.

Dans le premier bureau de rédaction où le hasard me conduisit, je trouvai rangés autour d'un tapis vert chargé de journaux des hommes graves qui avaient l'air d'écrire ou de penser, puis quelques jeunes gens, pauvres hères aussi nécessiteux que moi, et que ces hommes graves tenaient à la laisse de leur vanité ou à la discrétion de leurs rancunes politiques.

On parlait là, dans un langage qui avait bien sa part de cynisme, de la religion et de la monarchie, du roi et des principes sociaux, de révolutions à faire et d'hommes à perdre. C'était un chaos d'amères plaisanteries, une Babel de personnalités, un tohu-bohu de haines sans colère, d'amitiés sans estime, de calembours sans esprit, de passions sans dignité, de louanges sans frein, de critiques sans discernement qui me serra le cœur comme dans un étau.

J'étais tout oreilles. J'écoutais et ne comprenais rien, car dans ma tête il y avait un si complet désenchantement, je me trouvais si à plaindre d'avoir un service à demander, quelque reconnaissance peut-être à devoir à de pareils hommes, que l'idée me vint de

me retirer pendant cette orgie d'esprit à la livre que mon arrivée n'avait pas interrompue.

J'allais céder à ce mouvement, honteux de ma démarche, lorsqu'un vieillard en cheveux blancs qui, au milieu d'une pareille confusion de langues, avait laissé, sans se déranger même d'un geste ou d'un signe, courir sa plume sur le papier, se lève avec joie et s'écrie :

— L'article est fini, et, comme dit Bossuet : *Abeat quo libuerit ista declaratio.*

— Bossuet parmi nous ! la charge est bonne, exclama un des rédacteurs. Reste à savoir si le premier-Paris qu'il vient de bâcler par procureur fondé mérite le même éloge. Écoutons.

Le vieillard lut. Savez-vous ce qu'il lisait ? Des phrases pleines de colère et de fiel, emmanchées dans quelques mots de satire dédaigneusement respectueuse. De sa bouche tombaient une à une de systématiques accusations contre le pouvoir, de cauteleux appels à la liberté, à l'honneur et à la vertu, d'emphatiques éloges ou d'amers sarcasmes, éloges pour les grands citoyens qui étaient là présents à cette lecture, et qui les ratifiaient en souriant ou les augmentaient sans rougir, sarcasmes pour tout ce qui ne tendait pas une main soumise à la férule de leur opposition.

Après cette lecture que mille lazzis ont accueillie, et dont plus d'un coq-à-l'âne interrompit les louangeuses dissertations ou les insolentes attaques, le vieillard tout radieux s'approche de moi :

— Je travaillais, Monsieur, me dit-il, lorsque vous m'avez demandé. Je suis à vos ordres maintenant.

J'entrai avec lui dans une autre pièce. Je l'initiai, en quelques mots, à mes espérances et à mes études, à mon passé et à mon avenir. J'implorai sa protection et son suffrage, si mes écrits lui en paraissaient dignes. D'un air préoccupé il me répondit :

— Nous verrons, mon cher, nous verrons. La lutte est engagée entre le despotisme et la liberté, entre l'hypocrisie sur le trône et la vérité dans nos rangs. La mine chargée de poudre ne tardera point à éclater. Du premier coup elle nous portera au pouvoir. Si vous désirez vous associer au triomphe, il faut prendre part au combat. Quelle est votre opinion politique?

— Je n'y ai jamais songé, Monsieur, répliquai-je sans hésiter. Élevé à la campagne ou dans un séminaire, jusqu'à cette heure je ne me suis point rendu compte du parti que je devais embrasser.

— C'est un tort, jeune homme; car, aujourd'hui, les avenues littéraires ne s'ouvrent qu'à la politique. La poésie, les beaux-arts, les sciences et l'histoire sont des hors-d'œuvre n'ayant un certain prix que par leur accession au mouvement révolutionnaire. Le reste est mort.

Je fis un geste de surprise.

— Quand je dis mort, je sais la portée de mes expressions; mais, puisque votre heureuse étoile vous a poussé vers moi, moi le protecteur et l'ami des jeunes gens qui annoncent de favorables aptitudes, permettez que je vous adresse une question. Vous avez été, dites-vous, élevé dans un séminaire? Eh bien, c'est une ressource à exploiter, un trésor que vous avez sous la main. Abjurez publiquement vos

vieilles erreurs sur l'autel de la raison. Nous sommes en guerre avec les sacristies et l'Église ; nous déjeunons de l'ultramontanisme et nous soupons du clérical, comme il y en a d'autres qui s'engraissent du czar Nicolas mangeant des petits Polonais à son dessert. Nous dansons sur la corde tendue du grand principe : le roi règne et ne gouverne pas, et nous faisons, comme en 1830, faire aux Jésuites le saut du tremplin. Vous avez hanté les sacristies : éjaculez une amende honorable ; révélez avec une entraînante chaleur les crimes dont vous avez été témoin dans ces repaires. Dites le mal, tout le mal, entendez-vous ! Passez sous silence le bien, s'il y en a par hasard. Le lendemain vous êtes des nôtres.

— Mais, Monsieur, interrompis-je, je n'ai rien vu que d'honorable dans ces maisons.

— Eh bien, calomniez. Le scandale n'en produira que plus d'effet.

Je regardai ce vieillard avec une stupéfaction que ma pauvreté même ne pouvait me contraindre à cacher. En lui adressant un méprisant adieu, je partis le cœur gros de larmes.

C'était un triste essai que je venais de faire. J'en voulus tenter un autre. Du même pas, je me rendis dans les bureaux d'un journal dont les principes et les doctrines étaient diamétralement opposés à ceux que je sortais de voir professer avec un pareil cynisme.

Je trouvai là des écrivains dont les habitudes de la vie auraient dû être bien différentes de ce débraillé frisant le sans-culottisme et le précédant involontairement. Je n'entendis point les mêmes discours ; je

remarquai des passions autres, quoique animées par les mêmes motifs d'individualisme et de vanité personnelle. Ici, ce n'était plus du scandale qu'il fallait provoquer au profit de la Révolution, c'était du scandale que l'on négociait en faveur des principes opposés. L'un répugnait à mes convictions, l'autre me paraissait inutile ou dangereux.

Je m'expliquai avec franchise ; je fus éconduit sans ménagement. J'étais Tartuffe sur toutes les coutures pour les premiers. Aux yeux des seconds je ne devais plus passer que pour un farouche communiste ou un Camille Desmoulins en sevrage. Mes deux visites ne me rapportaient que cette double réputation. N'y en avait-il pas assez pour me perdre?

Aussi, lorsque, après avoir trouvé un éditeur qui consentait à publier mon livre à frais communs, je vis lancé dans le monde ce fruit de mes travaux, ne m'étonnai-je pas trop des attaques dont il fut l'objet de la part de ces deux feuilles. Mon éducation commençait à se faire. Mais je n'avais pas prévu ce qui arriverait. La haine avait été plus expéditive que l'indifférence. Pour en rendre compte, elle avait pris les devants et tracé la marche à la critique. Ces deux feuilles étaient sciemment injustes, injustes après avoir lu, injustes en ayant sous leurs yeux les pièces du procès qu'elles dénaturaient.

Les autres suivirent la même ornière; elles ne parlèrent de mon ouvrage que pour l'acquit de leur conscience politique, ne le jugeant que sur ce qui en avait été dit, le déchirant de troisième main pour ne pas se donner la peine de l'étudier et de l'approfondir.

Ce fut une chute complète. Mon amour-propre en

souffrit. Les intérêts de ma jeune famille en furent compromis, car le ciel venait de me donner un fils, et il me fallait rembourser au libraire les avances qu'il avait faites.

De jour en jour ma situation m'apparaissait plus précaire. Le règne de Louis-Philippe d'Orléans touchait à sa dernière heure. Il expirait bien moins sous les coups de ses adversaires que dans les étreintes inintelligentes de quelques-uns de ceux qui se prétendaient ses féaux, ses conseillers ou ses amis.

Une insurmontable aversion, née peut-être des injustices qui m'avaient si cruellement flagellé, me tenait en dehors de toutes ces passions guerroyant au pied du trône, et, gladiateurs dont le fer était émoussé, combattant pour conquérir ou conserver un pouvoir qui avait perdu son prestige.

La lutte arriva.

Je laissai le peuple et l'armée, le Roi et la Chambre se prendre corps à corps dans une dernière convulsion. Pendant ces jours de deuil ou de banquet, d'abaissement monarchique ou de triomphe populaire, retiré dans mon étroite mansarde, je ne cédai ni à l'enthousiasme communicatif de la victoire, ni aux douleurs que l'exil allait apporter au vieux monarque. Je fus indifférent aux joies et aux tristesses, insensible au bruit du canon comme au cri des mourants. J'avais sous les yeux de plus poignantes, de plus intimes souffrances à consoler. Si des larmes rares et brûlantes s'échappaient de mes paupières, ce n'était pas sur l'instabilité des choses humaines que je les versais.

La misère avait envahi ma demeure. Elle s'était offerte dans toute sa hideuse nudité à Louise, qui

ne la soupçonnait pas si menaçante. Louise n'avait pu la contempler de sang-froid.

Au milieu de ces jours de fête dans lesquels les vainqueurs de la veille se décernent la palme des ovations et la perpétuité du succès, je descendis parmi le peuple pour étudier ses instincts, pour connaître ses forces et avoir le secret de sa volonté.

Tant qu'il y eut une espèce d'ordre dans les rues couvertes de barricades ou émaillées de populaire s'enivrant de sa gloire; tant qu'il régna un magnifique et inexplicable désordre dans les pouvoirs de l'État, je cherchai à me rendre compte de ce qu'en France étaient les hommes et les choses. Je vis la portée des uns, la propension des autres. J'appris les calculs de celui-ci, les désenchantements de celui-là. Des réflexions faites sur place, enlevées presque de haute lutte au bons sens de la foule ou aux indiscrétions des privilégiés de l'émeute, me mirent au courant de mille révélations qui s'échangeaient à l'ombre des barricades. Je vis de près les vaincus et les vainqueurs. J'étudiai leur physionomie morale comme un peintre étudie son modèle. La prostration des bons me fit instinctivement encore plus de mal que la sauvage outrecuidance des méchants. Il aurait plu au gouvernement provisoire de faire adorer la guillotine en la promenant sur les boulevards comme le bœuf gras, qu'elle n'aurait recueilli que les hommages de la peur, que les génuflexions de la servilité bourgeoise. On se mentait à soi-même, on calomniait son passé et son avenir, pour emprunter un faux air de républicanisme.

Sous le coup de tant d'impressions diverses, je ré-

solus, afin d'arracher Louise et notre enfant aux horreurs du besoin, de me mêler activement au pugilat de la pensée que la nouvelle révolution allait nécessairement exciter.

Ce n'était ni le désir d'imposer mes idées aux autres, ni l'ambition d'entrer pour ma part dans le gouvernement des esprits, qui m'avait inspiré ce projet pour lequel jusqu'alors j'avais eu une consciencieuse répulsion. Je n'avais qu'un plan arrêté dans ma tête. C'était du pain que je demandais à ma plume, un peu de bien-être que j'implorais de mon talent.

Le moment était bien choisi pour cela.

III

Les écrivains politiques qui avaient dirigé ou secondé le grand mouvement dont chaque phase s'accomplissait presque sans secousses immédiates à l'extérieur, s'éloignaient de Paris, emportant au fond de leurs encriers tout un avenir administratif, une fortune de commissaire extraordinaire, de receveur général ou de diplomate improvisé dans la serre-chaude des geôles monarchiques ou des phalanstères socialistes. On leur faisait litière de tous les emplois; on leur donnait ce qu'ils exigeaient. Souvent même on mettait à leurs pieds ce qu'ils ne demandaient pas. C'était de la place toute faite pour d'autres. Les ambitions naissantes se trouvaient assez bien de cette migration; car en France, maintenant, chacun naît surnuméraire. Tout le monde aspire à vivre et à mourir fonctionnaire public, mais surtout salarié.

Dans le camp opposé, l'on recrutait, pour défendre

la partie perdue, des champions dont le vaincu espérait que la main serait plus heureuse ou plus habile. Il y avait mille récriminations exercées contre des écrivains maladroits et contre des feuilles dont la vénalité ou les intentions marchandes étaient percées à jour. On les accusait d'avoir compromis le sort de la royauté par des exigences insensées, et de fuir par peur le combat, quand la révolution de 1848, ne ramassant partout que des admirateurs, n'évoquant partout que des citoyens, ne se donnait ni la peine de menacer ni le passe-temps de proscrire.

Les plumes qui avaient vieilli au service de tous les pouvoirs prenaient une retraite momentanée; elles s'accordaient les Invalides. L'ère de l'émancipation et de la fraternité commençait. On se réveillait chaque matin au son de la générale ou aux cris de l'émeute. On s'endormait chaque soir au chant de la *Marseillaise* ou sous le goupillon des prêtres qui avaient passé leur journée à bénir les arbres de la liberté. On hurlait la mort et la guerre au milieu des rues : on mourait régulièrement pour la patrie, tout en laissant dévorer par les ateliers nationaux ses dernières ressources. On s'associait pour le bien, on s'associait pour le mal. Une parodie de république traînait en laisse une parodie de terreur.

Par des théories burlesques ou par des lâchetés sans nom, chacun se prenait à panthéoniser la blouse; chacun se proclamait ouvrier, fils d'ouvrier, enfant du peuple et de ses œuvres. L'égalité par en bas était devenue un système, un besoin, un passe-port que la naissance et la fortune s'accordaient pour faire face aux nécessités du moment. Tout était instable et pro-

visoire. L'hypocrisie seule restait en permanence. Elle dressait son lit chez les apôtres du grand parti honnête et modéré. Elle trônait dans les cénacles où le socialisme enseignait à ses dupes l'art de faire peur aux bourgeois et de vivre à leurs dépens, tout en décrétant sur le papier l'impôt progressif, et en discutant du bout de la plume l'axiome vengeur : la propriété c'est le vol.

J'avais calculé toutes ces chances, prévu même que, d'un côté ou de l'autre, on spéculerait sur mon indigence, et qu'on ferait appel à ce que, dans mon talent, il pouvait se rencontrer d'incisif, de railleur ou d'emporté.

Mes prévisions se réalisèrent. On vint à moi des deux camps.

Tous deux m'avaient jugé avec partialité, sous prétexte que je n'offrais pas assez de garanties aux uns et aux autres. Après la victoire ou la défaite qui avait éclairci les rangs, il n'en était plus ainsi.

Je fus révolutionnaire pour les vainqueurs et monarchique pour les vaincus. On ne me parla ni des attaques du passé, ni des soupçons que ma pudeur, trop prompte à s'effaroucher, avait excités. On m'enrôla sous une double bannière. J'y marchai sans prévention comme sans amour, élaborant les idées des partis, suivant à la piste les hommes qu'ils mettaient en lumière, changeant à chaque heure de convictions, afin de m'identifier avec les différents systèmes qui me choisissaient pour leur avocat d'office, ou de saisir au vol les diverses nuances dont il fallait peindre le reflet.

C'était une existence toute d'agitation intérieure que celle-là, une existence où, à la même heure,

j'étais condamné à attaquer et à défendre la même théorie, à grandir ou à abaisser outre mesure le même homme; une vie de débauche intime, où, sophiste, tantôt éludant les difficultés, tantôt les abordant de front pour les résoudre dans le sens qui m'était indiqué, je dépravais mon intelligence et m'instruisais au mal. Quelquefois, dans le silence des nuits, plongeant mon œil fatigué d'insomnie sur cette immense cité qui dormait étendue à mes pieds comme un malade dont il m'eût été si facile de troubler le sommeil, je sentais en moi une puissance qu'il n'était plus possible de me refuser.

Planant au-dessus de Paris, dont, par une double influence cachée, je tenais ou faisais jouer quelques ressorts, de Paris, dont, au gré de ma volonté et pour ma part, j'excitais ou calmais les passions, plus d'une fois il m'est venu à la pensée de tirer vengeance des maux que la société m'avait condamné à endurer. Plus d'une fois j'ai songé que moi, humble enfant de village, je pouvais déchaîner ou apaiser les tempêtes qu'à cette époque nous soulevions autour de nous comme pour constater notre pouvoir sur la crédulité ou l'ignorance.

— Oui, murmure le vieux prêtre qui a écouté d'une oreille attentive ces premiers aveux; oui, c'est bien ce que j'ai toujours entendu dire. Les journalistes ne ressemblent pas mal aux trois cents renards que les Hébreux, du temps de Samson, lançaient dans les moissons des Philistins avec des étoupes enflammées à la queue. Sans le vouloir, sans même le prévoir quelquefois, vous portez l'incendie, et il ne vous est jamais donné de l'éteindre.

Astier fit un geste d'assentiment et continua :

Tandis qu'auprès de son fils Louise reposait heureuse du présent, confiante dans l'avenir, souvent ces idées de désordre et d'anarchie, dans lesquelles je me complaisais involontairement, m'ont bercé de leurs trompeuses illusions. Mais j'avais en moi un instinct qui repoussait de pareilles tentations.

J'étais époux, j'étais père. Ces deux titres m'arrêtaient dans mes désirs de vengeance; ces deux titres absorbaient toutes mes facultés. Ils ne me laissaient de liberté que pour accomplir la tâche que la nécessité m'imposait.

Elle était dure souvent, cette tâche, car souvent j'avais des actions déshonnêtes à prendre sous la protection de ma plume, plus souvent encore des hommes bons et loyaux à accuser ou à dénoncer. Néanmoins je le faisais sans fiel comme sans remords. Pour moi, c'était un métier dont j'accomplissais les charges, dont je recueillais les bénéfices, une espèce de gageure proposée à mon esprit et dont je n'avais pas voulu apprécier la portée. Je jouais à la liberté comme au despotisme. Je m'arrangeais de l'un aussi facilement que de l'autre; car, dans la position que je m'étais faite, l'un m'était aussi indifférent que l'autre. Je faisais du communisme et de la terreur en miniature avec les parodistes du vieux *Père-Duchesne;* et souvent, du bec de la même plume, je puisais dans mon encrier des larmes d'indignation pour appeler les colères célestes sur tous les misérables attentats au droit monarchique et à la propriété.

C'était de l'argent qu'il me fallait, et j'en convoitais pour mettre Louise au-dessus de ces incessants besoins

dont les épreuves passées m'avaient fait tant de mal.

L'argent vint avec la réputation; mais ce n'était pas cette réputation que, dans votre presbytère, que là, sous votre égide, j'ambitionnais comme un martyr appelle la souffrance. Il y avait au fond de ma renommée quelque chose de mystérieux et d'anonyme qui me pesait. On eût dit qu'après m'avoir jeté leur or, les partis me repoussaient, ainsi qu'au dixième siècle nos pères repoussaient un lépreux. Et pourtant, moi qui connaissais le fond des choses, la valeur du mépris ou de l'estime, et les tristes conditions de l'humanité, vous l'avouerai-je, mon oncle, moi l'instrument dont on se servait pour perdre les uns, pour sauver les autres, je me plaçais bien au-dessus de ces puissants du siècle, de ces boudeurs de salon, de ces grands patriotes égoïstes, de ces traîneurs de sabre mettant leur épée au service de tout pouvoir installé au trésor, de ces magistrats rendant la justice au nom du premier venu, et de ces troupeaux d'enthousiastes à froid saluant d'un air de jubilation la barricade où le peuple devient roi. Je voyais tous ces repus de la veille, mécontents du lendemain, se présenter dans mon cabinet avec des paroles mielleuses de regret, enfiévrées de patriotisme républicain ou chaudes de bonapartisme futur. Ils arrivaient à la suite les uns des autres, membres d'un clan de fonctionnaires quelconque. Après avoir fourni une aristocratie de bureaux de tabac, ils s'arrangeaient de telle sorte que les émoluments du pouvoir ne leur échappaient jamais. Ces dévoués au trésor accouraient pour me commander un éloge de leur vie, pour m'imposer la satire de leurs adversaires, ou pour me souffler quelques

louanges négatives à l'adresse de leurs compétiteurs, louanges que la circonstance ou la malignité transformait infailliblement en satire ou en épigramme.

Je satisfaisais à leurs désirs, j'accomplissais leurs vœux. Lorsque ce devoir de tous les instants était rempli, ma pensée reprenait sa virginité première. Dans mon for intérieur, là, en face de ma conscience, souvent j'absolvais ce que j'avais condamné, souvent je condamnais ce que j'avais absous.

La haine ou les affections politiques n'en faisaient pas autant : elles sont aveugles comme le destin.

Mon nom n'avait encore de célébrité que dans un cercle rétréci. Il ne s'avouait que dans l'intimité des journaux; il n'était même connu que là; mais là il jouissait de priviléges dorés. N'étais-je pas devenu un levier pour l'émeute, un point d'appui pour les révolutions, un objet d'amour pour les candidats du pouvoir et pour les hommes qui, au timon des affaires, oubliaient avec tant de facilité les maîtres auxquels ils devaient leur fortune, toujours en retard selon eux, toujours inexplicable selon le public.

Sans doute, dans cette promiscuité du blâme ou de la louange, il y a quelque chose qui fait mal, un élément destructeur de toute foi qui appelle la flétrissure. Je ne cherche pas à y échapper; j'ai même toujours eu la franchise de mon ignominie; bien éloigné en cela de ces enfants terribles de la presse quotidienne, esprits blasés avant le temps, et qui, après avoir superficiellement tout connu et tout épuisé, s'amusent à faire feu contre tout, puis mettent les hommes et les choses, les principes et les actions, le bien et le mal, Dieu et la croyance des peuples à la cible de leurs

illusions perdues. La plupart des écrivains avec lesquels le hasard m'a fait vivre étaient indifférents à tout, parce que tout leur semblait bon ou mauvais selon les circonstances. Leur insouciance des choses les plus sérieuses de la vie participait en quelque sorte de l'insouciance du pâtre des Alpes s'endormant chaque soir au bord d'un précipice. Capricieux, exigeants, fantasques, faisant fi de l'honneur et voulant être honorés, ces écrivains, véritables sensitives en paletot, combattaient et ferraillaient dans l'ombre, ici pour Vitellius, là pour Galba, plus loin pour Othon, comme les prétoriens de Rome asservie. Afin de tenir leur verve en haleine, ils aspiraient la louange et la popularité comme une chatte boit le lait; mais oubliant sans cesse qu'il n'y a pas de plus ridicule orgueil que celui de la destruction, ils ne s'étonnaient d'aucun bruit, ils ne s'épouvantaient d'aucun cataclysme.

Ils ont des éclairs de génie, des siècles d'erreurs et des quarts d'heure seulement de courage surhumain. Ils sont prêts à tout, aptes à tout, excepté comme l'âne de la fable à porter des fruits au marché sans en prélever la primeur.

Ce que j'entreprenais à la tâche comme un manœuvre se charge d'un pénible travail, ce que je faisais sans irritation ainsi que sans amour, d'autres l'accomplissaient dans un but moins pécuniaire. Dans cette Babel de la presse, où se rencontrent presque autant de dupes que de fripons, et qu'on décore pompeusement du titre de monde politique, vous ne pouvez ni grandir par vos seules forces, ni voler de vos propres ailes.

Vous êtes condamné à subir un parti, souvent même

une coterie de parti. Si vous avez du talent et de l'énergie, il faudra en faire abnégation ou l'humilier devant ceux qui se sont chargés de distribuer la gloire. Si au lieu de génie vous n'avez que de l'intrigue, eh bien! tant mieux pour vous. Vous serez accueilli à bras ouverts; on vous prêtera tout ce qui vous manque; on fera toujours à votre amour-propre la partie la plus belle, car on ne vous redoutera pas.

Mais qu'il arrive un cœur droit, une âme ardente, une puissance pour la parole où pour la pensée, un homme qui veuille se frayer un chemin et qui dédaigne de s'appuyer sur autre chose que sur sa conscience, oh! alors il n'en sera plus de même. Il aura des jaloux ici, il en rencontrera là, on lui en suscitera dans le camp ennemi, il en naîtra surtoût dans le sien. On le harcèlera avec de petits bons mots, on le fatiguera avec des calomnies habilement combinées, on l'assassinera à coups d'épingle. Il faudra, bon gré, mal gré, qu'il descende au niveau qu'on veut passer sur sa tête, qu'il se rapetisse pour être proclamé grand, qu'il renonce à ses idées pour qu'on lui fasse l'honneur de lui croire une capacité transcendante. Sous peine d'être nul, il doit abaisser son esprit devant les médiocrités marchandes qui accaparent la renommée, ou qui disposent de toutes les avenues de la publicité.

Quand il a satisfait aux diverses exigences, tué son avenir pour conserver son présent; quand il a courbé la tête devant toutes ces misères de vanité ou d'égoïsme, la voie qui conduit au Capitole lui est ouverte.

Un jour j'étais seul, livré aux caprices vagabonds de mon imagination, seul, écoutant d'une oreille dis-

traite les grondements de l'artillerie et les décharges de mousqueterie, qui étouffaient dans le sang les derniers cris de l'insurrection du 24 juin 1848.

Cette insurrection, je l'avais prêchée et combattue tour à tour. Selon les besoins des feuilles quotidiennes qui recouraient à ma plume de manœuvre, j'avais mis en jeu le pour et le contre, soutenu avec la même chaleur le vrai et le faux, le juste et l'injuste. De cette confusion à laquelle travaillaient aussi puissamment que moi les convictions contradictoires des autres écrivains, le désordre seul devait naître. Je le voyais aux prises avec l'autorité du sabre et avec les désespoirs de la propriété mise en péril. Pour mon âme c'était presque un odieux triomphe, lorsqu'un homme pénètre dans mon appartement.

C'est un ancien député, représentant du peuple pour le moment, et dont l'éloquence problématique a toujours trahi l'ambition, toujours excité la pitié des uns et les railleries des autres. Il fut, il sera un de ces tribuns qui se servent du populaire comme d'un marchepied, et qui se reflètent dans une phraséologie à hyperboles gonflées de chauvinisme, afin de cacher leur ambition sous l'abri protecteur d'une grasse sinécure. Natures souples, flasques et incolores, se prêtant aussi bien au pouvoir qu'elles convoitent qu'à l'opposition dont elles savent se créer à leur profit une arme personnelle.

De ces Atlas qui semblent porter sur leur tête tout le faix de la vertu politique, de ces Cincinnatus déserlant la barre du tribunal, qui était leur charrue, pour venir mettre leur dévouement intéressé au service de la patrie, dont leurs paroles visqueuses ont sou-

vent compromis la tranquillité, aucun peut-être n'avait été pris à partie par moi avec plus d'aigreur et d'à-propos. En le peignant en pied, j'avais saisi la nature sur le fait. Ces attaques firent brèche à sa réputation, qu'alors personne n'avait intérêt direct à exhausser sur les échasses des immortels citoyens ou au niveau des Aristide conciliants toujours en guerre afin d'accorder satisfaction à leur orgueil.

En le voyant chez moi, je devinai ce qui l'y amenait. Il était pâle et effaré, car il ne pressentait pas encore les résultats de la lutte.

—Monsieur Astier, me dit-il, vous êtes un homme d'esprit, et vous conviendrez que j'en sais quelque chose par expérience. Vous m'avez fait une guerre cruelle, je viens vous offrir la paix. L'émeute gronde dans les rues de Paris : qui sait si ce n'est pas une révolution nouvelle dans notre révolution au berceau? Demain je dois monter à la tribune pour en dire les causes et pour en atténuer les effets. Il faut que je parle, et c'est à vous, qui, comme tous les journalistes en crédit, tenez, nouveaux Éoles, les vents et les tempêtes renfermés dans vos encriers; c'est à vous que je m'adresse. Vous ne voudrez sans doute pas exposer aux foudres de votre index le discours que vous-même aurez composé?

Le représentant du peuple souriait en me faisant cette proposition, qui ne m'étonna guère; je souris à mon tour. Ne savais-je pas depuis longtemps ce qu'il en était de certaines célébrités parlementaires? Je n'ignorais point surtout la confiance qu'il fallait avoir dans ces intrépides orateurs qui, à jour et à heure fixes, accrochent la tribune avec leurs improvi-

sations de commande, athlètes sans énergie, se jetant dans l'arène boursouflés d'une éloquence dont nous connaissons le tarif, et empêtrés d'une autorité de position que nous leur arrangeons, selon le caprice du moment ou la passion qui nous emporte. Ces pourparlers, dont les masses ne se doutent même pas, ces transactions qui font du tribun audacieux un vétéran de surnumérariat administratif escomptant ses grandeurs futures, cette bassesse débilitante, pour quelques mots d'adulation achetés à l'avance et placés à intérêt sur l'amour-propre de l'écrivain, m'inspirèrent une brutalité de franchise dont le représentant se garda bien de se formaliser. Lorsque j'eus accepté la proposition qu'il me faisait :

— C'est maintenant, ajouta cet homme, entre nous à la vie et à la mort. Vous serez le teinturier de mes opinions, l'interprète de ma pensée politique. Vous la louerez sans restriction dans les feuilles amies, vous ne l'attaquerez dans les autres qu'avec d'adroites concessions à ma probité et à ma haute intelligence ; puis, soyez-en bien convaincu, mon cher monsieur Astier, cela nous arrangera tous deux.

En achevant ces paroles, il déposait sur ma table de travail le prix débattu de sa harangue.

Elle fut faite et prononcée. Elle obtint du succès à l'Assemblée nationale, car elle était incisive et n'embrassait la question que sous un point de vue, le seul qui pût offrir un aliment aux passions.

Je l'exaltai outre mesure, je la censurai avec modération, ainsi que nous en étions convenus.

Deux ou trois autres, toujours délayées, toujours fabriquées dans le même moule, firent sortir mon

porte-voix de l'obscurité qui avait été la meilleure part de son héritage constitutionnel. On vit en lui un phraseur hors ligne : les partis songèrent donc qui à se le disputer et à l'accaparer par les éloges, qui à le séduire par l'attrait du pouvoir.

Dans les coulisses du parlement, il n'y a pas plus de mystère pour les initiés que derrière la toile de l'Opéra. On sait à un centime près, et de la même manière, à quel taux il faut tarifer la sensation prolongée que produit un discours et les bravos entremêlés de pleurs qu'enlève une pirouette de danseuse. On trouve une cote pour ceci dans les couloirs des assemblées législatives comme on en affiche une autre pour cela au foyer de l'Académie impériale ou dans la loge des chanteurs. Les fleuves de l'éloge et de la critique y sont connus aussi bien à leurs sources que dans leurs développements.

Nous vivons dans une société à laquelle chacun sent qu'il manque quelque chose, dans un monde que l'on ne peut voir que de profil; les plus habiles ne le regardent de face qu'en reculant d'effroi ou de mépris. Pourtant c'est cette société si vigoureusement attaquée et si mal défendue, c'est ce monde si emporté dans ses jugements, si cruel dans ses haines, si prompt à adopter les injustices et à sanctionner le mensonge; c'est ce monde qui, sous la férule de quelques écrivains, fait ou défait les réputations et les puissances. J'avais payé assez cher le droit terrible que je m'étais arrogé.

Ce vieux député, représentant du peuple, qui venait de donner l'exemple, et qui, grâce à mon intervention salariée, se posait à la tribune comme l'un

des plus brillants orateurs marchant à la conquête du pouvoir, ce député m'amena d'autres clients. Il m'en arriva des bancs de la Montagne ainsi que du ministère, de la droite comme du centre, des antichambres de l'Élysée et des avenues de la République modérée. En leur faveur je fis ce que j'avais déjà fait pour les journaux : je pris la mesure de leur ambition, je leur confectionnai des harangues à leur taille.

IV

Ce ne fut pas tout. On coudoie sur l'asphalte du boulevard, ou dans les cénacles politico-littéraires, Vaticans de bas-bleus où la suffisance amnistie la vanité, une foule de Rivarol et de Chamfort inédits, qui s'arrangent à tête reposée une pacotille de bons mots ou de reparties à double fin. Ces personnages, qui au malheur d'ignorer joignent le malheur plus irréparable d'être ignorés, se posent dans les salons comme les régulateurs de l'opinion publique. Avec des réticences plus ou moins habiles, avec des plaisanteries plus ou moins spirituelles, ils se constituent les échos des cercles et les thaumaturges des messieurs et dames du *tout Paris*.

L'esprit, en France, a, sous tous les régimes, droit d'hospitalité. Les partis eux-mêmes l'acceptent sans trop s'arrêter à sa cocarde. Il se trouve par-ci, par-là, quelques sots qui savent cela, quelques intrigants qui vous avouent tout haut n'avoir pas le temps d'en préparer, mais qui en achètent de tout fait. Ils le prennent à la livre, comme, chez l'épicier, le cordon bleu de la cuisine bourgeoise choisit ses denrées coloniales :

et ils s'en vont de par le monde colportant les bons mots qu'ils s'attribuent, ainsi que l'abbé Roquette faisait honneur à son esprit des sermons qu'il prêchait après facture marchande.

Afin d'arriver au pouvoir, un bon mot a souvent servi de feuille de route à plus d'un apprenti homme d'État. Un bon mot a plus d'une fois exercé une influence que toute la faconde des avocats n'aurait jamais obtenue. Aussi, bientôt, quand j'eus la main faite aux divers tripotages parlementaires, reçus-je de tous les côtés de l'Assemblée des commandes de saillies.

Celui-ci en sollicitait une pour désarçonner le ministère, celui-là en quêtait une autre pour tuer l'opposition. L'un m'apportait une idée creuse que j'étais condamné à aiguiser en pointe de vaudeville, l'autre engraissait une absurdité qu'il fallait retourner en trait de génie. Tous, en me priant de ne pas les désigner par leurs noms, m'enjoignaient pourtant de les rendre si transparents que la mauvaise volonté la plus prononcée eût pu seule les méconnaître. Et je me résignais à tous ces commerces, et j'avais de l'esprit pour l'un, du génie pour l'autre. J'en faisais selon les circonstances; plus souvent encore j'inventais des circonstances afin d'en fabriquer quelque peu. Tous me liquidaient à beaux deniers comptants cette gloire éphémère d'interruption dont ils savaient si largement profiter.

Je créai chaque semaine un grand orateur. Chaque jour je confectionnai un brevet d'esprit à des malheureux qui, si l'Évangile a dit vrai, ont d'incontestables droits au royaume des Cieux; puis, élevant

sur les échelons de la science ou de la malice tous ces hommes politiques, Pics de la Mirandole avortés qui parlaient *de omni re scibili et quibusdam aliis* sans préparation, mais non sans confusion, je leur appliquai à tous le ridicule que chacun saisissait dans l'autre. Ce fut la seule vengeance que je tirai de tant d'orgueilleuses bassesses.

Et en même temps, comme pour donner la fièvre chaude à mes idées, le théâtre qui, lui aussi, brisait ses entraves et se précipitait tête baissée dans l'abjection du vice et dans l'immoralité des peintures, le théâtre ouvrait ses portes au dévergondage.

Il m'était plus facile qu'à tout autre de m'y livrer. Je vivais dans une telle atmosphère de passions coupables, dans une dégradation d'âme si volontaire, que je semblais tout naturellement jeté au moule des caractères et des actions que l'on cherchait à mettre en lumière. J'entrai, pour ma bonne part, dans ces ateliers de scélératesse ouverts aux masses comme une école de morale. En collaboration de quelques dramaturges qui n'avaient du génie que pour détruire ou empoisonner, je me pris corps à corps avec toutes les vieilles règles des grands maîtres. Je me fis un jeu de la littérature et des convenances sociales. Je sacrifiai les rois à des mensonges destinés à flatter les mauvaises tendances des peuples. J'immolai l'honneur des reines sur l'autel de tous les vices que nous prenions plaisir à déifier. Je calomniai toutes les classes, l'histoire passée et l'histoire moderne, la religion et le sacerdoce, les mœurs et les lois. Je soumis au chevalet des impostures que nous inventions pour égayer la foule tout ce qui restait en France de

croyances religieuses ou de principes monarchiques.

Tout cela, je le faisais avec la conscience du mal que mes écrits produisaient. Mais je ne le faisais que sous le couvert de l'anonyme, car ces débauches mélodramatiques que le peuple applaudissait avec rage troublaient ma conscience; elles me forçaient à rougir de mes déportements.

Le théâtre et le scandale étaient pour moi une nouvelle branche de commerce, une espèce de traite des mœurs que, négrier de coulisses, j'exploitai à mon profit. Afin de me livrer en toute sécurité à ces travaux qui dévoraient ma vie, qui usaient mon intelligence avec le plus rapide des désenchantements, je renonçai pourtant à la scène où l'on spéculait sur l'immoralité comme sur une matière à succès. Je consacrai exclusivement ma plume à peindre dans ses variations infinies le mouvement des idées. Je me résignai à accuser les uns et à flatter les autres. J'accusai, je flattai avec le discernement d'un homme qui ne veut pas se livrer, mais qui cherche à se faire acheter. Je me précipitai sur l'argent comme sur le seul dieu contre lequel personne n'ose blasphémer. De cette position exceptionnelle, je ne recueillis que de l'argent. D'autres, dit-on, mieux avisés ou plus coupables encore, y conquirent des honneurs et des dignités.

Ce fut l'époque la plus tourmentée et la plus active de ma carrière. J'avais déserté la littérature qui, elle aussi, se faisait industrielle et marchande suivant le cours. Je l'avais désertée pour me précipiter tout armé dans les phalanges de la presse quotidienne; néanmoins je n'étais et je ne pouvais être qu'un satellite

anonyme des partis, car la presse avait jeté sur mon nom un de ces stigmates dont il est à peu près impossible d'effacer la trace.

Au milieu de cette irritante polémique à laquelle j'avais pris une part ordinaire, mais dont les journalistes, dans le déboutonné de leurs confidences, m'accusaient, une fois la paix conclue entre eux, je restai seul parmi les blessés. Tout en ne refusant pas mes services pour une autre occasion, chacun se croyait en droit de faire les honneurs de mes apostasies. J'étais pour celui-ci un écrivain aux gages de la police; j'étais pour celui-là un anarchiste marchant indifféremment sous tous les drapeaux arborés. Je passais de Marius à Sylla et, sans être ni Virgile ni Horace, quelquefois dans Octave assoupi je laissais entrevoir César-Auguste.

Je souriais à ces incessantes levées de boucliers dont je me trouvais chaque jour l'objet. J'avais de nombreux ennemis. C'était un infaillible thermomètre de succès; mais ces ennemis, las enfin de me poursuivre avec leur ancien système de dénigrement, me prirent à partie sur cette existence de condottiere de la pensée dont j'exerçais le métier.

Les brusques changements d'opinion qui, en France, élèvent ou abaissent un homme, qui le grandissent après l'avoir renversé ou qui le tuent au moment où il croyait naître à la vie, les tempêtes qu'on arrête d'un mot, qu'on calme d'un geste; ces révolutions, filles de soudaines agitations, d'incompréhensibles revirements et de la vaste concurrence par laquelle le public est circonvenu, tout cela était interdit à mes espérances ou à mes calculs.

La faim avait usé mon avenir; les richesses, venues avec l'opprobre, offraient gain de cause à mes rivaux.

Jusqu'alors je m'étais maintenu dans une assez prudente réserve. J'attaquais avec violence, il est vrai, les systèmes et les principes, mais je n'avais pas encore voulu entrer dans le vaste champ des personnalités. Je sentais qu'une fois placé sur cette pente rapide, il me faudrait descendre, tête baissée, au fond du précipice, et je différais cet instant dont ma prévoyance avait calculé les dangers.

Une circonstance, due au hasard, fut plus forte que ma volonté.

Paris était rempli d'académies de pamphlets qui se nourrissaient de l'outrage et tarifaient le mensonge.

Un jour, un homme se présenta chez moi. Il m'apportait des notes secrètes sur la vie privée d'un de ses concurrents. Il m'offrit des révélations qui devaient moralement tuer ce rival devenu une puissance par la grâce des révolutions. Je refusai, mon oncle, et même avec dédain, de prêter ma plume à pareille œuvre.

— Vous avez tort, me dit en souriant malicieusement mon tentateur, grandement tort, car ce vieillard, dont vous rougissez de traîner dans la boue les cheveux blanchis au service de toutes les polices, savez-vous ce qu'il raconte de vous?

— Je l'ignore, répondis-je avec naïveté.

— Eh bien! il m'a dit à moi, en face de plus de trente personnes, que vous étiez le manteau dont il s'enveloppait, et que, sous le règne de Louis-

Philippe, il aurait pu, s'il en eût témoigné le moindre désir, vous amener au parjure et à l'apostasie. Il a beaucoup fait rire à vos dépens en racontant, en embellissant peut-être une scène qu'il prétendait s'être passée dans l'intérieur de sa rédaction.

— Il en a menti! m'écriai-je hors de moi.

— Mentez donc à votre tour, ou plutôt vengez-vous de lui avec les armes que la vérité met à votre disposition.

— Laissez-moi ces papiers, dis-je emporté par un mouvement de colère, et revenez demain.

J'étais pâle de rage, malade de fureur. Je jette à la hâte un coup d'œil sur cette vie, épouvantable miroir où venaient s'additionner et se multiplier tous les vices. La fièvre de la vengeance s'empare de mon esprit. Pendant toute la nuit, j'écris, j'écris comme si la mort ne devait pas me laisser de lendemain.

C'était un pamphlet court et brûlant, un de ces pamphlets qui sont des poignards, un de ces pamphlets qui tuent plus sûrement que les poisons les plus subtils.

A l'heure convenue, celui qui l'avait inspiré, qui l'avait commandé, frappait à ma porte. On le disait honnête et modéré; aux yeux du monde, il avait une incontestable réputation de loyauté et de délicatesse. S'il n'est pas aujourd'hui ambassadeur ou ministre, il ne peut manquer de l'être demain.

Après avoir rapidement parcouru ces feuillets volants sur lesquels j'avais laissé égarer tout ce que mon indignation me suggérait de sarcasmes, de morsures et d'ironiques provocations, il me sourit

avec amitié, il me tendit une main reconnaissante, puis, en me laissant :

— Vous avez aujourd'hui, mon cher Astier, fait œuvre de bon citoyen, me dit-il; mon estime vous est acquise à tout jamais.

J'en avais besoin, car moi je commençais à me prendre en dégoût.

Cette œuvre de bon citoyen qui flattait les vengeances d'un individu, et qui peut-être favorisait quelque combinaison politique dont le machiavélisme ne m'était pas apparu dans le premier moment, savez-vous ce qu'elle produisit?

Imprimée et répandue sous le manteau de la cheminée avec une discrète profusion qui en doublait la venimeuse puissance, elle souleva tout Paris contre ce vieillard.

Ce vieillard mourut peu de jours après : on fit honneur de cette mort au pamphlet que j'avais écrit contre lui.

J'avais obtenu un triomphe. L'*homme honnête et modéré* m'adressa ses compliments.

Ainsi que la France entière, la capitale était, à cette époque de troubles et de déchirements intérieurs, devenue un vaste champ ouvert à toutes les calomnies, destiné à recevoir la semence de toutes les injures et le germe de toutes les diffamations. On calomniait les princes déchus, on médisait de la république, on harcelait ses représentants. On avait de la boue à jeter aux dynasties tombées, de la boue pour étouffer les pouvoirs naissants. On s'en prenait à la mort comme à la vie; le cercueil n'était pas plus à l'abri de cette tempête d'injustice calculée que le berceau.

On scrutait un cœur d'homme jusque dans ses abîmes, on le poursuivait à travers ses amitiés ou ses indifférences. On le prenait à partie dans un camp, on l'étouffait dans un autre. On l'exaltait ici, on le flétrissait là. On l'exaltait, on le flétrissait, comme lui souvent avait exalté ou flétri, sans justice comme sans réflexion. Puis de cet homme on passait à un autre homme; car il y avait des exigences à satisfaire, des haines à assouvir, des corruptions de toute nature à élever ou à abaisser.

Et pour tout cela, il fallait des bras éprouvés, des volontés souples, des consciences que ne pouvait point arrêter un remords malavisé.

Les liaisons que le hasard m'avait faites, les relations que je me voyais forcé d'entretenir afin de me conserver dans les bonnes grâces de quelques propriétaires de journaux, tyrans qui dogmatisent sur la liberté, despotes à la capricieuse volonté desquels il ne faut que des esclaves tremblant pour leur pain ou pour leur avenir; ces liaisons me jetaient dans un monde d'égoïsme qui jaugeait toutes les actions humaines à la mesure de ses difformités ou de ses bizarreries. Il les jaugeait avec une de ces précipitations et un de ces sans-gêne dont il m'était impossible de me rendre compte.

Ce n'était pas la cause du droit et du devoir que ces sauveurs patentés de l'ordre social, que ces apôtres du progrès indéfini ou des grands principes de 1789 se chargeaient de défendre. Ils n'anathématisaient le crime ou le vice qu'au prorata de leur boni; ils ne flétrissaient l'intrigue ou la fraude que lorsqu'elles dérangeaient leurs calculs. République, monarchie ou

empire, tout leur était indifférent, pourvu que la multiplicité des abonnements vînt indéfiniment accroître la multiplication des annonces.

Dans cette fournaise parisienne où les opinions et les partis, après avoir longtemps sommeillé, se mettent tout à coup en ébullition et vomissent tantôt des laves qui dévorent, tantôt des matières qui fécondent, ils ont introduit une nouvelle source de fortune et de décomposition. Le journal s'est transformé en bazar : le cabinet de rédaction est devenu une boutique où l'on tarife l'éloge, où l'on escompte le blâme et où tout a sa valeur vénale et son prix débattu, depuis le talent et l'honneur jusqu'aux commerces les plus abjects. La louange ou la critique est cotée et estampillée comme un produit manufacturé. On vous la sert en premier-Paris; on vous la distribue en feuilleton; elle vous est infusée comme réclame. Jésus-Christ avait chassé les vendeurs du Temple : ils y rentrent par la porte de ce journalisme qui place ses convictions à la Bourse et brocante des affaires industrielles sur le tombeau de toutes les croyances.

Leur politique ne va pas plus loin; elle n'exige aucune droiture dans l'esprit, encore moins de bonne volonté dans le cœur. Pour eux, qui apprenaient à expliquer les plus graves événements par le jeu des plus petites passions, par le ressort des intérêts privés dont ils trouvaient si habilement le joint, il n'y avait sur la terre ni vice ni vertu, ni probité ni indélicatesse. C'était une loterie où chacun apportait son enjeu, et dont les plus habiles savaient seuls tirer profit.

Ils ne soutenaient leurs opinions de la journée

que du bout des lèvres; ils ne les approuvaient en public avec si peu de mesure que pour s'octroyer en particulier le droit de briser l'idole qu'ils se créaient. Ils avaient des sarcasmes pour le vertueux citoyen qu'ils inventaient, d'amères plaisanteries pour la fidélité spartiate qu'ils saluaient dans toutes les avenues du pouvoir, depuis le Directoire jusqu'à nos jours. Et cela s'avouait tout haut, avec une de ces honteuses candeurs qui d'abord avait révolté ma raison, mais qui peu à peu, par la force même de l'exemple, s'infiltra dans mon âme comme un préservatif qui met au-dessus de l'opinion.

Les événements me servaient à souhait; de mon côté je ne leur faisais pas défaut. De la même main j'attaquais le gouvernement et les partis; j'entassais ruines sur ruines, débris sur débris.

Ruines du passé, ruines du présent, ruines de l'avenir, je m'étais fait de tout cela un fonds commun; mais les disputes de phrases doivent avoir une fin, même en France. La mode avait été longtemps à la médisance ou à la calomnie des choses. On s'était accusé avec acharnement, et cette bataille, sans terme comme sans but, avait dépassé toutes les bornes. La polémique, la mienne surtout, expirait haletante et épuisée, ne sachant plus quelle corde faire vibrer, et s'avouant tout bas son impuissance à irriter les esprits, et ses tentatives infructueuses pour les tenir plus longtemps dans ces surexcitations dont enfin ils commençaient à sentir le vide.

Il y a dans les bas-fonds de la littérature marchande et du journalisme en commandite, soumissionnant au rabais toutes les bassesses et accrochant leurs con-

sciences à tous les drapeaux, une couche perpétuellement renaissante de mercenaires ignorés qui se font de leur obscurité une escopette à l'aide de laquelle ils visent la société tantôt à la tête, tantôt au cœur. Ces écrivains, que la Juiverie racole et tient à sa solde, travaillent aussi bien dans les baptêmes que dans les enterrements. Ce sont d'habitude de vieux souteneurs d'estaminet, des grands hommes avortés même avant éclosion, d'affreux bohèmes qui, après avoir épuisé toutes les ressources du hasard ou des petits métiers les plus interlopes, se mettent à chanter le dieu qu'on fabriqua pour leurs besoins.

Ces mendiants de la plume, qui ont le triste privilége de tuer sans que le pouvoir de vivifier leur soit jamais accordé, se posent sur la littérature comme la chenille sur une fleur. Ils insultent ou ils bénissent; ils mordent ou ils écrasent. Leur conviction du moment dépend de l'air qu'on leur fait respirer à la caisse. A ces esclaves incommodés d'une âme, on a le droit d'imposer tous les fardeaux, et ils ne peuvent que se glorifier de leur infamie. Pour eux, les orgies qui finissent dans le sang se réveillent toujours dans la fange.

Les soleils d'insurrection sont aussi favorables à ces tempéraments que les nuits de despotisme. Ils s'arrangent aussi bien des turbulences de la liberté que des silencieuses étreintes du pouvoir. Leur conscience, vierge de toute vertu, les place à l'abri des regrets; elle les met incessamment au-dessus des remords. Ils n'ont ni affections de parti, ni haines vigoureuses pour le mal relatif, ni enivrements d'aucune espèce. Ils tendent aussi avidement la main aux Séjans de

comptoir qu'aux Catilinas de barreau ou aux Iscariotes de bourse. Avec leurs déclamations frelatées et leurs hyperboles sophistiquées, ils transformeraient Messaline en Jeanne d'Arc et ils trouveraient moyen de forcer Caton à s'incliner devant César.

Ils ont tant vu de parjures et de scandales, tant éprouvé pour eux-mêmes, tant développé chez les autres des corruptions de tout genre, qu'ils se prennent d'un inexprimable dégoût pour l'ordre aussi bien que pour le désordre. Ces corruptions ont provoqué une indifférence sans frein comme sans limites, et c'est par la moquerie universelle qu'ils arrivent au désenchantement de toutes choses.

Ce monde à part, qui, à Londres comme à Paris, a ses grandes et petites entrées dans les bureaux de certaines feuilles, travaillant plutôt au commerce de la pensée qu'à l'expansion franche et raisonnée d'une opinion politique ou d'une conviction religieuse; ce monde à part inflige à la littérature contemporaine un stigmate indélébile. Les écrivains qui ne vouent pas leur plume à ces honteux trafics s'indignent d'un tel spectacle, qu'il ne leur est pas toujours permis de flétrir. Ils savent qu'au milieu de ce débordement de passions calculées, leur voix resterait sans écho. Condamnés au silence, ils baissent la tête et rongent leur frein.

La puissance de ces journalistes sans nom, véritables écumeurs de la mer politique, s'affaiblissait sous les excès mêmes auxquels il leur avait été accordé de se livrer. La force des choses nées du 2 décembre 1851 ne permettait plus la discussion. Elle plaçait la presse honnête et la presse marchande dans la

plus singulière de toutes les positions. Mon rôle s'achevait de guerre lasse, et souvent j'étais tenté d'en remercier le Ciel, lorsqu'un malheur, dont je n'avais jamais prévu les conséquences, vint fondre sur ma famille, ainsi que moi prise au dépourvu.

Le métier que j'avais exercé, au lieu de considération, m'avait procuré de l'aisance. Personne ne m'estimait encore; mais je savais qu'avec une fortune toute faite il n'y avait, pour obtenir l'estime des hommes, qu'à attendre un jour et une heure favorables.

J'attendais, bien sûr, comme certains autres, de m'arranger une probité politique, et de me fabriquer, au besoin, une apparence de martyre. J'étais heureux du luxe dont j'avais entouré Louise, plus heureux encore de la contempler, elle qui d'abord croyait devoir ce bien-être à un honorable travail, jouissant avec plaisir du bonheur que je lui avais préparé. Je pensais m'être mis à l'abri de ces alternatives de prospérité et d'indigence qui punissent si cruellement ou qui exaltent parfois jusqu'au délire les imprévoyances ou les songes chimériques de l'homme de lettres.

La misère passée, les exemples que j'avais sous les yeux, tout avait contribué à me rendre prudent et réservé; tout m'avait porté à circonscrire dans un cercle restreint mes vœux et mon ambition. J'avais voulu conquérir une modeste richesse, parce que j'avais senti les tourments de la faim, parce que sur le visage maladif de Louise j'avais vu la trace de ces souffrances dont il n'est possible qu'au pauvre de se rendre compte.

Le notaire qui possédait ma confiance, et qui

jusqu'alors s'en était montré digne, s'engagea à mon insu dans de périlleuses affaires d'argent.

Avide comme son siècle, il voulut tenter la chance et jouer à la hausse ou à la baisse des effets publics. Il se jeta à corps perdu dans le grand mouvement industriel, que d'un côté j'avais soutenu, que de l'autre j'avais attaqué avec la même ardeur que je soutenais ou que j'attaquais les systèmes politiques.

Le sort lui fut contraire. Dans la tempête, il engloutit toutes mes économies. Pour liquider ses fausses spéculations, il n'inventa pas de meilleur moyen que de se tuer comme le plus vulgaire des agents de change.

V

J'étais ruiné : mais, comme quelques années auparavant, je n'avais plus la force de reconstruire, avec les débris du naufrage, un nouvel édifice pour mettre à couvert la tête de Louise et celles de mes enfants.

Dans le monde littéraire et politique on connut ma ruine : on en rit beaucoup.

Elle servit de texte à d'amères plaisanteries, et même un jour il se rencontra une feuille publique qui osa accorder des éloges au notaire prévaricateur. On basait cet éloge sur ce que ses prévarications étaient pour moi le jugement de Dieu.

Sous ce carcan auquel je me sentais attaché, je courbai la tête et je m'ensevelis dans mon opprobre. Il ne me restait plus même l'énergie nécessaire pour lutter. Cet état de prostration dura longtemps; je n'en fus tiré que par la douleur contenue de Louise et par les sanglots de mes enfants.

Avoir touché au but, et s'en trouver tout à coup éloigné à jamais, être riche pour l'avenir et se voir pauvre dans le moment présent, c'est affreux ! Je comprenais l'horreur de cette position ; je la comprenais avec d'autant plus de perspicacité que je n'avais plus en moi la force de me livrer à ces passions à froid qui avaient fait mon succès. Il ne survivait en moi, de la connaissance des hommes et des affaires, de la science du bien public et du mal social dont j'avais épuisé toutes les combinaisons, qu'une langueur mortelle et un profond découragement.

Dans mes heures de fureur, dans mes nuits de désespoir, je pouvais le traduire en acte d'accusation contre l'humanité.

On m'a dit, et je crois à la vérité de cette assertion, — car elle me fut démontrée à l'heure de l'infortune, — on m'a dit que, dans la presse des grands partis qui divisent la France, il se rencontrait des caractères élevés, des cœurs généreux, des polémistes sincères, ne faisant trafic ni de leurs convictions, ni de leurs louanges, et ne se vendant point à l'enchère comme une marchandise.

Je ne les ai pas connus personnellement. Sans doute ils m'auraient méprisé ; mais quand l'injure venait s'ajouter à la détresse, quand la banqueroute d'un homme était un sujet de félicitation pour d'autres hommes, parce que cette banqueroute ruinait un malheureux qui, acculé dans une impasse, n'avait pu en sortir qu'en y laissant son avenir, il y eut des écrivains dans toutes les opinions qui respectèrent ma misère.

Je ne fus souillé que par les émules de ma honte.

Ceux qui souvent avaient repoussé ma collabora-

tion stipendiée et non avouée, ainsi qu'un stigmate dont ils ne voulaient pas se laisser marquer au front, et qui avaient le courage de leur conviction, monarchique ou républicaine, refusèrent de profiter de l'avantage que la fortune leur donnait sur moi ; ils m'oublièrent.

Ce fut la pierre de touche qui servit à former entre les uns et les autres une ligne de démarcation qu'il est, même pour moi, consolant d'établir. Je n'ai vu la presse et la littérature que sous son plus mauvais côté, là où il ne se rencontre que des Fausts sans portée et quelques Méphistophélès besogneux, espèces de sauvages déracinant l'arbre pour cueillir le fruit, tuant de gaieté de cœur les réputations et les lois, les mœurs et les devoirs, pour se procurer la triste joie de tuer, et élevant d'une main des autels à quelques dieux inconnus, autels et dieux qu'ils brisaient de l'autre.

Cette honorable partie de la presse, que je n'ai vue que de loin, comme Moïse entrevit la terre promise, n'écrit pas seulement pour écrire. Elle a des principes qu'elle soutient et des opinions qu'elle défend, mais tout cela avec dignité et avec une force empruntée au caractère de ses polémistes. Elle seule était en droit de me poursuivre de ses anathèmes : elle daigna me les épargner.

La fièvre de l'industrie et des spéculations emportait les esprits dans de nouvelles sphères complétement en dehors des aversions ou des affections que j'avais tant contribué à fomenter. Elles mouraient à la peine sous le galvanisme des conquêtes matérielles. Un tacite armistice avait été conclu par la force des

événements entre les opinions belligérantes. On ne se haïssait pas moins au fond du cœur, mais on cherchait à accorder quelque répit à des haines qui perdaient de leur vitalité par une nouvelle accession d'intérêts communs.

Il ne me restait qu'à souffrir dans l'obscurité, qu'à attendre en silence la fin de cette crise. Les circonstances la précipitèrent, et, soit que, dans la confusion de toutes les fortunes, les intelligences eussent pris un autre cours, soit que tant de désenchantements pécuniaires eussent imprimé à la calomnie un essor que je ne lui connaissais pas encore, on ne vint plus à moi en me jetant des réputations politiques à édifier ou à détruire. On ne m'offrit plus de partis en masse à soulever ou à absoudre, des célébrités à rapetisser ou à grandir.

On faisait un pas immense dans les mystères de l'effronterie. Pour atteindre plus sûrement au cœur des hommes, on voulait les frapper dans l'honneur de leurs femmes et dans la chasteté de leurs filles.

Le vieux prêtre a écouté avec une dédaigneuse attention les misérables péripéties d'une pareille existence. Il est étranger, absolument étranger à ces machinations et à ces fabriques de nouvelles à la main dont les provinces n'éprouvent que le contre-coup affaibli. Sur ces derniers mots, pourtant, il se lève, et, pâle de colère :

— Mais, s'écrie-t-il, ce que tu dis là est infâme !

— Infâme ! oui, j'en conviens, répond Astier ; mais la nécessité faisait loi ; mais cette infamie était la seule porte de vengeance et de salut qui me restât. Je m'y précipitai.

Après l'avoir contemplé avec une inexprimable surprise, le prêtre ajoute de cette voix qui est le plus sanglant des reproches :

— Poursuivez jusqu'au bout, car vous m'avez dit, je crois, que vous désiriez faire une confession générale. Je suis prêtre; au tribunal de la pénitence il m'est ordonné de tout entendre et de tout oublier.

Astier reprit :

— Certains marchands de scandale qui, par des limiers admirablement dressés, ou par des courtiers marrons de libertinage clandestin, étaient parvenus à scruter les détails les plus intimes de la vie domestique, m'accordèrent à forfait l'entreprise de ces travaux publics de la honte.

Cette pensée de prendre possession de la turpitude, de trafiquer du mensonge et de l'adultère, des secrets de la famille et de la pudeur des femmes, ne me serait jamais venue à l'esprit. Ces spéculateurs ignorés calculèrent combien un père pouvait jeter d'argent à celui qui allait de son souffle impur porter atteinte à la virginale réputation de sa fille. Ils basèrent leurs profits et sur les inimitiés qu'ils appelaient à eux, et sur les dénonciations intéressées qui en seraient la conséquence, et sur le silence que les époux, que les amants quelquefois essayeraient de mettre à la folle enchère. Les bases de l'affaire jetées, on ne s'occupa plus que de la mener à fin.

L'annonce d'une pareille œuvre, encore sous le manteau, révolta d'indignation les cœurs honnêtes. On concevait jusqu'à un certain point l'animosité qui s'acharne à un nom politique, l'envie qui se prend à lui de ses mécomptes et lui fait expier,

par cette espèce de pilori de la presse, la célébrité qu'il s'est conquise et la puissance de position ou de renommée dont il a su s'environner. Mais ce que personne ne pouvait s'expliquer, c'était cette faim de calomnies, jetant quelques ouvriers du désordre social sur les secrets de l'intimité, et les y jetant avec toutes les dépravations de l'intelligence.

Il n'y avait qu'un monde tel que celui dans lequel j'ai vécu capable de mettre à exécution ce sinistre projet; monde à part, qui, élevé comme un comparse, derrière la toile du journalisme, vit d'une idée dont il estropie le sens et la portée, puis met en coupe réglée le scandale, la seule arme dont il lui soit possible de se servir. Ne demandez pas à ces enfants perdus de la publicité, et dont les écrivains honnêtes souffrent ainsi qu'un malade souffre d'un cancer qui le ronge, ne demandez pas un sentiment en dehors de leurs besoins sans règle et de leurs profusions sans choix comme sans plaisir.

Les circonstances m'avaient introduit dans cette société à part où les mœurs n'ont pas plus de frein que la pensée. J'y étais par le droit de ma pauvreté. J'y restai par ce fatal enivrement dont aujourd'hui les causes me paraissent si futiles en comparaison de tout le mal que j'ai fait, en souvenir de toutes les tortures auxquelles j'ai été appliqué.

Sous l'inspiration des marchands de turpitudes écrites, je me prêtai à tout ce qu'on exigea de ma vénalité.

L'une des premières victimes tombées sous mon fouet fut la femme de l'*homme honnête et modéré* qui m'ouvrit cette carrière de calomnies. Il m'avait fait

accuser de la mort d'un vieillard. Je voulus qu'il expiât ce meurtre non prémédité. Je m'imprégnai si bien des poisons mis à ma discrétion, que l'histoire de cette femme ne fut que l'histoire de la débauche cachée sous le voile transparent de la coquetterie.

Ce que j'avais fait pour une, je ne tardai pas à le tenter contre d'autres. Je goûtai d'infernales voluptés à ternir la vertu, à mettre l'innocence en suspicion, à incriminer les rapports les moins suspects, à dénaturer les actes les plus simples. J'enfermai les femmes dans un réseau de vices ou dans un cercle d'immoralités dont j'étais l'inventeur. Je me fis le porte-voix de la délation ou de la calomnie. Une conversation, un geste, une rencontre, tout pour moi devint des armes funestes, tout servit à porter la désolation dans les familles. De cette atmosphère boueuse je m'étais fait un élément de revenus.

Dans le monde il n'y avait qu'un cri contre une pareille spéculation.

Ce cri, je l'entendais, il me faisait mal; mais protégé par le plus strict anonyme, mais échappant aux investigations de la police et du gouvernement par une audace de tous les instants, je ne craignais pas d'être livré aux malédictions de la foule. Je m'enfonçais toujours davantage dans cette voie sans issue, dans cette voie où je ramassais çà et là quelques pièces d'or égarées sur mon chemin, lorsqu'un événement imprévu précipita la catastrophe.

Louise était tendre et bonne. Je ne lui avais point caché par quel mystérieux travail, par quels secrets calculs la fortune remplaça jadis si promptement chez nous la misère qu'elle y avait connue. Louise

avait rougi à ces révélations. Que d'efforts elle fit pour s'habituer à cette ignominie que le monde devait me jeter! Combien de fois la surpris-je, sombre et abattue, versant des larmes sur mon honneur perdu et se désolant au souvenir des hontes passées et à l'horreur des calamités futures qu'elle entrevoyait dans mes hontes présentes! Et quand, prodigue pour elle de l'or que ma plume récoltait dans les divers partis, je lui offrais quelques bijoux et des étoffes nouvelles pour flatter ses instincts de femme ou l'arracher à sa mélancolie :

— Ah! me disait-elle souvent avec une pitié qui n'empruntait rien à notre amour passé, j'aimerais mieux moins d'éclat et plus d'honneur, moins de richesse et plus de gloire.

Je lui répliquais qu'en France, dans un temps donné, l'un amenait toujours l'autre d'une manière presque inévitable, et elle me répondait :

— Il n'en sera pas ainsi, j'en ai le pressentiment. Vois, le plus malheureux des êtres a un ami dans le sein duquel il peut verser ses secrets. Toi, tu n'as que des complaisants ou des maîtres autour de ton bureau; des complaisants qui flattent ta vanité, des maîtres qui spéculent sur ton talent comme s'ils te tenaient à bail. Je n'aperçois ici que d'ignobles figures. Je n'entends autour de moi rugir que de farouches passions. On ne te montre l'humanité que sous son prisme de fourberie, et tu ne veux la voir ainsi que parce que tu t'es lancé dans une fausse route.

Tels avaient été ses conseils de tous les jours pendant la première période de ma vie littéraire. Lorsqu'il était devenu impossible de lui taire le rôle auquel

je me résignais, sa douleur avait été si vive, que plus tard je n'osai jamais lui confier mes tourments, lui dire à quel abaissement je me réduisais. Louise serait morte de désespoir pour moi, de honte pour elle. Je lui cachai donc avec le plus de mystère possible l'ignoble trafic auquel je me prêtais.

Elle crut que j'avais trouvé de nouvelles divisions politiques à exploiter. Puis, fatiguée d'essayer toujours des conseils dont l'inutilité lui était démontrée, elle se dévoua à souffrir de mon opprobre. Sa candeur ne soupçonnait guère que je pusse en agrandir le cercle.

Les choses étaient à ce point. Un jour, afin de distraire Louise, qu'une incompréhensible langueur consumait, je résolus de la mener à l'Opéra. Elle fit mille objections que je détruisis. Enfin, cédant à ma prière, qui peut-être était un ordre, l'infortunée se laissa conduire.

Il y avait bien longtemps que je ne m'étais mêlé à cette foule bruyante et parée, bien longtemps que je n'étais venu, l'orgueil au front, jouir de la colère des adversaires battus par moi le matin, ou de la reconnaissance des amis de passage dont j'avais servi les intérêts. C'était un nouveau baptême que je me préparais. Aussi, pour rendre Louise témoin des anciennes liaisons que ma nouvelle fortune devait me reconquérir, et peut-être afin de prêter un peu de courage à sa faiblesse, ne craignis-je pas de l'entraîner au foyer, et de l'exposer à mon bras aux regards de tous ces hommes et aux médisances de toutes ces femmes. Protégé par le hasard, je pus passer et repasser dans la foule sans apercevoir un visage ennemi.

Nous allions rentrer dans notre loge, et en secret je m'applaudissais de n'avoir été en butte à aucune représaille, de n'avoir soulevé aucun scandale, quand tout à coup je me trouve face à face avec cet *homme honnête et modéré* dont j'avais souillé le nom.

Je rougis à sa vue. Cette rougeur est pour lui un indice accusateur. Il s'approche de moi avec un sourire de mépris :

— Monsieur Astier, dit-il à haute voix, combien vous a-t-on payé l'honneur que vous avez fait à ma femme en cherchant à la déshonorer ?

J'essayai de balbutier quelques paroles qui devaient être une réponse et un défi ; mais déjà un cercle de curieux nous entourait. Sur les explications que mon adversaire avait fournies, ce cercle prenait fait et cause contre moi.

Louise tremblait et pâlissait. Sa frayeur me suggéra une audace factice.

— Monsieur, repris-je, si je n'accompagnais ici ma femme souffrante et faible, je ne me laisserais pas insulter par vous.

— Par moi ! s'écrie-t-il ; mais c'est une erreur, monsieur Astier. En France, on n'insulte pas les infâmes.

Je repousse Louise, qui, cramponnée à mon bras, cherche à m'éloigner ; et, me précipitant sur cet homme :

— A l'instant même, monsieur, vous allez me rendre raison.

— Raison ! interrompit-il avec un geste de dédain à suggérer du courage au plus lâche, raison ! Mais la victime, monsieur, ne se bat pas avec le bourreau, et

vous en êtes un. Vous ne frappez pas les têtes avec la hache : mais vous faites métier de flétrir avec la plume les réputations de nos femmes et de nos filles.

Louise était là. Elle avait tout entendu, tout compris. Affaissée contre un socle de marbre, elle n'avait eu ni assez de force pour pousser un cri, ni assez d'énergie pour se jeter au-devant de moi. Je l'enlevai avec violence, et traversant la foule avide de bruit, qui s'ouvrait devant moi sans connaître encore les motifs de l'altercation, je la déposai presque sans vie dans une voiture.

La pauvre enfant était blessée au cœur; il ne lui restait plus qu'à mourir de l'opprobre qu'elle m'avait présagé.

Combien de temps dura cette agonie? Je l'ignore, car j'étais stupide de mes souvenirs et fou de mes remords. Louise, on me l'a dit du moins, expira en me pardonnant. Lorsqu'il me fut permis de me livrer à ma douleur, lorsque, le calme revenu et la tête plus saine, je cherchai à réunir mes pensées, une lettre, tout entière écrite de la main de cette infortunée, frappa mes regards.

C'était son âme, toujours aimante, qui avait dicté ce funèbre adieu; c'étaient ses larmes, qui souvent avaient coulé sur ce papier avec toutes les tristesses de son cœur. Dans cette lettre, Louise ne m'adressait qu'un vœu, ne me faisait qu'une prière, ne m'intimait qu'un ordre suprême. Elle voulait, elle exigeait que je renonçasse immédiatement, d'une manière absolue, pour toujours, à ce métier qui, disait-elle, la tuait avant le temps.

J'y renonçai, mon oncle, reprit Astier après quel-

ques minutes de silence, interrompu seulement par les sanglots étouffés du vieillard, j'y renonçai, et cependant j'étais plus indigent que jamais. La maladie et la mort avaient tout dévoré.

Seul avec ces trois orphelins, je me réfugiai dans une mansarde, fuyant les hommes et étant repoussé par eux. Je consumai en peu de semaines mes dernières ressources. Comme tant d'autres gens de lettres, si promptement désabusés de leurs rêves de gloire ou d'ambition, et fatalement entraînés vers l'abîme par une main de fer, j'avais épuisé en quelques années la coupe du malheur et celle des biens de ce monde. Peut-être aurais-je terminé par le suicide une histoire pleine de sombres enseignements, lorsque le souvenir de vos vertus m'arrêta sur la pente du crime. Je vous ai revu en esprit, au foyer de ce presbytère, toujours paternel, toujours indulgent. Jadis vous aviez été si bon pour moi que je me suis imaginé que votre charité pour tous s'étendrait sur un grand coupable. Alors j'ai reculé devant la funeste pensée qui obsédait ma raison. Je suis venu, flétri par le remords, usé avant le temps, mettre sous la sauvegarde de votre bienfaisance chrétienne les enfants de notre chère Louise.

Le prêtre s'était levé à ces dernières paroles.

— Astier, dit-il sans jeter sur cet exécuteur des hautes et basses œuvres littéraires et politiques un regard de compassion ou de courroux, tu as été cruellement coupable : tu es sévèrement puni. Dieu se montre juste. Dans cette occasion, c'est à son ministre sur la terre qu'il a laissé le droit d'être clément en son nom. Les enfants de Louise sont mes enfants; le repentir seul peut te rendre un père et l'honneur.

HENRI IX D'ANGLETERRE.

Près de cette Rome qui dévora tant d'empires, qui vit mourir ses Consuls et ses Césars, et dont chaque grain de poussière sacrée atteste la fragilité de toute chose humaine, il s'élève une villa, à laquelle se rattachent, par une suite merveilleuse d'illustrations, les plus tristes et les plus glorieux souvenirs.

Sous ses palmiers toujours verts, sous ses pins dont l'ombrage est si mélancolique, au murmure de ses eaux jaillissantes, à travers ses solitudes si pleines de silence, si embaumées de poésie, et qu'Albano d'un côté, Tivoli de l'autre, et Frascati encore plus près, couronnent de leurs heureux coteaux, on est entouré d'un de ces deuils solennels frappant l'imagination. Ces deuils évoquent, comme dans un vaste panorama historique, des noms dont les annales du monde retentissent encore.

Il y a là, renfermé dans un petit coin de terre, tout un passé d'immortalités éteintes, cent dynasties de rois et autant de générations de grandeurs éclipsées. Elles sont venues, après une tempête, cacher leurs douleurs ou abriter leurs regrets derrière ces arbres contemporains de Cicéron, le seul génie que, selon

Sénèque, le peuple romain ait eu d'égal à son empire.

Cette campagne, où les fleurs sont si brillantes, où la mémoire de l'homme est si accablée par les bouleversements successifs des empires, et que Sylla, abdiquant la dictature, choisit pour retraite : c'est Tusculum, Tusculum dont l'orateur consulaire a tant de fois célébré les agrestes beautés, Tusculum où, en rêvant à l'instabilité des pouvoirs humains et à la nature des Dieux, que sa raison ne daignait pas accepter de la main d'un polythéisme menteur, il composa, dans l'intervalle de ses combats avec Catilina et Verrès, de ses luttes avec Antoine et Octave, les ouvrages philosophiques qui, encore aujourd'hui, portent le nom de *Tusculanes*, afin d'éterniser deux souvenirs liés entre eux par toute la magie de l'histoire.

Après Cicéron, qui avait créé cette villa, Octave-Auguste, son assassin par substitution, échangeant les faisceaux du triumvirat contre la pourpre des empereurs, y accourut avec Virgile, son poëte, avec Horace, son courtisan, et avec Mécène, son flatteur en titre. Sous les bosquets pleins des gloires de la victime de Marc-Antoine, il essaya une clémence facile et un règne que la poésie et les arts ont imposés à la postérité.

Quand les illustrations manquèrent à la Cité impériale; lorsque Tibère, devenu dieu par le crime, eut soumis à une muette obéissance l'esprit turbulent et l'âme soupçonneuse des Romains, Tusculum passa de Séjan à Pallas, d'un affranchi à un mercenaire, d'un chanteur grec à un gladiateur germain, jusqu'au jour où la reine de Palmyre purifia par sa présence cette

solitude profanée; jusqu'au jour où, plongée dans l'immensité de ses tristesses, elle oublia pour la science ses songes d'amour et ses rêves d'une éternelle félicité.

Depuis cette époque, le Tusculum de Cicéron a toujours été l'asile privilégié des pouvoirs déchus, le refuge où les ambitions fatiguées, où les espérances trompées s'assignent rendez-vous à travers les siècles pour y dormir d'un sommeil heureux précurseur de celui de la tombe.

Sur les pelouses de cette oasis fraîche et riante, dans ces jardins où règne un perpétuel printemps, Rienzi, le dernier héritier des Républicains de la vieille Rome, a plus d'une fois pris en pitié son immortalité tribunitienne, plus d'une fois maudit l'impuissance de ses efforts pour conquérir une ombre de liberté ! Christine de Suède, la virago découronnée, ne s'y est jamais senti le cœur ému par les regrets du trône ou par l'amour de Monaldeschi, regrets qui la poursuivaient partout comme un fantôme attaché à ses pas. Environnée de ce prestige planant au-dessus de Tusculum, elle n'a plus rien demandé à la terre, car sa vagabonde imagination trouvait enfin un aliment. A chaque arbre elle évoquait un génie de malheur; dans chaque brise parfumée du soir, caressant ses longs cheveux, hérissés comme la crinière d'un lion, elle croyait entendre une voix d'en haut lui rappelant que, dans ces lieux mêmes, de plus grandes infortunes que les siennes avaient été consolées.

Un siècle n'avait point encore passé sur cette mémoire de reine livrée aux disputes des hommes, que

Tusculum abaissait l'orgueil de ses pins centenaires devant de nouvelles calamités royales.

Celui qui, après soixante années d'un difficile pèlerinage sur la terre, heurtait à ses portes pour y attendre, avec sa dynastie ne devant plus revivre que dans l'histoire, une mort dont il ne redoutait point les terreurs, était un vieillard courbé sous les honneurs de la pourpre romaine.

Il y avait sur son front, dans tous ses traits, quelque chose de calme et de résigné, commandant le respect, une de ces pensées du ciel qui font accueillir avec un sourire de stoïcisme toutes les agitations de la terre.

Lorsqu'il eut parcouru et admiré dans ses détails pleins de magnificence ce Tusculum, consacré depuis dix-huit cents ans par toutes les générations d'infortunes que les bouleversements politiques ont créées, le cardinal se tourna vers la petite cour de prêtres et de sujets fidèles dont il était accompagné; puis, avec une mélancolique gaieté :

— Allons, messieurs, dit-il, dressons ici notre tente et espérons que les palmiers de Tusculum offriront au dernier des Stuarts une hospitalité que les forêts de Windsor lui refusent.

C'était, en effet, le petit-fils de Jacques II d'Angleterre et d'Écosse, le fils de Jacques III, le frère de Charles-Édouard, qui prenait possession de la villa Tusculane. A plus d'un titre elle lui était bien due.

Le cardinal d'York était alors (il y a plus de soixante et quinze ans de cela) un prêtre septuagénaire, cachant sous son chapeau rouge de prince de la sainte Église romaine la couronne de la Grande-

Bretagne, que son front, quoique fait pour la porter, n'avait jamais essayée.

Né à Rome en 1725, il ne chercha point, à l'exemple de son frère, l'héroïque Écossais, à tenter le sort des armes. De la chance d'une victoire ou d'une défaite il n'espéra point un royaume; il ne se prépara jamais à subir une odyssée de misères. Dans les destinées de sa famille, si fatalement ouvertes par l'échafaud de Marie Stuart et par celui de Charles Ier, il lut un arrêt de mort que la Providence avait signé, une de ces proscriptions néfastes, s'attachant à une race et la poursuivant dans ses derniers rejetons. Son intelligence, développée par cette profusion de malheurs qui s'acharnaient sur les Stuarts, le préserva de cette vie aventureuse dont Charles-Édouard, son frère, eut toutes les tribulations et toutes les sublimités.

C'est que le vieux catholique avait profondément réfléchi sur les causes qui amenèrent la chute de sa famille. Placé au point de vue de la vérité éternelle, il savait que ce grand fait d'un peuple entier, rendu renégat par ses rois, serait un mal irrémédiable, et que l'Angleterre arrachée à l'Église catholique était dévolue à l'esprit d'orgueil individuel.

Humble et pieux, mais n'abaissant jamais devant de superbes fortunes la splendeur de ses calamités, il vécut à l'abri du Siége pontifical que ses aïeux auraient voulu faire triompher de l'hérésie anglicane. Il s'appliqua à conquérir et à développer cette sagesse sans ambition tant recommandée dans les Écritures. Lorsque Charles-Édouard agitait l'Europe pour reconquérir sur l'Hanovrien le trône d'où Jacques II

était descendu, lorsque le faible Louis XV, pour chasser de la France hospitalière un roi vaincu et sans asile, s'improvisait le gendarme de l'Angleterre, et, avec des liens de soie, en guise de menottes, osait faire attacher les mains d'un prince, petit-fils comme lui d'Henri IV, le cardinal d'York pleurait et priait.

Dans sa pensée chrétienne, les rois s'en allaient déjà, et il était interdit au martyr de se révolter contre le supplice.

Ainsi pour lui s'écoulèrent de longs jours respectés par les orages. Mais, à la mort de son frère, qui avait enseveli ses rêves ambitieux, ses projets de guerre et sa passion du trône sous le titre de comte d'Albany, le cardinal conçut une étrange pensée. A ce nom de Stuart, dont il était le dernier écho, il voulut accorder de suprêmes honneurs et le faire descendre dans la tombe la couronne au front. Alors il se résigna à être roi sans sujets, prince sans diadème et monarque sans autorité. C'était une dette contractée envers sa dynastie, une dette qu'il croyait devoir acquitter.

Pour mieux en faire apprécier toute l'étendue, il ne consentit pas à laisser l'histoire d'Angleterre se fermer sur la dernière page du règne de Henri VIII, le théologien despote, séparant la Grande-Bretagne de la communion de Rome avec cette brutale tyrannie qui faisait aussi bien tomber sous la hache du bourreau les têtes de ses sujets que les têtes de ses épouses.

Catholique avant tout, il prit le titre de Henri IX, tardive expiation que les Stuarts ne devaient point à la mémoire des Tudors !

Il n'eut ni sacre ni fête du couronnement. Ce fut au pied de la croix qu'il arma ses mains d'un sceptre qui ne pouvait être qu'un roseau; au pied de la croix, que, sans ambassadeurs des puissances amies, que, sans trône, que sans consécrateur, il se fit roi par l'imprescriptible principe de la légitimité. Après avoir assumé ce titre, qui était plutôt un devoir de famille qu'une charge dont ses épaules revendiquaient les périlleux honneurs, il rentra dans son existence de cardinal.

Pour tout autre que pour un prince de la maison de Stuart, race encore plus illustre par ses infortunes que par ses gloires, cette existence eût été une de ces faveurs exceptionnelles dont le ciel est avare. Dans la retraite qu'il avait passé toute sa jeunesse à préparer pour ses vieux jours, le cardinal d'York était entouré d'un luxe de bon goût digne de son rang, de son nom et de Rome. Tenu sur les fonts de baptême par le pape Benoît XIII, qui, au nom de la Chrétienté, adoptait cet enfant royal rejeté même à sa naissance du sein de la patrie, il fut l'ami de tous les souverains Pontifes qui se succédèrent sur la chaire de saint Pierre. Benoît XIV l'honora du chapeau des princes de l'Église. Clément XIV, ce pape livré aux sévères impartialités de l'histoire, lui accorda sa confiance; il le combla d'honneurs. Avec Pie VI, qui accrut ses dotations ecclésiastiques, le cardinal d'York se livra à son amour éclairé des arts et à la passion malheureuse qu'il nourrissait pour l'Angleterre, son ingrat et infidèle royaume.

Dans son palais de la Cité, dans sa villa de Tusculum, il s'était créé un musée des diverses images qui

lui retraçaient les beaux jours et les sanglants souvenirs de sa famille. Depuis les fêtes du Louvre, où la jeune Marie Stuart était fiancée à un enfant roi, qui ne fit que passer sur le trône de France, jusqu'à l'échafaud dressé pour elle par les haines jalouses d'Élisabeth, dans le cachot de Fotheringay; toute cette vie ouvrant si tragiquement un siècle de révolutions et de calamités royales était rappelée sur la toile ou respirait dans le marbre. Le pinceau des Van Dyck romains avait immortalisé les épisodes de ces lamentables histoires, commençant à Charles Ier pour finir à son dernier petit-fils, errant et fugitif dans les montagnes d'Écosse, cette première Vendée militaire.

Ici, c'était le monarque jugé par ses sujets rebelles, et, comme plus tard Louis XVI, apprenant à ses enfants, la veille de sa mort, à pardonner et à oublier. Là, une autre scène attirait les regards. C'était le prince de Galles, le vaincu de Worcester, caché dans le chêne royal, avec le colonel Carless, et dérobant sa tête aux vengeances du Parlement, sous la sauvegarde de Penderell, le fermier.

Plus loin, Henriette de France, la fille de Henri IV et de Marie de Médicis, l'épouse de Charles Ier, la mère de Charles II, de Jacques II et de cette autre Henriette dont, selon Bossuet, la mort retentit encore dans les bosquets de Saint-Cloud, affrontait les tempêtes de l'Océan pour évoquer des défenseurs; et Charles-Édouard, le Prétendant, mendiait un morceau de pain à la charité de ses ennemis.

Au milieu de tous ces martyres de famille et des funestes batailles de Dunbar et de la Boyne, qui anéantirent les espérances de Charles Ier et de

Jacques II, apparaissaient dans leur auréole de fidélité Montross, le Charette des clans écossais; lord Capell, mis à mort à cause de sa vertu, selon l'expression du vieux Noll le protecteur; Falkland, doué du triple génie des lettres, des armes et de la diplomatie, qui, paré comme pour un jour de fête, meurt à la bataille de Naseby; l'archevêque Laud, le martyr octogénaire de la royauté, l'ami de Strafford, qui le précède de quelques mois sur l'échafaud; Monk, le restaurateur de la monarchie; le chancelier Clarendon, qui, après avoir remis la couronne sur la tête de Charles II, mourut à Rouen, exilé par ce prince; Berwick, le Dunois de la maison de Stuart, à qui la gloire accorda en France ses lettres de grande naturalisation, Berwick, l'aïeul des Fitz-James. Plus radieuse, plus dévouée encore que tous ces hommes dont le nom rayonne avec tant d'éclat, miss Flora Macdonald, l'ange gardien de la légitimité proscrite, brillait à sa place entre l'évêque Juxon, l'Edgeworth de Firmont de la monarchie anglaise, et Herbert, son Cléry.

Le cardinal d'York, dans sa pieuse reconnaissance, n'avait oublié aucune gloire. Il ne passait sous silence aucun généreux sacrifice. L'Angleterre de la fidélité avait là, dans ce palais, un Panthéon ne s'ouvrant qu'aux jours solennels, et n'étalant ses trésors de courage qu'aux funèbres anniversaires. Dans cette réunion de héros, dans sa galerie de loyauté, Henri IX se consolait des tribulations humaines. Il se prenait souvent à les bénir, et, au nom de ses aïeux, il s'honorait d'avoir fait surgir tant de vertus.

Presque toutes les semaines, comme pour s'arracher

aux décevants spectacles de la terre, on le rencontrait accompagné de monsignor Ange Césarini, évêque de Milevi, l'homme de sa confiance, celui qu'il institua son héritier universel fiduciaire. Il cheminait à travers les sentiers fleuris dont la campagne de Frascati est couverte. Le monastère de Grotta-Ferrata recevait le royal pèlerin. Il se mêlait aux simples plaisirs, aux profondes études et aux longues oraisons des religieux. Il se plaisait à écouter leurs naïfs récits, et à se faire raconter des vies dont l'ascétique uniformité est une jouissance. On le voyait suivre dans leurs jeux les novices, qu'il encourageait de la main et du regard. Quand sa visite finissait :

« Mes révérends pères, répétait-il avec une tristesse toute chrétienne, je recommande à vos saintes prières le roi catholique de la Grande-Bretagne et son peuple d'hérétiques. »

Après les Jacobites restés fidèles par tradition au principe de la légitimité, le premier Anglais qui salua du titre de monarque d'Angleterre ce dernier héritier des Stuarts fut un prince de la maison de Hanovre, un fils du roi George III, alors occupant au palais de Saint-James le trône sur lequel le cardinal d'York aurait dû être assis par droit de naissance.

Le duc de Kent, père de la reine Victoria, aujourd'hui régnante, vint à Rome. Sur sa demande, il fut reçu par ce vieux prêtre qui s'appelait Henri IX, et lui, duc de Kent, fils de son compétiteur, il honora du nom de Majesté le souverain qui, ce jour-là, n'avait pour tout sujet admis à lui faire sa cour que ce singulier visiteur.

A quelques années de là, en 1800, le cardinal

d'York accueillait une autre visite : il était encore salué roi d'Angleterre par un autre prince. Celui-là était un Bourbon de France, proscrit de son pays comme Jacques II et ses enfants furent expulsés du leur. Mais alors ce Bourbon ne trouvait pas dans les cours étrangères la noble hospitalité que Louis XIV offrit à la dynastie des Stuarts et que Catherine II de Russie avait seule continuée pour les Bourbons.

Le cardinal désira payer une dette sacrée. Il accourut au-devant du jeune duc de Berri, que l'amour des arts, que la passion des grandes ruines et les tourments de l'exil avaient poussé vers Rome. Ce fut à Tusculum qu'il le conduisit, afin d'offrir à sa jeunesse un avant-goût de ce que les choses d'ici-bas ont de fragile et de périssable.

Ce jour-là, Tusculum néanmoins fut étincelant de joie et radieux de félicité. Le cardinal cherchait à faire oublier à son hôte les angoisses des guerres civiles, les tortures de la patrie absente et les affronts des rois, dont la pusillanimité était pour eux une dure leçon. Ne voyant dans le duc de Berri que l'arrière-petit-fils de Louis le Grand et jamais celui de Louis XV, il se montra aussi plein de gratitude qu'un Stuart devait l'être en face d'un Bourbon.

Le Bourbon avait à peine vingt-deux ans, et cependant, depuis plus de dix années, l'exil pesait déjà sur sa tête; mais un exil horrible et sans espoir, un exil dont les monarques de l'époque, préoccupés plutôt de leurs soucis personnels que de l'intérêt compromis des monarchies, n'osaient adoucir la rigueur ni par un regard, ni par une consolante parole. Le canon des victoires républicaines retentissait à

leurs oreilles, et, comme la France de Mazarin, cauteleuse et pusillanime, avait un jour perdu de vue que les royautés sont solidaires, l'Europe humiliait son orgueil devant le nouveau Cromwell, se drapant dans son manteau consulaire avant de charger ses épaules de l'impériale hermine.

L'Europe était à genoux à l'aspect de cette omnipotence militaire, broyant sous ses pieds les trônes et les monarques pour en jeter d'autres à leur place. Si le général Bonaparte en eût témoigné le plus léger désir, l'Europe, ainsi qu'elle l'avait fait naguère, aurait encore gravé sur les poteaux de ses chemins l'inscription suivante : « Il est enjoint de par la loi, aux mendiants, aux émigrés français et aux vagabonds de ne pas séjourner ici plus de vingt-quatre heures. »

Dans ses incompréhensibles affaissements, l'Europe monarchique est ainsi faite. Elle n'a des sourires et des acclamations que pour la fortune et le hasard. Elle s'est improvisée le courtisan du succès, et elle se prosterne à deux genoux devant les turbulences d'un pouvoir audacieux. Elle n'est sourde et inflexible que pour le malheur. Étourdie par la rapidité des événements qui se succèdent comme dans un panorama, elle n'a ni le cœur ni la volonté de s'apitoyer sur les révolutions qui précipitent du trône, ou sur les péripéties qui y font monter. Le rocher de Sainte-Hélène et le château d'Arenenberg la laissent aussi froide, aussi indifférente que le caveau funèbre de Goritz, le château de Claremont ou le modeste manoir de Frohsdorf. Elle n'a plus le courage de s'attendrir; c'est tout au plus si, en brassant des affaires et en sacrifiant

des principes, elle trouve le temps de s'accorder un repos tourmenté et de se livrer corps et âme à un despotisme utilitaire et progressif.

A Rome, depuis longtemps veuve de ses rois, de ses empereurs et de son sénat, à Rome, que la République française avait faite aussi orpheline de ses pontifes, le descendant des rois très-chrétiens fut accueilli avec respect. Le cardinal d'York, le premier, s'honora de rendre dans son palais, au neveu de Louis XVI, les hommages qu'au milieu des pompes de Versailles Louis XIV rendit au fils de Charles I^er^.

Ce vieillard et ce jeune homme, éloquente image des vicissitudes humaines, errèrent souvent, l'un à côté de l'autre, à travers le Vatican dépouillé, sur les ruines amoncelées du Colisée et de la Maison dorée de Néron. Ils s'égarèrent dans les Catacombes; on les vit s'asseoir sur les débris épars du Forum; et, saisis au cœur de cette amertume que renouvelaient tant d'émouvants spectacles, plus d'une fois ce vieillard et ce jeune homme mêlèrent leurs larmes.

Dans la fête donnée sous les ombrages de Tusculum à une royauté proscrite par une royauté morte, le cardinal d'York chercha à environner son hôte de plaisirs moins tristes et de souvenirs plus gais. C'était le jour des adieux et l'heure de la séparation.

Le duc de Berri arriva seul à Tusculum, l'épée dans le fourreau, le pinceau à la main. Jadis les dieux de la mythologie se faisaient bergers chez Admète; à Rome, maintenant, les princes exilés se font artistes. Il arriva passionné, enthousiaste, dévorant l'avenir; et, lorsque le vieux Stuart eut pressé dans ses bras le jeune Bourbon :

— Encore une fête aujourd'hui, dit-il, et demain de nouveaux combats. La chance n'est plus pour nous, pauvres princes qui tombons en face des insurrections, comme les Césars de Rome tombaient devant une émeute de prétoriens. D'autres jours sont venus. A chaque tremblement de terre, à chaque coup de canon tiré par l'égalité contre les distinctions de race ou de famille, surtout à chaque lâcheté des rois, on est tenté de croire que la dernière heure des monarchies va sonner. Et, vous l'avouerai-je, ce n'est pas sans une espèce de pénible bonheur que j'emporte dans mon sépulcre tout l'avenir des Stuarts. Ils ont été trop frappés de la foudre pour désirer qu'il en survive après moi.

— Dieu et notre droit, continue le prince français, nous restent seuls. Votre Majesté pense-t-elle qu'il soit d'un loyal gentilhomme de ne pas leur faire un dernier appel? Croit-elle qu'un roi, qu'un fils de roi doive humilier sa tête dans la poussière et ne jamais la relever sous le pied qui l'écrase?

— Que peuvent les courages de la terre contre un arrêt d'en haut? Duc de Berri, vous entrez dans la vie par une porte bien triste! Dans votre nom et le mien il y a plus d'une saisissante similitude. Entre les infortunes de la famille des Bourbons qui commencent et les calamités de la famille des Stuarts qui finissent, n'apercevez-vous pas toute une série de mêmes désastres, tout un avenir de tempêtes uniformes? Comme nous, enfants de Charles I^er^, vous, neveu de Louis XVI, vous avez une Tête-Ronde qui protége la France. Quand ce nouveau dictateur sera mort ou brisé, d'autres révolutions viendront.

— Moi, ou ma postérité, s'écrie le duc de Berri, appuyant la main sur la garde de son épée, nous saurons, sire, à quoi nous en tenir. Si le drapeau des lis s'abaissait dans les champs d'un nouveau Culloden, nous le relèverions, tout inondé de sang et tout criblé de balles. Puis, à l'exemple de notre grand aïeul Louis XIV, nous appellerions la France monarchique à mourir avec nous dans un dernier combat. Le Ciel sourirait à notre courage, et afin de réparer les désastres d'une bataille de Culloden, peut-être serait-il assez juste pour nous accorder une journée comme celle qui sauva la France à Denain. Sire, les rois aujourd'hui sont habitués à regarder l'échafaud sans pâlir. En révolution, on n'attend que cela des hommes. A nous, les priviléges de la naissance ou du malheur, les hommes ont autre chose à demander. Je sens en moi le courage de répondre à leur espérance, et j'aime à croire que mes héritiers ne démentiront jamais le sang qui coulera dans leurs veines.

— Bien ! jeune homme, très-bien ! interrompt Henri IX, dont le cœur, réchauffé par ces chaleureuses inspirations, retrouvait son élan de Stuart. J'admire votre franchise, je la comprends; mais tenez, la lutte n'est pas égale entre les deux principes. J'ai eu vingt ans comme vous; comme vous j'ai été brave, brûlant d'ardeur, enivré de désirs ambitieux et légitimes pourtant. Une pensée du ciel a frappé mon âme. J'ai senti qu'après tant de mauvaises fortunes il ne fallait plus tenter la Providence. Roi de l'exil, je me suis résigné à conduire le deuil de notre dynastie. Le deuil finit à ma mort. Peut-être n'en pourrez-vous jamais dire autant !

Un éclair de joie passe sur le visage du duc de Berri, qui ne peut s'empêcher de répondre :

— J'avoue à Votre Majesté que c'est mon rêve le plus cher. Avoir des fils qui me ressemblent, et qui ne désespéreront jamais de la Providence, c'est tout ce qu'un Bourbon peut exiger du Ciel; je ne demande que cela.

— Vous l'obtiendrez, monseigneur, car vous en êtes digne; néanmoins, écartons ces pensées qui assombrissent notre dernière entrevue, et étendent un voile de tristesse sur ce beau jour, si rare dans nos existences d'exilés. Allons, prince, que votre bras si fort soutienne ma chancelante majesté, et rejoignons les quelques amis que, pour vous fêter, j'ai réunis à Tusculum.

Le Stuart et le Bourbon s'avancèrent à pas lents sur les gazons fleuris, au milieu de ces forêts d'orangers, dont le cardinal d'York était plus jaloux que de son sceptre. Ils marchèrent longtemps ainsi, l'un toujours songeant à la gloire, l'autre toujours préoccupé de ses fins dernières, et, comme Dioclétien dans son jardin de Salone, oubliant quelquefois l'empire et la mort pour admirer une fleur que ses mains avaient plantée. C'était le plus doux passe-temps du monarque anglais.

— Voyez, reprit-il avec un accent de paternelle affection, de quoi se composent les domaines de ma couronne et les tribulations de mon gouvernement. Entre ces deux frêles buissons de lilas, frontière de mon royaume, je suis heureux et plus heureux qu'un roi. Mon frère aîné, dont sans doute vous admirez les chevaleresques expéditions et dont vous partagez

l'aventureux courage, ne l'a jamais été. Prince, il est des temps où le sang qui coule dans nos veines doit s'arrêter avant même d'être tari à sa source. Les rois, tels que je les comprends, ne doivent laisser après eux que de grands souvenirs, et ne jamais se confondre dans cette foule d'êtres ignorés du monde qui passent inconnus sur la terre et ne retrouvent un nom que devant le tribunal de Dieu. J'ai senti bien jeune que l'histoire était interdite aux Stuarts, que pour eux il n'y avait plus de révolution possible, plus d'avenir, plus même de gloire. J'ai fermé le livre sur la vie si féconde et si agitée de Charles-Édouard, puis, au pied de l'autel, j'ai murmuré cette prière que le Christ faisait entendre dans le jardin des Oliviers : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse! » Je suis prêtre; j'ai soixante-quinze ans : jugez si mes prévisions étaient fondées.

Le duc de Berri sourit d'un air d'incrédulité, comme s'il eût pensé qu'il lui était défendu, à lui Bourbon, de désespérer ainsi de l'avenir, et, se séparant du vieil Henri IX, il se mêla pendant quelques heures aux groupes d'invités que réunissait la villa de Tusculum. Il s'entretint avec la comtesse d'Albany, qui, épouse du prétendant, n'avait pu, même par les charmes de son esprit et par sa touchante beauté, offrir un peu de félicité à ce prince. Il serra la main du poëte Alfiéri, dont elle était l'ange inspirateur. Il salua le cardinal Consalvi, l'élève, le protégé de ce roi d'Angleterre, Consalvi qui, déjà ministre secrétaire d'État et tout-puissant auprès du nouveau pontife Pie VII, n'oubliait pas sous la pourpre, précoce récompense des plus rares talents diplomatiques, les

bienfaits dont sa jeunesse avait été comblée par le cardinal d'York. Le duc de Berri allait partir; mais, par un respectueux instinct, se retournant avec vivacité vers cette ruine des Stuarts plongée peut-être dans d'amères pensées, il tombe à ses genoux.

— De nouveaux combats, dit-il avec une enthousiaste dignité, m'appellent sous le drapeau de mes pères. L'existence des souverains, comme la vie des nations, est à la merci de Dieu; mais que Votre Majesté accueille ma prière! La bénédiction d'un martyr couronné doit porter bonheur à un fils de France. Bourbon, je demande qu'un Stuart me bénisse!

— Et le dernier des Stuarts vous bénit, monseigneur, ajouta le vieillard, étendant ses mains tremblantes d'émotion sur la tête du duc de Berri. Il vous bénit, vous et votre postérité, vous souhaitant à tous un trône, dont vous ne cesserez jamais d'être dignes, ou une résignation aussi chrétienne que celle dont il lègue l'exemple aux rois qui viendront après lui, chassés, comme nous, de la patrie par les tempêtes populaires.

Il releva le prince français, le serra dans ses bras avec une affection douloureuse, et en le voyant s'éloigner :

— Ce noble jeune homme, dit-il à la comtesse d'Albany et à Alfiéri qui l'entouraient, a véritablement du sang royal au cœur; mais dans quelques jours peut-être il n'y aura plus sur la terre trace des Stuarts. Vous qui êtes poëte, Alfiéri, vous qui possédez le *mens divinior* des anciens, pensez-vous que dans un siècle il surnage des Bourbons?

Alfiéri, le grand poëte, incline sa tête resplendis-

sante d'une mâle sévérité, et, saisi d'étonnement à cette demande :

— C'est le secret de la Providence, reprend-il; un secret que personne ne peut pénétrer, mais que, dans l'intérêt des races monarchiques, je ne désirerais pas voir sonder par le prince qui vient de prendre congé de Votre Majesté.

— Puisque les choses humaines sont si peu stables, ajoute le cardinal d'York, renfermons, comme dit Horace, de longues espérances dans un espace étroit, et sous ces platanes qui voient passer tant de révolutions, offrons des fleurs et du vin au génie qui nous rappelle la brièveté de la vie.

Alfiéri sourit à cette citation classique, si éloignée du caractère de Henri IX. Puis le Stuart et ses convives se séparèrent. Dans cette même nuit, le duc de Berri quitta Rome.

Il n'y a que soixante ans de cela, et ce n'est pas sur la France d'aujourd'hui que je veux porter mes regards en parlant du prince qui, en 1820, mourut sous un poignard démocrate emmanché dans une idée libérale.

Laissons donc les petits-fils de Louis XIV en exil, pour revenir au petit-fils de Jacques II.

Tel que je l'ai peint, et je l'ai historiquement photographié comme les derniers Jacobites de sa modeste cour me le faisaient revivre à Rome dans les jours de ma jeunesse, c'était un noble vieillard que ce monarque d'Angleterre *in partibus fidelium*, un cœur digne d'occuper un trône, mais un cœur qui en avait senti tout le vide, qui surtout n'aurait rien aventuré pour le remplir.

Désenchanté de toutes les splendeurs et n'y attachant aucun prix, il s'était fait roi par tradition de famille; néanmoins cette royauté n'était pour lui ni un remords ni un fardeau. Il l'avait prise comme on la lui transmettait, et, pour mieux s'inspirer de la vanité des choses d'ici-bas, ce fut alors qu'il se retira dans ce Tusculum, dont chaque fleur lui rappelle une gloire éteinte ou une grandeur évanouie.

Riche des abbayes de la France monarchique et des revenus que les souverains Pontifes mettaient à la disposition de sa bienfaisance, il ne daigna ni thésauriser ni faire une économie. Les beaux-arts, le culte des lettres et les indigents dévorèrent son budget. Quand la Révolution française l'eut dépouillé de ses biens; quand, après avoir séquestré le patrimoine de Saint-Pierre, elle l'eut jeté dans son Tusculum, dénué de fortune, comme son aïeul venant heurter à la porte du château de Saint-Germain, le cardinal d'York ne se laissa abattre ni par le désespoir ni par la misère, dont il était menacé. Il sourit chrétiennement à ces tribulations et il répéta :

— Aujourd'hui que les rois meurent sur l'échafaud et ne trouvent pas même de frères pour leur tendre une main amie, qu'importe à la terre qu'un prince dépossédé expire de faim sur son trône imaginaire?

Cela, sans doute, importa à George III, le souverain de la Grande-Bretagne compétiteur de Henri IX. Il ouvrit à l'instant même ses trésors au cardinal de la sainte Église romaine, puis des jours plus sereins brillèrent sur le Siége apostolique et sur son sénat de *porporati*. Mais bientôt le Stuart qui dans sa longue

carrière avait tant souffert des révolutions fut appelé, en qualité de membre du sacré Collége, à en sanctionner une par son adhésion publique.

Le général républicain dont, sous le canon de Marengo, il avait fait pressentir au duc de Berri les ambitieux désirs, voulut, à l'exemple de Charlemagne, le grand empereur d'Occident, faire toucher sa couronne par l'onction du souverain Pontife.

Obéissant à cette prière de Bonaparte, qui était un ordre dans la bouche du négociateur du traité de Tolentino, le pape Pie VII abandonnait sa capitale pour inaugurer à Notre-Dame de Paris un nouveau trône et consacrer un empereur.

Napoléon témoigna le désir de voir le vieux Stuart, dont il estimait les vertus, venir incliner un front de roi légitime sous son épée de soldat impérial. Le Pape n'avait rien à refuser à l'empereur des Français.

La réponse du dernier des Stuarts n'est pas connue; pourtant elle mérite de l'être.

Il écrivait :

« Très-saint Père,

» Si le roi de France, descendant de Henri IV et de Louis XIV, appelait à l'auguste cérémonie de son sacre, dans la cathédrale de Reims, le petit-fils de Jacques II d'Angleterre, malgré nos soixante-dix-neuf ans, nous traverserions les monts.

» Mais nous ne devons rien au général Bonaparte, rien qu'une tacite protestation contre la fortune.

» Nous la déposons entre les mains de Votre Béatitude.

» Donné en notre résidence de Frascati, ce jour, 19 juin 1804.

» HENRI, roi. »

Trois ans plus tard, le cardinal d'York se trouvait face à face avec la mort, dans cette Rome qu'il avait tant aimée. Son calme habituel, sa résignation chrétienne, sa douce gaieté, rien ne lui fit défaut à ce moment que, depuis longues années, il attendait comme un jour de favorable augure.

Quand il sentit ses forces s'affaiblir, quand il vit qu'il n'y avait plus d'homme et de roi en lui que de la tête au cœur, il témoigna le désir de dire un éternel adieu au souverain Pontife et aux monuments qui avaient consolé son simulacre de royauté. On le porta au Vatican.

Là, dans les saintes expansions de son âme, on dit qu'il tomba de ses lèvres mourantes plus d'une prophétie que le Ciel a chargé les événements d'accomplir. Il parla au pape Pie VII avec la triple majesté du roi, du prêtre et du martyr. Il parla des nouvelles persécutions qui attendaient l'Église et des révolutions que le principe d'autorité ne serait pas plus apte à conjurer que la force elle-même. Il parla d'exil par la conquête, d'exil par le progrès des fausses idées et de guerre d'usurpation cachée sous un sacrilége prétexte d'unité italienne.

Lorsque les augustes vieillards eurent confondu dans une même affliction leurs larmes et leurs douleurs, le Pape bénit encore une fois ce prince dont la couronne n'avait jamais été lourde à sa tête. Alors, s'appuyant l'un sur l'autre, ainsi qu'auraient

fait deux martyrs à moitié déchirés par la dent des lions du Colisée, tous deux descendirent lentement l'escalier du Vatican.

Sans cour, sans suite, comme accomplissant un pèlerinage, ils pénétrèrent seuls dans la basilique de Saint-Pierre. Leurs genoux fléchirent sur le marbre où sont déposés les ossements des glorieux apôtres; et le cardinal d'York, tournant un regard plein d'espérance vers le tombeau où l'attendaient Charles-Édouard, son frère, et Marie Casimire Sobieska, leur mère :

« Sainteté, dit-il, dans peu de jours voilà donc tout ce qui restera des Stuarts : la Basilique du monde chrétien servant de Westminster à leurs cendres proscrites ! »

Ce fut la dernière parole terrestre qu'il prononça, le suprême adieu qu'il fit entendre au monde. Quelques semaines après, il s'éteignit sans souffrance, dans la paix du Seigneur, emportant sous son linceul de pourpre une royauté qui mourait avec lui.

LE

FILS D'UN PAIR DE FRANCE.

I

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1832, nuit glorieuse et fatale, qui, par une étrange coïncidence, vit spontanément, sans accord préalable, la Légitimité et la République attaquer, chacune de son côté, chacune avec son drapeau, la dynastie et le gouvernement de Louis-Philippe, roi des Français, et les attaquer à la fois dans les landes de la Vendée et au milieu du cloître Saint-Merri, devenu une citadelle, il se rencontra aux portes d'un manoir délabré, à une lieue et demie de Clisson, quelques hommes armés que la pluie, le hasard ou un mouvement de stratégie mal combiné réunissaient sur ce point.

Au nombre de ces volontaires, qui, à travers les ravins ou les sinuosités du Bocage tressaillant encore à son cri de guerre, marchaient, le pied leste, le cœur joyeux, l'arme au poing et la cocarde blanche en tête, on remarquait des paysans de différents âges qui, pour toute conviction politique, n'avaient que

l'exemple de leurs pères, que l'ardeur de leur foi en Dieu, de leur foi en la monarchie ; des jeunes gens au cœur chaud, à l'esprit enthousiaste, et qui mettaient au service d'une royauté trois fois malheureuse, trois fois mutilée ou proscrite en moins de cinquante ans, leur bravoure inexpérimentée, mais réchauffée encore par la présence de la duchesse de Berri. Cette nouvelle Marguerite d'Anjou, avec son seul courage pour armée, désertait les palais de marbre de l'Italie et l'antique Holyrood de Marie Stuart pour venir tresser à son fils, orphelin par le crime, une couronne de genêts, en attendant que la Vendée militaire lui reconquît celle de France.

Au milieu de ces soldats improvisés, on apercevait deux officiers de l'ancienne garde royale et un vieillard dont la croix de Saint-Louis décorait l'habit de grossière étoffe : un vieillard aussi actif, aussi entreprenant, aussi plein de hardiesse que tous ces jeunes gens arrivés là sans autre but que celui d'abriter leurs têtes proscrites sous un toit hospitalier.

La nuit se passa gaiement. Ils pouvaient mourir le lendemain.

Le lendemain, les ruines de la masure que l'histoire appellera si solennellement le château de la Pénissière de la Cour étaient cernées par des bataillons de soldats, par des gardes nationaux accourus de Clisson, de Cugan et de tous les environs.

Pour ces royalistes, ayant passé la nuit à deviser de batailles, et qui, la tête appuyée sur leurs fusils de chasse à deux coups ou sur leurs larges espingoles, avaient écouté les récits des grandes guerres, ce fut un joyeux réveil que celui-là. L'ennemi était devant

eux : derrière eux la fuite impossible. Il ne leur restait qu'à mourir. Leur parti fut bientôt pris.

La garnison improvisée se distribua les postes, se partagea les munitions; elle arrangea elle-même son plan de bataille. Lorsque toutes les dispositions furent faites, elle attendit.

Le vieillard qui a suivi ces jeunes gens, qui a excité leur courage, qui, avec ses souvenirs d'un autre temps, a plus d'une fois fait bondir leurs cœurs, ce vieillard s'est placé dans l'embrasure d'une fenêtre longue et étroite.

De temps à autre, à travers les crevasses du contrevent fermé, son œil calme se porte sur les murs d'enceinte où les soldats de la ligne se rangent en bataille. Il les compte avec une tranquillité que leur nombre toujours croissant n'altère pas. Lorsqu'il a bien étudié leurs divers mouvements, il se retourne d'un air placide vers les jeunes gens dont il est entouré; puis il s'adresse à l'un d'eux, qu'une élégante veste de chasse, quelques armes de prix, et, mieux que tout cela, une figure blanche et rose, font sortir, par la fortune ou la naissance, du cercle ordinaire des combattants.

— Allons, monsieur d'Asfeld, dit-il, je vous cède la place. Les anciens ont vu ce qu'ils voulaient voir. Aux jeunes à dire ce qu'il faut faire.

M. d'Asfeld prend dans sa main, dont un gant plein de souplesse dessinait les gracieux contours, la main rude et calleuse du vieillard. Il la serre avec une amicale expression. Après avoir déposé près du mur le brillant fusil sorti des ateliers de Lepage, il tire de son gilet un riche lorgnon que supporte une chaîne

d'or richement ciselée. Il parcourt lentement, comme avec réflexion, les rangs pressés des soldats qui accouraient enfumer le renard dans sa tanière.

— Tout examen fait, dit-il en se retournant joyeusement vers ses compagnons d'armes, je crois, père Morineau, que nous allons assister à une fête dont les violons pourraient parfaitement rester à notre charge.

— Eh bien ! tant mieux, jeune homme. C'est un beau début dans la vie qu'un pareil combat. Nous sommes ici sans ordres ainsi que sans chefs, de véritables brebis du bon Dieu abandonnées par le pasteur à la dent des loups. L'instant est arrivé de se mesurer de près avec les soldats du roi Philippe. N'est-ce pas tout ce que vous étiez venu chercher dans la Vendée, monsieur le fils de pair de France ?

A ce dernier mot, prononcé avec une intention sardonique qui n'échappe point à l'esprit du comte Léon d'Asfeld, le jeune homme ne peut garder le sang-froid parlementaire de rigueur. Ce dernier mot lui rappelait les leçons de politique transcendante que lui fit si souvent subir, depuis la révolution de 1830, le marquis d'Asfeld, son honorable père. Un tel souvenir en pareille compagnie était une satire, car ces leçons, dont le cœur du jeune comte s'est bien gardé de tirer quelque fruit, reçoivent là, sous le drapeau proscrit, une application contraire.

— Laissons le marquis d'Asfeld à la Chambre des pairs, réplique-t-il. Il est là à sa place ; la mienne était ici. Je m'y suis rendu en toute hâte, sans réflexion. Monsieur Morineau, en combattant à vos côtés, je tâcherai de ne pas me montrer tout à fait

indigne du patronage que vous m'avez accordé sans exiger de passe-port.

— Admirablement parlé! s'écrièrent les nombreux auditeurs que le père Morineau réunit toujours autour de lui; car le père Morineau a vu les anciennes guerres, connu les premiers généraux de la Vendée, et partagé leurs triomphes; il s'est associé à leurs glorieux revers. Le père Morineau, c'est l'Homère en prose de cette inconcevable épopée, le Tyrtée qui, avec ses récits et ses impressions, évoquait les enfants pour leur tracer le chemin sur lequel le sang de leurs pères avait coulé. C'est un de ces caractères enthousiastes qui ne transigent jamais avec la conscience du devoir, un de ces paysans à l'esprit inculte, à l'éducation première négligée, mais que le perpétuel frottement avec les hommes et les passions, mais que l'expérience acquise dans les troubles civils, ont rendus aptes à tout comprendre, prêts à tout oser, de force à tout dominer par l'ascendant de leur intelligence ou par l'âpre franchise de leur vertu.

Né de pauvres laboureurs, laboureur lui-même, Morineau a suivi l'exemple de Cathelineau, de Forestier, de Joly, des Soyer et de tant d'autres. Il s'est élevé, par les inspirations de son courage, au-dessus de ses frères. La guerre lui a appris ce que la solitude ne lui aurait jamais révélé.

Par la seule énergie de sa volonté, il était devenu un homme supérieur; mais alors les troubles civils s'apaisèrent. Le calme, amené par la lassitude, se fit jour dans les esprits, et le Premier Consul, par une sage politique de conciliation, sut tirer profit de ces dispositions pacifiques. Morineau, que les événe-

ments avaient poussé hors de sa chaumière, y rentra sans ambition comme sans arrière-pensée; il y rentra heureux d'avoir fait son devoir, et se promettant bien de le faire de nouveau si les circonstances l'exigeaient.

Au-dessus de ses amis et de ses voisins par l'intelligence, il s'y plaça bientôt par la fortune. Elle vint le chercher quand déjà il n'était plus jeune. Il avait plus de quarante ans lorsqu'une veuve des environs de Chollet, riche et encore belle, lui confia son bonheur en lui accordant sa main. C'était dans les derniers temps de l'Empire. De ce mariage, dont la mort, cinq années après, interrompit les félicités, deux enfants étaient nés, un fils et une fille.

A l'avénement de la Restauration, qu'il salua de ses vœux et de son enthousiasme, Morineau pouvait réclamer le prix de ses services et du sang versé. Il ne demanda rien; on l'oublia tout naturellement.

Un jour pourtant, il se rencontra un ministre de la guerre qui daigna honorer tant de généreux sacrifices et un dévouement si désintéressé. La croix de Saint-Louis brilla sur la poitrine du soldat des la Rochejaquelein et de Cathelineau. Une pension modique lui fut allouée plus tard. Le vieux soldat jura de s'en rendre toujours digne. Pour tenir son serment, en 1832, il avait couru sous le drapeau blanc. Avec lui, il amenait son fils, Louis Morineau, tout fier de faire ses premières armes à côté de son père.

A l'approbation qu'excitèrent les paroles que Léon d'Asfeld avait prononcées, le vrai Brigand de la Loire comprit qu'il devait une réparation au jeune homme désertant les plaisirs du grand monde pour partager dans la Vendée la vie pleine de misères et de périls

que menaient les Chouans. Il s'avança vers lui avec un sourire de satisfaction :

—Oui, admirablement parlé, mes enfants! s'écrie-t-il, et M. le comte a droit à notre amitié. On ne choisit pas son père : est-ce sa faute à lui si la nature lui en a donné un qui ne sait adorer que le soleil levant, qui ne peut louer ses services qu'aux gouvernements debout?

Léon d'Asfeld baissa la tête et se tut, car cette conversation, dont pourtant il éprouvait quelque soulagement intérieur, lui faisait mal. Peu à peu il se rapprocha de la fenêtre; et, pour chasser une idée importune, après avoir longtemps examiné les divers mouvements des troupes qui s'agitent et manœuvrent loin de la portée du fusil :

— Père Morineau, ajoute-t-il, l'ennemi semble s'ébranler. On croirait qu'il se dirige vers nous. La maison va sans doute être cernée de tous les côtés. Comment ferons-nous pour résister? et, dans votre mémoire si féconde en batailles de tout genre, trouveriez-vous bien une situation plus belle en périls, plus riche en gloire que celle-ci ?

Morineau promena un œil impassible sur son interlocuteur, qui, impassible lui-même, détachait son gant parfumé et passait sa main blanche sur sa petite moustache blonde. Il paraissait attendre avec une espérance fébrile le moment de l'attaque, tout en prenant ses précautions de toilette pour ne pas manquer le premier coup de feu.

— Il y a longtemps, bien longtemps, reprit enfin le vieux Brigand, que je ne me suis rencontré à pareille fête. Mais j'en ai déjà vu une comme celle qu'on nous

prépare. Dieu veuille, mes enfants, que nous nous en tirions avec autant d'honneur que ceux du château de Saint-Mesmin !

— Que s'est-il passé au château de Saint-Mesmin ? réplique en souriant M. d'Asfeld.

— Ce que probablement vous allez voir ici, répond avec son sang-froid ordinaire le vieux Morineau.

Et, pressé de questions et entouré d'auditeurs, qui, dans ce silence solennel précurseur de la mort, voulaient apprendre à combattre comme avaient combattu leurs pères, le vieillard commença :

— Nos dispositions sont faites. Celles des Culottes-rouges ne le sont pas encore. Nous avons du temps devant nous. Voici, mes gars, ce qui se passa au château de Saint-Mesmin en 1799.

C'était pendant la troisième guerre de la Vendée. Quelques jeunes gens de Cérisay et des environs s'étaient réunis pour attaquer un cantonnement. Les Bleus étaient dix contre un ; ils nous repoussèrent, ils nous poursuivirent. Nous allions tomber entre leurs mains, lorsque par bonheur les ruines du château se présentèrent sur notre route.

Saint-Mesmin était une habitation seigneuriale sur les rives de la Sèvre. Jadis elle avait été fortifiée ; mais alors elle n'avait pas même l'apparence d'une maison bourgeoise avec des murs en état de tenir une heure contre l'ennemi. C'était, Dieu me pardonne ! une première édition de ce manoir dans lequel aujourd'hui nous sommes renfermés et assiégés. Nous avions des armes, des munitions et du courage, comme vous en montrez tous ici. Nous étions quarante, comme vous êtes ici. Savez-vous ce que nous fîmes ?

Ici le narrateur s'arrête comme pour reprendre haleine ou donner à son récit plus de solennité. Les regards étaient tendus sur lui. Tous attendaient avec une impatiente curiosité ce qu'il allait ajouter, car tous sentaient qu'il y avait de l'héroïsme dans cette action évoquée à la veille d'un combat. Après avoir contemplé l'attitude déterminée de ses auditeurs, Morineau reprit :

— Il n'y eut qu'une volonté dans nos cœurs, qu'un cri sur nos lèvres. Nous résolûmes tous de nous ensevelir sous les décombres du château, ou d'en sortir libres et vainqueurs.

Les Bleus arrivèrent; l'attaque commença, mais une de ces attaques furieuses où l'on ne prend point ses précautions, où l'on ne s'arrange pas pour perdre le moins de monde possible, où l'on ne fait pas de stratégie inutile, ainsi que, sous nos yeux, vous en voyez faire à l'heure qu'il est. Les Bleus se précipitèrent sur nos retranchements improvisés avec une audace que nous étions les premiers à admirer. Ils furent repoussés.

La résistance devint plus énergique que l'attaque. L'ennemi s'imagina que nous lui avions tendu un piége; il crut que le château renfermait beaucoup plus de Vendéens que ceux, en assez petit nombre, du reste, qui l'avaient attaqué d'abord et conduit sous ses murs. Des renforts furent tirés de cinq ou six cantonnements voisins : il en arriva de partout. Quand il y eut une armée de quatre ou cinq mille hommes au moins réunie devant le château, le siége recommença avec plus d'acharnement. Pendant soixante heures nous soutînmes l'assaut.

Enfants, ce sont trois beaux jours dans une vie d'homme que ceux-là, trois beaux jours que, de toute mon âme, je prie le ciel de vous accorder !

Nous avions tué ou blessé beaucoup de soldats ; mais, sous le feu de nos armes, ils mouraient sans reculer d'un pas : ils mouraient avançant toujours à la charge. C'était un sublime spectacle, un spectacle pourtant qui devait avoir une prompte fin. La garnison manquait de poudre, manquait de balles, et, pendant ces trois jours, elle n'avait pas eu de vivres pour assouvir sa faim, pas même d'eau pour étancher sa soif.

Le feu s'était peu à peu ralenti. De rares coups de fusil partant de temps à autre, comme un soupir d'une poitrine d'agonisant, révélaient notre détresse, mais ils la révélaient sans que personne eût osé en faire part à ses frères d'armes. Nous étions là, exténués, attendant la mort par l'inanition ou par le fer, mais l'attendant de pied ferme, ainsi qu'il convient à des Royalistes, lorsque les officiers républicains, qui avaient enfin pu compter leurs pertes, et qui croyaient peut-être que ce repos momentané cachait une nouvelle attaque, firent proposer à la garnison une capitulation honorable.

Nous mîmes à profit cette salutaire erreur. La capitulation fut signée ; elle portait que la garnison entière sortirait avec les honneurs de la guerre et se retirerait en toute liberté. Mais, avant d'accepter leurs conditions, nous avions eu soin de prévenir les Bleus que ce traité, fait dans le silence de la nuit, sans autres témoins que les combattants, serait immédiatement connu de l'armée royale, et qu'elle vengerait ses gars

si la capitulation proposée par les Bleus, acceptée par les Blancs, était violée. Les Bleus jurèrent de l'observer religieusement; c'est une justice qu'il faut leur rendre, ils tinrent parole.

La porte s'ouvrit. Jugez de leur stupéfaction, lorsqu'ils virent sortir du château ces quarante jeunes paysans, noirs de poudre, harassés de faim, tombant d'insomnie, mais fiers et triomphants encore de la lutte qu'ils venaient de soutenir! Plusieurs étaient blessés (je l'avais été moi-même), blessés tous à la tête ou à la poitrine, blessés par devant, comme vous pensez bien. Les Bleus s'étonnèrent de notre courage. Nous traversâmes leurs rangs en recueillant partout sur notre passage des témoignages non suspects d'admiration. Ils nous comptaient avec effroi; quelques-uns même s'approchaient de nous en signe d'amitié : ils pressaient nos mains sanglantes. D'autres nous demandaient combien nous avions perdu de volontaires pendant ces trois jours, et nous répondions :

— Nous sommes entrés quarante dans le château, nous en sortons quarante.

Et les soldats, émus, nous regardaient passer, et ils répétaient dans leurs rangs :

— Tant mieux!

— Mais, si la capitulation eût été violée, quel moyen, mon père, aviez-vous pour en instruire la Vendée? s'écrie Louis Morineau.

— Il y avait une femme parmi nous. En ce temps-là, on ne leur faisait plus la guerre, on ne les massacrait pas. Cette femme s'était chargée du papier qui contenait les conditions du traité; elle l'eût fait connaître à nos amis : notre mort aurait été vengée.

— Il ne s'en trouve pas ici, reprend d'Asfeld. Pour ressusciter vos trois jours du château de Saint-Mesmin, il ne nous manque qu'elle. Pourquoi mademoiselle Antoinette n'a-t-elle pas voulu nous procurer cette dernière similitude avec nos devanciers ?

— Eh ! nous n'en avons pas besoin, les gars ! interrompt le vieux Morineau ; car vous ferez mieux, j'espère, que mes contemporains. En 1799, c'était la fin d'une guerre ; aujourd'hui, c'est le commencement d'une autre. Pour surpasser ceux qui ne sont plus, il faut payer davantage de sa personne.

— C'est bien dit ! répètent les paysans, dont le siége de Saint-Mesmin a doublé le courage. A nous maintenant, père Morineau, à vous prouver que nous ne dégénérons point.

Et le feu commença.

Ce fut une sanglante et belle journée que celle-là, une journée où esprit de parti, où calamités de guerre civile mis de côté, il se fit des prodiges de valeur tels que Plutarque n'en aurait jamais autant demandé pour diviniser les combattants. Pendant que la République, plus heureuse, agonisait sous la mitraille, expirait en face de l'armée réunie pour la vaincre, et qu'elle agonisait, qu'elle expirait en tournant son dernier regard sur des princes et des maréchaux de France mettant l'épée à la main, là-bas, à la même heure, dans un coin ignoré des vallons de la Vendée, un drame plus terrible se jouait.

Sans autres témoins que les balles dont ils étaient frappés, sans autres regards pour admirer ou plaindre leur incompréhensible audace que des regards ennemis, les assiégés, dans le manoir de la Pénissière,

avaient jeté leur vie sur le plus incertain des enjeux.

Presque inconnus les uns aux autres, arrivés là de plusieurs points à la fois, comme poussés par une destinée providentielle, ils n'ont eu ni le temps ni peut-être la science de se retrancher ou de se pourvoir de munitions. Cernés de tous côtés dans des murs s'ébranlant sous l'effort des balles, ils prennent à la hâte les dispositions que l'instinct leur suggère. Ils essuient le feu continuel de l'ennemi, et à leur tour ils font feu.

Ils font feu comme si le plomb et la poudre ne devaient jamais leur manquer, comme si, au bout de ces héroïques Thermopyles, il n'y avait pas une mort assurée, mort cruelle qu'ils portaient à des compatriotes et qu'ils ne pouvaient recevoir que d'eux. En face de ces poitrines françaises, on n'apercevait pour ennemis que des Français. Sous ces décharges se précipitant avec une rapidité sanglante, au milieu de cet enthousiasme dont les détonations ne parvenaient pas à étouffer la grande voix, les soldats, à qui chaque heure, à qui chaque instant fournit de nouvelles forces, comprennent enfin que, pour vaincre de pareils hommes, il faut faire d'immenses sacrifices.

Ils s'avancent, l'arme au bras, sous cette tempête de plomb que chaque fenêtre vomit, sous cette pluie de balles qui s'échappe à tout moment de chaque pierre de la muraille. Des matières enflammées sont jetées sur les toits découverts. Les assiégés, laissant cet incendie à la garde de Dieu, continuent leur affreuse lutte, comme si cet incendie ne devait point les atteindre. De nouveaux renforts

arrivent encore aux soldats : on se rue sur les portes; les sapeurs les enfoncent à coups de hache; ils sont bientôt maîtres du rez-de-chaussée. Il ne s'offre pas un Vendéen dans cette étroite enceinte; mais tout à coup une fusillade à bout portant est dirigée sur les soldats.

Les Royalistes ont pressenti le plan de l'ennemi; pour le déjouer, ils se sont réfugiés au premier étage. Là, à travers les entre-deux des poutres, ils frayent un passage à leur œil, une petite place aux canons de leurs espingoles, et, debout, ils tirent sans cesse sur les audacieux qui ont pénétré dans le château.

Ce qui avait été fait pour la partie supérieure de la maison est ordonné pour le rez-de-chaussé. Des torches allumées et des fascines de bois sec sont apportées. La Vendée a l'incendie au-dessus de sa tête et sous ses pieds, l'incendie que propage la colère, l'incendie qu'alimente le désespoir. Et la Vendée, aveuglée par le feu, menacée par le fer, combat toujours comme en rase campagne.

La place pourtant n'était pas tenable. Personne ne songeait à demander ou à offrir une honorable capitulation; personne ne reculait devant la nécessité de mourir, car il y avait une grande pensée de martyre ou d'expiation dans toutes ces âmes. Il fallut cependant écouter la voix de la raison. Un suprême et triste parti est adopté. Les assiégés sentirent la nécessité de se séparer; il fut décidé que les uns tenteraient une sortie, que les autres resteraient dans ces ruines enflammées pour occuper l'armée assiégeante.

Ce plan inexécutable réussit au delà même de leurs espérances.

Le père Morineau avait vu, sous ses yeux, ressusciter le combat de Saint-Mesmin. Il y avait pris une large part, et en abandonnant son fils qui, avec sept autres jeunes gens, se dévouait pour le salut de tous ;

— Nous nous reverrons, mon enfant, lui dit-il; le ciel ne permettra pas, j'espère, que tant de courage périsse dans sa fleur.

Et s'appuyant sur Léon d'Asfeld blessé, et que le hasard faisait sortir avec lui :

— Allons, monsieur le comte, reprend-il, vous avez aujourd'hui dignement gagné vos éperons. Voici le chemin qu'il faut nous ouvrir pour échapper à la mort. Feu encore une fois, et nous sommes sauvés.

La prédiction du Brigand s'accomplit. Les soldats de la Pénissière, par un de ces désespoirs qui sont une sublimité de courage, firent, devant ces bataillons qui les pressaient de tous côtés, une retraite dont Xénophon aurait été jaloux. Comme au temps de M. Henri et de Cathelineau, les gars *s'égaillèrent*, puis, rentrés dans la simplicité habituelle de leur vie d'ouvriers ou de laboureurs, ils attendirent de ce hardi coup de main la gloire ou les fers.

II

Trente jours ont passé sur ce combat de géants dont il nous coûte de taire encore les noms glorieux, car ces noms appartiennent à l'histoire [1]. Plus heureux peut-être que ceux des combattants de Saint-Mesmin,

[1] Ils sont tous cités dans l'*Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly.

ils n'y seront pas oubliés, et dans une chaumière écartée, dont les patrouilles qui sillonnent le pays paraissent ignorer jusqu'à l'existence, un homme repose sous la protection de l'hospitalité vendéenne. Les traits amaigris de cet homme révèlent de longues douleurs.

Debout près d'une des colonnes du lit noircies par le temps, et à moitié cachée par les épais rideaux de serge verte qui enveloppent la couche, une jeune fille au front pâle, au visage resplendissant d'une beauté inconnue dans les salons de Paris, épie avec une visible inquiétude chaque mouvement du malade. Elle suit de son grand œil noir les pénibles sensations dont ce premier sommeil est le témoin. Lorsqu'elle est parvenue à rassurer sa vigilance, la voilà qui de garde-malade passe, sans transition, au rôle de sentinelle avancée.

Doucement, doucement, comme une femme élégante qui marcherait sur de soyeux tapis, elle abandonne le lit, elle s'avance vers la lucarne grossièrement sculptée qui sert de fenêtre à cette chambre. Elle jette un rapide coup d'œil sur la campagne, où tout est calme, où l'on n'entend que le bruit monotone du vent se perdant dans le feuillage.

Ce silence sauveur rend à son visage une expression de sérénité. Elle sourit presque à cette suave tranquillité dont son malade a ressenti les bienfaisants effets. Après avoir longtemps prêté l'oreille aux soupirs étouffés qui s'échappent à travers les rideaux du lit, la jeune fille agite un mouchoir et fait un signal. Elle pousse un léger cri, comme une mère qui appellerait son enfant. A ce signal, et surtout à ce cri, un

vieillard, blotti derrière un massif de jeunes chênes, se lève. Il s'avance vers la borderie. Il gravit avec peine le rude escalier qui conduit à cette chambre. Arrivé au dernier échelon :

— Eh bien! Antoinette, dit-il à voix basse et en pressant la jeune fille sur son cœur, comment va aujourd'hui M. d'Asfeld ?

— Mieux, mon père, beaucoup mieux. Il dort à présent, et le médecin répond de sa vie.

— Dieu en soit loué au nom de la France! car c'est un généreux enfant de plus dont la patrie a droit de se glorifier. Ses blessures sont-elles en voie de guérison?

— Oui, mon père. La balle qu'il a reçue dans la poitrine n'attaque, dit le docteur, aucun des organes de la vie. Les coups de sabre dont il a été criblé ne sont en comparaison que de légères égratignures.

— Tu nommes cela des égratignures, enfant? Je les ai vu appliquer au sortir de la Pénissière. Les soldats exaspérés frappaient dur. Si M. le comte d'Asfeld survit à une pareille journée, c'est à tes soins qu'il le devra, ma fille.

— Et vous, mon père, ne vous comptez-vous pour rien dans la reconnaissance de M. Léon? n'est-ce pas vous qui, lui faisant un rempart de votre corps et de votre expérience dans les armes, l'avez préservé d'une mort certaine? N'est-ce pas vous qui l'avez arraché à tous les périls et qui, malgré lui, avez su l'enlever à force de bras aux soldats s'acharnant sur son cadavre?

— J'ai fait ce qui est toujours dû à un compagnon d'armes. Je me suis exposé à ses côtés; car, quand

bien même le vieux Morineau aurait été tué sur le champ de bataille, que perdrait à cette mort le parti pour lequel nous combattions tous deux, avec une position et un âge si différents? En révolution, ce sont les anciens qui doivent se sacrifier à la place des jeunes gens. L'avenir est à eux; il ne nous reste, à nous, qu'à attendre une mort que notre courage ne peut pas toujours rendre glorieuse.

— Et votre dévouement pour M. Léon a été, mon père, digne de votre réputation de bonté.

— Mais je n'ai pas malheureusement succombé dans la lutte. Qui peut prévoir maintenant à quel supplice ou à quels dangers je suis réservé? Tiens, pauvre Antoinette, il y a dans mon cœur d'affreux pressentiments. Je ne sais quelle voix intérieure me dit qu'après l'anéantissement de toutes nos espérances politiques, nous aurons encore à courber la tête sous d'autres désastres : le plus prochain de tous, c'est celui qui menace ton frère.

— Mon frère, dites-vous? Aurait-il été pris? est-il tombé entre les mains des soldats de la ligne?

— Il y a trois jours que Louis a été arrêté. On l'a conduit à Chollet; de là sans doute il sera dirigé sur Nantes ou sur Bourbon. Dieu seul connaît le sort qui désormais lui est destiné.

Et le père Morineau cachait entre ses mains sa tête vénérable; de grosses larmes coulaient sur ses joues. La jeune fille pleura, elle aussi, longtemps et en silence. A un mouvement du malade, elle essuya avec rapidité les larmes qui tombaient de ses yeux.

— Mon père, reprend-elle, M. Léon se réveille.

Cachons-lui notre douleur : elle lui ferait plus de mal qu'à nous.

Le père et la fille se rapprochent à pas mesurés du lit où repose d'Asfeld. Lorsque le blessé se voit, à son réveil, entouré de ceux qu'il appelait à si juste titre ses meilleurs amis, il leur tend une main affaiblie par de longues souffrances, et d'une voix éteinte il dit :

— Je suis guéri ou peu s'en faut; mais vous, monsieur Morineau, pourquoi vous exposer ainsi? La police doit avoir des ordres pour s'emparer de votre personne, et, comme ce bon Louis, si compromis à cause de nous tous, vous devriez chercher une retraite plus sûre.

— Mon père connaît parfaitement, ajoute la jeune fille, les détours et les issues de cette partie du Bocage. Il est donc en complète sûreté au milieu de ces bois, où il n'y a point de traîtres. Mais vous, monsieur Léon, vous ne devriez vous occuper que de votre santé. Le médecin vous a défendu de parler, vous n'êtes pas encore assez fort pour dédaigner ses ordonnances.

A cette voix, qui, par une abnégation de toutes les heures, a su prendre sur le malade un salutaire empire, Léon d'Asfeld se tait avec la docilité d'un enfant; mais ses yeux, que la reconnaissance animait d'un autre éclat plus vif que celui de la fièvre, témoignaient de ses sentiments et de son affection. Ce regard, la seule récompense de tant de sacrifices et de veilles, est pour Antoinette un bienfait et un encouragement.

Elle sourit au blessé, tout en essayant de lui cacher

ses tristesses; et, d'un geste plein d'abandon, lui intimant de garder le silence, elle prend son père à part. Tous deux, dans l'amertume de leurs pensées, cherchent les moyens d'arracher Louis Morineau à la honte d'un jugement.

— Mon frère, disait Antoinette, n'est coupable aux yeux du gouvernement que d'avoir pris les armes contre son principe. C'est un fait de guerre civile comme ceux que, à la même époque, Paris a vus dans ses murs. Louis ne peut encourir que la même condamnation dont sont frappés par des jurys les accusés du cloître Saint-Merry. L'état de siége a déjà été levé pour Paris; on ne peut sans injustice le laisser plus longtemps en Vendée; et cette condamnation, dans les idées reçues par la révolution, n'a rien de flétrissant, rien qui puisse déshonorer.

— Louis n'est pas seulement prévenu d'insurrection : on l'accuse d'avoir assassiné un gendarme, de l'avoir tué lorsque ce gendarme ne se défendait pas, n'attaquait pas. On trouve des témoins qui en déposent. C'est l'horreur de cet épouvantable avenir qui me tue.

— De quel gendarme parlez-vous? s'écrie Antoinette.

— Est-ce que l'on peut savoir les accusations dont la magistrature politique nous charge? Il y a des preuves, dit-on, contre Louis. Fausses ou vraies, en seront-elles moins dignes de foi pour des ennemis jugeant plutôt avec leurs passions qu'avec leur conscience?

— Mais, au nom du ciel, mon père, quel meurtre veut-on faire peser sur mon frère?

— Il s'agit, je crois, de ce gendarme dont tu as si souvent repoussé la tendresse, et qui un jour fut trouvé mourant dans un ravin.

A ce mot, Antoinette se redresse de toute sa hauteur. Elle s'approche de M. Morineau avec précaution, et elle murmure à voix basse :

— Ce n'est pas Louis qui a frappé le gendarme Schultz, dont les persécutions et l'amour s'acharnaient sur moi. Louis n'était pas même sur les lieux lors de cet événement. M. Léon et moi seule en connaissons tous les détails.

— Que dis-tu? reprend M. Morineau, dont un rayon de joie illuminait le visage.

— La vérité, mon père. Ne vous rappelez-vous pas qu'un jour, afin de mieux cacher M. Léon, arrivé depuis peu de Paris, vous me donnâtes l'ordre de le conduire dans une maison moins exposée que la nôtre aux visites domiciliaires? Pour écarter tout soupçon, je partis seule avec lui. Eh bien, sur la route, nous aperçûmes ce Schultz qui s'avançait vers nous. Je n'eus que le temps de dire à M. d'Asfeld de se jeter derrière les genêts, et je continuai à marcher, espérant tromper ainsi la vigilance ou la folle passion du gendarme. Il vint à moi : le lieu, le temps, l'heure, la solitude, tout lui paraissait propice : il m'attaqua. Je ne poussai d'abord aucun cri. Je pouvais compromettre la vie de M. Léon; néanmoins, pressée par les ardentes provocations de cet homme, je sentis que je n'étais pas de force à lui résister. Alors la peur l'emporta dans mon âme sur toute autre considération. J'appelai à mon aide, M. d'Asfeld accourut. Un combat s'engage. Après une lutte affreuse, Schultz,

blessé à mort, tombe pour ne plus se relever. Mais, en mourant, il voulut porter la désolation dans notre famille. Aux personnes attirées par le bruit, il raconta que Louis était son meurtrier ; Schultz ne connaissait point M. d'Asfeld : il ne put donc pas prononcer ou compromettre son nom.

Nous espérions alors en un soulèvement prochain. Nous comptions sur une victoire. Afin de préserver mon frère d'une accusation qui ne pouvait l'atteindre, puisque déjà il faisait partie des bandes, il aurait fallu dénoncer celui qui s'était sacrifié si généreusement pour votre fille. Je n'eus pas ce courage; j'attendis les événements, tout en recommandant à M. Léon la discrétion la plus absolue. Schultz, à son dernier soupir, n'avait point parlé de moi, car ma présence sur le lieu du combat, car ses obsessions, que nos voisins connaissaient, auraient légitimé sa mort, ou du moins donné à ses révélations un cachet qu'il n'osait pas leur laisser. Il accusa mon frère; il l'accusa de l'avoir lâchement assassiné. Maintenant, mon père, que voulez-vous que je fasse?

Le vieillard hoche la tête en signe d'indécision. Après avoir longtemps réfléchi sur ce récit, fait en présence, presque à l'oreille du malade, et dont chaque parole est une condamnation pour Léon d'Asfeld et un acquittement pour Louis Morineau :

— Perdre l'un pour ne pas sauver l'autre, dit le père, c'est une triste alternative. J'ai besoin de prendre conseil d'hommes plus éclairés que moi, besoin surtout de connaître là-dessus les intentions de Louis. Ma fille, il faut garder le silence sur cette catastrophe, et attendre notre salut de la Providence,

qui peut-être ne nous abandonnera pas à une aussi cruelle anxiété. Aussi longtemps que tu le pourras, cache au comte d'Asfeld un malheur dont il n'est pas cause. Qu'il se guérisse d'abord, nous verrons ensuite.

La nuit était déjà sombre. Le vieillard embrassa sa fille, vint, dans un muet adieu, presser la main du blessé qui n'avait rien pu entendre de cette conversation, où cependant s'agitaient pour lui les plus graves questions, des questions de vie ou de mort, et il disparut.

Restée seule avec Léon, la jeune fille, aidée des habitants de la borderie, prépare en silence la potion que le docteur a ordonnée. Elle prend toutes les précautions nécessaires, afin que le malade passe, sans être inquiété par les colonnes mobiles, une nuit dont elle sait qu'il a si grand besoin, et après avoir veillé avec une tendresse de mère sur tous les préparatifs :

— Monsieur Léon, dit-elle de son accent le plus doux, de sa voix la plus persuasive, vous pouvez être sans crainte.

— Et vous, Antoinette, quand vous accorderez-vous quelque repos? continue faiblement M. d'Asfeld.

— Que cela ne vous tourmente guère, monsieur le comte, je n'ai pas besoin de sommeil; d'ailleurs, lorsque vous dormirez, n'ai-je pas tout le temps moi-même de réparer mes forces? Allons, bonne nuit et du calme. Le médecin affirme qu'il ne faut plus que cela pour entrer en pleine convalescence.

Et Léon d'Asfeld, à ces paroles, qui tombaient sur son cœur comme une mystérieuse consolation, saisissait la main tremblante d'Antoinette. Il la portait à ses lèvres altérées avec un mouvement de joie qui

n'échappa point à la jeune fille, et pressant longtemps sur sa bouche la main qui lui était confiée avec une reconnaissante pudeur :

— Bonne Antoinette, répétait-il, c'est à vous que je devrai la vie.

La nuit fut tranquille. Le malade dormit longtemps, la jeune fille pas du tout. La captivité de son frère, les dangers que courait M. Morineau, plus que tout cela la sentence qui menaçait Louis, ou qui, de Louis, pouvait, à une parole tombée de ses lèvres, s'arrêter sur la tête de M. Léon, donnaient à ses pensées une gravité de tristesse, une éloquence de douleur peu faite pour appeler le sommeil.

Cette nuit, pour elle, se passa, comme tant d'autres, dans l'insomnie et dans les transes. Elle était inquiète du présent, plus inquiète encore de l'avenir; mais lorsque la voix de Léon d'Asfeld se fit entendre, lorsque, joyeux et reposé, le comte lui dit avec une sérénité de force qui présageait une prompte convalescence :

—Antoinette, j'ai suivi vos prescriptions. J'ai dormi. Aussi voyez comme ma parole est moins brève! comme je respire plus à l'aise! Dans quelques jours, n'est-il pas vrai? je serai hors de danger. Qu'il me sera doux alors de pouvoir, en toute sûreté de conscience, vous témoigner mon affectueuse gratitude!

— Nous verrons, monsieur Léon, reprend d'un air distrait la jeune fille.

— Vous verrez, dites-vous! Est-ce que par hasard le médecin voudrait me retenir encore longtemps dans cette ferme, où, pour tout visage ami, je n'ai rencontré que votre jolie figure et les traits vé-

nérables de M. Morineau? Est-ce que ma blessure de la Pénissière ne serait pas cicatrisée? Suis-je condamné par la Faculté à expier éternellement sur un lit du Bocage les balles et les coups de baïonnette dont il a plu aux Culottes rouges de sillonner ma poitrine?

A cette intempérance de paroles, qui pour M. d'Asfeld était un soulagement et une lueur d'espoir, Antoinette ne répondait rien. Des larmes silencieuses tombaient une à une de ses paupières fatiguées. Ces larmes dont elle cherchait à ignorer la source, Dieu seul devait en connaître l'amertume.

Étonné de la réserve inaccoutumée de la jeune fille, qui jusqu'à présent a été si prévenante pour lui, Léon se soulève sans bruit. Il se retourne vers mademoiselle Morineau. A sa physionomie, où se peint une tristesse sans compensation, devinant que les souffrances de ses amis ou les siennes propres ne sont pas arrivées à leur terme :

— Vous pleurez, Antoinette, s'écrie-t-il avec un accent plein de vérité, et moi, votre ami, je ne suis pas de moitié dans vos douleurs? Ah! ce n'est pas bien, mademoiselle, et j'attendais mieux de votre part.

— Aussi, continue-t-elle sans calculer toute la portée de ses paroles, pourquoi déjà faire des projets de départ? Pourquoi songer à nous laisser lorsque cela est impossible?

— Impossible! et pourquoi?

— Pourquoi, demandez-vous? Mais vous n'avez donc jamais prévu qu'après la défaite vous seriez proscrit, contumax, que sais-je moi? sous le coup de

l'état de siége ou sous la verge de la justice? Vous ne calculez pas que, libre aujourd'hui, vous pouvez demain vous réveiller dans les fers?

— Mais votre père, mais votre frère, mais tous nos amis ont-ils subi les chances d'une insurrection vaincue?

— Mon père a eu le bonheur d'échapper aux poursuites dirigées contre lui.

Et elle se tut à ces paroles, ne satisfaisant qu'à demi les impatientes inquiétudes du malade.

— Mais Louis, qu'est-il devenu? Vous ne m'en parlez point, et vous êtes triste. Antoinette, je suis fort à présent. Vous savez l'intérêt que je suis heureux de porter à tout ce qui vous est cher. Il faut que vous m'appreniez le sort de votre frère.

La jeune fille lance à la dérobée sur d'Asfeld un regard indécis; mais, en s'efforçant de contenir son émotion, elle ajoute :

— Louis n'a pas eu autant de chance que vous. Il est resté au pouvoir des soldats. Prisonnier aujourd'hui, il attend ce que la justice statuera.

— Louis n'est coupable que d'avoir pris parti contre le gouvernement, et de l'avoir combattu avec des armes honorables.

— Sans doute, monsieur Léon, mon frère n'a à se reprocher qu'un dévouement bien pur à sa cause, reprit la jeune fille, qui cachait au fond de ses pensées la plus cruelle de toutes les accusations; mais ce dévouement dont vous-même avez eu votre large part, il faut l'expier dans les fers ou ailleurs, puisqu'il n'a abouti qu'à la perte de nos espérances.

— L'expier dans les fers ou ailleurs! Qu'entendez-vous par ces mots ?

— Au moment où je vous parle, monsieur Léon, la Vendée militaire n'a pas besoin de s'adresser cette question. Avant la guerre on l'a poussée par des excès à courir aux armes ou à se venger par d'autres excès; on s'est fait un jeu de la liberté de ses enfants, de la vie de ses citoyens. L'arbitraire a été la suprême loi. On eût dit qu'il entrait dans les calculs des révolutionnaires de contraindre ces contrées royalistes à un appel à la force. Elles sont vaincues aujourd'hui. Cela devait arriver, parce qu'il n'y eut dans le mouvement ni intelligence de la position ni uniformité dans la volonté. Elles sont vaincues, et sur ce cadavre de la Vendée il s'abat maintenant des oiseaux de proie qui tirent parti de nos fautes, qui exploitent nos dissensions intérieures, et qui jouent avec l'honneur de nos soldats comme avec un hochet. L'échafaud politique a été brisé à Paris en faveur des insurgés des 5 et 6 juin, brisé sous l'ardente démonstration des partis. Les républicains du cloître Saint-Merry sont des héros ou des frères égarés par de vertueuses utopies. A eux la pitié, à eux la clémence, à eux quelquefois l'admiration même des hommes qu'ils essayèrent de renverser. Pour nous, rien de tout cela. L'échafaud se dressera en Vendée, et les grands orateurs qui font de l'égalité devant la loi la base de leur opposition ou de leurs systèmes ne trouveront sur leurs lèvres que des témoignages de bienveillance ou des remercîments à offrir à ceux qui dans leurs mains tiennent les destinées de la Vendée. On nous tuera avec le bourreau ou avec la calomnie; car, nous, nous

n'avons été, nous ne serons toujours que de pauvres royalistes. Et, tenez, déjà les prisons regorgent. Les plus injustes accusations pèsent sur les têtes les plus innocentes. Les suspects que les cachots ne gardent pas encore dans leurs ténèbres voient la ruine s'asseoir sur le seuil de leurs demeures. Les garnisaires ont reçu licence de vendre le fruit de nos sueurs. Ils peuvent, en toute impunité, disposer de la fortune de nos ancêtres.

— Mais, s'écrie le comte d'Asfeld, ce que vous me dites là est impossible.

— Impossible, monsieur Léon! Interrogez mon père; demandez-lui où sont séquestrés ses bestiaux, ses instruments de labour et ses récoltes. Vous saurez après à quoi vous en tenir.

— Il est donc ruiné, proscrit? Et, lorsqu'il avait besoin des consolations de votre ingénieuse tendresse, pourquoi, mademoiselle, vous êtes-vous consacrée à protéger les jours d'un étranger? Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas abandonné?

— Est-ce à vous, monsieur Léon, à m'en faire un reproche?

— Un reproche, dites-vous? Mais, Antoinette, vous n'avez donc pas compris tout ce qu'il y avait pour moi de triste félicité dans ces questions que je vous adressais? Vous ne savez donc pas que ma vie entière ne pourra jamais acquitter la dette que vous m'avez fait contracter?

La jeune fille sentit que le terrain devenait brûlant sous ses pas. Pour détourner un sujet de conversation dont sa candeur prévoyait les difficultés ou les embarras :

— Maintenant, reprit-elle après un moment d'hésitation, êtes-vous toujours décidé à fuir cette retraite obscure, mais tranquille, où mon père et Louis vous ont abrité, lorsque tout semblait mort en vous, et où j'ai été placée par eux pour veiller comme une sœur sur une existence qui leur est si chère?

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez; mais j'ai des devoirs à remplir. Mon père est omnipotent auprès de cette Royauté avec laquelle il a des engagements pris peut-être même avant son installation. Il faut d'abord arracher Louis à l'ignominie d'un jugement, mettre M. Morineau à couvert des poursuites, et vous rendre à tous le peu de fortune que les révolutions vous enlevèrent. C'est mon droit, aujourd'hui, mademoiselle; quoi qu'il puisse m'arriver, j'en userai, comme vous, vous avez usé du privilége de votre angélique charité pour me rappeler à la vie.

A ces paroles, qui remplissent son âme d'un bonheur inespéré, Antoinette, entraînée par un irrésistible sentiment de reconnaissance, saisit la main de d'Asfeld; elle la presse sur ses lèvres avec un mouvement passionné :

— Ah! ce que vous me dites là, monsieur Léon, s'écrie-t-elle, vaut mille fois mieux pour mon cœur que toutes les promesses, que toutes les espérances.

Le comte, surpris de cet enthousiasme expansif, auquel la candeur jusqu'ici un peu sauvage d'Antoinette ne l'a guère accoutumé, la contemple longtemps dans un ravissement qu'il prend plaisir à prolonger. Il l'écoute, il la regarde; et, sans s'interroger lui-même sur une impression dont il lui

coûterait peut-être trop d'approfondir la mystérieuse influence :

— Eh bien ! puisque vous m'autorisez à agir en faveur de M. Morineau et de votre frère, il faut que je hâte mon départ, que je retourne à Paris, que je mette M. le marquis d'Asfeld, mon père, en demeure d'acquitter une partie de ma dette.

— Retourner à Paris ! mais cela est impraticable, monsieur Léon. Vous êtes dans la position de l'un : demain vous pouvez vous trouver dans le même cachot que l'autre.

— Peu de personnes connaissent le secret de ma coopération à cette prise d'armes. On me croit en voyage, à l'étranger, que sais-je ? Puis, dans les bandes, mon nom n'a guère été prononcé ; ma présence fut inaperçue, presque sans effet. Volontaire, j'ai combattu pour l'acquit de ma conscience. Que pourrais-je avoir à craindre personnellement ?

— Tout, monsieur Léon, car la circonstance la plus indifférente peut devenir contre vous une grave accusation. Vous êtes sans passe-port. Vous ne connaissez ni les localités ni les hommes. Il y a risque imminent à vous exposer ainsi ; et au nom de mon père, au nom de Louis prisonnier, je ne tolérerai pas un départ qui vous compromettrait à coup sûr, sans apporter un changement à leur position.

— En ma qualité de malade, j'ai promis, Antoinette, de vous obéir ; mais je suis à peu près complétement rétabli. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'attendre le retour de M. Morineau ; alors je m'en rapporterai, sur mon départ, à son expérience et à son amitié.

— A la bonne heure, ajoute Antoinette en souriant de plaisir. Vous êtes enfin raisonnable. Nous laisserons à mon père le droit de décider entre nous deux.

III

La convalescence fut rapide. Quelques semaines après cet entretien, M. le comte Léon d'Asfeld avait reconquis toutes les forces de la jeunesse. Chaque jour il attendait, avec une anxiété qui ne prenait guère la peine de se déguiser, l'arrivée de M. Morineau, dont jamais l'absence ne s'était autant prolongée; et chaque jour, sous mille prétextes plus ou moins spécieux, cette arrivée était différée. D'Asfeld ne peut s'expliquer ces retards; mais à Antoinette, jadis si pleine d'inquiètes sollicitudes lorsque son père n'arrivait pas au jour et à l'heure dits, à Antoinette ces retards paraissent chose fort naturelle.

La Vendée est en état de siége, et M. Morineau sous le coup d'une condamnation par contumace. « Son nom, répète-t-elle, est aussi connu des troupes que de la gendarmerie. Tous ont son signalement : la moindre imprudence peut le perdre. » Elle avoue même lui avoir plus d'une fois suggéré le conseil de prendre les plus minutieuses précautions. La noble fille disait vrai; mais ce qu'elle taisait à M. Léon, c'est que c'était pour lui seul qu'elle se privait du plaisir de voir son père!

Antoinette connaît l'aventureuse intrépidité du vieillard; elle sait que, consulté par Léon, M. Morineau ne se montrera pas éloigné de laisser faire à ce jeune homme ce qu'il appelle un coup de tête. Antoi-

nette, là-dessus, ne partage point les idées de son père; surtout, elle ne veut pas exposer M. d'Asfeld aux chances d'un voyage aussi périlleux.

A-t-elle, pour persévérer dans son opinion, des motifs plus intimes, des raisons de cœur que, peut-être, elle ne s'est pas encore avoués à elle-même? est-elle attachée par un autre sentiment que celui d'une fraternelle amitié à ce jeune homme qui lui doit la vie, et auquel elle est redevable de l'honneur?

C'est un secret dont cette âme candide n'a point cherché à sonder les douces ou cruelles conséquences. Antoinette se laissait guider plutôt par son instinct que par son jugement, et, fille des champs, n'ayant appris à connaître les passions que dans un cercle bien rétréci, qu'au milieu des plus humbles paysans, elle ignore et redoute l'amour; car souvent, dans ses prédications du dimanche, le curé de son village en traçait d'horribles tableaux.

M. Morineau, pourtant, lui a fait donner toute l'éducation que comporte sa fortune. La modique pension qu'il recevait de la Royauté légitime avait été par lui consacrée à élever son fils et sa fille. Ainsi que Louis, Antoinette a mis à profit les sacrifices de son père. A dix-huit ans, belle et vertueuse, elle s'est vue entraînée dans le tourbillon de la guerre civile; mais, simple et pleine d'énergie, elle a su, par sa charité envers les différentes opinions, se créer une influence que les partis opposés subissaient.

Semblable influence à laquelle la mort du gendarme qui avait poursuivi Antoinette de ses tendresses ne causa aucun préjudice; — car cette mort, on l'a déjà vu, fut attribuée, même par Schultz,

à une vengeance politique ; — semblable influence servit autant la cause des Bourbons que celle de l'humanité. La jeune fille les identifiait dans son esprit. Ce fut donc à cette ardeur de bienfaisance que le vieux Morineau s'adressa, lorsqu'il voulut, après le siége de la Pénissière, offrir un asile et une vigilante garde-malade au comte d'Asfeld, son jeune compagnon d'armes.

Le dévouement à la légitimité et au malheur aurait, sans doute, inspiré seul à mademoiselle Morineau la pensée de seconder généreusement son père dans une si louable entreprise ; mais, entre Léon et Antoinette, il existait déjà une attraction, et personne n'en connaissait le charme douloureux. Il y avait du sang sur leurs mains, du sang de provocateur, il est vrai ; néanmoins, cette rencontre, dont, par un contrat tacite, ils s'étaient bien gardés d'éventer les périls et la funeste issue, avait établi entre eux des rapports de reconnaissance et de bonne amitié que le blessé dut souvent bénir dans ses tristesses, ou au milieu de ses longues heures d'insomnie.

Toujours auprès de M. d'Asfeld, sans cesse prête à le soutenir dans ses souffrances ou à le consoler dans ses désespoirs, Antoinette lui a plus d'une fois ouvert les trésors de sa franchise. Il a pu scruter ce cœur jusque dans ses plus mystérieux abîmes. Il en étudie, il en apprécie les perfections, et comme elle, peut-être, se livrant sans arrière-pensée à la félicité présente, n'a-t-il jamais songé que cette solitude bien-aimée dans laquelle ils vivent tous deux n'est qu'une réunion momentanée dont la voix du monde rompra les enchantements.

A vingt ans, qui a calculé toutes les chances de la vie? Qui, une fois au moins, n'a pas cédé à ces entraînements irréfléchis que les hommes sans passions blâment avec sévérité, entraînements qui, après tout, deviennent souvent une source de bonheur?

Les choses étaient arrivées à ce point, et M. Morineau n'avait pas encore reparu, lorqu'un jour un étranger descendit de cheval à la porte de la métairie. Sans plus de formalités et de discrétion, cet étranger demande d'un ton d'autorité cavalière un entretien particulier avec M. le comte Léon d'Asfeld. A ce nom qu'elle seule connaît à la ferme, — car l'hospitalité, en Vendée, surtout dans les troubles civils, s'exerce sans contrôle et sans visa préalable de passe-port, — Antoinette se prend à pâlir. Elle croit, la pauvre fille, que la trahison a surpris, a vendu son secret, et, tremblante, agitée:

— Ce nom, monsieur, répond-elle, nous est inconnu.

— Pas possible, la belle enfant, interrompt le voyageur d'un air dégagé, pas possible. Les renseignements que je me suis procurés ne permettent pas plus le doute que l'indécision. L'officier du cantonnement voisin, qui m'a servi de guide à travers ce maudit pays de loups et de Chouans, ne peut m'avoir trompé. Son intérêt me garantit sa scrupuleuse exactitude.

Il n'en fallait pas tant pour exciter les soupçons et la défiance. Antoinette crut qu'elle avait affaire à un de ces hommes qui font de l'espionnage politique une branche productive de commerce. Elle reprit l'assu-

rance que lui avaient inspirée des périls de toutes les heures.

— Je vous le répète, monsieur, dit-elle, nous ne connaissons pas plus ici la personne que vous désignez que l'officier auquel vous avez demandé conseil.

— Parbleu! c'est trop fort! s'écrie l'étranger, dont cette opiniâtreté paraissait vivement contrarier les intentions. J'arrive de Paris pour communiquer à M. Léon d'Asfeld des ordres très-pressants de son père. Je le sais ici et pas ailleurs; ici, où il a été soigné et guéri de certaines blessures reçues à la Pénissière; ici, où mademoiselle Antoinette Morineau a été sa jolie sœur de charité, et il me serait défendu de le voir! Cela ne peut être.

Antoinette regardait avec des yeux éloquents de stupéfaction cet inconnu pour lequel il n'existe point de feinte possible, et qui, de sa parole stridente et moqueuse, semble se jouer de tous les obstacles apportés à son indiscrète curiosité.

— Ah! reprit-il en riant, je vous étonne, mademoiselle, car, n'est-il pas vrai, vous êtes mademoiselle Morineau, à qui j'ai l'honneur d'offrir mes respectueux hommages? Eh bien, à présent que vous savez qui je suis — et après tout je n'ai pas l'air d'un traître, — puis-je espérer d'obtenir une audience de ce cher Léon?

Antoinette hésitait encore, lorsqu'un léger coup frappé sur le plancher de l'étage supérieur attire son attention. Elle lève la tête dans la direction d'où le coup s'est fait entendre, et, à travers les imperceptibles fentes du plancher, distinguant un signe convenu :

—M. d'Asfeld est dans cette borderie, monsieur, il vous demande. Voici l'escalier qui conduit à sa chambre, vous pouvez monter.

—Un escalier! murmurait entre ses dents le voyageur, qui gravissait à l'aveugle les rudes degrés, mais c'est une échelle dont le plus mauvais gâcheur du Limousin refuserait de se servir à Paris.

Tout en tâtonnant, tout en grommelant, il parvint au haut. Léon l'y attendait. Après les premiers embrassements :

— Ah çà, mon ami, dit l'inconnu, qui sans plus de façons se jetait sur l'antique fauteuil de serge bleue où Antoinette a si longtemps veillé le blessé de la Pénissière, parole d'honneur! je suis tenté de croire que les rôles sont intervertis. Est-ce que par hasard, dans les armées catholiques et royales, ce serait aux jolies filles que l'on confierait la garde des jeunes gens? A ces conditions-là, je me ferais Chouan sans aucun scrupule.

— C'est à leur dévouement en Vendée que l'on doit la vie; monsieur Ruffier, je vous prie de toujours vous en souvenir.

— Me priez-vous aussi, mon bon maître, de ne pas oublier le singulier boudoir et l'accoutrement encore plus singulier dans lequel je vous dépiste? Une veste de bure à la place de votre robe de chambre de cachemire! un pantalon de droguet grossier, succédant au moelleux casimir de nos élégants! un ignoble bonnet de coton sur cette tête que naguère les plus riches foulards de l'Inde se glorifiaient de couvrir! votre pied si délicat nageant dans les incommensurables souliers ferrés à glace d'un rustre! parbleu! c'est

tout à fait roman pastoral. Théocrite et feu le chevalier de Florian n'auraient pas mieux inventé pour quelque Amaryllis de l'ancien régime, ou un Némorin de genêts!

— Vous avez le droit de raillerie, Ruffier, et je ne vous l'enlève point, car vous n'êtes pas fait pour me comprendre.

— Oh! cela est parfaitement vrai. Mais savez-vous que cette escapade d'étourneau politique, dont le dernier acte s'achève sur une pareille scène, pourrait bien prêter matière à plaisanterie aux amis qui vous attendent chaque soir dans la grande allée du bois? et ne pensez-vous pas qu'elle exciterait d'une délicieuse façon la verve des lions du café de Paris, que les femmes et le champagne peuvent à peine consoler de votre absence? Nous sommes dans une époque où le ridicule tue plus sûrement que la balle la mieux ajustée. Je serais donc véritablement au désespoir si d'autres yeux que les miens vous eussent aperçu dans ce bizarre costume. Où diable, mon pauvre comte, avez-vous la tête, et quelle guerroyante manie vous a poussé dans une équipée pareille? Je gage qu'à part moi vous n'avez pas encore signalé un visage humain dans ces interminables landes, où l'on ne vous offre pour tout dédommagement à la solitude obligée que de la piquette du cru et du pain bis.

Les lèvres de M. Léon d'Asfeld expriment un dédain qui impose silence à son visiteur. Après l'avoir contemplé pendant deux ou trois secondes avec une pitié mal contenue :

— Monsieur Ruffier, dit-il, je sais que vous êtes le confident de mon père, l'exécuteur discret de ses vo-

lontés. Je pouvais me soustraire à vos recherches; par respect pour le marquis d'Asfeld, je n'ai pas voulu plus longtemps laisser son envoyé dans l'indécision.

— Je n'en avais aucune, monsieur le comte, je puis l'attester sur l'honneur. Votre père est un homme de précaution et qui voit de loin. Lorsqu'il a désiré que je vinsse vers vous, en messager de paix :

« Ruffier, m'a-t-il dit, mon fils, vous ne l'ignorez point, a voulu chouanner pour l'honneur des bons principes. Il a combattu bravement, je ne lui en fais qu'un crime relatif; mais, en sa qualité de vaincu, il peut être dénoncé, poursuivi, incarcéré, jugé, condamné même. Il y a des juges capables de tout! Il l'aurait mérité, car en tête de la Charte nous avons proclamé l'égalité devant la loi. Par mes relations avec les hommes de ce pouvoir-ci, vous sentez bien que je n'en suis pas à ignorer le lieu où il se cache. Voici de l'argent et un passe-port pour vous, de l'argent et un passe-port pour lui; vous allez partir, vous irez tout droit jusqu'à Chollet; là vous trouverez de nouvelles instructions et un guide. Vous vous conformerez ponctuellement aux unes, vous suivrez l'autre. »

Je suis venu, j'ai vu, et, ainsi que César, je vaincrai lorsque vous aurez, monsieur le comte, pris, comme je n'en doute pas, le parti de l'obéissance.

— Sans trop de curiosité, monsieur Ruffier, pourrais-je savoir par quel moyen vous êtes arrivé à connaître la retraite que les événements m'ont offerte?

— Ah! ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, cher comte; votre noble père a plus d'une corde à son arc; il les a toutes tendues pour vous dépister.

Vous voyez avec quelle sagacité ses plans ont été dressés. En fait de roueries politiques, c'est l'homme le plus habile de France. Chacun se plaît à en convenir, et Talleyrand lui-même dit à qui veut l'entendre qu'il ne se soucierait pas de toujours tenir l'enjeu du marquis d'Asfeld. Ce sont deux fins compères.

— Ce que dit le prince de Talleyrand m'importe fort peu, monsieur Ruffier. Je vous demande par quel hasard vous avez été mis sur mes traces. Avant de répondre au message dont vous êtes chargé, j'ai droit de vous adresser cette question, car elle importe au salut de plus d'un honnête homme compromis. On a été fidèle envers un étranger aux lois de l'hospitalité; n'est-il pas convenable que cet étranger prenne pour autrui les précautions dont il a été l'objet?

— Ah çà, mais, à l'exemple de la jolie petite brune qui tout à l'heure me faisait subir un interrogatoire de juge d'instruction, me regarderiez-vous de taille à jouer le rôle du *Judas* de Béranger?

— Je vous connais d'ancienne date, monsieur, cela me suffit. J'attends de vous une explication préalable.

— Soit. Je n'ai pas reçu ordre de faire de mystère. Dans tous les cas, mon cher comte, vous pensez bien que pour vous je n'ai pas de secrets. Je vous le disais tout à l'heure. Votre père m'avait indiqué la ville de Chollet comme le centre de ses dernières opérations stratégiques à la découverte de son fils. Arrivé à Chollet, j'ai trouvé, poste restante, les instructions promises. Ces instructions, les voici :

« Celui que Ruffier va chercher en Vendée a été blessé à la Pénissière et déposé dans une ferme écar-

tée, non loin du lieu de ce combat. Une jeune personne, nommée Antoinette Morineau, fille d'une espèce de mi-bourgeois, mi-paysan, chevalier de Saint-Louis, compromis, ainsi que sa famille, dans les troubles de l'Ouest, a soigné le jeune homme en question. Pour savoir au juste où il pourra le rencontrer, Ruffier s'adressera de ma part à l'officier qui commande le cantonnement de Clisson; cet officier se fera un devoir et un plaisir de lui fournir toutes les sûretés et toutes les indications nécessaires.

» Marquis d'Asfeld. »

Muni de ce papier, dont vous connaissez sans doute l'écriture et le paraphe, je me suis rendu auprès du capitaine qui m'était désigné. A la première ouverture, cet excellent homme s'est offert pour m'accompagner. Pendant le trajet, il m'a raconté avec quelle sollicitude de père il avait écarté les soupçons que sa troupe et les autorités faisaient planer sur la ferme où vous étiez caché. C'était un des mille obligés de M. le marquis. En le laissant à deux pas d'ici, je lui ai promis l'épaulette enviée de chef de bataillon. Je ne me suis pas trop avancé, et, à l'heure qu'il est, je gagerais qu'il y a peut-être de cette même écriture-là une demande en ce sens sur le bureau du ministre de la guerre.

— Mais ce que vous me dites est incroyable, monsieur Ruffier! Si, comme tant d'autres, je n'ai pas été arrêté, c'est à la vigilance de mes amis que je dois cette bonne fortune, et non pas à une de ces combinaisons machiavéliques comme celle dont vous venez de m'entretenir.

— Si cela arrange mieux monsieur le comte, je n'ai plus rien à dire, reprend le nouvel arrivé avec un sang-froid moqueur; mais, alors, expliquez-moi comment j'ai pu parvenir jusqu'à vous; car, en vérité, je commencerais à douter de moi-même.

— C'est bien, interrompt d'Asfeld d'un air contrarié; c'est très-bien! Qu'ordonne maintenant, qu'exige mon père ?

— Rien, monsieur Léon, rien ou peu de chose. Votre père désire que vous continuiez durant six mois encore le voyage que vous avez cru commencer à la date du 24 mai dernier. Depuis cette époque, à Paris, tout le monde vous suppose en Allemagne. M. d'Asfeld prétend qu'une course en Italie, une course réelle, bien entendu, serait plus utile à votre santé et à ses intérêts que ce voyage en Allemagne accompli à vol d'oiseau sous le toit d'une chaumière de la Vendée. Voici de l'or, voilà des lettres de crédit, un passe-port en blanc pour Florence parfaitement en règle, et auquel il ne manque qu'un signalement. Nous l'ajouterons lorsque vous en témoignerez le plus léger désir.

Le comte saisit le passe-port qui lui est accordé, et, comme si une idée subite venait tout à coup offrir un autre cours à ses pensées :

— Mon père est bien convaincu de l'empressement que je mets à accomplir ses vœux, qui souvent pour moi sont des ordres. Dites-lui, mon cher Ruffier, que je le remercie avec effusion de ce qu'il a fait pour moi; qu'il sache bien surtout que je tâcherai de m'en rendre digne.

— M. le marquis d'Asfeld a droit, je n'en doute

pas, d'espérer quelque sacrifice de votre reconnaissance; mais il a peut-être aussi plus d'un droit de compter sur ma fidélité et mon exactitude. Faut-il vous taire plus longtemps que je me suis fortement engagé à vous arracher de ces lieux, où votre goût raffiné, où vos habitudes de luxe et d'homme de la meilleure compagnie ont dû avoir tant à souffrir? Par intérêt pour vous, je me suis prêté à tout ce qu'il exigeait de moi. Quand peut-il vous convenir de vous mettre en route ?

En prononçant ces mots, Ruffier jetait à la dérobée son regard inquisiteur sur le jeune homme. Astucieux et défiant, il s'ingéniait à lire dans les traits de Léon l'impression que devait produire un ordre aussi abrupt. Léon savait son Ruffier sur le bout du doigt; il se contint et fut impénétrable.

— Je partirai, reprit-il sans affectation, demain ou après, à votre convenance enfin, monsieur.

— Votre père, espérant que vos préparatifs n'entraîneraient pas tant de délais, m'avait fait comprendre qu'une heure tout au plus suffirait.

— Ce n'est pas praticable, réplique sèchement le jeune homme. Je veux bien me laisser exiler, mais je ne souscrirai jamais à une déportation.

— Et si un procureur du roi malavisé se mettait en tête quelque beau scrupule de légalité, reprit Ruffier avec un sourire plein de malice, savez-vous, monsieur le comte, qu'un jury ne frapperait pas plus de main morte sur vous que sur un autre ? Et ignorez-vous que, dans cette circonstance, toutes les ressources d'esprit de M. votre père pourraient bien rester à peu près stériles ?

— Je le sais; aussi, vous sentez parfaitement que ce n'est pas ce but que je veux atteindre. Je demande vingt-quatre heures de répit; est-ce trop, avant de fuir, peut-être pour toujours des lieux où l'on a tant souffert?

— Et où sans doute l'on fut si heureux! Vous n'achevez pas la phrase; c'est très-mal, mon cher.

— Je ne suis pas devin, monsieur Ruffier.

— De la discrétion et du bonheur! Un cœur romanesque à l'arrivée, une élégie au départ, c'est beaucoup trop à la fois. En vérité, mon bon d'Asfeld, je ne vous croyais pas si prodigue.

Léon rougit comme un écolier surpris en faute, et avec une vivacité qui l'accusait aux yeux de Ruffier :

— Est-il besoin de vous dire que je ne cache ni mes sentiments ni mes opinions? J'avoue les uns avec autant de facilité que les autres. Mais si, sous ces paroles dont je ne veux pas encore saisir la perfide adresse, il se cachait certaine misérable calomnie contre la jeune fille qui m'a sauvé la vie, monsieur Ruffier, croyez-le bien, je ne pardonnerais pas, même à mon père, une lâcheté semblable.

Cela disant, d'Asfeld s'était approché de Ruffier. Son œil courroucé le bravait. On eût dit que sa main même s'apprêtait à le menacer. Ruffier comprit qu'avec des caractères ainsi faits tout d'une pièce, ses plaisanteries à double entente ne pouvaient avoir cours. Afin de calmer l'irritation du jeune homme :

— Mais à qui, diable! en avez-vous, très-cher? s'empresse-t-il de répondre, et qu'ai-je dit d'attentatoire à la vertu des jolies Vendéennes, qu'un fils de

pair de France, chouannant pour leurs beaux yeux, aurait nonobstant dû apprivoiser ?

— Était-ce bien là votre pensée tout entière ? s'écrie Léon d'Asfeld.

— Quel intérêt aurais-je à vous mentir en cette occasion ?

— Le sais-je ? réplique Léon. Mais caché ici sur la foi de l'hospitalité, mais n'ayant eu de rapport qu'avec mademoiselle Morineau, n'ai-je pas lieu de soupçonner que vos façons d'inquisiteur ont pu faire remonter votre corruption jusqu'à elle?

— Allons, cher maître, vous n'êtes pas raisonnable. Avant que vous eussiez déserté les plaisirs du monde parisien pour venir guerroyer dans l'Ouest, je vous répétais parfois : « Vous ne connaissez pas les hommes. » Faudra-t-il, en vous arrachant au sol de la Vendée, que je vous retourne mon refrain, et que je vous dise : « Vous ne connaissez pas les femmes ? »

— Eh ! pourquoi me tiendriez-vous ce langage ?

— Pourquoi ? mais parce qu'en 1832, époque d'indifférence et d'égoïsme, siècle de bien-être matériel et de sophistes à tant le discours ou la ligne, vous avez cherché à faire du don quichotisme en dynastie, et que maintenant, vaincu comme cela devait être, vous essayez de ressusciter le Scudéri en amour. L'un est tout aussi bien mort que l'autre ; ils sont enterrés sous la froideur de nos calculs, sous le scepticisme de notre raison. Que vous reviendra-t-il de ces deux exhumations chevaleresques ?

— Mais vous ne croyez donc ni à l'honneur en matière politique, ni à la charité chrétienne?

— Je crois, monsieur le comte, à l'intérêt personnel : c'est l'honneur et la religion de presque tous : je serais désolé de faire exception à la règle commune.

— Vous êtes un misérable, Ruffier, et je suis encore à me demander comment mon père a pu vous accorder une part dans sa confiance.

— Ah! c'est que le marquis d'Asfeld ne voit pas le monde à travers le prisme qu'il regrette si amèrement de trouver sans cesse sur vos yeux. M. votre père n'a jamais, lui, rompu de lances en faveur des gouvernements tombés. Je ne pense pas qu'il lui vienne en esprit la fantaisie d'en briser une en l'honneur des garde-malades volontaires.

— Ruffier, retenez bien ceci, s'écrie d'Asfeld rouge de colère ; mademoiselle Morineau est digne de tous mes respects, digne surtout de ma reconnaissante admiration. Si pendant les vingt-quatre heures que vous allez passer ici, un mot de votre bouche, un de ces mots à double sens dont vous calculez si bien la cruelle portée, allait souiller ses oreilles, l'un de nous ne sortirait pas vivant de cette demeure.

— Soit fait comme vous l'entendez, mon pudique ami. Je ne sais rien refuser à qui s'exécute d'aussi bonne grâce, et, après une pareille injonction, je serais de force, je vous le jure, à croire au patriotisme de l'opposition, au désintéressement de nos hommes d'État, et même à la vertu des petites Vendéennes.

Cette conversation devait, par sa durée, par son étrangeté même, intéresser la curiosité de la jeune fille; mais, discrète et pleine de réserve, elle s'était tenue à l'écart pour ne pas pénétrer des secrets qui ne

lui appartenaient point. Cependant, lorsque l'heure du repos fut arrivée pour son convalescent, mademoiselle Morineau, une jatte de lait frais à la main, se présente à la porte de la chambre. A sa vue, Léon s'élance vers elle, et, par un geste imperceptible, lui faisant comprendre qu'il a besoin de l'entretenir en particulier :

— Merci, dit-il à voix haute, merci de tous vos bons soins. M. Ruffier, l'ami de mon père et qu'un heureux hasard a mis sur mes traces, vous prie de lui accorder l'hospitalité pour cette nuit. Aurez-vous, mademoiselle, un lit à mettre à sa disposition? Il doit avoir besoin de repos. Moi-même je sens que le sommeil me sera bientôt nécessaire. Adieu donc, mes amis.

IV

Précédé de la jeune fille, Ruffier sort de cette chambre. Lorsque, avec quelque peine encore, il a descendu l'échelle en forme d'escalier portatif, Antoinette, sans mot dire, le conduit dans une autre partie de la ferme qu'on avait préparée pour recevoir les soldats de passage, et, plus prompte que l'éclair, elle revient en toute hâte à la chambre où Léon et les métayers l'attendaient.

— Mademoiselle, dit le jeune homme agité d'une fiévreuse impatience, le temps presse. Il faut que je voie votre père cette nuit même. Il le faut, car il y va de sa sûreté, et peut-être de l'honneur de ce brave Louis.

— Mon père est caché près de cette maison ; s'il est nécessaire de l'appeler, je vais le faire prévenir. Il

viendra, monsieur Léon : vous connaissez l'amitié qu'il vous porte.

— Eh bien, c'est à cette amitié que je veux m'adresser, et, quels que soient les motifs qui, pendant ces derniers jours, l'ont retenu loin de vous, loin de moi, il faut que ces motifs cessent à l'instant même.

— Et vous ne les soupçonnez pas, monsieur Léon? s'écrie mademoiselle Morineau, qu'embellissait encore un sourire de mystérieuse provocation.

— Vous êtes un ange, Antoinette, reprend d'Asfeld avec une émotion qu'il ne cherchait plus à contenir. Pour arrêter sur les lèvres de votre père des conseils dont vous saviez que j'aurais suivi l'impulsion, vous vous êtes privée du bonheur de l'embrasser. Je comprends tout à l'heure qu'il est, et si j'osais, chère Antoinette, je vous dirais....

— Taisez-vous, monsieur d'Asfeld, et laissez-moi deviner.

— Quand vous aurez deviné l'amour inaltérable qu'un si noble courage, que tant de gracieuses vertus m'ont inspiré, lorsqu'à vos pieds, dans ce moment plus solennel que vous ne pensez peut-être, j'aurai juré de vous consacrer une existence que je dois à vos bons soins, qu'ordonnerez-vous, que déciderez-vous, mademoiselle?

— Vous êtes riche et je suis pauvre. On vous dit un grand seigneur, moi je ne serai toujours qu'une humble fille de la Vendée. Pour tout héritage, je n'ai à porter à un époux que le nom sans tache de mon père.

— Dans notre siècle, c'est quelque chose que cela, c'est une gloire qui vaut bien des fortunes, inter-

rompt avec amertume le jeune d'Asfeld. Je connais des fils de pairs de France qui ne peuvent se glorifier d'un pareil blason !

Mademoiselle Morineau jugea qu'il ne fallait pas longtemps s'appesantir sur un semblable sujet, et, dans une ingénuité charmante d'embarras, essayant de dissiper le sombre nuage dont un tel souvenir avait couvert le front du comte d'Asfeld :

— Après tout, dit-elle, si vous me devez la vie, monsieur Léon, moi je vous dois l'honneur. Croyez-vous qu'il n'y a pas compensation?

— Quitte pour quitte, j'y consens, Antoinette. Mais ces obligations mutuelles contractées dans de terribles circonstances ne nous en imposent-elles pas de nouvelles pour l'avenir? Après nous être dévoués l'un à l'autre, faudra-t-il rester étrangers à tous les bonheurs dont nous avons joui au fond de cette solitude?

Ces mots retentirent douloureusement à l'âme de la jeune fille. Elle saisit la main de Léon, et, dans une agitation qui révèle tous les trésors de sa tendresse :

— Vous voulez partir? s'écrie-t-elle.

— Non, Antoinette, telle n'est pas, telle ne sera jamais mon intention. Je vous aime de toutes les puissances de mon âme. Vous seule pouvez assurer ma félicité, et si, comme ce cri du cœur me le fait espérer, vous m'aimez avec l'abandon de votre nature, je serai plus fier de cet amour que de tous les titres; plus heureux de vous offrir mon nom que de le vendre à une famille princière ou de le mettre à l'encan d'un juif enrichi dans des tripotages de bourse.

A travers les douces larmes qui voilent ses beaux

yeux noirs, Antoinette jette à Léon un sourire de remercîment et un regard d'actions de grâces; et, comme honteuse de ce tacite aveu arraché à son amour :

— Vous ne partirez plus, dit-elle.

— Que m'importent, dorénavant, les ordres de mon père et les conseils dont ce Ruffier est le cauteleux messager? Je reste où le destin m'est propice. N'est-ce pas près de vous, Antoinette?

Et la jeune fille rougit encore, car elle ne peut s'habituer tout d'un coup à tant de félicités à la fois. Après un moment de silence passé dans la contemplation de leur amour nouveau, Antoinette se lève. Son oreille exercée entend un cri qui ne peut la tromper ;

— Voici mon père, dit-elle en se précipitant vers la porte. Monsieur Léon, demandez-lui si je vous aime.

Le vieillard pénètre dans la salle basse et enfumée où cet entretien a eu lieu, presque sous les regards des habitants de la ferme, occupés des divers soins du ménage. A son aspect, Léon d'Asfeld lui serre la main; il le prend à part sans même lui laisser le temps d'embrasser Antoinette, toute radieuse de sa tendresse partagée, Antoinette, qui les suit comme un ange dont les conseils sont des lois.

— Monsieur Morineau, dit le jeune homme, un lien plus sacré que ceux qui nous unissent déjà doit éterniser l'affection que j'ai vouée à votre famille. Ce lien m'attache pour la vie au sort d'Antoinette. Je l'honore et je l'aime. Tout à l'heure, quelques instants avant votre arrivée, un événement inattendu m'a forcé à interroger le cœur de votre fille. J'ai lu au

fond de sa pensée. N'est-il pas vrai, chère Antoinette? et des calamités de la guerre civile, je puis, si vous y consentez, voir naître pour moi tout un avenir d'espérances?

— Cette demande, monsieur le comte, flatte sans doute bien vivement mon orgueil de père, mais....

— Pas d'objections, mon ami, réplique Léon, car, avant tout, j'ai une condition à vous imposer. Cette condition, il faut que vous l'acceptiez à l'instant même.

Antoinette et le vieillard restaient stupéfaits.

— Oh! ne vous étonnez pas de ces paroles, sans doute inintelligibles pour vous, continue d'Asfeld. Le bonheur ne m'a pas encore fait perdre la raison, mais il me donne l'intelligence de notre situation. C'est à cette situation désespérée que, tout d'abord, il faut pourvoir. Un homme, très-avant dans les confidences de mon père, est arrivé ce soir. Par quelle intrigue a-t-on connu ma retraite? qui a conduit cet homme dans cette maison? qui lui a révélé votre nom, monsieur Morineau? celui de votre fille? Je l'ignore. Il est ici, protégé par je ne sais quelle mystérieuse influence. De la part de mon père, il m'a remis de l'or et ce papier de police, avec lequel il est très-aisé de franchir la frontière. A l'heure qu'il est, cet homme dort sur la foi d'une promesse de départ que j'ai formulée pour gagner du temps. En créant ce subterfuge, je songeais à vous, monsieur Morineau; à vous, plus compromis que moi; à vous, qui n'avez pas près de l'oreille du gouvernement un protecteur assuré. Mon père, depuis deux mois, veille sur son fils comme un ange gardien. C'est à ses relations publiques ou occultes que j'ai dû le repos dont cette habitation a joui pen-

dant la tourmente. Il voudra mener son œuvre à bonne fin. Je le connais, et ne suis guère inquiet de l'avenir; mais pour vous, mon compagnon d'armes, c'est autre chose. Le marquis d'Asfeld vous est étranger. La police sait votre retraite. D'un moment à l'autre elle peut vous faire partager les chaînes dont Louis est chargé. Afin d'éviter ce double malheur, il n'y a plus qu'un moyen à employer.

— Quel est-il? s'écrie Antoinette.

— Le voici, mes amis.

Et s'asseyant à la petite table de travail où la jeune fille et lui ont passé tant de doux moments dans la contemplation muette de leur amour, il saisit une plume, développe le papier apporté par Ruffier, et, sans proférer un seul mot, il écrit avec rapidité l'âge et le signalement de M. Morineau. Il ne fait grâce d'aucune des formalités empruntées à l'idiome banal des passe-ports, tout en cachant, pourtant, sous un nom de convention, le véritable du royaliste. Lorsqu'il a rempli le blanc et les vides laissés par la complaisance des bureaux du ministère :

— A présent, dit-il, il n'y a plus d'objections possibles. Vous allez partir cette nuit même, noble ami, que bientôt je serai si glorieux d'appeler mon père. Demain, l'émissaire du marquis d'Asfeld pourrait devenir un obstacle, demain vous seriez peut-être arrêté. Qu'Antoinette reste sous la garde des honnêtes gens dont je n'oublierai jamais les services et l'amicale discrétion. Moi, accompagné de Ruffier, que je me charge de surveiller dans ses mouvements, je retourne à Paris, où mon père saura bien inventer un paratonnerre pour me mettre à l'abri des

foudres orléanistes. De là, Antoinette, je travaillerai à notre commun bonheur. Louis aussi sera l'objet de mes actives démarches. S'il est possible de faire quelque chose pour lui, croyez qu'il aura toujours en moi le plus sincère des amis, et, me permettez-vous de le dire, monsieur Morineau, le plus tendre des frères!

Le vieillard était tombé dans les bras du jeune homme. Il le pressait sur son cœur, mais des sanglots entrecoupés furent sa seule réponse. Antoinette s'avance à son tour. Elle est belle de toute la poésie que l'amour fait resplendir au front des femmes, plus belle encore du sacrifice qu'elle inspire. Elle s'appuie sur le bras de son père, et, avec une éloquence dont elle puise le prestige dans son âme :

— Adieu, monsieur Léon, dit-elle. Mon père doit se rendre à vos vœux. Je le sens, il faut qu'il fuie. Il va renoncer au pays. C'est à moi qu'il appartient d'adoucir la première amertume de ce cruel et nécessaire exil. Quand vous reverrai-je maintenant? Car je ne suis pas ingrate, et, je l'avoue malgré moi : monsieur Léon, je vous aime.

— Merci, Antoinette, s'écrie d'Asfeld, merci; cette bonne parole nous fiance pour l'éternité.

Trois heures après cette entrevue, M. Morineau se jetait dans une voiture publique. Il partait pour l'Italie, et Ruffier, toujours en habits de voyage, paraissait devant Léon d'Asfeld, tout joyeux encore d'une nuit si bien employée.

— Allons, illustre comte, disait le messager du pair de France, je vous ai, j'espère, laissé le temps nécessaire de dire adieu aux landes de la Vendée.

Puisque la beauté vous rend enfin à une amitié plus prévoyante que l'amour lui-même, je m'empare de vous et je vous enlève. Vivent les chevaux de poste!

— Je vous attendais, monsieur Ruffier, et vous me trouvez prêt à vous suivre.... à Paris.

— Hein! que dites-vous là? s'écrie le confident du marquis bondissant de surprise, mais ce n'est pas sur Paris que j'ai ordre de diriger votre course. Le passe-port n'est point visé pour cette destination...

— Vous m'y conduirez cependant tout de même. Avec vous, je n'ai pas besoin de papiers. Je suis en sûreté. N'êtes-vous pas affilié, par droit de naissance, à toutes les polices du royaume?

— Monsieur le comte!

— Ne vous emportez pas, très-cher. Et, si vous teniez tant à faire voyager le passe-port en Italie, rassurez-vous. Il est sur la route. Par lui, je vous ai mis de moitié dans une bonne action.

— Mais votre père, que va-t-il dire?

— Seul exposé à sa colère, je saurai, monsieur Ruffier, détourner de votre tête l'orage que vous faites mine de redouter; néanmoins si dans le voyage vous n'obéissiez pas strictement à mes ordres, s'il vous prenait une fantaisie de trahison à l'encontre du chouan que votre passe-port a miraculeusement sauvé, songez-y bien. Je suis homme à me venger. C'est à vous à pressentir si votre conduite m'en fournit les moyens!

Cette menace produisit l'effet que Léon en espérait, et, comme des ennemis qu'une nécessité de position réunit momentanément dans un même vœu, tous deux prirent la route de la ville la plus voisine.

Cachée derrière l'étroite lucarne où pendant si longtemps elle a veillé sur les jours et sur la liberté du jeune comte d'Asfeld, Antoinette les vit partir, l'âme déchirée de mille sentiments contraires. Lorsqu'ils eurent disparu à travers les hauts genêts du Bocage :

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en tombant à genoux, veillez sur mon père et protégez M. Léon!

V

L'hôtel de M. le marquis d'Asfeld étincelait, ce soir-là, du feu des bougies et de l'éclat des candélabres. Il était paré comme une chapelle de Madone, coquet avec toute la recherche d'un sanctuaire de jolie femme. Située au milieu d'une cour de marbre blanc, qu'ombragent de grands arbres, verts et touffus comme si l'atmosphère de Paris et son gaz délétère n'osaient empoisonner leur séve, cette délicieuse retraite a déjà appartenu à beaucoup de maîtres.

Une danseuse l'improvisa sur ses économies diplomatiques ou financières. Toute brillante encore des arabesques et des grâces de sa gothique architecture, elle passa de la danseuse à un agent de change.

L'agent de change, enrichi par une faillite savamment combinée, et ruiné par une société en commandite, la céda à un écrivain politique dont une place de conseiller d'État, arrivée à temps, fit évanouir les prospérités d'opposition.

Un peintre, qui voulait à tout prix se créer une existence, se persuada l'avoir achetée au journaliste. De transaction en transaction, suivant les hasards du

siècle ou les hauts et bas de la fortune publique, un jour elle tomba entre les mains du noble pair, épave dont tous les clercs de notaire avaient déjà liquidé la folle enchère.

Dans ses petits salons de la rue Pigalle, que Wanloo et Boucher auraient regardés comme trop prétentieusement coquets pour abriter les gracieuses folies d'une courtisane de leur temps, le marquis d'Asfeld étale l'orgueil de sa pairie, hélas! viagère, et les sardoniques gravités d'une décrépitude consacrée à toutes les passions du pouvoir.

Homme habitué dès sa jeunesse, qui remonte aux corruptions du Directoire, à se laisser entraîner aux mouvements de son époque si pleine de mobilité, il a changé, ainsi qu'elle, de mœurs et de quartier. Du faubourg Saint-Honoré, qu'il habitait pendant les gloires de l'Empire, alors qu'il revêtait la toge de sénateur, il s'est jeté à corps perdu, sous la Restauration, dans un des plus aristocratiques hôtels de la rue Saint-Dominique.

Il s'était arrangé pour mourir là avec la dignité des patriciens de la vieille Rome sur leurs chaises curules; mais Juillet le délivra de cette majesté d'emprunt peu faite à sa taille et qui n'allait guère à l'ambitieuse souplesse de son esprit. Juillet emporta le pair de France dans le tourbillon de ses idées. M. d'Asfeld avait toujours suivi la foule. Il ne voulut pas la laisser marcher sans être remorqué par elle.

De la rue Saint-Dominique, il s'abattit sur la rue Pigalle. Le pair de France crut que cette désertion à l'intérieur était encore un moyen indirect

de conquérir une certaine popularité, de se montrer amant de l'égalité et courtisan de la mode. C'était son rôle de toute la vie. Au seuil du tombeau, il se montra conséquent aux prémisses que trente-huit ans auparavant il s'était posées comme le *nec plus ultrà* de ses colonnes d'Hercule.

A travers ces forêts de fleurs, ces bosquets d'orangers, semés avec profusion, et sur le marbre du péristyle, et autour de chaque rampe soyeuse du gracieux escalier, le marquis d'Asfeld essaye de forcer sa bouche à demi morte aux sourires obligés de l'amphitryon. C'est lui qui a reçu cette multitude d'invités, pêle-mêle de noms parlementaires, de femmes équivoques, d'artistes, de fabricants de nouvelles, d'existences douteuses, d'étrangers cosmopolites, d'inexplicables fortunes ou d'ambitions rivales, qui s'appelle l'élite du grand monde parisien; lui qui, soutenu sur les bras de deux valets, a eu des fleurs à prodiguer aux femmes, des sollicitations aux ministres, des compliments de condoléance tacite aux puissants de la veille, des promesses à ses clients, et à tous cet éternel sourire de satisfaction intime qui a vu passer tant de révolutions et qui a frappé de son stigmate moqueur les divers gouvernements dont il avait servi la fortune. Avec lui, la vieillesse n'est jamais entrée en ligne de compte.

Toujours jeune pour l'intrigue, toujours ardent pour le plaisir, toujours prêt à sacrifier son opinion de la veille aux ambitions du lendemain, il n'a pas consenti à laisser à d'autres le soin de flatter ses hôtes par une recherche de bon goût, ou de les tromper par une caresse. Lorsque ses salons regor-

gèrent de ce tohu-bohu de célébrités contemporaines, pour la plupart champignons poussés dans les boues révolutionnaires, le marquis d'Asfeld s'applaudit de l'éclat que sa fête va jeter dans le monde. Il en escompte les bénéfices, il en suppute les profits diplomatiques, et tout bas il s'avoue que c'est un coup de partie qu'il vient de jouer à ses adversaires ou à ses amis.

Il était encore dans la première ivresse de son triomphe à huis clos, recevant avec une modestie de chancelier les flatteries des uns, les félicitations des autres, quand un billet rapidement tracé au crayon lui est remis de la part de Ruffier. Le marquis le parcourt d'un air distrait tout en prêtant une oreille attentive au spirituel gazouillement des femmes à la mode. Sans se déranger du divan sur lequel il cherche à endormir les douleurs rhumatismales que, malgré la Faculté, il n'a jamais acceptées comme la goutte :

— Joseph, dit-il à voix basse au laquais qui, après lui avoir remis le billet, attendait un ordre, lorsque mon fils aura changé de vêtements, vous l'annoncerez.

Et il reprit la conversation au point où il l'avait laissée : il la reprit sans émotion ainsi que sans plaisir. Il la continua sur le même ton.

Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée que Joseph, d'une voix retentissante, faisait vibrer à la porte des salons le nom de M. le comte Léon d'Asfeld. A cette annonce dont personne ne soupçonne l'imprévu, le pair de France se soulève péniblement. Il s'avance de deux ou trois pas vers son fils qui lui

tend les bras, et le pressant sur sa poitrine avec une amicale étreinte :

— Silence ! dit-il, et laissez-moi faire.

A ces mots, il se retourne plus vivement que son médecin ne l'aurait prescrit. Il s'appuie sur le jeune homme, et marche droit à un groupe où l'on discutait avec l'urbanité avocassière qui règne dans les couloirs de la chambre élective. De son ton le plus indifféremment affectueux, s'adressant au président du conseil des ministres, entouré de ses collègues, que les membres de l'opposition continuaient à harceler même à ce raout politique :

— Monsieur le duc, j'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence, le comte d'Asfeld, mon fils, de retour de ses voyages en Allemagne, et qui arrive à l'instant même, pour donner un attrait de plus à ma fête.

Le jeune homme fut environné, caressé, acclamé par les conviés. Avec une facilité d'entrain qui surprit jusqu'à l'imperturbable sang-froid de son père, il répondit à toutes les demandes, se prêta à toutes les questions, déjoua même, à force de prudence ou de mémoire, les insidieuses indiscrétions de ceux qui, sous les dehors d'une banale curiosité, cherchaient à embarrasser le prétendu touriste. Après l'avoir montré avec orgueil aux diverses notabilités auxquelles il jugeait utile de faire juridiquement constater le retour officiel de son fils et sa prise de possession :

— Allons, dit M. le marquis d'Asfeld, il ne faut abuser ni de la jeunesse ni de la complaisance prises au débotté. Léon, vous pouvez vous retirer. Quelques heures de sommeil vaudront mieux pour

réparer vos fatigues qu'une demi-douzaine de valses.

Le lendemain, il était à peine jour dans l'appartement du marquis, que déjà Ruffier en sortait.

Une heure après, Léon d'Asfeld se rendait aux ordres de son père. Il ne le trouva ni courroucé ni indigné. Sa figure n'exprimait aucun sentiment d'affection, mais elle ne trahissait aucune pensée de mécontentement. M. d'Asfeld était en face de son fils tel qu'il posait dans le monde, froid et poli, toujours cachant sous une triple cuirasse de scepticisme railleur l'énergie de ses passions intérieures.

A force d'adroites perfidies et d'habiles trahisons, elles avaient fait de lui un type de Lauzun politique ou de Richelieu constitutionnel. On remarquait sur ses lèvres ce sourire permanent qui n'a de nom en aucune langue et qu'on peut aussi bien prendre pour une affectation de dédain que pour un témoignage de bienveillance. Lorsque, arrivé jusqu'à la massive chauffeuse dans laquelle son père était blotti comme une momie égyptienne ensevelie dans la ouate de ses bandelettes, Léon s'approcha pour déposer un respectueux baiser sur la main osseuse et ridée du vieillard :

— Après une aussi longue absence, dit ce dernier sans prêter à ses paroles une inflexion de tendresse ou de mécontentement, c'est dans les bras d'un père qu'un bon fils doit se jeter.

— Vous me pardonnez, mon père, d'avoir transgressé vos ordres! Je suis doublement heureux, et....

— Vous savez, Léon, quel scrupule de discrétion j'ai toujours mis dans mes rapports avec vous. Je

vous ai laissé une liberté d'action et de paroles dont vous auriez pu abuser, et, vous imaginant de mettre follement vos principes en hostilité directe avec les miens, vous avez cherché à élever autel contre autel: vous avez choisi pour divinité une idole tombée. On vous a vu afficher des sentiments en dehors de la loi. Vous êtes resté carliste, alors que nos intérêts s'y opposaient.

— Mon père! s'écrie le jeune homme.

— Oui, monsieur, vous vous êtes déclaré l'ennemi de ce gouvernement, et ce n'est pas logique. Ce gouvernement a du bon, il existe.

— Mais je me suis conformé de point en point au système de mon éducation; elle fut toute royaliste. C'est d'après vos ordres que l'on m'a nourri dans l'amour de nos Rois; c'est d'après vos ordres que j'ai appris à vénérer la légitimité comme la source de tout bien social et le fondement des États.

— A qui le dites-vous? N'étiez-vous pas un enfant de la Restauration? ne fallait-il pas vous élever dans les idées dominantes?

— Elles convenaient à mon cœur. Elles allaient à mon esprit. Le vent des révolutions n'a pu les emporter avec le trône des Bourbons.

— L'absolu dans les idées a perdu plus d'un gouvernement. Il peut compromettre bien des fortunes. Je regrette, mon fils, que vous ne professiez pas des opinions moins arrêtées sur les changements successifs dont ce pays sera le théâtre. C'est un tort que la réflexion peut seule atténuer. Elle viendra comme toute chose, en son temps.

— Je vous jure, mon père....

— Pourquoi jurer quand un serment ne rapporte rien ? J'ai promis fidélité à vingt pouvoirs, qui, l'un après l'autre, sont tombés. Fallait-il me laisser entraîner dans leur chute ? Je ne l'ai pas fait. A la Chambre des pairs et dans la belle et auguste famille, on sait estimer de pareils caractères. On y tient compte des sacrifices d'affection personnelle dont l'homme d'État ne doit jamais se préoccuper.

—Sur ce chapitre, nous ne partageons pas la même manière de voir.

— Je le sais, monsieur, et vous m'en avez fourni plus d'une preuve. Aussi, lorsque, en 1830, on revenait aux gloires de l'Empire, lorsqu'on panthéonisait tout ce qui, de près ou de loin, avait approché le grand homme, ai-je remarqué avec une véritable répugnance que vous persistiez à ne pas vouloir ajouter à votre nom de baptême les deux premières syllabes qui constataient votre origine presque impériale.

— Mais c'est vous qui, de mon prénom de Napoléon, les avez retranchées quand je n'étais encore qu'un enfant.

—Ce que vous dites ne manque pas d'une certaine apparence de réalité. Quand de Napoléon je sus arranger pour la circonstance le nom de Léon, la France entrait dans une voie réactionnaire contre le prisonnier de l'île d'Elbe; il eût été imprudent de se poser en hostilité aussi flagrante avec l'émigration. Ce que je fis alors avait son côté politique; ce que je vous conseillais en 1830 avait aussi le sien.

— Mais c'était diamétralement opposé à vos précédents; mais je répugnais à servir ainsi de jouet aux passions populaires.

— Qu'importe, si cela conduit où l'on doit atteindre ? En révolution, la ligne droite n'a jamais été la plus directe.

— Cela peut être, pécuniairement parlant; néanmoins je n'en dévierai jamais.

— Oh ! jamais ! c'est un mot, mon cher ami, qui n'a pas de sens en diplomatie ; avec l'âge, vous l'apprendrez.

— J'aimerais mieux la mort du champ de bataille ou de l'échafaud qu'une semblable expérience, corrompant tout ce qu'il y a de généreux dans les cœurs.

— Oui, la mort du champ de bataille ou de l'échafaud ! c'est cela, répond avec amertume le pair de France. Votre parti a toujours su mourir, il ne saura jamais gouverner. Il n'a d'énergie et d'unité qu'au moment où le bourreau met la main sur lui.

— Et, dans l'affaissement de tous les principes, dans la désorganisation sociale que vous indiquez si admirablement du doigt, n'est-ce pas quelque chose encore, mon père, que cette foi dans le martyre se réveillant au premier tocsin ?

— Sans doute, mais ce n'est pas avec cela que l'on régénère la société et que l'on raffermit les trônes. Au mois de mai de cette année 1832, il a plu à l'ardeur de votre jeunesse de courir les chances d'une insurrection condamnée par les hommes de l'art avant même d'avoir pris vie. J'avais pressenti vos courageuses et inutiles aspirations; je n'ai rien fait pour les comprimer. Il n'entra jamais dans mes calculs de m'opposer à une volonté bien arrêtée. D'ailleurs, il faut laisser aux jeunes gens la latitude de faire parfois d'honorables folies. Vous avez été vaincu dans cette

lutte ; je ne vous en fais pas un crime ; mais, après la déroute, une pensée, que je veux croire digne de votre nom, vous a poussé à la désobéissance. Vous auriez pu me compromettre, et vous n'avez pas craint d'enfreindre mes intentions. Ceci est mal.

— Mon père, je vous assure...

— Ne m'interrompez pas, monsieur. J'accorde dans mon cabinet, ainsi qu'à la Chambre haute, toute liberté possible de discussion. Que pouvez-vous avoir à répondre à mes observations, qui, je vous le répète, ne sont pas des reproches ? car, dans ma famille comme en politique, j'accepte toujours les faits accomplis. Je prends les choses au point où je les trouve, sauf à les tourner à mon avantage. Mes ordres étaient formels. Dites-moi avec toute franchise qui a pu vous porter à les mépriser ?

— Je dois la vie à un homme qui, au péril de ses jours, m'a arraché mourant des ruines enflammées de la Pénissière. Cet homme, après une aussi courageuse action, a osé, pour moi étranger, perpétuer un premier bienfait. Recueilli par lui, j'ai été préservé par lui des incessantes poursuites dont, comme tous mes complices, je ne pouvais manquer d'être l'objet. Blessé et souffrant autant des peines de l'esprit que des douleurs du corps, j'ai rencontré dans la famille de cet homme une généreuse pitié. Il était proscrit ainsi que moi. Pour l'arracher aux dangers dont il était menacé sur le sol natal, je l'ai forcé d'accepter le passe-port que votre indulgente prévoyance me faisait adresser.

— Ah ! très-bien ! interrompt M. d'Asfeld ; après ?

— Comptant sur votre intervention, je suis venu

vers vous; car, mon père, j'avais hâte de vous revoir, hâte surtout de vous offrir l'explication de ma désobéissance.

— Elle vous honore, Léon, et il ne m'en coûte pas de l'accepter avec orgueil. Mais ces services pour lesquels vous montrez une si vive reconnaissance avaient peut-être besoin d'un salaire plus à la portée des gens qui vous les ont rendus. Vous aviez de l'or; j'espère, mon fils, que vous n'aurez pas été ingrat?

— Payer avec de l'argent une action désintéressée, c'eût été affliger le cœur de M. Morineau. Je soupçonnais ses besoins et n'ai pas osé les soulager.

— C'est ainsi pourtant, monsieur, que, dans le monde, on se dégage des chaînes d'une gratitude qu'il est dur parfois d'acquitter avec d'autres sentiments. Vous ne l'avez pas fait. Je souhaite qu'un jour vous n'ayez pas à vous en repentir. Maintenant, quels sont vos projets ?

— Vivre auprès de vous, entourer de mon respectueux amour votre belle et puissante vieillesse, puiser dans vos conseils l'expérience dont vous avez fait ample moisson : tel serait, mon père, le plus ardent de mes vœux.

— Roman que tout cela, pauvre jeune homme, pur roman! vous dis-je. Il y a trois mois votre esprit se nourrissait d'autres chimères. Vous vous jetiez en insensé à la traverse des révolutions.

— Mais l'honneur m'en faisait un devoir.

— En révolution, ce sont là deux grands mots dont, pour colorer ses fautes, tout le monde abuse.

— Mais la famille des Bourbons nous avait comblés,

mon père. Les mains pleines de bienfaits, fallait-il rester sourd à l'appel du bienfaiteur ?

— Certainement non, mon fils. Les d'Asfeld, dans l'histoire, ne passent ni pour des ingrats ni pour des conspirateurs. Et si de méchants propos, quelques calomnies de journal osèrent jeter sur notre blason la barre d'une ingratitude ou d'une félonie, souvent plus habiles que toutes les fidélités aveugles, votre sang a bien lavé cette tache. Mais que voulez-vous ? L'âge mûr arrive. Dans ma carrière, j'ai tant vu périr de gouvernements, suivi de loin le convoi de tant de royautés ou de républiques, que je me suis condamné à n'en jamais porter le deuil. C'eût été priver mon pays de services encore plus utiles à sa grandeur que mille chevaleresques démonstrations. Ce système m'a jusqu'à présent assez passablement réussi. Je ne pense pas que vous soyez tenté de rendre au vôtre le même hommage.

C'était sans acrimonie, sans récrimination, que le vieillard s'exprimait ainsi. Sous cette parole, dont chaque syllabe semblait passée à l'alambic de l'égoïsme, le cœur de Léon bondissait d'une indignation contenue; il ne pouvait plus maîtriser l'amertume de ses pensées.

— Mon père, dit-il, vous cherchez à vous calomnier vous-même.

— Le mot est bien trouvé, reprit le pair de France, qui s'efforçait de communiquer à son œil terne et mort une douceur dont il n'avait guère l'habitude. Malheureusement, ce ne sont pas les mots qui font les affaires : ces messieurs de la Chambre basse commencent déjà à s'en apercevoir. Il n'y a de bon sur cette

terre que le pouvoir. Le pouvoir absout de tous les crimes, j'allais dire de toutes les fautes. Aujourd'hui, pour s'y cramponner, il faut avoir beaucoup de tête et peu de cœur, dans l'acception romanesque infligée à ce muscle charnu. C'est un principe dont je n'ai jamais dévié, et je ne m'en plains pas.

— Ainsi, mon père, d'après vous l'insurrection de la Vendée elle-même est une faute ?

— Vous le voyez bien, enfant, puisque vous n'avez pas réussi. Néanmoins cette faute, que je ne juge que par ses conséquences, aura pour nous de salutaires résultats : elle nous pose dans les deux camps. Par moi, vous avez le droit de tout attendre; par vous, l'exil peut tout m'accorder. Il faut, mon fils, qu'il y ait toujours un d'Asfeld au pied du trône. Le vôtre est à Prague; le mien ne change pas de place : il reste indéfiniment aux Tuileries. Qu'il soit le Peuple, l'Empire, la Royauté ou autre chose, je vais toujours l'y saluer.

— Puisque votre indulgence en politique calcule avec tant de finesse, me sera-t-il permis, mon père, de recommander à votre crédit sur les hommes de ce gouvernement le plus cher et le plus infortuné de mes amis ? Vous avez eu des éloges pour notre entreprise.

— Je n'ai pas dit cela, monsieur, bien au contraire ! s'écrie le vieillard arraché soudain à son imperturbable optimisme. Vous avez été vaincus, c'est un tort que je n'amnistie jamais.

— Mais, mon père, Louis Morineau est dans les fers. Une accusation capitale pèse sur sa tête; vous seul pouvez....

— Que puis-je, monsieur? Suspendre le cours de la loi? enlever aux tribunaux saisis une affaire de chouannerie ? Mais vous êtes fou, Léon!

— Sans doute il vous est difficile, j'en conviens, de couvrir ostensiblement du manteau de votre protection la victime pour laquelle j'implore vos bontés; pourtant vous avez mille moyens secrets de lui être utile. C'est vous qui, à votre école, avez formé la plupart des hommes qui sont aux affaires : ils vous doivent de la reconnaissance.

— Enfant! fit avec un geste de moqueuse pitié le pair de France.

— Et vous voudrez, n'est-il pas vrai, mon père, reprit Léon sans se préoccuper de l'exclamation paternelle, vous voudrez justifier la confiance que je viens de vous témoigner ?

Le marquis d'Asfeld prit sur son bureau une riche tabatière au chiffre de Louis XVIII, dont il avait été l'ami et l'un des plus discrets confidents. Il en contempla avec une minutieuse attention tous les détails. Puis, aspirant lentement et les yeux fermés la poudre de Porto-Rico que renfermait cette boîte :

— Je ne crois pas impossible de tenter une démarche en faveur de votre protégé, dit-il avec une accentuation qui lui était particulière. J'ai besoin de renseignements précis : le ministère de la justice ne me les refusera sans doute pas. Nous verrons ensuite.

— Ah! mon père, s'écrie Léon, cette parole est pour moi la plus heureuse des espérances.

— Vous m'étonnez, comte; et, quels que soient les services qui vous aient été rendus, la chaleur de votre amitié, qui les paye au centuple, me porterait à croire

que la reconnaissance n'est pas le seul sentiment dont vous soyez animé pour cette famille Morineau.

— Eh bien! puisque vous m'interrogez, je vais vous ouvrir tout mon cœur.

— Je n'ai jamais été aussi exigeant, et, vous devez le sentir, Léon, il est de certaines confidences que l'oreille d'un père ne doit pas entendre. Je ne vous interroge point; je ne veux même pas soupçonner de secrets. Ainsi que les vieillards, les jeunes gens doivent avoir les leurs. Vous me parliez donc, reprit-il avec son indifférence habituelle, d'un Louis Morineau?

— Oui, mon père.

— Ce Louis Morineau est entre les mains des gens de loi, et vous désirez qu'en sa faveur je mette à votre disposition l'influence que les événements m'ont conservée?

— Oui, mon père.

— Je l'essayerai pour vous; mais il est bien entendu qu'à charge de revanche vous ferez aussi quelque chose pour moi.

— Parlez, mon père; je jure de vous obéir avec toute la soumission d'un bon fils.

— Oui, je le sais, vous avez, Léon, de précieuses qualités. Je rends justice à l'excellence de votre cœur, et c'est parce que je vous connais que je chercherai à être agréable aux Morineau. Bientôt, sans doute, je vous ferai connaître mes intentions. En attendant, livrez-vous aux plaisirs de votre âge, dont vous avez été si longtemps sevré. Revoyez vos amis, fréquentez les théâtres, les coulisses de l'Opéra surtout. Faites-vous honneur de votre nom, de votre fortune, et soyez impénétrable sur le chapitre de la Pénissière. Il faut que

vous reveniez d'Allemagne, même pour le ministère. Entendez-vous?

Lèon sourit à ces conseils, dont le but caché n'échappait point à sa sagacité, et, la main étendue vers M. le marquis d'Asfeld en signe de réconciliation d'un côté, d'hommage de l'autre :

— Je compte, mon père, sur votre bonne parole, dit-il.

— Et vous n'avez pas tort, je l'affirme. Je vous promets tout ce qui dépendra de moi en pareille circonstance.

C'était plus qu'il n'en fallait pour rassurer Antoinette sur le sort de son frère; car Léon sait que le marquis d'Asfeld n'aventure jamais son crédit en pure perte.

« Il m'a promis, se disait-il en regagnant son petit entre-sol, de faire tout ce qui dépendrait de lui. C'est beaucoup, et la liberté de Louis Morineau est au moins au bout de cet engagement. Mais quelles conditions va-t-il mettre à un service que l'honneur et l'amour m'imposent? Je l'ignore. N'importe, sauvons d'abord le frère d'Antoinette. Mon père et moi nous pourrons après faire de la diplomatie en partie double. »

Sur ce plan de conspiration, le jeune homme rentra dans sa chambre. Ruffier y était déjà installé et fumait philosophiquement son cigare.

— Eh bien, très-bon ami, qu'a dit le noble pair de votre échauffourée? Comment sa profonde tactique a-t-elle pris vos explications?

— Aussi merveilleusement que possible. Je connais mon père, monsieur Ruffier; sous l'écorce de ses finesses

répréhensibles peut-être, il cache une âme généreuse : il est parfois susceptible d'attendrissement.

— Cela dépend, ajoute Ruffier avec un gesté de grotesque bonhomie calqué sur celui du marquis; cela dépend. M. d'Asfeld ne fait rien pour rien.

— Mais, Ruffier, mettriez-vous en doute sa tendresse pour moi?

— Je m'en garderais parbleu bien ! Il vous aime comme un homme qui ne l'a jamais compromis. S'il y aperçoit son intérêt, il vous servira.

— Qu'entendez-vous, monsieur, par ces calculs?

— Mon Dieu! rien, ou très-peu de chose, après tout. Le marquis, auquel j'ai déjà eu l'honneur de faire part avant vous du résultat de mon voyage en Vendée, le marquis n'a pas, il est vrai, témoigné de courroux du mauvais tour que vous m'avez joué. Cette substitution si adroitement exécutée l'a même, je crois, fait sourire. Un père sera toujours père, mais il n'est pas homme à abandonner aussi facilement la partie, et peut-être a-t-il formé certains projets.

— Vous les connaissez, Ruffier, et vous avez reçu mission de me faire les premières ouvertures.

— Puisque, diable d'homme que vous êtes, on ne peut rien vous cacher, je ne vois pas pourquoi je vous ferais mystère d'un plan pour l'exécution duquel il ne manque plus que votre assentiment.

— Mais pourquoi le marquis juge-t-il à propos de m'entretenir de ce projet par ambassadeur?

— Ce que votre père déteste le plus au monde, ce sont les confidences de famille, avec les tracasseries qu'elles amènent à leur suite. Il veut dans son intérieur goûter la paix qu'il serait désespéré de rencontrer au

dehors. Il lui faut chez lui le calme des patriarches, et dans l'État les divisions des Frères ennemis. Sur cette idée, qui a bien son bon côté, il s'est arrangé une double existence. Tout lui réussit à souhait dans le monde; c'est le Lovelace gâté des salons diplomatiques. Voudriez-vous troubler, par une résistance coupable, les derniers jours d'une vie aussi complète?

— Du trouble, de la résistance? Ah çà! mais savez-vous que je ne comprends pas un mot à ce préambule oratoire?

— C'est de bon augure, mon cher maître, pour les communications que je suis chargé de vous faire. Votre père vous aime, et, tandis que vous guerroyiez là-bas en l'honneur de la royauté proscrite, il s'est arrangé ici pour vous préparer le plus riche et le plus beau de tous les mariages.

Léon pâlit d'effroi; mais aussitôt, devinant que son effroi ou sa colère ne peut aboutir à rien, il reprend sur lui-même l'empire que ces projets lui feraient perdre. D'un ton qu'il cherche à rendre indifférent ou léger :

— Quelle est la beauté sur laquelle mon père a jeté les yeux? Est-ce quelque somptueuse dame de comptoir, une Rébecca de la rue Laffitte, ou une demoiselle de l'état-major de la garde nationale?

— Le marquis d'Asfeld sait mieux que nous deux ce qu'il faut à l'héritier de son nom. Vous êtes attaché à la dynastie exilée; vous venez de lui prodiguer des gages d'une candeur dont tout le parti doit vous savoir gré. M. d'Asfeld, en vous unissant à la famille du duc de Vallière, a cru exaucer ainsi le plus manifeste de vos vœux.

— Mais le duc de Vallière est un pair de France démissionnaire! Mais son opposition au gouvernement actuel est si tranchée, que je ne puis concevoir....

— A carliste, carliste et demi! Voilà le plan de campagne de votre père. Il y a longtemps que, dans son for intérieur, il caressait l'idée d'un aussi sortable mariage, longtemps qu'il avait lu au fond de votre pensée. Faut-il tout dire? Ce voyage en Italie, dont vous avez si brusquement changé la destination, eh bien! c'était un moyen de réunion combiné dans la sagesse de M. d'Asfeld, car la famille de M. le duc de Vallière s'est retirée à Florence, à la suite des derniers événements. Vous connaissez la charmante fille du duc. Il fut une époque où même vous auriez été heureux d'aspirer à sa main. Le temps est venu de réaliser pour vous un bonheur dont, plus d'une fois peut-être, vous avez rêvé les enivrements.

— Et M. le duc de Vallière a-t-il été sondé sur cette union? y adhère-t-il?

— En douter, cher comte, ce serait faire injure à la prévoyance de votre père. La demande a été faite; je suis autorisé, par-dessus le marché, à vous annoncer qu'elle est agréée.

— Ainsi, sans mon consentement, on a disposé de mon cœur, on a enchaîné ma liberté?

— Vous appelez cela enchaîner? En vérité, les jeunes gens d'aujourd'hui sont d'une exagération ridiculement démocratique! Quoi! vous ne voulez pas qu'un père veille avec la judiciaire de son expérience sur l'avenir de ses enfants! il vous faut des passions de mélodrame, des vertus d'opéra ou de sournoises pudeurs de village? Avec cela, soutenez donc un

grand nom, et, aristocrate de naissance, essayez de faire respecter la noblesse?

— Depuis quand monsieur Ruffier a-t-il trouvé dans la défroque de mon père le sermon dont je subis l'exorde?

— Depuis le jour, monsieur le comte, où je vous ai surpris, Hercule de la fashion parisienne, filant d'agrestes amours aux pieds d'une Omphale de chouannerie.

— Ce que vous dites là est un mensonge, et si votre incessant besoin d'intrigues vous avait poussé à entretenir mon père de semblables soupçons, monsieur Ruffier, croyez-le bien, vous me trouveriez entre lui et vous. Alors peut-être à mon tour pourrais-je lui révéler des particularités qui ne seraient pas toutes à votre avantage.

— Vous aurez sur moi quinte et quatorze, j'en conviens, très-cher. Vous êtes en position de me perdre, mais vous ne le ferez pas, car vous avez bon cœur, reprit à voix basse le Ruffier.

— Oui, j'ai bon cœur quelquefois, continue Léon, mais cela n'ira jamais jusqu'à me laisser trahir sans tirer vengeance de la trahison.

— Vous trahir, monsieur le comte! mais ce serait une infamie que je ne me pardonnerais jamais.

— Et ne vous êtes-vous point pardonné déjà plus d'une peccadille semblable? Lorsque, sous la Restauration, mon père était ministre, n'avez-vous pas trafiqué de sa confiance, mis à l'enchère tous les emplois? Si j'y étais contraint, ne pourrais-je pas, monsieur Ruffier, placer sous les yeux de votre protecteur certaines pièces à l'appui de mes accusations?

— Quand je serais perdu dans son esprit, qu'y gagneriez-vous?

— Et si je n'épousais point mademoiselle de Vallière, qu'est-ce que cela vous ferait?

— Les situations ne sont pas les mêmes. Vous avez mon secret et j'ai le vôtre. Mais votre secret peut s'évanouir devant une union ardemment désirée par M. d'Asfeld. Le mien reste toujours comme un fer chaud; vous pouvez m'en marquer au front.

— Il faut donc que, bon gré, mal gré, vous entriez dans mes intérêts.

— Mais, monsieur le comte, c'est une conspiration que vous me proposez là!

— Qu'importe, si, après la lutte, je vous rends les pièces qui menacent votre avenir?

— Cette petite brigande de la Vendée vous a donc ensorcelé? dit Ruffier d'un ton câlin.

— Je l'aime, et un jour elle sera la comtesse d'Asfeld; mais il faut que mon père soit amené par vous à une modification dans ses idées conjugales. Vous connaissez le défaut de sa cuirasse. Vous devinez où il faut frapper juste pour l'atteindre. Vous frapperez. Faites-lui comprendre tout ce que vous voudrez. Dites-lui que vous n'avez pas encore cru devoir m'entretenir de ses projets de mariage. Inventez des motifs concluants pour écarter l'instant de cette communication que je regarde comme non avenue. Empêchez-le surtout de m'en parler lui-même. Il me serait trop pénible de résister à ses vœux, et que Dieu vous protége, monsieur Ruffier, car à votre habileté dans cette négociation est attachée votre fortune!

Ruffier déguisa sous un sourire d'intelligence l'hor-

rible grimace que pourtant la contraction de ses lèvres ne put dissimuler qu'à moitié.

C'était un de ces hommes sans vices saillants, sans vertus tranchées, comme notre époque en a tant produit; espèce de Figaro avorté, ne frappant plus les convictions avec le poignard, mais se créant un métier de les étouffer sous le scepticisme de leurs égoïstes doctrines. Cet éclectique avait, comme son patron, mis le pied dans tous les camps. Il appartenait de droit aux partis vainqueurs. C'était toujours la première bouche qui entonnait le *Te Deum*, le premier triomphateur qui balayait la voie du Capitole. Mais, à l'exemple de M. d'Asfeld, il savait se faire payer les services qu'il ne rendait pas; car Ruffier, — et c'est le trait le plus distinctif de son caractère, — Ruffier était tout à la fois avide et prodigue. Pour avoir de l'or à dépenser, cet homme aurait vendu la France. Serviable du reste, quand ses intérêts ne se trouvaient pas en jeu, excellent convive, galant même au profit de son patron, lorsque le marquis d'Asfeld prenait fantaisie de chasser sur ses terres; religieux ou impie selon la circonstance; au demeurant, du bois de ceux qu'on peut impunément marquer de la croix d'honneur, ou qui, entre une orgie et une spéculation, soit politique, soit mercantile, rêvent un siége au palais législatif.

L'ultimatum de Léon contrariait bien un peu ses projets, mais Ruffier, par l'instinct même de sa nature, aimait l'intrigue. Il n'était donc peut-être pas fâché de renouveler l'exemple des Scapins de l'ancienne comédie, et de trahir la confiance du père au profit des amours du fils. Cela variait ses plaisirs, et offrait

une chance de plus à ses besogneux gaspillages. Ruffier se traça le rôle qu'il devait jouer; et, lorsqu'il pénétra dans le cabinet où le sénateur pair de France élaborait à tête reposée sa prochaine improvisation :

— Vous voyez, dit M. d'Asfeld laissant tomber la plume de ses doigts, l'archevêque de Grenade qui prépare une de ses dernières homélies.

— Et vous n'ignorez pas, monsieur le marquis, avec quelle difficulté on pourrait en France trouver pour vous un Gil Blas.

— Vous êtes un flatteur, mon cher Ruffier; je vous pardonne pourtant en faveur de votre loyale affection. Eh bien, vous avez visité notre enfant prodigue? A-t-il accepté avec gratitude ?

— Pouvez-vous faire à votre fils l'injure d'un pareil doute ?

— Que diable voulez-vous, mon cher? il y a tant d'inconséquences dans la tête des jeunes gens de ce temps-ci ! Il germe de partout, des universités ainsi que de la tribune, un tas de doctrines tellement subversives de tout droit et de tout devoir, que l'on ne sait en réalité plus à quoi s'en prendre.

— Je puis du moins attester à monsieur le marquis que son fils est dans les meilleures dispositions.

— Cet excellent Léon ! je le reconnais bien là. Alors c'est sans peine qu'il accueille la communication dont je vous ai chargé ?

— Monsieur le marquis, dit Ruffier armé d'une de ces imperturbables assurances dont, en sa carrière administrative, le vieillard lui fournissait de si précieux modèles, pensez-vous que le mariage de votre fils

avec mademoiselle de Vallière soit vu de bon œil au château ?

— Je n'ai pas de motifs pour croire le contraire.

— Cette première objection levée, ne craignez-vous pas, vous, si scrupuleux sur vos alliances, qu'une union diamétralement en dehors de vos principes actuels, et surtout de vos engagements dynastiques, ne nuise à la popularité que vous avez conquise?

—Je n'y avais pas songé : mais, après tout, le soin de ma popularité n'empêche pas les d'Asfeld d'être au nombre des plus antiques races, des plus illustres gentilshommes de ce beau royaume de France. En mariant mon fils avec mademoiselle de Vallière, c'est encore au principe d'égalité que je rends hommage. N'unis-je pas une grande famille à une autre grande famille ?

— C'est parfaitement raisonné, réplique Ruffier décontenancé, mais le peuple a des flatteurs. Croyez-vous qu'il serait bien difficile à certains journaux ennemis de vous accuser de tendances ou de souvenirs aristocratiques ?

— Ne suis-je pas, mon cher, au-dessus de pareilles attaques ?

— A cela, il n'y a sans doute aucune réponse plausible; mais vous avez été ministre de la Restauration.

— Je le serai encore de la Révolution quand une combinaison solidement établie m'offrira sécurité et autorité.

— J'apprécie mieux que personne votre attachement aux intérêts du pays et l'abnégation de vos vues personnelles, monsieur le marquis. Néanmoins, tout le monde là-dessus ne partage peut-être pas mes opi-

nions consciencieuses. Tout le monde ne vous rend pas la justice que vous méritez, et, si j'osais soumettre les doutes de mon esprit aux lumières du vôtre, je vous dirais....

Ici Ruffier s'arrête comme retenu par le respect qu'il professe pour l'infaillibilité du noble pair; et, attendant un ordre de silence ou un geste d'approbation, il regarde fixement son interlocuteur. Le marquis saisit ce mouvement à l'adresse de sa vanité, puis d'un ton qu'il cherche à rendre encourageant:

— Continuez, Ruffier, j'écoute.

Ruffier obéit.

— Je vous dirais donc, avec pleine franchise, que vous avez des ennemis, envieux de votre supériorité, jaloux d'une puissance que vous devez plutôt à vos talents qu'à votre noblesse; des ennemis qui, dans la haine de leurs cœurs, ont gardé le souvenir de la Pénissière comme une arme dont on peut vous frapper à une heure convenue. Cette heure-là sonnera le jour même où vous signerez le contrat de M. Léon et de mademoiselle de Vallière.

— Ce que vous prétendez là a son côté vrai, fit le marquis; mais, pour un superbe mariage, ne peut-on point braver quelques morsures de moucherons s'arrêtant à l'épiderme ?

— Elles iront au cœur, monsieur le marquis, car les serpents de l'envie en dirigeront le venin.

— Mais, mon ami, vous exagérez tout. Vous voyez aujourd'hui le monde bien en laid, et, si j'ajoutais foi à vos prédictions, savez-vous que je différerais cette alliance ?

— Ce serait prudent, très-politique même, et je laisse à votre haute raison le soin d'y réfléchir.

— Avec ces idées-là, avez-vous fait part à mon fils du projet en question ?

— Je m'en suis bien gardé.

— Vous avez sagement agi, Ruffier, je vous en remercie. Je songerai à tout ceci; et, comme il n'y a point péril en la demeure, comme d'un autre côté j'ai la parole de Vallière, qui m'a laissé maître de l'époque où nous réaliserions nos vœux, je puis donc, en sûreté de conscience, étudier le terrain. Mais, Ruffier, si, abusant de ce retard, le jeune homme se laissait emporter par sa passion de village ?

— Ah ! monsieur le marquis, quelle opinion avez-vous de votre fils ?

— Une trop juste peut-être. Dieu m'a puni; il lui a donné un caractère des temps anciens. Il y a de la chevalerie dans cette tête, de la vertu dans cette âme. Il se précipiterait au milieu des dangers pour une femme chaste et belle, avec l'abnégation dont il a fait preuve dans les affaires de la Vendée. Qui sait si la petite Morineau ne réunit pas à ses yeux toutes les qualités qu'il exige ?

— Permettez-moi de vous le dire, monsieur le marquis, votre infaillibilité ordinaire est en défaut. La jeune Antoinette a été pour le comte un amour presque de garnison. Nos belles dames de Paris lui feront perdre aisément le souvenir de ces tendresses de passage.

— Je le souhaite. J'ai promis de m'occuper activement d'un sieur Louis Morineau, dont mon fils a fait son frère d'armes; ce qui, après tout, n'entraîne point

contrainte matrimoniale. Passez de ma part dans les bureaux du ministère, et demandez où en est cette procédure. Je veux là-dessus offrir entière satisfaction au comte. C'est un moyen de le lier par la reconnaissance. Il est sensible, il comprendra quel intérêt m'a poussé. J'aurai une arme à opposer à ses désirs d'enfant. Lorsque le moment de disposer de sa foi arrivera, j'espère que ce ne sera pas de lui que surgiront les obstacles.

Et Ruffier sortait plein de joie du cabinet de M. d'Asfeld. Il avait ajourné l'orage.

Peu de semaines ont suffi pour amener tant de péripéties dans ce drame intime, qui, d'une chaumière vendéenne où ne s'agitaient que des questions d'honneur, où ne se débattaient que des intérêts nobles, est tout à coup tombé dans l'hôtel d'un pair de France.

Là le calcul a succédé au désintéressement; là on ne se présente plus sur le terrain à face démasquée, à armes égales, à cœur ouvert. La ruse dans les moyens a remplacé la franchise dans les actes. L'intrigue a dressé ses batteries pour monter à l'assaut; elle a miné la place, isolé la défense : pourtant l'astre du marquis d'Asfeld pâlit devant l'étoile de son fils.

La loyauté de Léon, que le contact avec tant de ressorts secrets de corruption aurait pu facilement dénaturer, est sortie pure des embûches qu'on lui tendait; mais, paladin calculateur, — car il a bien fallu, bon gré, mal gré, s'imprégner de ces habiletés auxquelles son éducation le contraignait à se frotter, — Léon ne s'est servi des leçons de son père que pour rectifier un machiavélisme trop exculsif.

Dans cette atmosphère de mystérieuses combinai-

sons, que l'honneur sanctionne rarement, mais que les mœurs actuelles, avec le débraillé de leur insouciance, justifient peut-être, Léon a cru de bonne guerre de saisir pour sa défense les armes que l'on dirigeait contre lui. Il a été diplomate, parce qu'une sincérité, maladroite alors, l'eût perdu sans profit. Il joue la partie de ce fin renard des révolutions; il tient les cartes, et, fils de son père, il n'est pas homme à les laisser piper.

Tandis que, dans cet hôtel de la rue Pigalle, une intrigue en partie double s'ourdissait si savamment pour ou contre la famille Morineau, il y avait des douleurs à la ferme, des douleurs au fond des caches, des douleurs encore sur la terre d'exil.

Le départ de Léon d'Asfeld a été pour la borderie le signal de persécutions. Les garnisaires ont respecté cette demeure tant qu'un ordre d'en haut leur enjoignit le respect; mais il fallait passer le niveau de l'exaction légale sur elle comme sur les autres.

Le lendemain on y installa des soldats; le lendemain Antoinette se vit forcée d'invoquer ailleurs un abri. La pauvre enfant avait plus d'une inquiétude dans l'âme, plus d'un sujet de tristesse dans le cœur. Elle était seule pour tenir tête à des misères de toute sorte, seule pour soutenir son frère dans la lutte qui allait s'engager devant le jury, seule pour consoler M. Morineau, dont les monuments et les souvenirs de l'Italie ne pouvaient distraire la pensée ou affaiblir l'amour du sol natal; plus seule encore pour souffrir des tourments que chaque lettre de Léon savait raviver.

Pourtant elle eut du courage contre ses douleurs,

de l'énergie contre ses larmes, de l'espérance contre les lents désespoirs de la prison ou de l'exil. Une infortune ordinaire dans les troubles civils l'avait montrée résignée; la mesure que comblaient les calamités la révéla forte et persévérante.

Elle vint s'établir à Bourbon, où Louis Morineau attendait la session des assises. Là, prodiguant à son frère les consolations d'une âme aimante, elle chercha, par de douces paroles, à raffermir ce courage ébranlé. Elle lui rendit la conscience de sa force; elle lui apprit à se roidir contre la calomnie. Antoinette vit les autorités; elle essaya de leur prouver que son frère n'avait jamais pu commettre le meurtre dont on fait contre lui le principal chef d'accusation. Elle parla avec une éloquence du cœur si persuasive ou si entraînante, qu'elle vainquit presque, à force de conviction, les convictions opposées des magistrats, et qu'elle réduisit au silence l'ardeur des haines s'acharnant sur ce jeune homme. Mais, lorsque, après tant de patientes humiliations, tant de prières déposées aux pieds des jugeurs auxquels la vie de son frère appartenait plutôt par droit de conquête que par droit de justice, mademoiselle Morineau eut compris que, dans la banalité de leurs promesses, ou dans le froid accueil de leurs sourires d'emprunt, il n'y avait aucun espoir à fonder, aucune chance favorable à attendre, elle prit un suprême parti. Placée entre deux alternatives également cruelles, il ne lui restait qu'à dénoncer son amant ou à laisser périr son frère sur un échafaud; elle ne balança pas.

Un jour, tristement assise dans le cachot de Louis,

elle écoutait ce dernier lire, avec une stupeur d'inquiétude qu'elle ne pouvait partager, l'acte d'accusation que le parquet lui avait fait signifier. Cet acte contenait tous les détails relatifs à l'assassinat du gendarme Schultz. Le parquet démontrait, comme un parquet démontre, en matière politique surtout, la culpabilité de Louis Morineau, ressortant, avec une évidence palpable pour un jury trié, des révélations de la victime, du témoignage des personnes présentes sur les lieux, principalement des *fâcheux* antécédents de Louis, réfractaire pris les armes à la main.

Devant ces allégations accumulées avec un art perfide et groupées comme autant de preuves emportant conviction, le prisonnier hors de lui s'écrie :

— Je leur livre bien ma tête, mais mon honneur, jamais ! J'ai combattu ce gouvernement en soldat vendéen, mais je n'ai point assassiné.

— Qui le sait mieux que moi, cher frère ! interrompt Antoinette.

— Et cependant demain on va me juger sur ce grimoire. Comment pouvoir établir la preuve de mon innocence ?

Antoinette est sombre et agitée. Un tremblement convulsif crispe ses lèvres, il donne à ses traits habituellement si doux quelque chose de fatal. Elle paraît elle-même sous le poids d'un remords ou d'une cruelle anxiété. Ce combat entre la nature et l'amour ne dure pas longtemps. Elle se recueille dans son courage, et, sans se préoccuper de ses affections ou de ses terreurs :

— Comment, demandes-tu ? je vais te l'apprendre, moi, car dans mon cœur il existe un secret qui peut te sauver.

A ces mots Louis tressaille ; il saisit dans une étreinte passionnée la main de sa sœur.

— Parle donc ! s'écrie-t-il, parle, bonne Antoinette. J'ai besoin de savoir que, du moins, je ne suis pas coupable à tes yeux.

— Tu ne l'as jamais été, mon ami, et la preuve de ton innocence, la voici.

Sans détour, sans réticence, elle raconte le drame qui se passa lorsqu'elle fut surprise par le gendarme Schultz au moment où elle servait de guide à Léon d'Asfeld. Devant son frère, que ces explications font palpiter de joie, elle ne cache ni la rencontre, ni le combat à armes égales, ni les conséquences qui en résultèrent. Ignorant le parti auquel l'accusé s'arrêterait, et refusant de mettre la vie de son frère en enjeu de son amour, Antoinette n'oublie qu'une chose. Sa bouche se condamne au silence sur la mutuelle tendresse que Léon d'Asfeld et elle se sont vouée. Lorsque tout a été révélé au prisonnier :

— Il y a une heure, mon frère, tu étais innocent devant Dieu ; dans une heure, tu vas le devenir aux yeux des hommes. Mon témoignage ne suffirait peut-être point pour infirmer les réquisitoires ; celui de M. Léon ne te manquera pas.

— M. Léon, dis-tu ?

Et sur ses joues amaigries il roulait de grosses larmes. Louis cache sa tête entre ses deux mains comme pour dérober même à sa sœur les angoisses dont il est accablé. Sans prononcer une parole, il prend le dossier qui lui a été communiqué ; lentement, et d'un ton encore plus solennel, il en continue la lecture. Quand elle est achevée, Louis se soulève sur le lit de

paille où il est étendu ; il porte vers sa sœur un regard tout à la fois de contentement et de résignation.

— Il n'y a jamais eu, dit-il, de dénonciateurs dans notre famille; je ne veux pas que ce rôle, le plus abject de tous, commence à moi. Mon père, nos amis, apprendront la vérité de ta bouche : c'est tout ce qu'il me faut. Et puis, en étudiant à fond ce papier, je me trouve chargé de tant d'autres énormités aussi mensongères et dont la réfutation ne dépend ni de toi ni de M. d'Asfeld, que je n'éviterai jamais une condamnation. En m'initiant à des circonstances qui m'absolvent à tes yeux, tu as soulagé mon cœur d'un poids bien lourd; mais le sacrifice est fait. Il ne faut pas, ma sœur, que M. Léon le partage.

En face de cette sublimité de sentiments si naïfs et si spontanés, Antoinette ne put contenir ses transports.

— Ah! mon frère, s'écrie-t-elle, ce que tu fais est si beau, que je t'admire de toutes les puissances de mon âme ! Mais M. Léon ne permettra pas....

— Le comte d'Asfeld doit tout ignorer. Il a forcé mon père à prendre sa place, mon père poursuivi, et que les horreurs d'une prison auraient tué. N'a-t-il pas droit à un peu de reconnaissance de la part d'un fils ? Aux dépens de ses jours il t'a conservé l'honneur; il a mis son existence entre ma sœur et un monstre; c'est à moi, à moi ton frère, à mettre ma tête entre lui et le bourreau.

— Cela ne sera pas, répond Antoinette; cela ne doit pas être, il faut que M. Léon sache....

— Que je vais être tué pour lui! interrompt le prisonnier avec un accent plein de dignité. Mais, ma sœur, s'il est loyal, comme j'en ai la conviction,

ce serait le forcer à s'accuser ou à payer notre sacrifice. Il est accouru parmi nous, comptant sur le vieil honneur de la Vendée militaire. Il faut lui apprendre qu'il ne s'est pas trompé; il faut surtout qu'il ne se repente jamais d'avoir combattu sous notre drapeau.

Antoinette attendrie regardait son frère avec exaltation; elle le contempla longtemps dans un silence plus éloquent que les plus sublimes paroles; et tout d'un coup :

— Louis, dit-elle, pour t'arracher à la mort j'ai peut-être un droit que tu ne connais pas encore. M. Léon m'aime, il est mon fiancé. Notre père m'a permis de l'aimer; avant son départ pour l'exil, notre père nous a unis devant Dieu. Eh bien! t'ouvrirai-je mon cœur? il m'en coûterait de n'avoir point appris à celui qui m'honorera de son nom....

— Pas un mot de plus sur ce sujet, ma sœur. Sois heureuse avec M. d'Asfeld : ce sera ici-bas le plus cher de mes vœux; là-haut, la plus douce des récompenses. Mais de ton amour pour lui, de ton amitié pour moi, j'exige un serment; tu vas le faire à l'instant, ou demain, devant le tribunal des hommes, je m'accuse moi-même. Jure que M. d'Asfeld ne connaîtra jamais par toi le secret qui doit mourir entre nous deux.

Subjuguée par cet enthousiasme dont son âme est si bien faite pour admirer le généreux élan, Antoinette promet de se soumettre aux volontés de son frère. Lorsque ce serment est prononcé :

— Maintenant, pauvre sœur, dit Louis, retire-toi; j'ai besoin de recueillement, et ne veux te voir qu'après le jugement.

Le jour des assises arriva. Cette fraction du peuple

qui, par ses excès, souille un titre dont nous devons tous être fiers, suivit l'exemple de la populace de Nantes et de tant d'autres villes de l'Ouest. Elle ne voulut pas laisser tout à faire au parquet, au jury et aux magistrats ; elle réclama sa part dans la mise en scène. Pendant les débats elle vociféra son cri de « Mort au chouan ! » avec une soif de sang qui aurait désolé la patience d'un martyr. Sous ces malédictions d'une foule aveugle dont les satellites du pouvoir flattaient et excitaient l'instinct de cruauté, Louis resta simple et digne.

Il ne prononça qu'une parole ; cette parole fut magnifique.

Le président de la cour d'assises lui demandait :

— Accusé, étiez-vous à la Pénissière ?

Par un mouvement plus rapide que la pensée, l'accusé se lève de son banc ; il se redresse, et avec une simplicité d'attitude héroïque :

— Je m'en ferai toujours honneur, monsieur le président.

Cet aveu, que dans un autre siècle, qu'avec des passions moins stupidement féroces une assemblée de Français eût couvert d'applaudissements, cet aveu expira sous les cris de « Mort au chouan ! » alors la dernière raison du patriotisme libéral.

Louis Morineau fut atteint et convaincu d'avoir porté les armes contre le gouvernement établi, d'avoir provoqué à la rébellion et au renversement du trône fondé en juillet, et surtout d'être l'auteur du crime commis sur la personne du gendarme mobile Schultz. Le guet-apens, la préméditation, rien n'était oublié.

Louis Morineau n'avait pas poignardé son père.

Ses enfants n'étaient point tombés sous ses coups.

Il n'avait jamais songé à dépecer sa mère par petits morceaux.

Le jury, en considération de tant de faits aggravants, se garde bien d'admettre les circonstances atténuantes. Il réserve pour meilleure occasion sa pitié légale.

A peine cette sentence est-elle prononcée qu'un horrible cri de joie retentit autour de l'infortuné. Populace et magistrats se félicitent du triomphe que la *Nation* vient de remporter. Une femme seule, dans cette cohue, n'avait pas faim de la chair de royaliste; sous ses longs voiles de deuil elle pleurait. Ce que la Révolution appelle dérisoirement son peuple accueillit cette douleur avec des pierres; Antoinette fut blessée.

Rentrée dans la demeure amie où elle avait reçu asile, elle eut néanmoins assez de force pour adresser au comte d'Asfeld la lettre suivante :

« Mon frère vient d'être condamné à mort; je tombe à vos pieds, monsieur Léon; arrachez sa tête au bourreau. C'est un devoir sacré pour vous.

» ANTOINETTE MORINEAU. »

Léon lut ces quelques lignes, qui retentissaient si cruellement à son cœur. Deux secondes après, il était dans le cabinet de son père.

VI

M. le marquis d'Asfeld, sur l'esprit duquel Ruffier exerce une assez prépondérante influence par les flatteries dont il sait l'entourer, et surtout par la connaissance approfondie du caractère de ce vieillard, infidèle amant de la popularité, M. le marquis d'Asfeld a suivi les inspirations de son confident. Ruffier, tenu en échec par Léon, a toujours eu les plus plausibles motifs pour différer une ouverture qui aurait compromis ses intérêts.

Avec des armes dont lui seul peut apprécier la portée, il a combattu les impatiences du marquis et ajourné ses projets de mariage sur Léon. Il est même, à force de subtilités, parvenu à si bien tromper son patron, que M. d'Asfeld commence à comprendre que ce mariage si désiré avec la fille du duc de Vallière excitera contre lui une réaction peu favorable à ses plans ultérieurs. Ruffier touchait la corde sensible, celle de l'égoïsme, la seule qui vibrât au cœur du marquis. Le langage du confident fit taire les appétits ambitieux, les savantes combinaisons de ce pair de France. De délai en délai, il l'amène jusqu'au jour où Léon est informé de la sentence de Louis Morineau.

— Mon père, dit le jeune homme encore tout tremblant d'émotion, le brave Louis, votre protégé, vient d'être condamné à mort.

— A mort! dit le marquis pendant qu'un léger frisson d'étonnement ride ses lèvres; à mort pour délit politique! mais c'est une révolution que vous

brillant des partis. Tout bien calculé, Ruffier, je veux en finir. Vallière m'a écrit. Il réclame la parole échangée. Par le retour du courrier, il faut qu'il l'ait.

Ruffier se tut. Les événements le débordaient. Il crut donc ne pouvoir mieux faire que de laisser au hasard, cette providence de l'astuce, le soin d'amener une nouvelle péripétie.

A peine annoncé chez le ministre dirigeant, M. le marquis d'Asfeld est introduit. Devant ce vieillard si froidement poli et qui, d'un imperceptible geste d'amitié protectrice, salue le haut fonctionnaire, celui-ci se lève avec empressement; il tend sa main plébéienne à la main aristocratique du noble pair. Après l'avoir doucement installé sur une large causeuse :

— A quelle circonstance fortunée dois-je, monsieur le marquis, l'honneur d'une visite si matinale? dit le ministre avec une obséquiosité qu'il s'efforce en vain de rendre gracieuse.

— A très-peu de chose, mon cher. D'abord, au plaisir de vous admirer ici, dans l'éclat de votre fortune inespérée; ensuite, à un conseil dont j'ai besoin.

— Vous, monsieur le marquis! mais c'est le monde renversé.

— N'est-ce pas? Néanmoins, puisque les choses sont ainsi, il faut bien s'y conformer. Vous n'ignorez pas que je dispose à la chambre basse d'un petit escadron volant dont les votes me sont acquis. Une loi de la plus haute importance pour vous...

— Pour le pays, monsieur le marquis, interrompt en riant le ministre.

— C'est ce que je voulais dire, mon cher. Cette loi

n'a en perspective qu'une majorité douteuse, et vous-même...

— Je crains de voir mon portefeuille enseveli sous l'urne du scrutin, c'est parfaitement vrai.

— Eh bien! à propos de tout cela, je venais bonnement, simplement vous consulter. Quelle direction pensez-vous que je vais imprimer à mes hommes-liges du Palais-Bourbon? quel mot d'ordre croyez-vous que je communique à mes indépendants de la presse?

— Je ne me suis jamais interrogé sur ce point. Il m'a semblé si naturel de vous entendre nous appuyer de votre active expérience!

— Vous êtes dans une complète erreur. Votre cabinet chancelle. Je passe à l'opposition avec armes et bagages.

— Et vos députés aussi? s'écrie le ministre.

— Avec armes et bagages, comprenez-vous?

Le fonctionnaire assis au banc de douleur fit un soubresaut d'étonnement.

— Mais une pareille tactique, dans notre position désespérée, serait une trahison parlementaire.

— C'est un jeu, que vous voulez dire? J'accepte l'amendement.

— Si vous exécutez ce plan de désertion, nous sommes perdus; il ne nous reste plus qu'à nous retirer.

—Pauvre ami, vous tenez donc bien au portefeuille?

— Pour moi personnellement, vous devez savoir que je suis sans ambition; mais j'ai celle d'être utile à mon pays, de le grandir aux yeux de l'étranger, de le rendre prospère et digne de notre belle révolution. Ce désir, monsieur le marquis, ne le partagez-vous point?

— Sans aucun doute. Tout le monde n'en est-il pas là? Cependant il y a si longtemps que vous êtes aux affaires, que d'autres peuvent envier...

— Six mois à peine, mon noble ami, six mois!

— Et ne comptez-vous cela pour rien? six mois! mais c'est une possession éternelle aux yeux de ceux qui convoitent vos places, et qui pour faire leurs affaires, celles du pays, s'entend, ne rêvent pas un aussi long bail.

Le ministre prend tout à coup un air moitié sérieux, moitié affligé. Il s'approche du pair de France, et, le contemplant avec une fixité devant laquelle M. d'Asfeld se garde bien de perdre quelque chose de l'impassibilité qui ne l'abandonne jamais :

— Monsieur le marquis, ajoute-t-il, vous avez besoin de mes services? et, faut-il encore vous le répéter, je suis tout à vos ordres.

— C'est parler, celà. Vous écoutez la raison, mon cher, et il serait désastreux de priver notre belle patrie de votre salutaire appui. Sous ce pli, vous trouverez mes instructions. Je demande peu de chose pour le moment, très-peu de chose. Un secrétariat d'ambassade pour mon fils; et comme il serait honteux, impolitique même de représenter son pays dans une cour étrangère sans avoir préalablement à sa redingote un bout de ruban quelconque, j'espère qu'avec sa nomination vous lui adresserez le brevet de la Légion d'honneur.

— Mais le comte d'Asfeld, votre fils, n'était-il pas à la Pénissière? N'a-t-il pas été l'un des tenants de la duchesse de Berry? ne s'est-il pas vaillamment compromis dans cette échauffourée?

— Eh bien! que signifie cela? Et qu'en prétendez-vous conclure?

— M. le comte d'Asfeld nous est signalé comme un ennemi dangereux. C'est un légitimiste qui peut, par son courage et ses talents, réveiller beaucoup de passions assoupies.

— Raison de plus pour le gagner. Vous n'entendez donc rien à Machiavel?

— Mais la presse entière s'élèvera contre nous. Elle nous reprochera d'accorder une prime d'encouragement à l'insurrection.

— N'avez-vous pas le *Moniteur* pour riposter? Vous nierez la présence de mon fils en Vendée. Je vous y autorise pleinement, monsieur le ministre.

— Mais, — et pardonnez-moi ces mais objectifs qui répugnent tant à la haute vénération que je professe pour vos vertus diplomatiques; — mais, êtes-vous assuré du consentement de votre fils?

— C'est mon affaire.

— Soit donc fait ainsi que vous le désirez. Ce soir, je propose au conseil M. le comte d'Asfeld comme secrétaire d'ambassade pour...

— Pour Saint-Pétersbourg, ajoute lentement le marquis. Par son exemple il apprendra peut-être au farouche Nicolas à chérir notre belle révolution. C'est ce que je lui recommanderai avec le plus d'insistance.

Le ministre sourit. Il tenait sa majorité.

— A propos, reprend le marquis qui s'est déjà soulevé de sa causeuse dans l'intention de se retirer, je me suis chargé d'une recommandation pour vous. C'est une affaire à laquelle je ne m'intéresse guère; mais enfin, puisque l'occasion s'offre, je vais vous en

dire un mot. Après, vous en ferez, parbleu! à votre convenance gouvernementale.

Le ministre répondit par un signe d'attention.

— La cour d'assises de Bourbon-Vendée, je crois, vient de condamner à la peine capitale un chouan dont, si je ne me trompe, le nom est Morineau, Morisseau ou quelque chose d'approchant. Que pensez-vous faire de cette tête?

— Rien; laisser à la loi sa pleine latitude.

— Je devine le reste. Cependant, ne craignez-vous pas, en relevant l'échafaud politique, de mettre les partis sur la trace du sang?

— Nous prenons nos précautions pour que jamais on ne s'avise de nous reprocher d'avoir puni les passions réactionnaires de la peine qu'on inflige aux crimes privés.

— C'est un pas de plus fait vers la morale, interrompt sèchement le vieillard; et si, lorsque j'avais l'honneur, en 1820, d'être le ministre du roi de France, nous eussions inventé ce progrès dans les idées, savez-vous, mon cher, qu'à cette heure vous n'occuperiez pas ma place dans cet hôtel?

— Ah! monsieur le marquis!

— Vous conspiriez comme ce Morineau ou ce Morisseau — le nom m'échappe — a conspiré à son tour. Vous faisiez de la révolte dans vos Ventes de Carbonari; vous cherchiez même, par les armes, que vous mettiez aux mains des aveugles ou des séides, à briser le trône qui était, comme tous les trônes debout, l'expression du vœu national.

— Monsieur le marquis, le gouvernement de la Restauration était imposé par l'étranger. Ce fut une

honte de le supporter aussi longtemps, et il croula aux acclamations de la France.

— Cela se dit toujours des gouvernements tombés. C'est le dixième à peu près dont j'entends la même oraison funèbre, toujours aux acclamations de la France. J'en ai fait mon deuil; mais enfin, monsieur le ministre, je vous demande la vie de ce royaliste comme jadis on m'implorait pour préserver la vôtre. Voudrez-vous me laisser penser que notre glorieuse révolution, celle qui triomphe aujourd'hui, retenez-le bien, est moins humaine que la dynastie à jamais déchue?

— La Restauration fut l'opprobre du pays.

— Vous n'étiez pas ministre alors. Vous déjeuniez d'un pamphlet; vous dîniez d'une tirade patriotique contre le pouvoir. Je conçois parfaitement votre juste indignation. Mais je me suis engagé à sauver cette tête; mais il m'importe qu'elle ne roule pas sur un échafaud au même titre que jadis cela m'importait pour vous.

— Voilà qui est parlé, monsieur d'Asfeld. Je comprends de semblables arguments. Ils sont fondés. Votre protégé peut espérer, et, malgré l'énormité de son crime, je me charge de le recommander à la clémence royale.

— De quel crime parlez-vous?

— Louis Morineau a tué de sang-froid un gendarme nommé Schultz. C'est pour cela qu'il est condamné à mort. On a laissé de côté le volontaire de chouannerie, et l'on n'a voulu voir que le féroce meurtrier. Ne le saviez-vous pas?

— Un guet-apens, un assassinat! Mais ce que vous

m'apprenez là est affreux. Cependant j'en puis tirer parti. Je compte donc sur la grâce promise.

— Que ferons-nous après de ce brigand ? ajoute le ministre, qui souriait.

Le marquis d'Asfeld contemple avec une préoccupation moqueuse le secrétaire d'État, et d'un ton qu'il essaye de rendre caressant :

— Mais vous avez l'exposition et les galères à perpétuité. Ce n'est déjà pas si mal, je crois. Il vaut mieux flétrir les attentats politiques que les frapper de la mort des martyrs. Usez-en, mon très-cher. Je l'exige même comme une satisfaction à l'ordre social.

— A la bonne heure, continue le ministre. Vous êtes enfin traitable. Je puis donc compter sur votre concours ?

— Vous l'ai-je promis ? reprend le pair de France d'un air de doute.

— La preuve de cette promesse que vous avez oubliée se trouvera demain sur votre bureau.

— A demain, monsieur le ministre. Vous faites admirablement les choses; et, en vérité, il y a plaisir à s'entendre avec vous sur les grands intérêts du pays.

Le marquis d'Asfeld est heureux. Il a obtenu ce qu'il demande, et au delà; car il ne s'attendait pas à voir le frère d'Antoinette si coupable. C'est une arme qu'il vient d'aiguiser contre son fils, et il se promet bien de l'employer. En sortant de l'appartement du ministre, il trouve Ruffier qui l'attendait.

— Passez dans les bureaux, lui dit-il. Vous prendrez pour moi l'acte d'accusation et le jugement de Morineau.

Ruffier obéit. Le lendemain le pair de France se faisait lire par son fils les diverses pièces de la procédure. Quand le jeune homme fut arrivé au récit de l'assassinat du gendarme Schultz, un souvenir frappe ses esprits. Il interroge sa mémoire. Il compare les dates, le lieu de la scène. Bientôt la réalité le saisit dans toute son horreur. Il laisse tomber de ses mains le dossier et s'écrie :

— Mon père, il y a dans ce dossier un mystère d'iniquité et de sublime dévouement qui pour moi n'a plus besoin de preuves.

— Que voulez-vous dire? Expliquez-vous! reprend le marquis d'Asfeld.

— Ce que je veux dire? C'est que Louis Morineau n'est pas l'assassin du gendarme!

— Et sur quels documents basez-vous votre conviction, monsieur?

— Les documents, mon père, ils sont là, dans ma tête et dans mon cœur. C'est moi qui ai rencontré le gendarme Schultz, moi qui l'ai tué après une lutte corps à corps, et lorsqu'il voulait déshonorer mademoiselle Antoinette. Le lieu, les circonstances, le combat, tout m'est présent. Le noble Louis meurt à ma place. Je ne dois pas le souffrir, n'est-il pas vrai?

— Cela dépend, mon ami, continue le marquis d'Asfeld, toujours avec son uniformité de sang-froid.

— J'avais joué une partie d'honneur, réplique Léon, je l'ai perdue. Je tiendrai l'enjeu.

— A quoi bon? cela empêchera-t-il Louis Morineau de l'avoir déjà payé? Laissez-moi agir.

Il écrit à la hâte quelques lignes, sonne ses gens, appelle Ruffier, et quand il le voit entrer :

— Vous allez, dit-il toujours impassible, copier ces deux notes, porter la première à une feuille du soir, de l'opposition, bien entendu. A tout prix, il faudra qu'elle soit insérée dans une heure. Le journal une fois publié, vous vous rendrez en hâte chez le ministre que j'ai vu hier ; vous lui remettrez cette seconde. Si demain matin elle n'est pas insérée textuellement au *Moniteur,* vous lui direz que sa loi ne passera point à la chambre des députés, c'est moi qui m'en fais fort.

Tandis que le vieillard a intimé ses ordres, Ruffier parcourt du coin de l'œil les deux papiers qui lui sont confiés. Il ne comprend rien à leur contenu, car c'est une accusation dans toutes les règles de la part de l'opposition, une réfutation de la part du gouvernement, et tout cela partant de la main d'un père pour retomber sur son fils. Ruffier veut faire une objection.

— Mais allez donc, monsieur, ajoute le marquis à voix basse. Ne voyez-vous pas qu'il s'agite des questions de vie ou de mort ?

Et, étonné lui-même de cette vivacité fébrile dont il n'a jamais soupçonné le germe dans le cœur de son patron, Ruffier sortit. Le pair de France respira plus à l'aise.

— Nous sommes seuls enfin, dit-il à Léon, et les moments sont précieux. La presse radicale va t'accuser ce soir d'avoir combattu au milieu des bandes qui, dans l'Ouest, arborèrent le drapeau blanc. Demain le ministère protestera dans le *Mo-*

niteur que ces inculpations sont l'œuvre de la calomnie. Mais cette nuit, afin de fournir un gage au gouvernement, qui en ta faveur compromet sa véracité, tu partiras pour Saint-Pétersbourg en qualité de secrétaire de légation. La croix d'honneur t'est accordée en avancement d'hoirie.

— Il n'est plus temps, mon père : un devoir impérieux me reste à remplir. Je ne reculerai pas devant la nécessité. Il faut que Louis Morineau soit déclaré innocent. Pour obtenir cette satisfaction, le vrai, le seul coupable doit se nommer. C'est moi ; vous venez de m'apporter vous-même les pièces qui m'inculpent. Ils ont condamné Louis comme meurtrier. Le gendarme est tombé sous mes coups. C'est à moi à assumer sur ma tête la responsabilité de cet acte.

— Vous êtes fou, monsieur, et, si j'en avais le temps, je vous le démontrerais. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Lorsque vous vous dénonceriez, qu'en résulterait-il de favorable à cet infortuné, qui peut-être ne soupçonne pas le coupable?

— Mais sa sœur a été témoin du combat. Elle a vu tomber le gendarme.

— Et sa sœur vous aime, puisqu'elle ne vous a pas trahi! Elle laisse son frère à votre place. Cette jeune personne a senti l'importance de ses devoirs. Je lui sais gré de cette intelligence.

— Moi, mon père, je ne puis partager votre opinion. Antoinette m'accuserait de lâcheté.

— Non, vous dis-je, puisqu'elle vous aime.

Et, s'arrêtant à ses paroles que sa voix stridente faisait vibrer aux oreilles de Léon avec un de ces

espoirs fatidiques auxquels on s'attache lorsque tout semble désespéré, le marquis respire moins librement sous l'émotion que son visage trahit. Il sent l'imprudence qu'il y aurait à pousser son fils à une dure extrémité. Aussi bientôt change-t-il un plan d'attaque qui conduisait directement Léon à la cour d'assises ou à l'autel nuptial.

— Terminons là, reprit-il, un entretien qui me tuerait à la longue. Mes forces s'épuisent. Pourtant j'ai besoin d'en conserver quelque peu, afin de mener à bien votre salut et mes intérêts. Écoutez-moi donc. Louis Morineau ne périra pas. J'ai la parole du ministre. Quant à présent, c'est l'essentiel. Nous verrons plus tard à obtenir autre chose, une commutation, une grâce, enfin ce que vous souhaiterez. Vous connaissez mon cœur; vous ne doutez pas de l'empressement que je mettrai à satisfaire des vœux raisonnables.

— Quoi! mon père, vous seriez assez bon pour m'accorder...

— Ah! dans un pareil moment, pouvez-vous bien, Léon, mettre le couteau sur la gorge de votre père et venir lui imposer des conditions? Ce n'est pas d'un gentilhomme. J'attendais mieux de votre savoir-vivre.

Cette douceur expansive si complétement en dehors des habitudes sardoniques du vieillard, la promesse qu'il rejette dans l'ombre comme pour mieux faire ressortir le tableau, l'engagement formel surtout d'arracher Louis à la mort et de le rendre à la liberté, mirent un peu d'ordre dans les idées du comte d'Asfeld.

— Eh bien ! dit-il, je vous laisse le souverain arbitre de ma destinée. Votre honneur comme le mien est engagé dans cet horrible drame. C'est à votre sagesse que je confie le soin de le terminer à notre gloire et au bonheur de ma vie.

— La concession que vous faites ici à votre père et la confiance que vous lui témoignez me sont trop chères pour que je n'en use pas avec la discrétion désirable. C'était, mon fils, ce qui pouvait arriver de plus heureux. Il ne faut pas que demain vous puissiez vous trouver en contact avec les messieurs qui dans la presse vous accuseront, avec ceux qui vous défendront. Une chaise de poste sera prête dans une heure. Vous partirez pour la Russie. Je reste ici votre chargé d'affaires. A votre début, faites aussi bien celles de la France que moi, sur mon déclin, je vais arranger les vôtres. C'est tout ce que je puis vous souhaiter de plus avantageux.

Le père et le fils s'embrassèrent avec une effusion qu'ils n'avaient jamais connue, et, pendant cette même nuit, Léon prit la route de Saint-Pétersbourg. Mais, avant de s'éloigner de Paris, le jeune homme céda à une généreuse inspiration et il écrivit :

« Dans deux jours, ma bonne Antoinette, je serai hors de France. C'est pour mon père que je m'exile, et peut-être aussi pour vous. Il a obtenu la grâce de Louis. Louis ne mourra point sur un échafaud qui, je le sais aujourd'hui, devrait m'être destiné, car c'est moi qui ai tué le gendarme. En le taisant, vous avez été si noble, que je dois vous donner un gage authen-

tique de ma culpabilité et de l'innocence de votre frère.

» Je vous connais si Vendéenne, chère Antoinette, que j'ai dans mon cœur la certitude que vous avez révélé à Louis cette triste histoire dans laquelle il est si malheureusement compromis. Louis, et j'ai beaucoup réfléchi à sa position et à son caractère, Louis n'a pas voulu accepter un acquittement qui lui serait venu par une dénonciation. De sa part, comme de la vôtre, une pareille générosité ne m'étonne point. Il a souffert, il va souffrir pour moi. Ce sont d'immenses devoirs qu'il m'impose. Antoinette, je les remplirai tous avec une de ces félicités que vous êtes si admirablement faite pour comprendre.

» Comte Léon d'Asfeld. »

Plusieurs mois s'étaient écoulés sur ces événements. Louis Morineau avait, il est vrai, vu commuer sa peine en exposition publique et en galères à perpétuité. La loi ne pouvait accorder que cela à M. d'Asfeld, et peut-être ne s'était-il, par un calcul plein d'une coupable prévoyance, occupé que d'obtenir cela. Il vivait dans son égoïste fortune, commençant déjà à oublier ces événements. Il en fut tiré par l'arrivée d'une jeune fille qui lui fait demander un entretien particulier.

Elle est introduite. Son front pâle, ses traits souffrants, son air plein de dignité et de pudeur, inspirent au pair de France un respect involontaire. Il se lève de son fauteuil pour enhardir une timidité que, du reste, il trouve si naturelle.

— Monsieur le marquis, dit la jeune fille, je suis mademoiselle Antoinette Morineau, la sœur du Vendéen que vous avez sauvé de l'échafaud. Je viens vous supplier de l'arracher à la honte du bagne, où il mourra plus à plaindre encore, car il aura souffert plus longtemps.

— Il est dans mes désirs, dans ceux de mon fils surtout, mademoiselle, de faire pour votre frère tout ce qu'il sera possible d'entreprendre; mais il y a des lois, même cruelles ou injustes, qu'il faut respecter. Celle appliquée à M. votre frère est de ce nombre : nous seuls connaissons son innocence.

— Il la connaît aussi lui, monsieur le marquis, et c'est ce qui le tue.

— Il la connaît, dites-vous? Et comment? interrompt M. d'Asfeld.

— Ce serait une longue histoire à vous raconter, et vous êtes trop heureux pour que je vous afflige de ces détails.

— Léon m'en a déjà appris la meilleure partie. Je sais, mademoiselle, que c'est à vos soins que je suis redevable de la conservation de mon fils. Je n'ignore même pas que c'est encore à vous qu'il doit sa liberté, et moi peut-être les honneurs d'une carrière hérissée de difficultés sans nombre.

— Vous vous trompez, monsieur le marquis, je n'ai qu'une très-faible part à réclamer dans cette reconnaissance qui va si droit à mon cœur. C'est Louis qui a tout fait, Louis qui, malgré moi, a tout assumé sur sa tête.

Le pair de France recule, emporté par un mouvement de surprise. Une vive émotion se peint sur ses

traits ; il semble en proie à une inquiétude d'admiration qui paraît porter un coup funeste à son scepticisme.

— Que dites-vous là, mademoiselle ? s'écrie-t-il.

— La vérité, monsieur. A la veille du jugement de mon frère, j'ai cru devoir, par conscience et par amitié, apporter quelque consolation à tant de souffrances. Louis connaissait, à n'en pouvoir douter, le sort qui l'attendait. Il s'y était résigné, car, en Vendée, nous ne recueillons, nous, des révolutions que la mort ou la servitude. Mais il était accusé d'un crime qu'il ne pouvait avoir commis : cette inculpation était sa douleur la plus amère. Je pris sur moi de lui révéler le nom du royaliste qui avait exposé ses jours afin d'arracher mon honneur aux poursuites d'un soldat. Louis apprit tout de ma bouche, et, heureux de savoir que sa sœur au moins croirait à son innocence, il ne voulut pas se faire délateur.

— Il ne le voulut pas ? réplique avec une voix tonnante M. d'Asfeld ; mais c'est impossible !

Et comprenant ce qu'un semblable doute sur ses lèvres peut avoir de flétrissant pour lui, de cruel pour mademoiselle Morineau :

— Ou du moins, continue-t-il plus doucement, c'est si extraordinaire, si beau d'héroïsme, que cela ne se rencontre guère parmi les hommes.

— M. Léon connaît mieux que vous la Vendée et mon frère, car il a tout deviné, lui.

— Admirable nature ! dit M. d'Asfeld comme pour se faire pardonner par l'éloge de son fils le cri d'incrédulité que sa raison, toujours froide calculatrice, avait poussé.

Après un moment de silence, reprenant cette conversation :

— Votre frère, mademoiselle, est une noble créature. Je lui dois plus que la vie : je m'acquitterai dignement. Vous êtes ici chez vous : mon hôtel est à votre disposition. Suivez-moi; je vais présider moi-même à votre installation.

VII

A quelques jours de là, le marquis d'Asfeld arrivait aux Tuileries, afin de faire sa cour. Dans l'embrasure d'une croisée il aperçoit, assiégé par un flot de solliciteurs, le ministre avec lequel il s'est entendu pour punir Louis Morineau d'un meurtre commis par son fils. Le marquis s'approche de ce groupe, où trône, la langue à la main en guise de sceptre, ce ministre, le plus intarissable discoureur, c'est-à-dire l'homme le plus parlementaire de l'époque constitutionnelle. Il l'arrache presque de vive force aux admirations calculées des sous-préfets qui l'écoutent, et au silence approbatif des députés qui s'arrangent, sur ses dispositions en faveur de leurs départements respectifs, une conviction que demain le scrutin traduira en loi.

— Monsieur le ministre, dit-il en le prenant par le bras, savez-vous que vos passions politiques vous ont fait commettre une épouvantable injustice?

A cette chaleur de parole qu'il n'a jamais rencontrée dans le pair de France, le secrétaire d'État sourit. Il est en position de se passer du dédaigneux protectorat que lui inflige le marquis. Sa majorité lui

est revenue. Après l'avoir regardé avec un étonnement mêlé de malicieuse joie :

— Une injustice, monsieur le marquis? cela peut bien être. Ne faut-il pas toujours faire quelque chose? Mais j'espère que cette injustice ne blesse ni vos intérêts ni vos affections; je me la pardonne donc d'avance.

— Vous le prenez, monsieur, sur un ton bien léger.

— Faut-il se couvrir de pleureuses pour une erreur par-ci par-là échappée à l'inadvertance des bureaux?

— Mais si cette erreur entraînait la mort d'un innocent? Si elle le frappait dans son honneur ou dans sa liberté?

— Eh bien, qu'y pourrais-je faire? Est-ce que par hasard un malheureux ministre est plus fort que la loi?

— La loi! la loi! c'est le mot qui découle toujours des lèvres lorsqu'on veut atténuer une faute ou pallier une iniquité.

— Monsieur le marquis, je ne permettrai pas, s'écrie le ministre d'un ton sec, que l'on traite avec si peu de ménagements le cabinet dont j'ai l'avantage de faire partie.

— Permettez ou ne permettez pas, mon cher, vous pensez bien que ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre nous. Une erreur a été commise, vous devez la réparer.

— Mais enfin de quoi est-il question? reprend le ministre impatienté.

— Vous avez jeté dans les bagnes un Vendéen qui n'était pas coupable.

— Ce n'est que cela! réplique avec un gros rire de

satisfaction le ci-devant conspirateur révolutionnaire de 1820.

— Que cela, monsieur ! mais prenez-vous pour rien l'innocence des gens ?

— Je prends la justice pour ce qu'elle est : elle condamne, je fais exécuter ses arrêts.

— La justice ! la justice ! murmurait entre ses dents le pair de France. J'aime assez ce sobriquet-là. Nonobstant vous m'avez affirmé que le chouan Louis Morineau avait tué un gendarme.

— Le verdict du jury en fait foi.

— Le jury s'est trompé.

— Cela ne me regarde pas, c'est son affaire.

— Ainsi, vous refusez de croire à ma parole. Mon affirmation à vos yeux a peut-être moins de poids aujourd'hui qu'une sentence portée par de haineux préjugés et sous le coup d'une aveugle prévention.

— Aujourd'hui j'ai reconquis ma majorité; vous ne pouvez plus me forcer, le couteau parlementaire sur la gorge, à souscrire à vos diverses exigences. Je suis indépendant.

— Mais pour l'honneur du pays, vous devez, monsieur, toujours dépendre de l'équité.

— Sans doute; mais l'équité elle-même a des bornes, et si ce Louis Morineau n'a pas assassiné...

— Je vous le garantis sur la foi du serment.

— Quel intérêt force le marquis d'Asfeld, si timoré d'habitude, à épouser avec tant de chaleur la cause d'un misérable chouan ?

— C'est un homme plein de vertus et de délicatesse.

— Oui, quelque honnête criminel voulant renver-

ser ce que nous avons édifié à l'aide de sacrifices de toute espèce; un de ces preux de village qui se forment un rempart de leurs genêts et une arme de leurs vieilles superstitions. Vous avez désiré que la peine de mort fût commuée pour lui en galères à perpétuité; il est au bagne, qu'il y reste!

— Quand je sollicitais cette commutation, je regardais Louis Morineau comme coupable. Il est innocent à mes yeux, il faut que vous m'accordiez sa grâce.

— Il faut, monsieur! Les ministres qui ont la majorité dans la chambre ne reçoivent pas d'ordre.

— Eh bien! s'ils veulent agir d'après leur propre impulsion, qu'ils soient équitables.

— Ils seront politiques, c'est ce que sans doute vous aviez intention de dire, n'est-il pas vrai, monsieur le marquis?

— Quand vous accordiez aux Républicains condamnés pour les mêmes attentats grâce de la vie, grâce du bagne, était-ce de la justice ou de la camaraderie?

—L'une et l'autre, monsieur le marquis. Les Républicains sont des hommes qui peuvent toujours nous servir, tantôt pour effrayer l'Europe, tantôt pour contenir le carlisme. Ils sortent de nos rangs : ils ont été nos maîtres ou nos disciples. Nous avons conspiré ensemble contre la monarchie à jamais déchue. Nous devons donc avoir pitié et faveur pour des frères égarés.

— Mais que dira le pays de cette partialité dans la clémence?

— Laissez le pays dire ce qu'il voudra. Qu'est-ce que cela nous importe?

— Ah! monsieur, je ne vous croyais pas tant de dureté dans l'âme!

— Et moi, marquis, je ne vous aurais jamais soupçonné atteint d'une aussi tendre humanité.

Le feu de la colère commençait à monter au visage de M. d'Asfeld. Un éclat dans les circonstances actuelles aurait compromis le succès de sa demande. Il se contint, tout en se promettant bien de faire expier au ministre son inhabile outrecuidance, et d'un ton moins agité :

— Vous allez donc, continue-t-il, prendre d'efficaces mesures pour réparer l'erreur dans laquelle nous avons tous trempé.

— Si ce Louis Morineau n'est pas effectivement un assassin, comme homme, je déplore son malheur; mais, en qualité de ministre, je ne dois rien tenter pour lui. Puis un chouan de plus ou de moins au bagne, qu'est-ce que cela fait aux affaires? Ce sont des ennemis vaincus que l'on a jugés. C'est un odieux drapeau que la France abat pour la troisième et dernière fois. Tous ensemble, l'un portant l'autre, ils doivent être traînés sur la claie révolutionnaire.

— C'est ainsi, monsieur le ministre, que vous comprenez votre position et celle du pays dont l'administration vous est confiée? Je vous plains, je plains surtout la France; et, à partir de cette heure, je vous déclare la guerre.

— Marquis, vous êtes intraitable. Pourquoi ne daignez-vous pas nous tenir un peu compte des difficultés de notre situation?

— Je ne veux rien de vous; je ne demande rien à

votre ministère, interrompt le pair de France avec une impérieusè dignité. Mes sollicitations iront frapper plus haut. Le Roi, monsieur, comprendra mieux sans doute que vous l'importance de mes vœux, et ce qu'il y a d'utile et de sensé dans ma démarche auprès de lui.

— Le Roi a les mains liées; il ne peut rien sans notre concours. Nous donnerions notre démission s'il était humain contre l'avis de son conseil.

— Nous verrons, mon cher, reprit M. d'Asfeld avec un sourire de défi, nous verrons.

Trois semaines après cet entretien, Louis Morineau tombait dans les bras de sa sœur : il était libre. M. d'Asfeld avait tenu parole, et il disait aux deux jeunes gens qui le remerciaient avec l'effusion de leur franchise native :

— La glace est rompue, mes enfants. Je me fais une félicité de boire jusqu'à la lie le calice de la reconnaissance.

Puis, avec une galanterie pleine de malicieuse finesse :

— Je voudrais même, ajoute-t-il, ne pas être forcé de passer la coupe à mon heureux Léon.

Ces paroles allégoriques, dont Antoinette crut saisir la portée, firent bondir son cœur d'une espérance qu'elle avait longtemps nourrie dans les secrets de son amour; mais le marquis d'Asfeld, si empressé pour son frère et pour elle, était impénétrable.

Louis et elle vivaient dans son hôtel; ils s'asseyaient à sa table. Il les comblait d'attentions recherchées, d'égards affectueux, et souvent, faisant trêve à ses préoccupations, il aimait à interroger ma-

demoiselle Morineau, dont l'infortune avait achevé l'éducation. De son sourire chatoyant, il la suivait à la promenade, au théâtre, partout; car à Antoinette, M. d'Asfeld le disait à haute voix, il ne manquait qu'un titre et des richesses pour être l'une des femmes les plus distinguées des salons de Paris.

Ce titre, ces richesses qui manquaient à la jeune fille lui échurent en partage.

M. d'Asfeld, un matin, se lève avec une douce pensée. Il a passé bien des nuits à coordonner dans sa tête fertile en expédients les ressorts qu'il peut faire jouer pour sortir de l'embarrassante position devant laquelle il se trouve acculé. Il s'est voué à diverses combinaisons, il a pris à partie mille ressources équivoques. Sentant que tout lui échappe, et voyant qu'une démarche pleine de franchise est la seule voie ouverte pour se tirer du mauvais pas où il s'est engagé presque à son corps défendant :

« Allons, se dit-il à lui-même, toutes les issues me sont fermées, il ne me reste plus qu'à m'exécuter de la meilleure grâce possible. Il faut que je meure sous mon inutile diplomatie avec l'aplomb des gladiateurs expirants sous la dent des lions. Je suis vaincu par les événements, mais j'accepte la défaite pour m'en créer un nouveau triomphe. Après tout, les Morineau ont du bon, et, dans un cas donné, on peut admirablement tirer parti de ce que la nécessité m'impose aujourd'hui. Mes batteries sont dressées, mes acteurs prêts. Il ne me reste plus qu'à profiter de l'occasion que j'ai préparée à l'insu de tous. »

Son plan de conduite arrêté, le pair de France fait appeler Louis et Antoinette de meilleure heure

qu'à l'ordinaire. D'un ton qui, en leur présence, cherchait toujours à perdre quelque peu de sa causticité naturelle, il s'explique ainsi :

— Mes enfants, vous avez tous deux beaucoup fait pour moi, que vous ne connaissiez pas; beaucoup plus encore pour Léon, que vous aimez comme il mérite d'être aimé. C'est à moi qu'il appartient d'acquitter tant de dettes. Mon cher Louis, vous aviez eu jusqu'ici la discrétion de ne pas solliciter mon patronage en faveur de M. Morineau. J'ai compris cette pudeur du silence qui rend doublement sacrées les chaînes dont vous fûtes chargé. M. Morineau exilé a, sur ma prière, rompu son ban. Pour lui, contumax, j'ai obtenu que la police fermerait les yeux jusqu'à un acquittement honorable que nous préparerons à tête reposée. Il est là, dans mon salon; il vous attend.

A ce mot, les deux enfants de M. Morineau se précipitent vers la porte avec un cri de joie. Le vieillard arrête la jeune fille, et, la regardant d'un air ému :

— Je vous dois, à vous aussi, ma belle garde-malade, un dédommagement. Ne courez point avec tant de vivacité serrer votre père dans vos bras. En voici un sous vos yeux, qui, le premier, brigue cette grâce. Léon est dans la même salle que M. Morineau; je les ai tous deux appelés pour une fête de famille. Fiancée du comte d'Asfeld, embrassez son père, qui aujourd'hui devient le vôtre.

Tous, bientôt réunis dans un même sentiment, se pressent autour du pair de France.

— Allons, dit-il, calme au milieu des effervescences de leur gratitude, c'est la vertu récompensée ici-bas. Voyons si elle me portera bonheur.

Trois semaines après, M. d'Asfeld était assis à la Chambre des pairs, sur son fauteuil depuis vingt années le plus voisin du banc ministériel.

— Eh bien! marquis, lui dit un de ses nobles collègues, vous mariez votre fils?

M. d'Asfeld incline la tête et fait un geste d'affirmation.

— Et avec qui? reprend le ministre auquel M. d'Asfeld a si énergiquement disputé la liberté de Louis.

— Avec mademoiselle Antoinette Morineau, fille de M. Morineau, chevalier de Saint-Louis, répond-il froidement.

Le ministre recule de surprise.

— Mais ce que vous me dites là, monsieur le marquis, est une impossibilité légale. Les Morineau sont des chouans; il y en a même un, je crois, qui fut condamné à mort en 1832.

— En 1832, monsieur le ministre, on était peut-être plus sévère qu'en 1820. On envoya au bagne les imitateurs de ceux qu'à cette époque la monarchie légitime se contentait d'amnistier, en attendant qu'ils fussent ministres pour la punition de la France.

Un éclat de rire coupe court à la réponse du secrétaire d'État.

— Si les choses sont ainsi, ajoute un autre pair, c'est donc un mariage d'inclination?

— Non, messieurs, c'est une affaire de convenance, réplique gaiement M. d'Asfeld; et en sortant du Luxembourg :

— Ruffier, dit-il à son confident, qui tenait cachées dans son portefeuille les pièces à l'appui de ses petites intrigues illicites, comme le plus agréable cadeau de

noces que pût lui offrir Léon d'Asfeld, à partir de cette heure-ci, je passe à l'opposition. Il faut que ce ministère tombe. C'est une vengeance que je me réserve, une heure de plaisir que je veux procurer à cette pauvre France.

Ruffier saisit la balle au bond, et, comme un écolier auquel on permet de briser les jouets dont il est fatigué, il réplique :

— Ce sera nationalement célébrer notre grand mariage de demain; mais, pour distribuer le mot d'ordre à vos servants de l'autre Chambre et à nos amis du journalisme, dans quelle opposition vous rangez-vous?

— Dans la plus avancée, pour quelque temps; j'ai la félicité roturière de mon fils et les Morineau à me faire pardonner. Je sais ce qu'on pense au Luxembourg de cette union; qu'en dit-on, Ruffier, dans votre monde, à vous?

— Que désirez-vous qu'on en dise, monsieur le marquis? je dresserai l'opinion sur celle que vous m'aurez faite.

— Eh bien! répandez adroitement dans le juste-milieu que c'est une fusion dont moi, gentilhomme de vieille souche, avec une position assez belle, je crois, je tente de vulgariser l'exemple. Au parti démocratique, persuadez que mon fils a désiré, ainsi que moi, rendre hommage à l'égalité des conditions sociales. Faites entendre aux légitimistes pur sang qu'il m'a été doux d'honorer le caractère des Vendéens, et que, peut-être, la famille royale exilée n'est pas étrangère à cette alliance. Nous aurons ainsi des applaudisseurs dans tous les camps; mais n'oubliez pas d'y proclamer

que c'est ma volonté seule qui a décidé et mené à bien tout cela.

— Qui en est plus convaincu que moi, monsieur le marquis? et mieux que moi, qui peut attester....

— Je sais, Ruffier, à quoi m'en tenir sur ce chapitre. Brisons là-dessus, car je n'aime pas les récriminations. Je vais écrire au duc de Vallière pour lui donner une explication convenable, et demain je serai tout entier aux fêtes de la famille.

Le marquis avait dit vrai : le lendemain, Antoinette Morineau était madame la comtesse Léon d'Asfeld.

Au sortir de l'église Notre-Dame de Lorette, où la cérémonie religieuse avait été célébrée, le marquis s'approché du vieux Morineau et de Louis, dont les traits resplendissaient de joie. Il engage ses deux bras sous le bras complaisant des deux Vendéens. Après s'être félicité avec eux d'une alliance qu'il regardait toujours comme une dette de reconnaissance et une expiation volontaire :

—Vous me forcez tous, continue-t-il, à m'incliner devant la vertu. A mon âge et avec l'expérience que malheureusement j'ai des hommes et des choses, c'est un triste aveu à faire, n'est-ce pas, mes amis? La vertu! Je commence à y croire un peu tard! Mais, dans la Vendée, comme à Paris, vous deviez faire exception à la règle universelle. Cette pensée est une consolation pour mon amour-propre.

— Cette pensée, monsieur le marquis, est une erreur, reprend le père Morineau. Je vous en aurais bientôt convaincu si j'osais vous initier à l'histoire de la plupart de ceux qui, comme mon fils et moi, ont à gémir de la captivité et de l'exil.

— Quoi! vous affirmeriez, monsieur Morineau, que votre dévouement a trouvé des imitateurs en Vendée? Vous êtes certain qu'il y a dans les bagnes des condamnés politiques aussi innocents que ce brave Louis? Vous croyez qu'on rencontrerait en exil des cœurs aussi désintéressés que le vôtre?

— J'en jure sur l'honneur, monsieur le marquis.

— Eh bien! tant pis pour la France, mes amis; car lorsqu'un pays est arrivé à cette confusion dans les idées et dans les principes; lorsqu'au nom d'une monarchie nouvelle on frappe les défenseurs de l'ancienne monarchie, qui pourraient, un jour ou l'autre, tout accepter de la main du temps, c'est un malheur pour les peuples, un plus grand malheur encore pour les dynasties. Je le déplore avec amertume, car les vents et les flots sont changeants.

Le marquis d'Asfeld l'avait bien prédit, et il vécut assez pour aller, tout perclus qu'il était, saluer de son dernier sourire la République de 1848, s'installant tant bien que mal à l'Hôtel de ville, devenu le quartier général de la Révolution.

L'ex-pair des Français avait la meilleure partie de sa fortune dans un département de l'Est. Par ses soins, Ruffier fut nommé commissaire extraordinaire pour ce département. Afin de mettre son homme à la hauteur des circonstances, le marquis l'affubla d'un gilet à la Robespierre; et le comte et la comtesse Léon d'Asfeld, accompagnés de leurs jeunes enfants, allèrent, cette année-là même, à Frohsdorf renouveler au petit-fils de Henri IV le respectueux hommage d'une fidélité qui ne s'est jamais démentie.

UN MARI A BLASON,

S'IL VOUS PLAIT.

I

L'*incoronazione* de l'empereur Ferdinand d'Autriche à Milan, au mois de septembre 1838, amena dans cette ville l'élite de la noblesse européenne, encore tout émue du luxe et des fêtes auxquels la *coronation* de la reine Victoria d'Angleterre avait donné lieu à Londres, pendant les derniers jours de juin de cette même année 1838. Après avoir épuisé leur faste sur les bords de la Tamise, les étrangers, les jeunes gens, les belles fortunes, les magnifiques existences, les artistes les plus célèbres, les femmes à la mode, s'étaient donné rendez-vous dans la capitale du Royaume lombardo-vénitien, ne songeant guère alors à se déguiser en province piémontaise sous le titre d'annexion unitaire et fraternelle.

C'est à la correspondance intime de M. le comte Dunstan de Kerlac, diplomate breton en disponibilité, conduit dans le Milanais par le désir de voir ou d'apprécier les hommes, que nous empruntons les pages qui suivent.

Isola-Bella, 12 août 1838.

Ma première lettre a dû vous initier au bonheur de solitude que je goûtais dans les îles Borromées; j'avais senti le besoin de la retraite et du recueillement. Une invasion de la foule dorée qui campe à Milan m'arrache à ces joies de *far niente* que je nourrissais depuis si longtemps. J'avais fui le monde. Le monde vient me chercher; j'y rentre, même au milieu des enchantements que prodigue la nature.

Vous connaissez Gustave de Lannois, le plus aventureux des touristes, le plus communicatif des secrétaires d'ambassade en service, Gustave, qui a élu domicile sur tous les grands chemins de l'Europe, et qui est tourmenté d'une passion aussi excentrique pour les Cordilières que pour les belles vallées de la Suisse. Vous savez avec quelle volubilité il s'enivre de sa parole et de ses tendresses, comme il s'enthousiasme pour ses amis du lendemain, comme il est froid pour ses connaissances de la veille. Plus d'une fois, ainsi que moi, vous vous êtes étonné de cette facilité qui le pousse à se lier avec le premier venu dont il fait rencontre dans un coin du monde. Gustave est toujours le même, un peu vantard, toujours fluide comme un avocat, sans cesse disposé à prêter aux choses les plus naturelles et les plus simples un côté louche ou scandaleux; au demeurant, le meilleur fils du monde. Eh bien! Gustave est ici; il m'a rencontré ce matin, et je l'ai sur les bras avec toutes les vivacités provençales de son caractère, avec tout le débraillé caustique de ses spirituelles malices.

Quand il m'a vu :

— Parbleu, mon cher Dunstan, m'a-t-il dit en me serrant dans ses bras avec une affectueuse tendresse qui me fit craindre quelque méchanceté mise en circulation contre moi, je suis ravi de te découvrir dans cette chartreuse. J'ai accordé un coup d'œil à tout ce qu'on y admire, et j'en ai assez.

Pareil début me rassura ; je compris que Lannois n'était pas homme à prolonger son séjour dans les îles. Cette idée d'une prochaine séparation me faisait du bien.

— Tu pars donc ? repris-je, sans chercher le moins du monde à le retenir.

— Pas du tout. Arrivé depuis hier, j'ai promis de rester dans l'Isola-Bella jusqu'à la veille du couronnement ; je tiendrai parole.

— Alors ce sera la première fois.

— Pour tout, mon ami, il y a commencement, et si tu savais à qui cette parole est engagée, tu ne t'étonnerais plus de ma fidélité !

Je sentais bien que ce n'était pas un devoir qui le retenait ainsi, quelque chose de grave ou de moral qui paralysait son incessant besoin de locomotion. Néanmoins, dans la crainte de porter, même sur Gustave, un jugement téméraire, je ne voulus pas appliquer mon esprit à la torture qu'il m'imposait.

— Je ne devine pas, répondis-je ; et tu conviendras qu'avec toi il faudrait être doué de la seconde vue ou d'un don de prophétie véritablement extraordinaire.

Lannois souriait avec une fatuité si présomptueuse, sa figure s'épanouissait avec une de ces béatitudes si pleines de confiance, que, malgré le défaut de pres-

cience dont je m'étais naïvement accusé, je jugeai aussitôt qu'il s'agissait d'une affaire de cœur, d'une de ces violentes passions comme déjà je lui en avais tant connues.

Il prit un ton plus modeste, un air de vainqueur essayant de se faire pardonner ses lauriers par le peu d'empressement qu'il met à s'en tresser une couronne devant les vaincus. Quand il m'eut contemplé d'un regard où la pitié semblait le disputer à l'indiscrétion :

— Après tout, dit-il, je conçois parfaitement que tu ne sois pas au courant de ma félicité. Elle m'est arrivée d'une manière si inopinée que je suis encore à m'interroger moi-même.

Je répugnais à aborder la question véritable.

— As-tu fait un riche héritage? Ton oncle est-il mort? Le gouvernement te charge-t-il d'une mission de confiance?

D'un air important il se jette sur un fauteuil, accroche ses deux jambes à la causeuse, et il reprend :

— Rien de tout cela, mon vertueux ami, rien de tout cela, je te le jure, ne m'irait aussi droit à l'âme. J'estimerais beaucoup mon oncle si, à la fin d'une léthargie plus sincère que celle du *Légataire* de Regnard, il m'instituait son héritier universel. J'irais même jusqu'à bénir sa mémoire; mais les oncles d'à présent sont aussi ingrats que les ministres. Ils s'entendent tous pour me laisser languir dans un surnumérariat infiniment trop prolongé. De ces deux côtés, je me suis condamné à ne rien espérer de sitôt; ce n'est pas une raison pour porter le deuil de sa jeunesse, pour se renfermer ainsi que toi dans l'*otium*

cum dignitate que conseille le poëte. J'ai attaché au char de mes amours une délirante créature qui a déjà fait tourner pas mal de cervelles, et qui m'impose la plus absolue des retraites comme une récompense anticipée de mon futur bonheur.

— Ainsi, continuai-je sans feindre une surprise malséante, ainsi tu es dans cette île avec une femme seul....

— Seul, dis-tu? Le tête-à-tête serait trop dangereux pour elle. La Master y répugne comme à une sage pensée.

— Qui donc, en ce cas, consent à vous servir de chaperon?

— Qui? tout le monde, mon cher. Nous sommes sur le lac Majeur un bataillon d'adorateurs en survivance. Afin de former cortége à la fée de nos rêves, il en est venu du midi et du nord, de la France comme de la Russie, de l'Angleterre ainsi que de l'Espagne. Ce Paul-Émile en jupons, qui traîne tant de Persées à sa suite, enlève aux nobles Milanaises, quï en maigrissent de dépit, — et pour ces dames ce sera un inappréciable avantage — tout ce qu'elle a rencontré de cœurs disponibles sur sa route. Elle fait plus de conquêtes qu'elle n'en désire. Tu le comprendras de reste, quand je t'aurai avoué qu'une passion profonde l'attache à mon char. C'est pour être heureux ensemble qu'elle a voulu, loin du tumulte des cités, respirer sous mon égide protectrice l'air pur de l'Isola-Bella.

— Ne m'as-tu pas dit, je crois, que ta Circé s'appelait la Master? Qu'est-ce, je te prie, que cette femme, dont le nom même m'est inconnu?

— Barbare! Welche, que feu M. de Voltaire aurait marqué d'un stigmate indélébile d'ignorance ou d'encroûtement! Quoi! tu en es encore, au mois d'août 1838, à demander ce que c'est que la Master, Stéphanie Master, la voix allemande la plus italienne qui ait vibré devant un orchestre, la cantatrice la plus sonore et la mieux inspirée qui se soit offerte aux applaudissements des peuples! Oui, tu n'es qu'un barbare, et je ne rétracte pas l'injure.

— Soit, interrompis-je en souriant, je ne te chicanerai pas pour si peu. Mais il me sera sans doute permis de te faire une question, une seule, sur cet astre que tu grandis au télescope de ton engouement, et que, de ton autorité privée, tu places si vite au rang des Malibran et des Sontag?

— Les Malibran et les Sontag! Enfoncées, pauvre Kerlac, enfoncées au troisième dessous, selon le langage des coulisses. Je n'ai qu'un regret, c'est que l'une soit morte, l'autre comtesse et ambassadrice; la comparaison ne peut plus s'établir.

— Mais tout cela n'explique pas le problème que toi seul, paraît-il, as la puissance féerique de résoudre. D'où vient cette Dulcinée qui t'arrange un rôle de don Quichotte avec vingt petits Sancho Pança en serre-file?

— D'où elle vient? reprit Gustave stupéfait de ma question. D'où elle vient? parbleu! d'où tout le monde arrive, de Londres, où je l'ai adorée avant même de l'avoir entendue.

— C'est déjà quelque chose, continuai-je; mais à Londres que faisait-elle?

— Elle chantait; à Milan elle va chanter encore.

Que veux-tu qu'elle fasse de mieux, puisque je te dis que c'est un rossignol ?

— C'est donc une femme de théâtre ?

— Enfin, tu l'as deviné. Et quelle femme, grand Dieu ! quelle voix ! surtout que de beauté et d'esprit dans un corps si délicat !

— Tu es amoureux, mon pauvre Gustave, je te fais grâce des détails et des éloges que tu ne m'épargnerais pas. Sur ce chapitre, je sais d'avance tout ce que tu pourrais m'improviser d'élégies ou de dithyrambes. Nonobstant si j'ai bien compris tes paroles, c'est un dragon de vertu que ta chanteuse à la voix d'Allemande la plus italienne, et un dragon qui a peur des surprises, car elle ne marche pas sans escorte.

— Il y a du vrai dans ces derniers mots, et ce vrai ne doit pas te surprendre, lorsque tu sauras que la Master a mon secret et qu'à charge de revanche je suis de moitié dans le sien. C'est une place forte qui se défend avec la stratégie d'un Vauban orné de falbalas. Je l'ai attaquée par principe. Il faudra bien qu'elle se rende à discrétion, et, si j'ose te l'avouer, je crois que le courage commence à lui faillir. Elle sent qu'une plus longue résistance serait impossible. C'est pour s'assurer une lune de miel à l'abri des importuns qu'elle a désiré, je gage, abriter nos félicités sous les bosquets solitaires des îles Borromées.

A ces mots, prononcés avec un sang-froid désespérant d'amour-propre, je partis d'un éclat de rire et je m'écriai :

— Mais ces adorateurs dont elle s'est environnée,

qu'en feras-tu pendant cette lune de miel dont tu rêves les chimériques espérances ?

— Menu fretin d'amants imberbes ou de soupirants surannés, gants jaunes du Consulat ou camélias du balcon des Italiens, tout cela retournera à Milan comme cela en est parti. Je n'aurai pas d'autre explication à leur fournir. Ils me connaissent, je pense qu'ils seront assez bien élevés pour ne pas en exiger davantage.

— Et après ?

— Après, nous verrons. Quand un orage commence à gronder dans ma tête ou au-dessus, je n'ai jamais cherché à en percer les mystérieuses conséquences. Je suis un homme d'actualité; je laisse l'avenir pour ce qu'il est.

— Va pour l'avenir, je le veux bien; mais le présent ?

— Le présent, c'est une autre affaire. Il me faut la Master; elle m'appartient par droit de conquête; j'ai été son champion le plus déterminé, le séide le plus dilettante de ses grâces, l'amoureux le plus extravagant de sa méthode. Il me la faut parce que je la veux, parce que surtout elle réunit autour d'elle une armée d'amours internationaux qui devant moi doivent rester en jachère. C'est un plan dont je ne me départirai pas; et, puisque le hasard te jette sur ma route, tu peux m'être très-utile dans ce projet, qui ne manque point d'un certain patriotisme. Qu'en dis-tu, mon bon ?

— Mais je ne connais pas ta Master; mais je ne l'ai jamais vue; mais je venais ici, répondis-je tout alarmé de la proposition, pour chercher le silence et la quiétude.

— Qu'à cela ne tienne. Tu ne la connais pas; c'est bien. Un ami a le droit de présenter partout un ami; je te présenterai. Tu es gentilhomme de race, tu as un beau nom, une couronne de comte qui, comme la mienne de marquis, vaut bien celle de plus d'un duc de notre connaissance. Cela ne nuit jamais auprès des femmes. Te l'avouerai-je? Stéphanie a un faible pour les grandes familles; elle adore de passion les souches antiques. Et mon nom, qu'elle prononce avec une morbidezza si expansive, est bien pour quelque chose dans les premières ferveurs de notre amour. Ainsi, c'est convenu; à la guerre comme à la guerre. Je t'enlève à tes rêveries de misanthrope et te force à devenir l'auxiliaire désintéressé de mes entreprises; mais à charge de revanche.

— Et si, à ton exemple, je me prenais d'une subite adoration pour ta chanteuse, si...

— Pas de mauvaise plaisanterie, car là-dessus, mon cher, je ne tolère rien. A la campagne, et nous y sommes, les présentations ne se font point dans les règles. On ne tient pas au cérémonial des protocoles : ainsi tu vas me suivre.

Et il me saisissait par le bras, et il m'entraînait vers la coquette habitation que la Master avait choisie. Je n'avais pas encore eu le temps de réfléchir sur l'ambiguïté du rôle que Gustave de Lannois me destinait, lorsque nous arrivâmes dans le boudoir où la jeune femme s'était retirée au milieu de cinq ou six adorateurs qui ne cessaient de brûler à ses pieds un encens dont la monotone vapeur ne paraissait guère enivrer sa raison.

Stéphanie était belle, belle de cette beauté allemande dont la bonhomie est si gracieuse, dont la désinvolture a quelque chose de si poétique et de si naïf. Je m'inclinai devant elle, et sans attendre mon salut :

— Monsieur le comte Dunstan de Kerlac, s'écrie Gustave, désirait depuis longtemps offrir à la diva Master l'hommage de sa respectueuse admiration. C'est un de mes amis les plus chers, une vieille illustration de Bretagne, alliée aux plus beaux noms de la monarchie française.

Sans trop d'embarras et de cérémonie, la Master me remercie de mon empressement. Après quelques mots de galanterie courante échangés entre nous :

— Monsieur de Lannois, reprend-elle, m'a dit que vous m'admiriez. C'est un flatteur, je le sais; mais avant d'arriver à un sentiment d'admiration, il faut avoir entendu une chanteuse. Où donc, monsieur le comte, avez-vous été assez bienveillant pour prêter une oreille amie à mes débuts?

— Mais à Londres, mon enfant, à Londres, où je l'ai vu se pâmer d'enthousiasme et vous applaudir avec un brio dont les gentlemen d'Hyde-Park n'avaient pas encore pris l'initiative, interrompit Gustave, comprenant enfin tout ce que cette position allait avoir d'épineux pour ses mensonges ou pour ma véracité.

— Et vous avez été content de moi ? ajouta-t-elle.

— C'est ravi, enchanté que vous devriez dire, continue Lannois, qui, sans doute, avait promis de me servir d'interprète, et si enchanté qu'à la première nouvelle de votre arrivée en ces îles, il a voulu de

vive force et presque d'instinct vous témoigner sa reconnaissance.

La chanteuse souriait.

— Les grands noms, dit-elle, sont toujours portés à l'indulgence. Je vous remercie, monsieur de Kerlac, et j'espère qu'ici nous pourrons plus souvent nous rencontrer que dans le monde. Je suis condamnée au bruit, néanmoins j'aime la solitude.

— La solitude pour vous, belle dame, reprit un Céladon de 1798, qui, malgré ses faux airs de jeunesse éternelle, accusait au moins la soixantaine, mais une soixantaine dont tout l'art de la toilette pouvait à peine masquer l'obésité décrépite; la solitude pour vous serait le plus cruel des châtiments infligés à vos innombrables adorateurs. Vous ne le leur ferez pas endurer plus longtemps.

— Qui sait? répond Stéphanie.

Et, pour exiger une déclaration, elle éparpillait un regard plein de vagues désirs sur le cercle d'hommes qui l'assiégeait.

— Comment, qui sait? s'écria Lannois; mais nous tous, n'est-ce pas, messieurs, qui nous opposerons à ces velléités de retraite, nous qui les combattrons avec les armes mises par le Ciel à notre disposition. Vous êtes un prodige d'intelligence et de beauté. Y en aurait-il donc de trop sur la terre pour renoncer si facilement à ceux que nous a accordés la nature? Non, madame, et vos projets ne sont que des rêves.

— Rêves tant que vous voudrez, fit-elle avec une petite moue parfumée de minauderie, mais ces rêves sont très-doux, et si je trouvais à les réaliser,

ah! croyez-le de confiance, j'aurais bien vite déserté le théâtre pour suivre l'exemple de Sontag et de mistress Stephens.

— Vous chantez juste et vous parlez faux, belle dame, ajoute tout bas le vétéran du Directoire. Dans un cas seulement, je consentirais à vous absoudre de ce vol fait au détriment du monde lyrique.

— Vous êtes un égoïste, monsieur Bernard, dit la Master, qui de sa main blanche écartait le vieux satyre, et vous savez bien que je ne dois pas vous comprendre.

M. Bernard se retira tout honteux dans l'embrasure d'une croisée; puis la chanteuse, comme si elle eût poursuivi son idée :

— Voyez, messieurs, dit-elle avec un charmant petit geste d'encouragement, à quels dangers je suis exposée. On m'environne de piéges, on m'entoure de perfides adulations, on m'enivre d'éloges, et tout cela dans le but d'obtenir sur mon cœur une victoire qui, je vous l'ai dit souvent, ne sera accordée qu'à l'époux de mon choix.

Gustave fit une grimace qu'à l'aide de toute espèce de complaisance on aurait pu prendre pour un demi-sourire de satisfaction. Il se pencha tendrement sur l'épaule de Stéphanie, blottie dans sa causeuse avec une affectation pleine de langoureuse gentillesse, et il dit :

— Un pareil procédé serait d'un rigorisme dont vous n'êtes pas capable. Ce qui est bon pour un soupirant de l'époque de la République cisalpine, vous sentez bien, ma chère, que cela ne peut convenir à

des sentiments de votre siècle, à des amours écloses sous le même soleil.

Stéphanie Master dédaigna de répondre à une aussi impertinente interpellation : mais afin de se donner une contenance, elle se retourna avec vivacité vers un jeune homme qui, cavalier servant, ne semblait jamais vouloir la laisser du regard, et qui s'attachait à ses divers mouvements comme un timide adorateur muet devant l'idole qu'il s'est choisie.

— Monsieur de Langinski, vous aviez tout disposé ce soir pour la promenade que je désirais faire à la statue de Saint-Charles. Je vous remercie de vos soins ; et, ingrate que je suis ! il ne me sera pas possible d'en profiter. J'ai la poitrine irritée, la tête souffrante, les nerfs agacés. Je sens que le repos m'est nécessaire.

Lannois me heurta violemment le coude pour fixer mon attention, et il murmura entre ses dents :

— Allons, ce vieux Sardanapale de Bernard fait encore des siennes. C'est le cauchemar de cette pauvre enfant. Toutes les fois qu'il lui parle, il y a vingt à parier contre un qu'elle sera contrariée ou maussade. Elle a, dans ces deux cas, des accès de mélancolie ou de gaieté plus sombre que la plus noire des mélancolies. J'esquive ces passagères tempêtes et ne reviens qu'avec le soleil. Ce soir elle sera plus charmante que jamais. Partons.

Nous sortîmes sans que Stéphanie prît garde à nous, tant elle paraissait rêveuse et taciturne. Quand nous nous trouvâmes face à face sous les berceaux d'orangers qui conduisaient à la villa :

— Eh bien! Dunstan, me dit Gustave, que penses-tu de ma chanteuse?

— Si la voix répond à la figure, ta diva, mon ami, peut faire une grande cantatrice, j'en conviens; mais tu n'avais pas besoin de m'engager dans un labyrinthe de louanges anticipées et de mensonges dont mon silence seul a pu me tirer à ton honneur. Il est toujours temps d'applaudir le véritable mérite. Je ne conçois donc pas à quel propos tu l'enivres d'un pareil encens.

— Ah! tu ne conçois pas? c'est que, mon cher Kerlac, vois-tu, le cœur des femmes reste à perpétuité pour toi un abîme qu'il ne te sera jamais permis de sonder. Tu ne t'arrêtes qu'à la surface; moi, je me plonge dans le précipice, tête baissée, les yeux fermés. Aussi ai-je une expérience dont tu ne soupçonnes même pas la portée. Je t'aurais présenté à Stéphanie comme un étranger trouvé sous ma main, rencontré par hasard, au fond de quelque *osteria* du Milanais. Elle t'aurait accueilli sans plaisir, avec indifférence même. Bien loin de là, je te fais ressortir comme l'un des plus valeureux champions de ses triomphes. On te sourit avec grâce, on te parle avec une voix caressante, et tu m'accuses. Ingrat, va! tu n'étais pas digne de la campagne que j'entreprenais pour l'amitié.

— Mais dans quel monde la fais-tu vivre? quel est ce Bernard, dont la parole est si éperdue d'amoureux émoi? ce Langinski qui la couve du regard avec la superstitieuse attention d'une vestale veillant sur le feu sacré confié à sa garde? D'où sortent ces figurants de tous les pays qui auprès d'elle semblent

jouer le rôle de représentants des quatre parties du monde comme à la fédération du général marquis de Lafayette, en cheveux blancs, selon la *Parisienne*, ét en perruque rousse selon la nature?

— Bernard est un homme qui a du bon. Il possède plus de cent mille belles livres de rente, gagnées sous la République et l'Empire, en condamnant nos glorieuses armées à des jeûnes forcés, en dehors même du martyrologe. Il n'a que cette qualité et ses soixante-deux ans en plus que chaque jour il dépose aux pieds de Stéphanie pour lui en faire agréer l'hommage. Le Bernard est riche, amoureux et magnifique dans ses promesses. Mais Stéphanie n'aime pas les séductions de la roture; le Bernard se trouve donc, forcément et par le malheur de sa naissance, sous la remise conjugale.

— D'après ce que je vois et ce que j'entends, ton idole est un peu comme la duchesse de Rohan. Le seul chemin qui conduise à sa chambre, c'est l'église. Elle aspire à faire une fin avant même d'avoir commencé l'existence. C'est d'un positivisme qui doit quelque peu désespérer ta tendresse.

— Tu t'abuses sur le compte de Stéphanie. Elle n'est ambitieuse que de gloire; elle ne veut conquérir que des couronnes de théâtre. Mais le damné fournisseur général des armées impériales s'est jeté à la traverse de ces admirables sentiments. Il lui a mis le mariage en tête, comme une idée dont seul il devait recueillir les profits. Avec lui, elle ne parle que d'alliance légitime, que d'indissoluble union, chimères qui ne vont ni à mes penchants ni à mes instincts.

— Alors, dans un temps voulu, monsieur Bernard est homme à couper l'herbe sous le pied à tous les *patiti* non conjugaux.

— Jamais, Dunstan, ou j'y perdrais le peu de diplomatie dont le ciel a jugé convenable de doter les secrétaires d'ambassade; jamais, te dis-je. Ce qui répugne à Stéphanie plus que la froideur des parterres, plus que les raisonnables ou tièdes bravos des dilettanti, c'est la roture, c'est un nom sans titre, un époux sans blason. En fait d'armoiries, Bernard n'a que le foin dont il s'est engraissé au détriment de notre cavalerie. Tu vois que le mariage est radicalement impossible. D'ailleurs, cette femme-là m'adore; je suis son confident, et je tolère Bernard comme, pendant l'hiver, nos grand'mères souffraient un paravent.

—Et Langinski, et cette collection de pâles copies de Byron ou de Méphistophélès à l'état de soupirants à la suite, qu'en fais-tu si près d'elle?

— Langinski? c'est un Cosaque de vingt-deux ans, naïf et dissimulé, aimable et se prétendant déjà blasé sur tout, par contenance. Il ne peut épouser qu'avec l'autorisation de sa famille, et dans la Master il n'aime qu'une chose. Ce n'est pas son pied si délicat, son œil si velouté, son front si pur, ses traits si fins, ses lèvres si fraîches, ses beaux cheveux si blonds. Langinski ne voit rien de tout cela, n'admire rien de tant de perfections réunies. C'est devant une note exceptionnelle de poitrine que ce candide jeune homme s'extasie. Il n'ouvre la bouche que lorsque Master chante; son amour concentré s'évapore en raffolements. Quant au reste du camp de drap d'or que Stéphanie traîne

dans son bagage, servants nomades qu'elle recrute pour ses distractions de coulisses ou ses ennuis de villégiature, ne crains rien. En temps et lieu, je saurai y mettre bon ordre. Il n'y a près du cœur de Stéphanie qu'un homme en état de me faire sérieuse concurrence, et cet homme est absent.

— Mais les chevaux de poste vont vite, ami Lannois, plus vite, à ce qu'il paraît, que tes triomphes en amour. Cet homme peut revenir.

Comme si cette pensée n'avait jamais frappé son esprit, Gustave fit un bond vers moi; puis, me regardant d'un œil qui cherchait à pénétrer un secret sous l'enveloppe de ces paroles lancées au hasard :

— Dunstan, me dit-il avec une certaine pudeur d'embarras dont je ne le croyais guère susceptible, connais-tu dans le monde un baron de Champfleurs, non pas un de ces barons comme Bonaparte en a tant fabriqué, mais un véritable baron, l'héritier d'une des plus anciennes et des plus riches familles de Bourgogne?

— Je n'ai pas plus entendu parler de ce nom que de cette famille, et cependant je possède assez proprement mon Moréri et mon d'Hozier.

— C'est ce que je me dis aussi tous les jours et ce que je me tue à répéter à Stéphanie.. Soit esprit de contradiction, soit désir, après tout bien naturel, d'éloigner l'instant de sa défaite, la perfide ne veut rien entendre. Elle a par devers son opiniâtreté, soutient-elle avec un aplomb qui ferait honneur à une comédienne émérite, toutes les preuves à l'appui.

— Et ce baron de Champfleurs est ton rival? Je n'ai pas besoin alors de te demander ce que tu

en penses. Il doit nécessairement être un homme affreux.

— Mais pas du tout. Bien au contraire, c'est un fort agréable cavalier, qui n'ignore rien, qui parle de tout, comme moi, comme tout le monde, qui a des manières aisées, le ton tranchant, le verbe haut, la main sur le cœur ou à la garde de son épée, et qui serait très-disposé à faire une folie, si Master n'était pas retenue par l'amour que je lui inspire.

— Et il te laisse là avec elle, sans nourrice de comédie pour veiller à ses intérêts, sans avocat d'antichambre pour plaider sa cause? Mais c'est un rival comme on n'en trouve plus.

— Champfleurs était à Londres avec nous pendant les fêtes du couronnement. Il a reçu la nouvelle de la mort d'une de ses tantes, qui lui laisse, assure-t-il, une assez belle fortune en vignes et en terres dans les environs de Beaune. Il est parti pour mettre ordre à cet héritage venu si à propos. Depuis ce jour, Stéphanie, en femme discrète, ne m'en a jamais parlé. Mais ce silence m'effraye plus que les épanchements, car je crains les coups de tête. Depuis que je n'en fais plus, je commence à en sentir les dangers. Et toi?

— En résumé, ta position n'est pas aussi avancée devant la forteresse que tu essayais de te le persuader ce matin. C'est un siége à recommencer sur nouveaux frais; je crains que ta patience, mise à bout, ne t'abandonne à l'heure décisive.

— Oh! dût ce siége se prolonger autant que celui de Troie, je ne serai pas l'Achille boudant sous sa tente, et j'en viendrai à mon honneur. C'est un parti

pris. Maintenant j'ai de la fixité dans les idées, de la volonté dans la tête. Il faudra bien que Stéphanie se rende; c'est, je le sais, le vœu le plus ardent de son cœur. Voilà pourquoi je me suis laissé conduire au milieu de ces lacs et de ces bois, où l'on peut si aisément mettre à profit la solitude, le désœuvrement, quelquefois même un caprice.

— Je comprends; mais ce baron de Champfleurs m'inquiète plus pour tes amours que tous les autres rivaux.

— Et moi donc! s'écrie piteusement Gustave. J'ai pourtant pris contre lui quelques précautions. J'ai écrit à Paris, en Bourgogne, partout, afin d'obtenir des détails sur sa famille et sur lui. J'ai fait jouer plus d'un ressort caché. Ne faut-il pas que nos études diplomatiques servent à quelque chose? J'attends chaque jour les réponses. Nous verrons après.

— Ce que tu as fait là, Gustave, est peut-être d'un savant tacticien. Mais où cela te mènera-t-il?

— Ma foi! je suis comme les héros des vieilles tragédies : je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

Nous nous séparâmes à ces mots, et je rentrai dans ma douce retraite, oubliant, au milieu de mes pensées, dans la contemplation de ces paysages, la rencontre de Lannois et ma présentation officielle à la Master.

II

Isola-Bella, 15 août 1838.

En voyant Gustave, je craignais d'être embarqué dans une intrigue sans fin et sans issue, dans un de ces scenarios italiens dont nos auteurs dramatiques n'ont ni le secret ni l'à-propos. J'y suis jusqu'au cou. C'est l'inévitable conséquence de son amitié.

Hier soir, il est entré chez moi, l'air effaré, le ton morose, la parole serrée comme un corset d'Anglaise.

— Sais-tu ce qui se passe? m'a-t-il dit sans s'occuper si sa venue n'était pas pour moi une importunité ou un inconvénient. Champfleurs est arrivé en grand deuil, avec deux chevaux de poste de plus à sa berline, comme un héritier effectif qui a tué une tante d'Amérique. Il ne parle que de ses forêts dans la Nièvre ou de ses caves en Bourgogne, que de son amour aux îles Borromées. Stéphanie l'a accueilli, moi présent, avec une merveilleuse sympathie. Elle l'a longtemps entretenu de sa tante, auguste chanoinesse du chapitre royal de Munich, dont il a, par respect pour sa mémoire, mis dans un fourgon de voyage la croix enrubanée et les économies. Usant largement du privilége accordé à ceux qui viennent de loin, il s'est entretenu avec la chanteuse à mots couverts. Il y a même eu de ces demi-silences accusateurs, de ces soupirs contenus dont je redoute, par expérience, les terribles effets. Avant le retour de ce damné baron, Stéphanie se montrait triste auprès de moi, comme si elle était tombée dans l'abîme d'un

tête-à-tête avec le gros Bernard ou le petit Langinski. Maintenant son front rayonne de gaieté. Elle est folle de joie, elle pétille d'esprit. Sa conversation étincelle de mordantes épigrammes, ou s'égare involontairement dans de doucereuses rêveries. Enfin je ne conçois plus rien à ce cœur, dont je me croyais si parfaitement le maître de diriger toutes les pulsations.

— Eh bien, que faire à ceci? répliquai-je de mon plus beau sang-froid.

— Que faire? interrompt Lannois, mais lutter de ruse d'abord, employer l'adresse tant que l'adresse sera de jeu, enfin l'emporter de vive force, quand ce dernier moyen restera comme la planche de salut offerte à mon amour.

—Résiste et combats, mon cher, si cela peut guérir les blessures de ta vanité. A coup sûr, ce ne sera pas moi qui y ferai obstacle.

— Mais ce n'est pas là ce que je te demande. Il faut que tu épouses ma querelle, que tu me serves avec l'amitié dont tu m'as prodigué si souvent des preuves, avec l'amitié qu'en pareille occasion je serais si heureux de mettre à ton service. Il faut surtout que je l'emporte de haute lutte sur les prétentions de ce M. de Champfleurs, gentilhomme bourguignon, dont personne encore n'a pu me révéler l'existence.

— Quels services réclames-tu de mon intervention? car avant de me jeter tête baissée dans le dédale de tes passions aventureuses, tu sens que je dois savoir à quoi pareil dévouement peut m'engager. Devenir le Pylade d'un Oreste tel que toi, et négocier avec une Andromaque de la façon de Stéphanie, n'est

pas peu de chose pour un ermite qui a besoin de calme, et qui n'aime les tempêtes du cœur que par souvenir. Explique-moi franchement ce que tu attends de moi. Après, je verrai.

— C'est très-simple, mon bon, et je vais d'un mot t'introduire dans le caractère du personnage. Pour écarter Champfleurs, ou du moins me laisser le temps de recevoir de France les lettres qui me sont nécessaires, il est indispensable que tu consentes à feindre un amour dont personne n'aura le droit d'être surpris, car tu seras le vingtième sur la liste. Il faut que, en dehors de moi, tu pousses les choses avec une telle célérité, que Stéphanie, vaincue, n'ait plus que moi pour protecteur. Parle, agis comme tu l'entendras. Fais même briller à ses yeux ta couronne de comte, que tu serais si heureux de déposer sur sa jolie tête. Prends-la par la vanité ou par l'amour, peu m'importe; mais retarde autant que possible les entreprenantes séductions du Champfleurs. Supplante-le même, si cela t'arrange. Quand le temps sera venu, ta sagesse proverbiale vaudra pour moi le meilleur coup de baguette du plus complaisant des enchanteurs. Je serai maître de la place, sans condition.

Je réfléchis un moment : la proposition de Gustave, tout extravagante qu'elle paraissait au premier abord, avait quelque chose de rationnel qui n'était guère dans ses habitudes. Je compris qu'il fallait lui éviter une folie, et sans plus de résistance :

— J'accepte, continuai-je, le rôle que tu m'imposes. Aujourd'hui même je me déclare le *patito* de ta chanteuse, son *patito* dans toutes les règles, à l'exemple de Bernard et de Langinski. Si mon air sé-

rieux ne l'effarouche pas trop, si mes rides naissantes, si mes cheveux qui s'éclaircissent en grisonnant, ne sont pas pour sa jeunesse un trop facile contre-poison de l'amour que je lui peindrai, ma foi! mon cher, je me dévouerai à tes intérêts.

Il me prit la main avec une effusion de tendre reconnaissance; il me la serra affectueusement, et il dit :

— Tu es le plus parfait des amis, mon bon Dunstan, et lorsque le hasard m'a fait tomber sur toi, dans cette Thébaïde, j'ai compris aussitôt que ta présence serait fort utile à mes projets.

— Soit, répliquai-je; je ne veux pas faire mentir tes prévisions; mais je n'agis qu'à une condition seule, je ne me déclare que sous une clause secrète. Cette clause, j'exige que tu la tiennes avec la même ponctualité que, moi, j'exécuterai celles que tu jugeras à propos de m'imposer.

— Quelle est-elle ? interrompit Gustave.

— Pendant les quelques jours dont tu crois avoir besoin pour dresser tes batteries, tu resteras aussi froid, aussi impassible devant Stéphanie qu'en présence de la Vénus de Médicis ou du Gladiateur mourant. Tu vois que je connais ton antipathie pour les arts, qui n'ont que du marbre au lieu de chair à offrir à ton imagination. C'est une condition absolue que je mets au traité. Promets-tu sur l'honneur de t'y conformer ?

— Tu redoutes ma concurrence, c'est trop de modestie de ta part, s'écrie Gustave, dont mes exigences flattaient l'amour-propre et dont le front se déridait sous l'impression de sa fatuité satisfaite. Je

souscris d'avance à tes propositions. Tu seras mon guide, mon conseiller intime pendant l'épreuve à laquelle nous allons soumettre la coquetterie de Stéphanie; mais, au moins, pas d'indélicatesse et de trahison.

Ce soupçon, que Lannois seul était capable de concevoir, me fit sourire.

Après l'avoir pleinement rassuré sur ma moralité à l'épreuve, même des chanteuses qui ont la velléité de jeter leur *si* ou leur *ut* sur nos blasons comme la barre de bâtardise de notre siècle :

—De ce pas je me rends chez mademoiselle Master. Notre entretien décidera de ce qu'il me reste à faire.

— Dans une heure, reprit Gustave, j'y serai de mon côté, afin de prendre au plus vite possession de mon rôle de dédain et de négligence. Cela, je crois, avancera autant les affaires que tes plus brûlantes apostrophes au soleil et à la lune.

J'arrive à la villa de Stéphanie Master. La chanteuse est à son piano. Ses doigts distraits préludent à des accords dont elle semble à peine avoir la perception. A l'entendre, on croirait qu'elle rêve sur l'instrument, et que les sons étranges qu'elle en tire sont la parfaite image de la confusion de ses pensées.

A mon nom, jeté dans le plus coquet des salons, elle se retourne avec vivacité sur son pliant. Elle me tend une main toute parfumée, et, en accompagnant ce geste amical d'une gracieuse inclination de tête :

— C'est très-bien à vous, monsieur le comte, de me surprendre dans mes ennuis d'artiste. Que je vous sais gré de votre souvenir !

— Je vous avais entendue, madame, il n'était plus

possible de vous oublier. Je suis arrivé à vous, comme la foule y vient, attiré par l'enchantement, séduit par les merveilles de talent et de beauté que vous possédez à un si haut degré.

—O mon Dieu! ne soyez donc pas, me dit-elle avec une brusquerie qui m'étonna, aussi galant qu'un diplomate, aussi fade qu'un journal dont le feuilletoniste veut s'immiscer dans nos bonnes grâces, ou plutôt dans notre bourse. Pauvres femmes de théâtre que nous sommes! on nous enivre d'hommages publics; on nous adore avec plus d'enthousiasme que tous les rois assis sur leurs trônes, que tous les ministres soumis à la férule d'une presse affamée. Pour nous, quand la foule nous a prises sous sa protection aussi variable que les systèmes constitutionnels ou industriels dont l'Europe est travaillée, pour nous il n'y a, croit-on dans le monde, que des jours sereins, que des nuits étoilées, que des ovations partout! Cependant que de désenchantements, que de misères au fond de cette coupe dont les bords sont si riants! Tenez, comte, reprit-elle après un moment de silence et en rapprochant de mon fauteuil le pliant sur lequel elle était restée assise en face de son piano muet, la foule m'estime bien heureuse. On envie ma gloire précoce, les succès qui s'attachent à mes pas, le bruit de mon nom, qui vole de capitale en capitale ainsi que celui d'un conquérant. Pour une vingtaine de mesures tombées de mes lèvres, il y a des dilettanti qui jetteraient à mes pieds l'or et les diamants. Eh bien! dites-moi, tout cela fait-il le bonheur?

Ainsi pris au dépourvu, j'allais certainement balbutier une fadeur, soutenir sans conviction d'insipides

lieux communs, ou me perdre dans une métaphysique sentimentale, que Stéphanie ne comprendrait pas mieux que moi. Je résolus d'entrer en matière toutes voiles déployées, et sans plus de compliments :

— Mais quelle accusation fondée pouvez-vous, madame, diriger contre le sort? vous êtes belle, et vous ne l'ignorez point. Autour de vous s'agite une cour sans cesse renaissante d'intimes, fière d'une parole, plus fière encore d'avoir deviné le plus léger de vos souhaits, d'avoir accompli ce qui dans votre pensée n'était qu'un vœu à peine formé. Vous avez des amis qui honorent votre talent, qui estiment votre personne, qui.....

— Des amis, répond-elle en haussant ses blanches épaules par un mouvement de pitié moqueuse, des amis! Ah! pouvez-vous ainsi profaner le plus saint des titres? et où les prenez-vous, ces amis?

— Mais, sans aller bien loin, j'en passe en revue un véritable escadron; et Gustave de Lannois?

— Cœur de coquette et langue de fou, murmure-t-elle avec dépit. M. de Lannois m'adore pour lui; je suis sa chose, il spécule sur ma renommée naissante, afin de s'attribuer un vernis d'excentricité. Il m'aime, parce que le bruit fait autour de ses hommages flatte son orgueil et lui crée dans le monde une position en dehors des convenances. Voilà tout.

— A part Gustave, dont je craindrais de me constituer le défenseur officieux, vous avez d'autres chevaliers. Je vous vois inévitablement circonvenue par ces intrépides servants d'amour que l'on ne rencontre plus qu'aux toilettes des chanteuses.

— Ou aux courses d'Epsom et de Chantilly. N'est-

ce pas ce que vous alliez ajouter, monsieur le comte?

Je portai sur cette jeune femme un regard d'intelligence qui sembla dissiper l'épais nuage dont son front était voilé. Elle continua :

— Oui, des amants, j'en ai plus qu'il n'en faut à ma vertu. Si même j'essayais de bien compter, il ne me serait peut-être pas difficile de vous en fournir un par semaine, un comme M. Langinski, qui me chérit en Norma, qui m'idolâtre en Desdémone, mais qui n'ira jamais au delà, à moins qu'un ukase impérial ne vienne lui délier la langue et l'autoriser à me déclarer sa flamme. J'en possède d'autres qui, afin de me prouver la folie de leur tendresse, préféreraient se jeter au feu qu'à l'autel.

— M. Bernard, du moins, n'est point placé dans cette catégorie, répliquai-je avec une malicieuse intention.

— Ah ! si Bernard n'était pas un homme sans nom, que d'excellentes qualités il aurait! Comme il est aimable et prévenant! Malgré ses cheveux blancs, quelle séduction il exercerait, s'il pouvait....

— Je comprends à demi-mot, belle Stéphanie, vos désirs et votre réticence. Il serait dur, convenez-en, d'abdiquer le nom déjà illustre de Master, pour devenir quoi ? Madame Bernard tout court, la femme de M. Bernard, dont les grognards de l'Empire ont seuls peut-être gardé un arrière-goût de mortification forcée.

— N'est-ce pas, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charme, que cela ne serait pas possible? et néanmoins ce vieillard est bien pressant.

— Et vous tâchez qu'il patiente : vous agissez sa-

gement, car aujourd'hui une actrice peut prétendre à tout. Sontag et Grisi sont d'excellents modèles. En Angleterre, vous avez vu miss Stephens improvisée comtesse d'Essex, la vieille Foot fut duchesse de Saint-Albans, miss Faren est comtesse de Derby. En France, où ces unions du talent et de la noblesse commencent à devenir moins rares, n'avez-vous pas, dans le plus beau monde, mademoiselle Naldi, comtesse de Sparre ? Et, là, en Italie, ne voyez-vous pas des foules de marquis et de comtes se précipiter aux genoux des cantatrices ou des danseuses qui ont quelques économies, et leur offrir leur cœur et leur nom en échange d'une note ou d'une pirouette, apport inestimable dans un contrat de mariage ?

—Je connais tous ces exemples. Aussi cet infortuné Bernard n'est-il pour moi qu'un amant sans conséquence.

— Et de trois ! m'écriai-je en pressant la main de Stéphanie dans une étreinte qu'elle put aussi bien prendre pour une expression de gratitude que pour un élan d'espérance, et de trois ! La route qui conduit à votre cœur est déblayée d'autant ; mais, si j'en crois les bruits circulant autour du lac Majeur, ce ne sont point, hélas ! les plus dangereux que nous venons d'étendre sur le pavé. Il en est un autre qui s'offre avec de plus belles chances de succès, un autre qui, assure-t-on, pour se perpétuer votre fidèle esclave, est capable de faire plus d'une folie. Après vous avoir vue, personne ne serait tenté de le condamner ; moi-même, le premier, je l'absoudrais, tout en portant envie à ses félicités.

Stéphanie baissa la tête, dans l'intention peut-être

de me cacher le pudique embarras ou le mouvement de joie que ces paroles si transparentes faisaient naître sur son visage. Afin de se donner une contenance sous le feu de l'artillerie sentimentale que je dirigeais à brûle-pourpoint contre ses plans matrimoniaux, elle laissa errer sur le piano ses mains habiles à exprimer les émotions les plus diverses. L'instrument rendit des sons aussi doux que mélancoliques; c'était toute une théorie de la lune de miel arrangée en variation, une idylle de Théocrite au milieu du luxe des cités, quelque chose de vague et de pastoral, ne ressemblant pas mal aux tranquilles voluptés d'un conjugal pot-au-feu. Cette sonate improvisée était parfaitement en situation; elle m'inspira une bonne idée du jugement de la Master. Afin de savoir au juste à quoi m'en tenir sur le baron de Champfleurs, dont elle éludait si adroitement de me parler, je me rapprochai d'elle, comme pour ne rien perdre de son jeu :

— Mais, repris-je à voix basse, vous ne m'avez rien dit de M. de Champfleurs ? Après les confidences que nous nous sommes faites tous deux, ne craignez-vous point que ce silence me paraisse une condamnation anticipée ?

L'assurance lui était revenue; j'étais allé plus loin qu'elle. Stéphanie voulait profiter de l'avantage qu'elle croyait avoir sur moi. Elle me répondit d'un ton parfaitement dégagé :

— Jusqu'à présent, monsieur le comte, le baron de Champfleurs n'a pas plus barre sur moi que les autres, dont nous nous entretenions tout à l'heure. Lui aussi est attaché à ce que M. de Lannois appelle le char de mes conquêtes; mais, avec lui, j'en suis

au même point qu'avec M. Gustave. Je n'aurai d'amour que pour l'homme qui m'offrira son nom et son cœur.

Elle accompagnait ces paroles d'un sourire si plein de naïve désinvolture, d'un geste si encourageant, que je saisis sa blanche main. Je la portai à mes lèvres avec une expression passionnée, et je murmurai :

— Vous êtes un ange, un ange qui doit faire l'orgueil d'un époux.

Gustave de Lannois s'introduisait dans le salon. A l'intimité qui règne entre la chanteuse et moi, il n'a pas de peine à saisir que j'avais rapidement avancé mes affaires et les siennes par contre-coup, puisque je n'étais que son mystérieux fondé de pouvoirs. Il salua d'un ton assez maussade Stéphanie Master; et, sans préambule :

— M. de Champfleurs est de retour, madame, plus brillant, plus amoureux que jamais, assure-t-on. Vous a-t-il déjà fait hommage de la croix de chanoinesse que sa tante de Bourgogne lui légua ?

—C'est un beau titre dans une famille que celui-là, répondit-elle avec la plus gourmée de toutes les majestés, un beau titre qui en suppose une multitude d'autres, car vous qui êtes gentilhomme, monsieur de Kerlac, savez-vous combien il faut prouver de quartiers afin d'obtenir un pareil honneur ?

— Je suis gentilhomme aussi, madame, s'écrie Gustave en riant, et je vais vous le dire. La première preuve nécessaire, c'est de démontrer que l'on n'a jamais pu mettre la main sur un mari; les quartiers ne passent qu'après.

— Eh bien ! c'est toujours quelque chose et M. de

Champfleurs n'a plus besoin de généalogie; elle sera faite d'avance.

—En général, fit Lannois, celles que l'on s'arrange par le ministère d'un généalogiste impromptu sont toujours les moins sujettes à discussion.

— Monsieur Gustave, réplique Stéphanie après deux ou trois minutes d'incertitude, à vous entendre, on croirait que l'arrivée de M. de Champfleurs est pour quelque chose dans votre mauvaise humeur. En vérité, je ne comprends pas les motifs d'irritation que vous nourrissez contre lui.

— Mais ce n'est pas à lui, madame, que j'en veux, c'est à vous, c'est à cet incessant besoin de plaire qui vous rend aussi coquette que si pour être aimée vous étiez forcée de faire des frais. Quand on a votre nom dans les arts, votre beauté dans le monde, on attend les soupirants, et l'on ne se jette pas à leur tête.

Stéphanie se retourne vers moi, et sans transition :

— Il me semble, comte de Kerlac, que je ne suis allée ni vous chercher ni me jeter à votre tête, qu'en dites-vous? Néanmoins, tout à l'heure encore, je n'oserais pas affirmer que, sans la présence inattendue de monsieur, la conversation n'eût pris une tournure sérieuse.

Si directement interpellé, il m'était difficile de ne pas répondre, d'autant mieux qu'il fallait offrir à Gustave une voie favorable à la rupture momentanée. Je pris donc la parole :

— Il est vrai que Lannois tombe en trouble-fête; mais il avait sans doute des droits acquis. Je suis si loin d'un pareil avantage, que je ne me sens pas le courage de lui en vouloir.

La jeune femme bondit de colère. Sa main tremblante s'appuie sur son piano, et, nous contemplant tous deux avec une indéfinissable expression de dédain et de tendresse :

— Monsieur de Lannois, s'écrie-t-elle, vous êtes un méchant homme, et si vous avez cherché à propager certains doutes perfides sur nos rapports ou sur ceux que j'entretiens avec des personnes qui m'estiment, c'est une mauvaise action que vous avez commise.

— Ah çà ! mais à qui diable en avez-vous aujourd'hui, ma chère Stéphanie ? reprend Gustave, dont l'intelligence saisissait parfaitement qu'il ne fallait point placer Stéphanie sur le terrain de la vertu offensée ; et qu'ai-je dit qui ait pu vous irriter d'une si injuste manière ? Je vous respecte, je vous aime, vous le savez. La meilleure preuve que j'aie pu vous donner de la véracité de mes paroles, la voici : Je vous ai présenté le comte Dunstan de Kerlac, le plus cher, le plus honorable de mes amis, un nom qui retentit aussi bien dans l'histoire que dans le monde. J'autorise Dunstan à révéler les sentiments d'affection dont je lui ai fait part ; qu'il vous répète ce que, dans l'intimité de nos confidences, je lui ai avoué de ma passion pour vous ; alors vous verrez, cruelle, si je suis un méchant homme.

Gustave avait l'air ému. Ses discours produisirent sur Stéphanie la même impression.

— Mais alors, ajouta-t-elle à voix basse, et comme honteuse d'un pareil emportement mal justifié, pourquoi me persécuter sans cesse ? pourquoi toujours, bon gré, mal gré, me tenir en chartre privée ?

— Pourquoi, demandez-vous? mais parce que je vous aime, parce que je ne voudrais pas vous voir livrée à d'obscurs intrigants, dont la naissance n'est pas plus claire que la fortune.

— C'est encore M. de Champfleurs qui me vaut cette querelle; et Bernard m'en avait donné l'avant-goût. Eh bien, monsieur de Lannois, le baron est de retour. Je l'ai vu. S'il faut tout vous dire, il m'a entretenu de ses folles tendresses, comme vous, par vos façons d'agir, vous avez engagé les autres à usurper le droit de m'en rompre les oreilles. Je ne me suis pas plus fâchée contre lui que contre vous. C'est un parti que vous semblez tous avoir pris, à l'exception de ce cher petit Langinski, qui a déjà l'air d'un sphinx complaisant. Je suivrai votre exemple, mais je laisse au ciel à disposer de mon cœur.

— Allons, vous verrez, murmura Gustavè, qu'elle cherchera un de ces soirs à me convertir.

— Et pourquoi faire, s'il vous plaît? riposte avec aigreur Stéphanie.

La brouillerie était assez avancée pour une première visite. Je sentis qu'il fallait interposer ma médiation, afin de ne pas précipiter trop rapidemment cette jeune femme dans les bras d'un autre.

— Entre vous deux, repris-je, je n'aperçois pas des motifs très-sérieux de querelle, et je ne comprends guère quel vent soufflerait les tempêtes. Lannois vous aime; vous n'avez pas pour lui de haine; qui pourrait donc vous diviser? Hier, madame, vous avez refusé à M. Langinski la promenade projetée à la statue de Saint-Charles. En gage de réconciliation générale, acceptez-la aujourd'hui

et partons, si cela peut entrer dans vos arrangements.

Une heure après, amis et ennemis, rivaux de la veille ou du lendemain, nous cheminions, soldats de tous les pays, sous l'ombrelle de la Master, servant de point de ralliement et de drapeau commun. Le baron de Champfleurs était au premier rang, joyeux comme un homme qui vient d'hériter, confiant dans sa bonne mine, et, par une position acquise, ne paraissant plus douter du succès qu'il prendrait la peine de rêver. Je ne le connaissais ni de nom ni de visage; mais comme tôt ou tard il fallait me trouver en contact avec lui pour mener à bien la conspiration de Gustave, je me décidai à faire les avances. J'abandonnai l'arrière-garde, où je m'étais placé avec M. Bernard, dont les souvenirs historiques ne remontaient toujours qu'à l'Unité et à l'Indivisibilité de la République française, transformée si promptement sous ses yeux en Empire. Tout à coup, passant à travers le corps d'armée où la loquacité de Gustave et la taciturnité de Langinski jouaient un rôle si différent, j'arrive jusqu'à Stéphanie, dont M. de Champfleurs avait eu l'art d'accaparer le bras et l'attention.

Quand la chanteuse m'aperçut auprès d'elle :

— Baron, fit-elle en rougissant sous la gaze qui voilait ses traits, voici le nouvel hôte des îles Borromées, que M. de Lannois a découvert au milieu d'une studieuse retraite. Je vous parlais tout à l'heure de M. le comte de Kerlac; c'est lui maintenant que je vous présente.

A ces mots, M. de Champfleurs laissait le bras de la chanteuse, il me tendait la main et me disait :

— Les amis de nos amis sont nos amis. Touchez là, comte, et croyez au plaisir profondément senti que j'ai de vous rencontrer. Nous devons être de vieilles connaissances; car, si j'ai bonne mémoire, entre nos deux familles, il y eut, dans les siècles passés, plus d'une alliance offensive et défensive.

— Je l'ignore, monsieur, ajoutai-je un peu surpris de ce sans-gêne.

— Vous l'ignorez, c'est très-possible; mais moi j'en ai la conviction. Et tandis que mademoiselle me faisait de vous un éloge que du reste tout le monde se plaît à confirmer, je lui disais les liens de parenté qui devraient nous unir encore. Il y a solidarité entre les gentilshommes, n'est-ce pas? et si les insurrections populaires veulent noyer nos titres, il faut qu'elles les noient dans notre sang.

— Je m'occupe encore moins de révolutions politiques que de la science des généalogies, monsieur, répondis-je avec la même froideur; et, devant deux beaux yeux, je trouve que ces dissertations ont très-peu d'importance.

— Vous avez tort, réellement tort, mon cher comte. Et le petit Thiers, que j'ai par hasard rencontré à Florence, ajustant à sa taille le Machiavel qu'il peindra dans sa future histoire des républiques d'Italie, le petit Thiers m'a dit sur l'avenir réservé à la noblesse et à la propriété des choses à faire dresser les cheveux sur la tête.

— J'en crois M. Thiers bien capable, tant qu'il ne sera pas ministre. L'opposition réveille en lui les vieux levains révolutionnaires qui y fermentent.

— Vous ne croyez à rien, monsieur le comte, fit

Stéphanie; mais savez-vous que ce scepticisme est horrible de perversité ?

— Je n'ai plus foi, ajoutai-je galamment, que dans la beauté et la vertu.

— A ces deux titres, reprit Champfleurs, le comte croit au moins en vous, Stéphanie. C'est d'un heureux augure pour l'avenir.

Elle jugea à propos de m'adresser la parole, afin de changer le texte de la conversation.

—Avouez, monsieur de Kerlac, que notre première entrevue a été passablement originale.

J'étais sur mon terrain; j'allais observer l'ennemi. Je ne résistai pas au plaisir de faire la partie belle à ce M. de Champfleurs, qui m'honorait d'une manière imprévue de sa parenté anonyme, et je dis :

— Mais pas autant que les apparences pourraient le faire penser. Le théâtre, madame, crée aux femmes les mêmes droits que le veuvage; on leur suppose à toutes la même expérience. Nous avons parlé de vagues projets, d'avenir incertain, comme s'il était impossible de réunir deux cœurs entre lesquels le monde aurait placé des barrières, qui, du reste, s'abaissent tous les jours devant la raison universelle.

Champfleurs, à qui la Master avait probablement fait part de notre entretien, saisit la balle au bond. Sans plus réfléchir à ce qu'il peut y avoir d'aventuré ou de simple politesse dans ma réponse :

— Puisque, s'écrie-t-il, j'ai l'assentiment d'un ancien allié de ma famille et d'un homme dont chacun apprécie la délicatesse et la probité dans les choses de l'honneur, je vous offre, chère Stéphanie,

mon nom, ma fortune et ma main. Je vous les offre sans condition.

Je ne m'attendais pas à un pareil résultat, je le confesse; la chanteuse non plus, car elle resta aussi stupéfaite que moi. Cependant, après quelques moments de silence, elle jeta sur moi à la dérobée un coup d'œil où il y avait de la femme et de l'inquisiteur. Quand elle me vit immobile :

— Mais savez-vous, baron, dit-elle, que si je vous prenais au mot, vous pourriez bien vous repentir d'un aussi bel élan ?

— Me repentir! jamais. Du jour où je vous ai vue, j'avais conçu ce projet. Sans la mort de ma tante arrivée si mal à propos, ah! croyez-le, Stéphanie, il y a longtemps déjà que vous connaîtriez un secret qu'il dépend de vous de rendre aussi public que mon amour.

La chanteuse avait toujours un œil fixé sur moi; et moi je ne voulais pas abandonner mes pensées intimes à ce droit d'interrogation qu'elle semblait s'arroger. J'espérais que notre entrevue du matin, que notre conversation, que le souvenir de Gustave, peut-être, auraient assez de puissance sur les ambitions de sa volonté pour la faire hésiter. Il était urgent de prolonger la situation jusqu'au moment où, en particulier, je recouvrerais l'empire que j'avais commencé à exercer sur la mobilité de son imagination. Mon calcul se trouva juste.

Le baron de Champfleurs, avec ses vignes de Bourgogne et sa chanoinesse de tante, n'était pour elle qu'un pis-aller, un degré descendant de l'échelle où se trouvait, seulement un cran plus bas, le sieur

Bernard, en sa qualité de roturier. Elle n'avait point renoncé au brillant Gustave de Lannois; elle ne renonçait pas davantage aux espérances que j'avais fait naître dans son âme. Alors, bien assurée de prendre au gîte de l'amour un des trois lièvres qu'elle courait à la fois, en dépit du proverbe :

— Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, monsieur de Champfleurs, dit-elle avec une expression féline dont je calculai toutes les habiles nuances. Laissons celle-là pour ce qu'elle vaut, et jouissons de cette délicieuse soirée, de ce soleil couchant, qui vaut mieux, n'est-il pas vrai, monsieur de Kerlac? que toutes les passions des hommes, que toute l'harmonie bien compassée, bien tourmentée des poëtes, des peintres et des musiciens.

Sans accorder à l'infortuné baron, tout décontenancé de sa mésaventure, le droit d'interruption, elle se plonge à esprit perdu dans un labyrinthe de métaphysique quintessenciée, dont Klopstock, son poëte, et Kant, son philosophe favori, n'auraient jamais pu suivre les nuageuses abstractions.

Je ne suis ni philosophe ni poëte; je la devinai pourtant sans un rare effort d'imaginative. Elle était femme, et je me pris à l'admirer, car ce qu'elle faisait là ce n'était pas de la poésie vaporeuse et de la métaphysique incompréhensible; c'était tout simplement de la diplomatie à la plus haute pression.

Champfleurs n'y comprit rien. Elle dut, dans le fond de son âme, lui savoir bon gré de sa réserve mentale.

III

Isola-Bella, 18 août 1838.

L'amour se mène maintenant aussi vite que les affaires; les cœurs s'enflamment encore plus promptement que les têtes.

Le sieur Bernard est vraiment un excellent homme. Il est venu me voir. Il m'a fait part de ses tribulations; il m'a initié aux tortures de son martyre. Après m'avoir raconté ses espérances évanouies, ses beaux rêves dépensés en pure perte aux pieds d'une coquette, — c'est le mot dont il se servait avec le plus de complaisance :

— Et concevez-vous, s'est-il écrié, que Stéphanie repousse les avantages que je lui assure ! Elle aime mieux écouter les turbulentes tendresses de ces propres à rien qui bourdonnent autour d'elle, et se prêter aux extravagances de ces lions qui la compromettent à chaque pas.

— Je le conçois avec d'autant plus de facilité que moi-même je me suis déjà mis sur les rangs.

— Vous aussi ! Ah çà, mais c'est donc une véritable conspiration organisée ? Et moi qui accourais en toute franchise réclamer l'appui de votre raison pour la décider à prendre un parti !

— Vous ne pouviez mieux vous adresser, monsieur Bernard; et si Stéphanie daignait écouter mes conseils, elle vous aurait déjà pris au mot.

Bernard tressaille de joie; son visage ridé s'épanouit.

—Ce que vous avez fait là, monsieur le comte, est d'un sincère ami, et la Master a dû y être sensible.

— Pas précisément, voyez-vous. L'orgueil et l'ambition tournent la tête des cantatrices qui n'ont point encore dépassé la quarantaine. Elles se croient destinées par droit de naissance à des bonheurs conjugaux comme on n'en trouve que dans les romans. Il leur faut des fortunes.

— Eh morbleu! la mienne est à ses pieds. Qu'elle la ramasse!

—Mais ce n'est pas assez, monsieur Bernard. Avec une fortune comme la vôtre, que fera une princesse de théâtre, si, en réalité, elle ne peut, durant le jour, échanger contre une couronne de duc ou de marquis les diadèmes qu'elle a si souvent, le soir, essayés derrière le rideau, si souvent déposés sur sa tête aux applaudissements de la foule?

Bernard ouvrait de grands yeux. Né de la révolution et fils de ses œuvres, il ne s'expliquait guère cette subite tendresse pour les titres dont sont travaillées les imaginations de coulisse. Ses idées, à lui, n'avaient pas marché aussi rapidement que son épargne; il en était encore aux jours de la fraternité et de l'égalité. Il chercha longtemps dans sa tête à combiner ce que je me permettais de lui révéler; puis d'un grand sérieux:

— Ma foi! si du temps de Napoléon j'avais pu calculer qu'un titre de noblesse serait en 1838 un infaillible moyen de vaincre les résistances d'une femme, j'aurais prié Sa Majesté l'Empereur et Roi de me créer comte ou baron comme tant d'autres, et Napoléon ne m'eût certainement point refusé.

— Quoi! vous, républicain de l'an III, vous, ultra-libéral de la Restauration, vous auriez accepté des dignités féodales?

— Pourquoi pas? est-ce que Carnot, Grégoire, Réal, Volney et Lanjuinais ont fait la petite bouche? est-ce que tous nos généraux, tous nos munitionnaires, tous nos hommes d'État ou de tribune n'ont pas caché leur nom primitif sous des titres étrangers, honorant ainsi la plupart des bourgades d'Italie du droit de cité en France? J'aurais pu sans me compromettre briguer la même faveur.

— Et vous avez mal fait, mon cher monsieur Bernard. Ah! si seulement vous étiez comte ou baron; comte ou baron, entendons-nous, avec un nom de province, de village ou de castel, afin d'élever la vulgarité du vôtre, savez-vous que Stéphanie ne balancerait pas!

— Mais si l'Empereur n'accorde plus de titres, on en trouve à vendre quelquefois; et j'ai tant acheté de choses en ma vie, qu'en vérité....

— Dépense inutile! monsieur Bernard. Ces dames-là n'aiment pas les blasons tout frais émoulus des chancelleries.

— A quel parti se résoudre alors? interrompt le fournisseur, qui se frappait le front avec un geste de désespoir. Que faire?

— Rien, si vous m'en croyez, absolument rien. Laisser à mademoiselle Master sa liberté d'action et l'oublier.

— L'oublier! mais je l'aime, monsieur le comte, et je suis jaloux.

— Vous êtes jaloux! A votre âge et au mien c'est

plus qu'un travers, mon cher monsieur, c'est un ridicule. Nous devons nous les épargner par respect pour nos cheveux blancs ou à peu près.

Le fournisseur me regardait avec une stupéfaction qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler. Ses gros yeux gris roulaient dans leur orbite et me parcouraient de la tête aux pieds avec une attention quelque peu suspecte. Son examen terminé :

— Dans le bilan de situation que vous établissez, continua-t-il en paraissant ne résumer que pour lui seul les résultats de son enquête, il n'y a point parité. Vous n'avez que trente-cinq ans, moi j'en ai plus de soixante. Pour être heureux, il ne faut donc pas que j'attende au lendemain.

— Avec la position actuelle, vous ne ferez pas mal cependant.

— Mais, monsieur, réplique-t-il emporté par un indéfinissable mélange de colère et d'amour, cela n'est plus possible. Je vais de ce pas voir mademoiselle Stéphanie. Je lui demanderai une explication très-loyale, très-positive. Je lui parlerai à cœur ouvert de mes projets et des avantages que je lui assure. Si elle rejette tout cela, eh bien...

Ici il s'arrêta, comme pour implorer l'aumône d'un conseil. Je ne pouvais lui en donner un. Je restai donc sur la défensive, et pour lui laisser le courage d'achever sa phrase :

— Eh bien! que résoudrez-vous?

— Je l'enlèverai, parbleu! Après l'éclat, je m'arrangerai pour qu'elle accepte ma fortune.

Bernard avait été élevé à une école qui ne connaissait guère d'obstacle à ses désirs. Il était d'un siècle

où l'on apprenait à briser les empêchements avec une de ces facilités dont nous, moins despotes que ces hommes libres, nous n'avons plus le secret. Je sentis que le moment était arrivé de ne lui rien cacher.

— Monsieur Bernard, lui dis-je, un enlèvement ne vous conduirait qu'à un procès scandaleux, et vous en resteriez là. Stéphanie n'a aucun amour dans le cœur; elle n'a qu'une passion dans la tête : il lui faut un mari, c'est-à-dire des armoiries de marquise ou de comtesse. C'est tout ce qu'elle cherche, tout ce qu'elle ambitionne. Et vous ne pouvez les lui offrir. Vous avez des rivaux. Lannois et Champfleurs sont gentilshommes. Aux yeux de Stéphanie, voilà votre plus grand ennemi. Le marquis de Lannois, tout étourdi qu'il peut être, ne livrera jamais son nom à une chanteuse. Elle est de fait et de droit condamnée à s'appeler baronne de Champfleurs. Avant huit jours, au train dont va la chose, Master ne sera plus au théâtre.

— Comme tous les prophètes, tu es à côté de la vérité, mon cher Kerlac, s'écrie Gustave de Lannois, qui entrait dans mon appartement traînant à sa suite le petit Langinski. Le Polonais russifié, que je t'amène de vive force, peut opposer le plus éclatant démenti à tes prédictions.

M. Langinski, ainsi jeté sur la scène, et pressé d'interpellations par Bernard et par moi, rompt enfin le silence, qui semble être sa seconde nature :

— Quand nous avons envahi votre appartement, monsieur le comte, reprend ce jeune homme avec une exquise politesse, vous souteniez, je crois, que dans huit jours mademoiselle Master ne serait plus au théâtre. Vous aviez tort, radicalement tort. Il n'entre nul-

lement dans les projets ultérieurs du fiancé de la faire renoncer au tripot comique.

— Mais, interrompt Bernard avec une agitation toujours croissante, ce que M. de Kerlac me racontait tout à l'heure est donc vrai, et ce damné Champfleurs....

— Se manigance pour époux, pour époux sérieux, comprenez-vous, messieurs? ajoute Gustave.

— Alors, murmure Bernard, c'est notre congé en forme qu'il signera.

— Pas précisément, mes amis, continue Lannois, et si vous daignez laisser à M. Langinski le temps de vous raconter ce qu'il a recueilli *de auditu*, vous saurez à quoi vous en tenir.

Le silence se rétablit, Langinski commença :

— Mademoiselle Stéphanie me regarde à peu près sans conséquence, parce que je suis jeune, taciturne et peu entreprenant, parce que surtout elle sait à n'en pouvoir douter que je dépends de l'Empereur et de ma famille. Une alliance avec moi n'est pas possible. Elle ne l'ignore pas; néanmoins, par une condescendance dont mon amour-propre aurait peut-être droit de demander compte à une amitié trop indulgente, mademoiselle Master accorde à mon silencieux enthousiasme un privilége qui, à tort sans doute, a fait plus d'un jaloux. Je connais ses secrètes pensées et l'ambition de ses désirs. Je les ai combattus, car c'est au théâtre qu'elle est née, c'est au théâtre qu'elle doit briller. Stéphanie ne pense pas ainsi. Au milieu des concurrents qui se disputent son cœur, elle a cherché l'homme le plus apte à lui créer une noble existence. Elle l'a trouvé. M. de Champfleurs nous a tous

vaincus avec nos propres armes. Il a mis hors de combat M. de Lannois, qui n'acceptait pas le défi; M. Bernard, qui ne pouvait le soutenir; M. de Kerlac, qui tentait de se poser en parlementaire officieux. Maintenant, seul maître de la situation par lui habilement conquise, M. de Champfleurs dicte des lois.

— Parbleu! je ne souffrirai pas cela, exclame Bernard.

— Laissez parler l'orateur, reprend Lannois, qui dans ce sénat d'amoureux en expectative s'était chargé des fonctions d'huissier; nous aviserons après.

— Si bien donc, continue Langinski, qu'à l'heure qu'il est, Stéphanie se voit déjà en puissance de mari. Hier, messieurs, le baron est venu chez la Master, où je me trouvais. Là, malgré ma présence, il s'est entretenu avec elle à voix basse, comme pour mieux fixer mon attention. Il lui a parlé de son amour et de sa haute naissance, de leur prochaine union et du rang auquel il l'appelait. Tout à coup, prenant un ton plus paterne :

— Mais ne croyez pas, a-t-il dit, mon amie, que je veuille vous arracher de sitôt à cette ivresse de la foule, éprise de vos magiques accords. Dieu me garde d'une aussi cruelle pensée! Ce serait vous tuer en pure perte. A votre gloire d'artiste je sacrifie mes préjugés de gentilhommerie. La Master est la plus ravissante cantatrice d'Italie; la baronne de Champfleurs sera la prima donna par excellence de l'Europe.

Et il lui débitait cela avec une chaleur d'expression qui allait à l'âme.

— Vous avez cru peut-être qu'égoïste et exclusif,

ajouta-t-il après un moment de silence dont Stéphanie se garda bien de rompre le charme douloureux, vous avez cru que je ne désirais vous épouser que pour vous enlever à cette élite de dilettanti dont vous êtes l'idole? Rassurez-vous, mon amie. J'ai une fortune à déposer à vos pieds; seule, elle vous permettrait de tenir dans le monde la place que vous êtes digne d'occuper. J'ai encore des espérances, plus belles même que ma fortune, espérances qui se réaliseront, comme la mort vient d'en réaliser une partie en Bourgogne. Mais votre imagination d'artiste languirait hors du théâtre; mais vous auriez soif des applaudissements de la multitude; mais il vous faudrait toujours le bruit et l'éclat. Vous êtes prédestinée aux hommages; ce n'est pas moi qui vous arracherai à ces enivrements. Vous n'en sentiriez pas le besoin, que moi votre ami, moi votre époux, je le sentirais pour vous, et que je vous condamnerais au bonheur d'être adorée.

Stéphanie, messieurs, était indécise. Ces paroles, on le voyait, n'étaient pas la note attendue. Cependant elle répondit :

— Merci, baron, merci de votre générosité. Vous l'avez très-justement pensé : renoncer au théâtre serait pour moi un coup terrible. Mais si plus tard votre famille m'en faisait une loi, si des convenances, dont je suis toute disposée à respecter les susceptibilités, exigeaient...

— Ne parlons pas de cela, continue Champfleurs avec feu. Je suis le chef de ma famille, le maître absolu de mes actions. Qui donc oserait me dicter une loi? qui pourrait contrarier le plus frivole de vos

désirs? mes parents approuvent sans contrôle l'union que je projette, et la preuve, la voici. Lisez-la, Stéphanie; que M. Langinski lui-même en prenne connaissance.

Ainsi mis en cause, je ne pus, messieurs, me soustraire à cet appel si direct d'investigation dont les yeux de la Master semblaient m'intimer l'ordre. Le baron tire de ses poches plusieurs liasses de papiers, d'actes et de lettres. Avec un luxe de précautions véritablement éblouissant, il les étale sur le piano du salon; puis les parcourant l'un après l'autre et les rejetant avec dépit, comme un homme d'affaires qui ne trouve pas immédiatement sous sa main l'objet dont il a besoin :

— Je n'ai ici que des titres de propriété, que des chartes de famille antérieures à ma naissance, que des pièces sans intérêt pour le moment, bonnes tout au plus à prouver l'ancienneté des Champfleurs. Je vous demande quelques minutes pour aller réunir les autres à ma villa.

Il sortit. Durant son absence, mademoiselle Master, plongée dans une extase de curiosité enfantine, s'enivra à loisir des orgueilleuses félicités que faisaient naître dans son esprit ces vieux parchemins. Elle suivait de l'œil, de la main, de la bouche, les générations de Champfleurs, dont elle était appelée à continuer ou à soutenir la noblesse, et ne s'occupant que de ce bienheureux travail, elle n'eut pas une seconde de distraction à m'accorder. Avec une incompréhensible facilité d'intelligence, elle s'était déjà rendu compte de l'histoire des barons

de Champfleurs. Lorsque l'héritier de cette illustre race fut de retour :

— J'ai été indiscrète et curieuse, dit-elle. M. Langinski et moi, nous avons étudié votre généalogie. Pour vous aimer, baron, vous savez que je n'avais pas besoin de tant de documents héraldiques.

Il lui prit la main ; il la porta à ses lèvres avec un sourire de reconnaissante affection, et il ajouta tendrement :

— Je vous remercie de l'aveu, Stéphanie. Né dans l'obscurité, vous me chéririez tout de même, n'est-ce pas ? car enfin les femmes sont sensibles à l'amour qu'elles inspirent ; mais je regretterais de ne pouvoir vous offrir ce que pour moi vous sacrifiez. J'aime mieux vous apporter en naissance et en fortune l'éclat que vous me rendez si largement en talent et en beauté. Voici les papiers dont je vous parlais. Avant même d'avoir obtenu votre assentiment, les obstacles étaient levés ; il ne vous reste plus qu'à ratifier mon bonheur.

Stéphanie enveloppe le baron de son plus gracieux regard. La joie au front, elle parcourt les actes qu'il lui confie, elle les fait passer sous mes yeux. Après un examen sommaire :

— Maintenant, dit-elle avec un touchant abandon, notre sort est fixé.

— Et vous êtes la baronne de Champfleurs, s'écrie le fortuné mortel, qui tombait à ses pieds.

Ce récit, détaillé par Langinski avec une candeur qui ne permet pas le doute, est à peine achevé, que Bernard se lève, et d'un ton plein de reproches :

— Il la fait baronne, c'est possible ; mais elle lui

gagne cent mille francs par année. Car, remarquez-le bien, messieurs, dans le contrat, qui jusqu'à présent n'a que M. de Langinski pour notaire et pour témoin, il existe une clause que je n'aurais jamais consenti à formuler, tout roturier, tout Bernard que je suis. M. de Champfleurs l'y a introduite. M. de Champfleurs veut qu'avant comme après elle monte sur les planches. Cela seul devrait éclairer la malheureuse.

—Pas de tirades de mélodrame, messieurs, articule Gustave. Soyons aussi raisonnables que ces nouveaux fiancés, et avisons aux moyens de n'être ni les jouets d'un intrigant ni les dupes d'une coquette.

L'avis de Lannois était le plus sensé. On l'adopta. Chacun se mit en frais d'imagination pour faire échouer un projet qui blessait tant de vanités et froissait tant de passions diverses. Ce fut, pendant quelques moments, une véritable confusion de plans, une Babel de récriminations. Lannois ne parlait que de chercher un duel à Champfleurs; Bernard ne sortait pas de son idée fixe d'enlèvement. Rien de précis, rien de raisonnable n'avait encore été proposé, lorsque Langinski, qui n'a pris aucune part à ce débat, rompt enfin le silence.

— Après tout, messieurs, dit-il, de quoi s'agit-il? Chacun de nous, à des titres différents, rêvait la belle Master pour maîtresse. Chacun de nous paraissait même s'être arrangé pour vivre en bonne intelligence avec ses rivaux. Moi, le plus jeune, et le premier en date pourtant, j'attendais patiemment mon tour. C'est par le Sacrement que l'on brise ce traité tacite. Messieurs, attaquons-la par le Sacrement, et que l'un de nous se dévoue au salut général.

— Bravo! s'écrie Gustave; mais il ne peut être question, dans tout ceci, ni de Bernard déjà repoussé, ni de Langinski impossible, ni de moi dont les répugnances ne sont un secret pour personne. Il n'y a qu'un homme qui puisse nous sauver. C'est à Kerlac qu'il faut passer procuration. C'est Kerlac que nous chargeons de nos intérêts.

Cette folle proposition devait être acceptée; elle le fut, et malgré tout ce que je pus dire et faire, personne ne m'aida à la rejeter. On me pressa par tant d'arguments, on me convainquit par tant de preuves que chez l'un ce n'était qu'une affaire d'argent, et chez l'autre un vague désir d'ambition d'artiste, que, de gré ou de force, je promis de me prêter au rôle assigné. Et l'avouerai-je? ce rôle, tout scabreux qu'il était, me présentait cependant un côté qui ne manquait pas d'une certaine générosité. Stéphanie Master m'avait plu par son talent. Son avenir m'intéressait. Je regrettais de la voir se lancer si aveuglément dans une alliance qui plus tard menaçait d'être pour elle une source de chagrins, de remords ou de désastres. Après avoir discuté avec ma conscience le fort et le faible d'une semblable mission, je résolus d'aller jusqu'au bout, espérant gagner assez de temps pour recevoir les papiers que, d'un jour à l'autre, Gustave attendait de France.

La plus réelle difficulté n'était pas abordée. Il fallait saisir une heure favorable pour entretenir Stéphanie en particulier, et son baron ne la quittait plus. C'était l'Argus de la fable, veillant avec ses cent yeux autour du trésor qu'il avait conquis, et n'en laissant approcher personne. Il la suivait dans ses excursions

du matin ; il se tenait à son piano pendant la journée ; le soir il était encore là, vigilante sentinelle, l'escortant à cheval autour du lac, et ne lui accordant que la triste liberté de nous adresser la parole par son intermédiaire. Langinski seul avait eu l'art de se maintenir dans les bonnes grâces du tyran. Ce fut Langinski que je chargeai d'un billet pour Stéphanie. Je lui demandais un moment d'entretien particulier, loin de tout indiscret : l'entretien me fut accordé. Cette concession, à l'insu de Champfleurs, était une victoire. Il ne me restait plus qu'à en tirer parti. Lannois et Bernard me persuadèrent que j'étais assez fin diplomate pour réussir.

A deux heures du matin, je fus introduit dans le boudoir de la chanteuse. Elle seule avait fixé le moment, que Bernard, dans son langage de l'époque impériale, appelait l'heure du berger, et sur le choix duquel il broda, malgré les douloureux souvenirs de sa passion méprisée, tous les épithalames libertins que put lui fournir la lecture de Pigault-Lebrun, dont il faisait ses délices. A mon approche :

— Eh bien, monsieur de Kerlac, dit-elle avec une certaine dignité que je ne lui connaissais pas et qu'elle empruntait d'avance à sa baronnie, les choses ont marché rapidement, n'est-ce pas, depuis votre dernière visite?

— Rapidement ou lentement, madame, c'est toujours un vol que vous avez fait à vos admirateurs; car ils ont été tenus à respectueuse distance. Pour vous adresser leurs hommages, je les ai vus contraints de vous saluer du regard et de ne vous parler que par le ministère d'un drogman.

— Vous tombez dans l'exagération, mon cher comte. Est-ce que par hasard vous seriez comme le reste des hommes ?

—Oui, madame, et je ne renonce ni aux défauts ni aux qualités de mon sexe.

— Après tout, de quoi vous plaignez-vous? J'avais trois ou quatre cavaliers servants, dont l'ombre semblait attachée à mes pas. M. de Champfleurs ne m'en a point imposé le sacrifice; il ne m'a même pas témoigné là-dessus quels étaient ses désirs; mais j'ai compris la délicatesse de ce silence. Baronne de Champfleurs dans quelques semaines, j'ai cru devoir, au nom que je vais porter, un respect que vous auriez été le premier à me conseiller.

—Si vous m'eussiez fait l'honneur de me demander mon avis, toujours à pareille heure, je n'y aurais certes pas manqué.

La plaisanterie était de situation; Stéphanie la comprit. Aussi ne chercha-t-elle plus d'excuses dans les exigences de sa propre volonté; et afin de couper court à une conversation qui avait pour elle certains embarras :

— Vous avez, me dit-elle, désiré m'entretenir en particulier. Je n'ai pas reculé devant une preuve de confiance; est-ce que le comte de Kerlac serait homme à en abuser ?

— Vous savez que non, méchante, et c'est bien pour cela que vous l'avez fait. N'importe.

Après un moment d'hésitation, comme pour mesurer à mon esprit ou à mon cœur le temps de reprendre haleine, je continuai :

— Vous avez disposé de vous et de votre avenir

d'une si brusque manière, que je ne sais vraiment pas, madame, comment aborder une question toujours difficile.

Elle me regarda d'un air étonné, mais sans irritation cependant, et de sa main, qui avait l'air de trembler sous une émotion contenue, elle me fit un geste d'encouragement. Je sentis qu'à une femme dont le caractère était si décidé, il ne fallait pas laisser enlever la partie d'emblée. Avec un accent mêlé de regrets et de chagrin, j'ajoutai :

— Les choses, madame, sont-elles si avancées qu'il n'y ait plus pour vous moyen de reculer, plus moyen de vous rendre à des vœux en flagrante opposition avec les espérances de M. de Champfleurs?

Sa réponse ne se fit pas attendre.

— Si je n'avais confiance en la probité de M. le comte de Kerlac, dit-elle, je resterais bouche close. Mais vous m'avez inspiré un tel sentiment d'estime, dont, du reste, je vous prodigue en ce moment des preuves assez directes, que je vais vous parler à cœur ouvert. Il y a quelques jours, à cette même place, je ne vous cachais pas qu'il me fallait un protecteur dans ce monde où notre vertu est en butte à tant de dangers, est soumise à tant de calomnieuses interprétations. Mieux que votre ami M. de Lannois, vous paraissiez saisir admirablement les motifs qui me dictaient un pareil langage.

— Et mieux que lui aussi, madame, j'étais à même de les apprécier, car vous n'avez pas tout su. Vous n'avez pas voulu tout savoir.

A ces paroles, que je prononçais lentement, presque solennellement, Stéphanie rougit et baissa les

yeux, comme pour me cacher un trouble que je saisissais sur sa mobile physionomie. Néanmoins, sans se préoccuper de cet incident, dont elle espérait faire plus tard son profit :

— M. de Champfleurs est revenu avec des idées, avec un plan arrêtés; il m'a fait d'honorables propositions; je les ai acceptées.

— Et c'est là votre tort à mes yeux, Stéphanie.

— Mon tort, dites-vous, monsieur le comte? Je ne vous comprends pas.

— Ah! vous m'avez cru aussi léger que Lannois, aussi entiché que lui des vains préjugés de la naissance; et vous avez écarté tout rapprochement qui aurait pu vous inspirer une meilleure opinion de mes desseins et de mon caractère. C'est un malheur dont moi seul, sans doute, aurai plus tard à me plaindre; mais ce malheur, votre précipitation l'aura causé.

— A vos yeux, comte, reprit-elle d'un ton ému, est-il irréparable?

— Ne m'avez-vous pas dit que dans quelques semaines vous épouseriez M. de Champfleurs?

— Sans doute.

— Eh bien, que voulez-vous que je décide? à quel parti puis-je m'arrêter? quelle résolution dois-je prendre?

L'hésitation de cette jeune femme me parut d'un favorable augure; elle m'apportait la conviction, très-profonde déjà dans mon esprit, que la chanteuse cherchait à faire plutôt un mariage de raison qu'une affaire de cœur. Basant sur l'évidence de cette conviction

mon système d'attaque, je crus qu'il était opportun de frapper un coup décisif.

— Vous êtes, lui dis-je, une femme aussi belle que sensée. Vous comprenez le monde, où cependant vous n'avez pas eu le temps de vivre beaucoup. Eh bien ! si un homme de mon âge, de ma naissance, vous demandait ce qu'à mon avis vous avez trop légèrement peut-être accordé au baron de Champfleurs ; si aujourd'hui, à cette heure, il mettait à vos pieds sa fortune et son cœur, que feriez-vous, Stéphanie ?

— M. de Champfleurs est jeune, fit-elle après un moment de réflexion ; trop jeune surtout pour me guider au théâtre qu'il ne veut pas me contraindre à déserter.

— Sa jeunesse vous effraye, et ce n'est pas sans motif ; mais à part ce défaut, dont, au siècle où nous vivons, l'on se corrige, hélas ! si vite, n'auriez-vous pas d'autres appréhensions à redouter ? Ne craignez-vous pas de rencontrer en M. de Champfleurs un Bernard, moins la richesse et l'amour ?

— Votre amitié pour moi, mon cher comte, vous égare et vous aveugle. Le baron est homme d'honneur ; ses archives de famille constatent qu'il descend d'une antique maison.

— Je ne discute pas là-dessus, je vous soumettrai seulement un doute que plus d'une fois j'ai entendu émettre.

— Le baron a des ennemis parce que avec moi il est allé directement au but.

— J'en aurai plus que lui, chère Stéphanie, m'écriai-je avec un accent et une pose véritablement dramatiques, car vous venez de laisser le champ li-

bre à mes espérances; je ne suis pas homme à supporter de rival.

—Monsieur le comte, reprit-elle, je ne vous cache pas combien votre empressement m'honore et me touche. Les passions romanesques ne sont plus de notre âge. Peut-être serait-il assez difficile d'en trouver ailleurs que sur la scène ou dans les cabinets de lecture. Vous me témoignez des sentiments dont je vous sais gré; mais le baron a ma parole, je ne puis la lui retirer qu'en échange de la vôtre. C'est donc vous, en réalité, qui décidez de notre sort à tous trois.

J'étais pris dans mes propres filets; le théâtre l'emportait sur la diplomatie. Je tins ferme contre ces embarras que j'aurais dû prévoir. Sans sourciller, sans hésiter, je tendis la main à Stéphanie en lui parlant ainsi :

— Vous me laissez l'arbitre de votre destinée. J'accepte cet honneur. Ne sens-je pas en moi la volonté de vous rendre heureuse? Mais vous devinez bien qu'en pareille occurrence je dois être quelque peu au dépourvu. Je ne suis pas, comme le baron de Champfleurs, un chevalier marchant avec son arbre généalogique en porte-feuille, avec ses papiers de famille, si héraldiquement étiquetés dans sa valise, qu'il ne ressemble pas mal à un commis voyageur d'épousailles, toujours prêt à planter sa tente où le hasard l'adressera. Mes réflexions sont faites; néanmoins, Stéphanie, permettez que je vous demande quelques heures de répit. Pendant ce temps, accordez au comte de Kerlac la même égalité et les mêmes droits qu'au baron de Champfleurs.

C'était une femme d'une rare souplesse que made-

moiselle Master; elle saisit à vol d'oiseau l'étendue de mes paroles et de mes tacites engagements. En me congédiant avec un regard qui aurait damné un anachorète :

—Adieu, monsieur le comte, me dit-elle sans fausse pruderie ; adieu. Tout ce que vous exigez me semble juste; je vous l'accorde seulement à titre d'ami, comme je l'avais jusqu'à présent accordé à M. de Champfleurs. Il ne tiendra qu'à vous d'obtenir davantage.

Je triomphais. En rentrant chez moi, je trouvai installés sur mes divans Gustave, Bernard, Langinski, et certains autres soupirants en disponibilité de la sauvage mais trop conjugale diva.

— Victoire, mes amis ! m'écriai-je. Vous m'avez voué aux dieux infernaux du mariage; Stéphanie maintenant aimerait mieux être comtesse de Kerlac que baronne hypothétique de Champfleurs.

Un éclat de rire accueille mes paroles; et là, sous le coup de cette gaieté que je partageais malgré moi et qui faisait tant de mal à l'inconsolable Bernard, nous nous distribuons les rôles qu'il faut jouer dans ce proverbe matrimonial.

IV

Isola-Bella, 2 septembre 1838.

Notre plan de bataille avait été adroitement combiné; et moi, qui étais chargé de l'exécution des principales mesures, je les avais enlevées de haute lutte. Ainsi Stéphanie ne se séquestrait plus de notre

société ; Stéphanie n'appartenait plus indivise au Champfleurs ou au comte de Kerlac. J'avais obtenu de sa précoce maturité de jugement qu'elle reprendrait son genre de vie habituel, qu'elle recevrait ses amis et les miens. La Master s'était conformée à un désir dont, en femme experte, elle appréciait la délicatesse.

Lannois revint auprès d'elle, toujours empressé, mais aussi toujours caustique et railleur, toujours plus éloigné d'une union qu'il désapprouvait, pour Stéphanie, aussi librement que pour moi. Bernard, de son côté, cherchant à réparer le temps perdu, s'était offert plus endimanché et plus amoureux que par le passé. Bernard parlait d'or, mais ses paroles tombaient sur un terrain stérile. Dans l'alternative d'être comtesse, ou tout au moins baronne, pis-aller qui ne pouvait lui échapper, la Master garda le plus absolu silence sur ces détails d'intérieur dont elle essayait de faire un mystère. Nous vécûmes ainsi quelques jours durant, dans le doux far niente de la fraternité, que ne troublèrent même pas les susceptibilités du Champfleurs.

Le baron ne s'habituait guère à ce genre d'exercice. Il lui enlevait toute espèce d'action sur Stéphanie, il le condamnait à vivre avec nous, à marcher avec nous, à se reposer avec nous, à voir à chaque instant la chanteuse entourée de ce cercle d'adorateurs, dont jamais la cour n'avait été aussi assidue, dont jamais les conversations n'avaient étincelé de tant de spirituelles saillies. Les conjurés s'étaient engagés à le tenir à respectueuse distance, à l'écarter même, quand il chercherait à faire valoir ses droits, droits que j'ou-

bliais de mettre en avant pour mon propre compte. Bon gré, mal gré, il fallut bien qu'il se soumît à ces exigences cachées sous l'enveloppe de la politesse la plus raffinée.

C'était une première punition, que tant de passions contrariées lui infligeaient, des représailles de bonne compagnie exercées contre lui. Le baron les endura avec un stoïcisme qui nous fit mal. Il nous eût été si doux de le voir se livrer à des emportements qui devaient compromettre sa cause, et qui peut-être auraient amené un refroidissement entre ces futurs époux! Le baron se prêta avec une grâce merveilleuse à toutes ces vengeances, dont il était pourtant assez rusé pour pénétrer les motifs. Il fut plein d'égards pour le munitionnaire; souvent même il affecta de lui céder la place qu'il occupait près de Stéphanie, au risque de faire mourir d'ennui rentré la cantatrice, dont le désespoir des passions roturières n'amollissait guère les fibres du cœur. Souvent il la laissa aux prises avec Bernard; c'était une savante tactique. Lannois, qui ne portait pas ombrage à M. de Champfleurs, Lannois, tout étourdi du beau jeu qu'il lui faisait, la comprit ainsi que moi. Nous cherchâmes, mais en vain, à descendre dans ce labyrinthe de mines et de contre-mines.

Stéphanie avait repris ses promenades du matin, ses petits concerts de midi, ses excursions du soir. Avec une coquetterie, dont j'escomptais pour moi toutes les gracieusetés, elle passait alternativement de mon bras à celui de M. de Champfleurs. Sans transition, et comme accomplissant le plus doux des devoirs, tantôt elle réclamait l'appui de Gustave

de Lannois, tantôt elle s'égarait dans les massifs d'orangers sous la tutelle du vieux Bernard ou du petit Langinski.

Quelques jours s'écoulèrent dans les enivrements de cette paix, dont j'avais été le plénipotentiaire. Je savais gré à la Master de la confiance qu'elle me témoignait, et j'espérais, à force de trompeuses séductions, l'amener à une rupture avec le baron. La conduite de ce dernier me paraissait à peu près inexplicable, lorsque, sans crier gare, en présence des auditeurs réunis chez la cantatrice, il annonce son départ inopiné pour Milan. De là, peut-être, il sera obligé, disait-il, de retourner en France.

La brusquerie de ce voyage ne sembla pas beaucoup plus attrister Stéphanie que sa société. Le baron était là, recevant nos adieux, acceptant avec cordialité les souhaits empressés du trop heureux Bernard, les silencieuses espérances de Langinski, les turbulentes plaisanteries de Lannois. Il était là, souriant à tous, s'entretenant sans familiarité et sans tristesse avec Stéphanie, presque indifférente à la scène qui se passait sous ses yeux. Il parlait de son départ comme s'il n'eût point laissé derrière lui de rival à redouter, comme si déjà la séparation eût été chose naturelle.

Les chevaux de poste arrivèrent. Champfleurs prit congé de la Master; puis, escorté de ceux à qui cette séparation précipitée ouvrait de vastes chances de succès, il disparut, chargé de nos vœux officiels, emportant en croupe nos malédictions officieuses.

Je remontai seul auprès de Stéphanie, car je brûlais de savoir à quoi m'en tenir sur une passion qui se contraignait si admirablement en public. Quelle fut ma

surprise en la trouvant pâle et triste! Il y avait des pleurs dans ses paupières, de l'abattement sur son front, une espèce de douleur stéréotypée dans toute sa personne. Quand elle m'aperçut, elle essaya de donner un nouveau cours à ses pensées.

—Vous revenez seul, me dit-elle de sa voix la plus languissante, et vous avez bien fait, car pour jouir d'un triomphe comme celui que vous remportez il faut la solitude.

Ce début m'effraya par sa solennité.

— Aurais-je encore de nouvelles actions de grâces à vous adresser, mon amie? répondis-je en déposant un baiser sur ses doigts effilés, et suis-je toujours condamné à être l'obligé de vos charmantes attentions?

Elle me regarda avec des yeux pleins de morbidesse, et sans répondre directement :

— Vous avez désiré l'exil de M. de Champfleurs; il est parti. Que pourrez-vous souhaiter encore? me dit-elle en essuyant à la dérobée quelques larmes de théâtre.

— Mais, Stéphanie, vous savez bien que je ne suis pas assez Barbe-Bleue pour vous séparer de vos amis. Vous n'ignorez pas que je n'ai jamais fait du départ de Champfleurs une condition de vie ou de mort pour notre amitié. Je désirais, et c'était justice, vous rendre au monde, qui s'affligerait d'être privé d'un de ses plus gracieux ornements.

— Lui ne comprenait pas l'amour comme monsieur de Kerlac semble raisonner l'amitié. Dans vos deux caractères il y a des nuances si distinctes, des incompatibilités si prononcées; de votre rivalité

même il naissait tant de sujets de division, que j'ai cru devoir rompre avec l'un, afin de me consacrer tout entière à l'autre. Cette rupture m'a été fort pénible; M. de Champfleurs m'était si dévoué!

— Croyez-vous donc, ma chère, qu'en fait d'amour et de dévouement il soit impossible de l'égaler? Sans me compter, n'avez-vous pas ici des hommes remplis d'affection pour vous, et toujours disposés à obéir en esclaves à vos moindres caprices?

— Mais le baron ne me tenait pas un pareil langage, et ce n'est pas pour cela, vous le savez bien, que je me suis résignée à son éloignement.

Avec cette femme-là, il était très-difficile d'éluder longtemps la question. Elle vous y ramenait, bon gré, mal gré; elle vous y faisait rentrer, en dépit des obstacles que l'on s'ingéniait à semer. Je jugeai que j'allais être forcé dans mes retranchements. Afin de ne pas laisser trop beau jeu à ses élégies :

— Eh bien! repris-je avec une certaine affectation de gaieté, M. de Champfleurs m'a cédé la place; c'est ce qu'il pouvait faire de mieux.

— Oui, il abandonne les droits qu'il possédait sur mon cœur; et il ne les abandonne qu'après avoir entendu tomber de ma bouche des paroles dont maintenant je suis presque à regretter la sécheresse et l'amertume.

— Quoi! vous lui avez tout dit! vous avez eu le courage de lui expliquer...

— Fallait-il le consigner ici à perpétuité comme témoin de notre bonheur, lui dont la présence était un remords vivant, lui qui le premier m'avait offert sa main?

— Ah! Stéphanie, c'est un coup de maître que vous avez tenu là, et Lannois et Bernard, et tous vos amis ne vous en sauront jamais autant de gré que moi.

— Que m'importent, réplique-t-elle d'un ton plein d'anxiété, et monsieur de Lannois et monsieur Bernard? ils ne sont pour rien dans ce que j'ai accompli. Quelle gratitude pensez-vous qu'ils puissent me devoir?

—Mais Champfleurs vous absorbait loin du monde; vous étiez une plante rare que ses jalouses amours dérobaient aux regards et à l'admiration. Champfleurs a disparu, vous concevez que nous avons tous des remercîments à vous adresser.

Stéphanie était rouge de colère. Elle se lève de sa causeuse, porte sur moi un œil perçant, et après m'avoir fixé d'un regard fiévreux :

— Mais, monsieur, s'écrie-t-elle, faudra-t-il vous répéter cent fois, afin de vous l'apprendre une, que c'était pour un homme seul que j'avais décidé M. de Champfleurs à se retirer? Cet homme, c'est vous! A quoi bon mettre d'autres personnes de moitié dans la reconnaissance que vous seul me devez?

— Allons, ma belle Stéphanie, trêve aux reproches sans fondement. Vous êtes douée d'une haute raison, je me plais à en convenir; cependant il ne faut point, par des exagérations en dehors des convenances sociales, obscurcir les brillantes qualités que le ciel vous a départies.

Ce persiflage dérangeait ses vues ambitieuses; mais ne sachant au juste si c'était une trahison que je mé-

ditais, ou tout simplement un jeu dont je faisais l'essai à ses dépens :

— Tenez, comte, parlons sans arrière-pensées, sans ambages d'aucune sorte. En toutes choses, c'est toujours par là qu'il faut commencer, toujours par là qu'il faut finir.

Je fis un signe d'assentiment. Elle continua :

— Vous m'avez fait entendre assez souvent, vous m'avez dit plus d'une fois que vous m'aimiez ; vous me l'avez prouvé en m'offrant votre nom. J'ai ajouté foi à vos paroles ; je me suis rendue à vos vœux, j'ai réalisé ce que vous exigiez. Je suis allée même plus loin. Que dois-je penser de la réserve dans laquelle vous semblez vous complaire ?

Ma position n'était plus tenable, il me fallait en sortir à tout prix.

— Allons, m'écriai-je, puisque vous m'interrogez avec tant de franchise, je ne déguiserai plus, madame, les sentiments qui peu à peu m'ont amené au point si logiquement signalé par vous. On m'avait dit que le baron de Champfleurs n'était pas à vos yeux un amant, mais un mari, spéculant sur votre talent, comme vous pouviez, de votre côté, spéculer sur le titre qu'il porte ou qu'il emprunte au hasard. J'ai apprécié de sang-froid, madame, tout ce qu'il y avait de généreux dans votre cœur ; et, afin de vous arracher à un entraînement dont plus tard vous auriez déploré les conséquences, je me suis jeté à la traverse de projets que j'approuverais, si M. de Champfleurs vous aimait réellement, si surtout il fournissait une garantie authentique de ses richesses et de sa noblesse. Ne pouvant le vaincre que par ses

armes, je me suis servi du plan qu'il avait adopté contre vous. Il est parti ; moi je reste, Stéphanie, pour vous prier d'agréer un sage conseil.

— Ce conseil, quel est-il, monsieur?

— Une femme de théâtre qui est possédée de l'amour de son art, et qui à cet amour joint un nom déjà célèbre, ne renonce à la scène que lorsque sa carrière est remplie.

— Je le sais ; mais ce n'est pas là, je pense, le sage conseil que vous vous êtes chargé de me faire payer si cher?

— Cette femme de théâtre, madame, ne doit avoir que l'ambition des artistes. A mon avis, le mariage lui est interdit.

— Pourquoi alors, monsieur, me l'avez-vous proposé?

— Parce qu'il fallait vous sauver des mains d'un homme qui vous trompait.

— Et me jeter peut-être, n'est-il pas vrai, monsieur, dans les bras de votre ami Gustave de Lannois? C'est plus délicat, plus grand seigneur sans doute. Une femme de théâtre! n'était-ce pas la propriété des gentilshommes? Nous leur appartenons, ainsi que dans l'ancien régime, par le malheur de notre naissance, par la dégradation sociale de notre métier. Et si une légitime ambition nous pousse à briser ce préjugé qui pèse sur nous, oh! alors, ne craignez rien, il se rencontrera de beaux messieurs qui se feront un jeu des sentiments les plus respectables et qui, de gré ou de force, chercheront à nous entraîner dans l'abîme. Ce que vous faites là, monsieur, n'est pas digne d'un comte de Kerlac, et ne serait approuvé par

aucun honnête homme. Je sais de vous ce que je désirais savoir; l'expérience à laquelle je soumettais votre tendresse factice a réussi et au delà.

A ces mots, elle sortait de son appartement, me laissant seul à mes réflexions; à mes remords peut-être. Je ne voulais pas abandonner cette jeune femme, dont la douleur me touchait vivement, à une indignation que mon amitié pour Lannois aurait dû excuser. Et l'arrêtant malgré elle :

— Stéphanie, lui dis-je, vous m'avez soupçonné d'un vilain complot. Les apparences sont contre moi; il faut que vous entendiez ma justification.

— Assez, monsieur, s'écrie-t-elle, assez. Toute justification serait au moins superflue.

Elle s'éloigna, et je restai dans son boudoir, ne sachant trop à quel parti m'arrêter.

Je revins auprès de Bernard et de Lannois, tous deux dans l'ivresse du triomphe que je devais obtenir, tous deux se berçant d'espérances contraires. Je leur fis part des résultats de ma mission. Je leur racontai la colère de Stéphanie, la douleur que me causait un événement si opposé à mes prévisions, et Lannois riait aux éclats de ma mésaventure.

— Le dénoûment vaut mieux que le lever du rideau, dit-il enfin, mettant un terme à sa folle joie. Pour lui appliquer le dernier coup de grâce, sais-tu, mon cher, ce qui te reste à faire? Va maintenant te déclarer époux sérieux, et que le drame commencé se termine en vaudeville. Je me charge du couplet final.

Bernard et Langinski ne prenaient pas si vite leur

parti, ne portaient pas si allégrement le deuil de leur amour contemplatif. Aussi, chacun de son côté, s'empressèrent-ils dès la matinée de se rendre auprès de Stéphanie. La chanteuse n'est pas visible; on la dit indisposée. Ce jour-là, elle ne paraît à aucune promenade. Le lendemain, l'indisposition a pris un caractère de gravité dont les domestiques eux-mêmes commencent à s'alarmer en public. Hier enfin, nous avons tous reçu un bulletin de la santé de notre chère malade. Le voici :

« Monsieur le baron Armand de Champfleurs a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Stéphanie Master.

» Monsieur le baron et madame la baronne Armand de Champfleurs vous prient de leur faire l'honneur d'assister à la soirée dansante qu'ils donnent à leur villa des îles Borromées, le 9 septembre 1838. »

J'avais rencontré mon maître. J'étais joué, et je prenais déjà assez indifféremment mon parti d'une intrigue dans laquelle mon nom se trouvait mêlé, quand Gustave entra chez moi. J'allais lui adresser mon compliment de condoléance; il ne m'en laissa pas le temps.

— Dans une partie, me dit-il avec une verve qui avait quelque chose de diabolique par son expression, il y a toujours une revanche, n'est-ce pas? Eh bien! je la demanderai en mon nom, au tien, en celui même du satané Bernard, que la coquette aurait rendu si heureux, sans préjudice des autres, car Bernard n'est point égoïste. Il m'aurait prêté sa femme comme sa bourse; mais Stéphanie aspire à la baronnie. Elle nous invite aux fêtes de ses fiançailles;

j'y serai, Kerlac, et que Dieu la protége contre la dernière manche!

Il ne voulut jamais s'expliquer plus clairement. Bernard et Langinski arrivèrent à leur tour. Langinski était allé aux enquêtes; il avait appris de la femme de chambre de Stéphanie tous les détails qui suivirent notre entrevue. Il nous les raconta.

— Oh! nous dit-il avec une naïveté procédant à la fois de l'enfant et du diplomate, oh! c'est une maîtresse femme que la baronne de Champfleurs. Pour son début, elle a joué deux ministres plénipotentiaires en herbe. Sa camériste soutient qu'elle est de force à en battre bien d'autres. Le départ de M. de Champfleurs était chose convenue avec elle; c'est lui qui, à ce qu'il paraît, a senti la nécessité de cette apparente rupture. Stéphanie s'attachait à votre noblesse, monsieur le comte; vos idées conjugales flattaient son penchant pour les vieux blasons. Elle n'était plus si parfaitement disposée en faveur d'un soupirant dont vous vous posiez le rival. Pour activer les choses, il a compris qu'il fallait vous amener à une explication, et, sûr d'avance des résultats, il s'est retiré à Milan. Les résultats, vous le savez, ont répondu à ses espérances. Alors Stéphanie, qui, depuis sa rupture simulée, entretenait avec lui une correspondance très-active, s'est évaporée la nuit même qui a suivi l'orageuse scène des explications. Elle s'est évaporée parce que Champfleurs lui avait assigné rendez-vous pour le lendemain. Le mariage a été immédiatement célébré. Elle reviendra baronne. Danserons-nous, messieurs, à sa noce?

— Pourquoi pas? s'écrie Gustave, M. le baron

et madame la baronne nous ont invités, je me fais une joie d'embellir leur lune de miel.

— Il est généreux au moins, le marquis, murmure Bernard, dont la gaieté générale ne peut dérider le front; beaucoup trop généreux pour une femme qui nous a tous trahis.

— Il faut, mon vieux fournisseur, lui rendre perfidie pour perfidie, ajoute Lannois. C'est la peine du talion. Elle la subira dans ses conséquences immédiates, ici, à sa soirée même. Elle imagine ce bal pour nous braver. Soyons-y tous, sans rancune et sans vengeance. Fêtons ces heureux époux, ainsi que chantent les messieurs et dames des chœurs dans les opéras de toutes les saisons et de tous les pays. Je leur prépare un bouquet comme jamais mariée n'en aura reçu.

Sur cette assurance du marquis de Lannois, il fut décidé que chacun se rendrait à l'invitation du nouveau couple.

Isola-Bella, 10 septembre 1838.

La fête a été splendide et de l'élégance la plus recherchée. L'élite de la société italienne s'y confondait avec les principaux artistes que le couronnement avait attirés à Milan. Tout était de bon goût et parfaitement ordonné. Les quadrilles se formaient lorsque, introduits par le marquis de Lannois, dont la causticité n'avait jamais été plus intarissable, nous pénétrâmes en corps dans les salons parés de fleurs,

étincelants de lumière, et resplendissants sous l'éclat des toilettes.

A peine nous a-t-elle aperçus, que Stéphanie laisse le divan sur lequel elle s'enivre des hommages d'une foule empressée. La jeune épouse s'approche avec une aimable vivacité de Lannois et de Bernard, de Langinski et des divers poursuivants, qui, comme moi, avaient bien quelque nuage sur le front et un peu d'amertume au fond de l'âme.

— Messieurs, nous dit-elle, votre présence me prouve que tout est oublié. Je vous en remercie pour le baron et pour moi. Nous sommes tous des amis d'ancienne date.

Lannois sourit avec une expression de visage qui ne lui est pas ordinaire. Il se penche à l'oreille de Stéphanie comme au temps de ses privautés, et il murmure :

— Et ce cher baron, est-il encore à suivre le convoi d'une tante, chanoinesse de Munich? Faudra-t-il le chercher longtemps pour lui adresser nos félicitations?

Le baron prit admirablement la plaisanterie. Après avoir échangé avec nous une poignée de main :

— Allons, messieurs, je connais les devoirs d'un mari; je me retire par discrétion.

A ces mots, il se perd au milieu des quadrilles.

— Le tigre, exclame Bernard, paraît s'humaniser. C'est de favorable augure pour l'avenir. Mettons à profit, messieurs, sa complaisance d'époux, et, puisqu'il nous cède la place, commençons à la battre en brèche.

Et, avec une galanterie empruntant au Directoire

ses formes et son langage, le munitionnaire fit à lui seul les frais d'une conversation scabreuse, dont, par politesse sans doute, la pudeur de la jeune femme ne s'effaroucha pas trop.

La nuit avançait. Le plaisir allait devenir une fatigue, lorsque, cédant au vœu de la cour brillante qui l'assiége, Stéphanie se rapproche de son piano.

Comme par distraction, elle en tire quelques sons, plus joyeux que la plus joyeuse contredanse. A cet appel, chacun se presse autour de la Master. Dans une même communauté de pensées et de désirs, chacun la prie de terminer dignement la fête par un étourdissant allegro. Stéphanie croyait avoir beaucoup à se faire pardonner. J'étais là, joignant ma prière à la prière des autres. Elle jette sur moi un regard plein de malice, et me provoquant avec un entrain italico-germanique :

— Je ne chanterai, dit-elle, que si M. de Kerlac consent à m'accompagner.

Je m'incline devant cette volonté, si sûre de sa puissance.

— Quel morceau, madame, choisissez-vous ? fis-je avec une résignation qui dut la toucher.

En lui adressant cette question, mes yeux se dirigeaient vers elle pour en obtenir un sourire ou une réponse.

Stéphanie ne s'occupa ni de me sourire ni de me répondre.. Elle tenait plusieurs papiers qui, par leur étrangeté même, avaient frappé sa vue au milieu de ses feuillets de musique. Ces papiers, elle les parcourait avec avidité. Elle était pâle; tout son corps

frissonnait comme aux premiers symptômes de la fièvre.

— Monsieur de Kerlac, me dit-elle à voix basse, je suis entourée d'ennemis, ou malheureuse pour la vie. Lisez!.....

Et sa main frémissante de colère me remettait ces papiers. Je les lus aussi rapidement qu'elle.

C'était l'extrait de naissance du sieur Armand, fils légitime de Pierre, dit Champfleurs, perruquier à Beaune; c'étaient les pièces légales constatant d'une manière authentique l'identité du faux baron avec le fils du perruquier. Le doute n'était plus permis.

Ahuri par cette découverte punissant si vite et si cruellement l'infortunée Stéphanie, je veux l'entraîner loin de cette cohue qui épie ses paroles, qui déjà en secret commente un trouble dont nul ne soupçonne les causes.

— Non! disait-elle hors d'elle-même, non, c'est ici qu'il me faut une réparation publique.

Et s'échappant de mes bras :

— Monsieur de Champfleurs, s'écrie-t-elle, voici des documents qui vous couvrent de honte. Je ne sais quelle main perfide les a déposés sur mon piano; mais, à l'instant même, vous me devez une justification. Cette justification, je l'attends de votre probité.

Le baron jette un coup d'œil indifférent sur ces diverses pièces, et les remettant avec impassibilité à sa nouvelle épouse :

— C'est une atroce calomnie, ma chère, dont je saurai exiger satisfaction.

A ce calme si voisin de l'innocence, la chanteuse

reprend courage. Dans un paroxysme d'indignation, elle allait même peut-être anéantir ces papiers, quand Gustave de Lannois, resté spectateur d'une scène qu'il a si traîtreusement provoquée, s'avance vers Armand, fils du perruquier Pierre, dit Champfleurs, sobriquet dont l'autorité de Beaune expliquait magistralement la source.

— Monsieur, lui dit-il avec un geste de mépris qui fit bondir Stéphanie, vous êtes un imposteur. Vous ne pouvez le nier plus longtemps. C'est moi qui me suis mis à la recherche de votre noblesse improvisée; moi qui, dans l'intérêt de la Master dont vous trompiez la confiance, ai fait toutes les démarches pour déjouer vos projets; moi enfin qui, même après votre union précipitée, ai voulu faire tomber le masque sous lequel vous cachiez une modeste origine, dont vous êtes assez lâche pour rougir. Si vous avez une vengeance à exercer contre quelqu'un, prenez-vous-en à l'état civil.

Sous tant de foudroyants réquisitoires, Armand Champfleurs restait impassible.

— Monsieur le marquis, interrompit-il enfin avec des paroles sans animation, une pareille insulte veut du sang. Avant tout, j'ai une réparation à exiger de vous.

— Moi, mon pauvre Champfleurs, riposte Gustave qui persiflait, j'ai aussi une réparation à faire à ma toilette. Demain, je vous attends à mon lever. Surtout n'oubliez pas votre fer à papillotes.

A ce mot, l'assemblée entière éclate de fou rire. Ce rire fit plus de mal à la cantatrice que toutes les

insultes. Elle s'élança vers Champfleurs, et, les yeux gros de larmes :

— Vous m'avez avilie, misérable! s'écrie-t-elle.

— Pourquoi donc, Stéphanie, pareil emportement? Quand je ne serais pas baron, en vaudrais-je moins à vos regards? et n'est-ce pas par amour, par amour seul, que vous vous êtes donnée à moi?

La mesure était comble. Stéphanie, dans d'horribles convulsions, tomba sur le parquet jonché de fleurs.

Aujourd'hui elle est en proie au délire. Le médecin désespère de ses jours, ou de sa voix et de sa beauté, ce qui est plus triste pour elle.

Champfleurs veut soutenir jusqu'au bout la gageure. Il sort de chez moi.

— Monsieur, m'a-t-il dit, je ne nie pas les torts indirects que je puis avoir envers Stéphanie; mais M. de Lannois en a de plus graves à mon égard. Pensez-vous qu'il puisse me refuser la satisfaction que je suis en droit d'exiger?

J'ai répondu à cette proposition comme Gustave n'aurait pas répondu, car un duel avec cet homme, après l'éclat de la veille, eût été pour lui une partie de plaisir. J'ai démontré à M. Armand Champfleurs ce qu'il y avait de vil et d'antifrançais dans sa conduite. Savez-vous ce qu'il m'a répliqué?

— Je suis né pauvre, monsieur le comte, avec des goûts de luxe. J'ai été élevé dans une échoppe, c'est vrai, mais à qui la faute? J'ai voulu la réparer, et coûte que coûte contraindre le hasard à m'offrir ce que la nature m'avait refusé. J'avais une vieille tante qui m'adorait. A force de sacrifices de toute espèce, elle

fit si bien que je reçus une éducation peu en rapport avec l'humilité de mon origine; puis elle est morte, me laissant en héritage son modeste patrimoine. Il ne pouvait suffire à mes besoins. Je l'ai dévoré en quelques mois pour me créer une position. Je me suis fait baron comme tant d'autres s'improvisent comtes ou ducs par la grâce d'un généalogiste non breveté. La Master m'a semblé un parti sortable : j'ai épousé son talent. L'orage qui gronde passera sur ma tête; après je serai riche et heureux, car ma femme a cent mille livres de rente dans le larynx.

Cet homme me faisait mal à voir. Ses calculs me répugnaient : en l'éconduisant, je ne pus que lui dire :

— Vous avez, monsieur, préparé le malheur de Stéphanie, et néanmoins elle est attachée à votre bonne ou à votre mauvaise fortune. Pour conquérir l'estime des honnêtes gens, il ne vous reste qu'un moyen. Vous devez la rendre heureuse.

— C'est mon intérêt bien entendu, je n'y manquerai pas, me répondit-il. Chez moi, Stéphanie, je vous le jure, ne rencontrera que de bons procédés.

Et il s'esquiva.

Nous partons demain. Que deviendra Stéphanie? Lannois prétend qu'elle est femme à se consoler d'un pareil déboire, plus femme encore à s'en venger. Bernard dit qu'il tâchera plus tard de lui en faire naître l'idée. Moi je soutiens que ce guet-apens la tuera. Nous verrons.

A cette correspondance est jointe la note suivante, écrite le 2 septembre 1860.

Si, un jour, vos plaisirs ou vos affaires vous appellent sur les bords du Rhin, arrêtez-vous dans la

jolie ville de Bonn, la patrie de Beethoven et des universités. Demandez l'auberge de la Flûte enchantée. (*Gasthaus zur Zauberfloete*).

Là, hôtes plus prévenants que fortunés, vous trouverez un homme sur le retour et qui se nomme Armand Champf, puis une femme qui fit les délices du monde musical, sous le nom de Stéphanie Master.

Le sieur Armand Champf, propriétaire du Gasthaus, dont l'enseigne est à elle seule une larmoyante élégie en action, a germanisé le nom qu'il s'était octroyé. Il a troqué sa baronnie contre le plat à barbe paternel, sans néanmoins dire adieu à sa vaniteuse suffisance de Figaro épouseur. Il est toujours le même avec sa savonnette à vilain. Mais que de changements se sont opérés dans Stéphanie!

La sirène, dont les séductions et les charmes de 1838 sont encore gravés dans quelques souvenirs de dilettante, est aujourd'hui dépouillée de tous ses attraits. Les assauts qu'elle a successivement essuyés, la cruelle maladie qui fut la conséquence des révélations de Gustave de Lannois, ont du même coup si prodigieusement altéré la beauté de son visage et la pureté de son organe, qu'elle fait en même temps pitié à voir et peur à entendre.

En mémoire de tant d'espérances et de tant de bonheurs sacrifiés à la recherche d'un blason et à la conquête d'un titre, il ne reste à la pauvre femme que le nom parfaitement roturier du sieur Champf, son trop légitime mari. Pour suprême consolation, elle n'a que l'enseigne de la *Flûte enchantée*, et Mozart lui-même serait impuissant à l'évoquer auprès d'elle.

LA

SEMAINE SAINTE A ROME.

Voir Rome à travers son monde de palais, l'admirer dans ses gigantesques monuments, la contempler dans ses ruines immortelles, s'asseoir sous le sublime péristyle de son Panthéon qu'Agrippa dédia à tous les dieux; après avoir salué la basilique de Saint-Pierre, demander au Forum, au Capitole, au Colisée, dont les membres épars, comme ceux du poëte, parlent si haut à l'imagination, leur demander un souvenir de gloire, d'éloquence ou de martyre; avec les chrétiens prier sur les lieux mêmes où moururent crucifiés les apôtres Pierre et Paul, ou s'humilier avec les artistes devant les Raphaël et les Michel-Ange, dont le temps a respecté les chefs-d'œuvre; parcourir la ville sanctifiée par l'histoire et par la foi, jeter un regard plein d'enthousiasme sur ces marbres qui parlent au cœur, sur ces toiles qui, à force de vérité, saisissent l'âme; se laisser mollement bercer soit au murmure incessant des fontaines, soit à la légère brise qui, le soir, toujours fidèle, rafraîchit cette atmosphère embrasée; du

haut de la colonne Antonine découvrir la capitale du monde, la suivre depuis son berceau jusqu'au jour où Auguste y entra triomphant et empereur ; s'arrêter à la maison pauvre et nue du premier Brutus comme aux Thermes de Caracalla, ou au temple du Vélabre, dans lequel les Vestales entretenaient le feu sacré ; assis sur le Monte-Mario, ombragé de pins toujours verts, commencer sa course historique à Ponte-Mole, où se noya l'usurpateur Maxence, quand le Labarum apparut à Constantin et lui annonça qu'il vaincrait par la Croix ; puis se laissant aller au caprice du Tibre, qui roule, comme au temps d'Horace, ses eaux perpétuellement jaunâtres, fixer son regard étonné sur ces quatre cents dômes de riches églises formant la couronne et l'apanage de la grande, de la première des églises, de Saint-Pierre ; avec la piété ou avec la science étudier tout ce que la cité contient de saint ou de savant, depuis les Catacombes, d'où chaque homme s'élançait chrétien, où chaque cadavre revenait martyr, jusqu'aux statues dispersées du Forum, de la colonne Trajane et des temples consacrés aux trois cent mille dieux que Varron comptait dans la Rome païenne ; pâlir de bonheur ou tressaillir de foi quand votre pied curieux interroge un marbre antique, un torse mutilé, un arc de triomphe à moitié enseveli sous des ruines, ou quand vos mains, humblement émues, pressent avec vénération les ossements de ces morts que la Religion immortalise ; visiter Rome en tout sens, la prendre sous ses différents aspects, la contempler lorsque son soleil l'inonde de magiques lumières, ou lorsque la nuit la couvre de ses ombres rafraîchissantes ; la voir ainsi, cette

Rome qui, depuis près de trois mille ans, occupe et remplit le monde du bruit de son histoire, du fracas de ses conquêtes, de l'éternité de son nom, est bien beau, est bien doux, est bien consolant, mais ce n'est pas assez.

Alors vous pouvez, il est vrai, reprendre votre bâton de pèlerin, traverser les Alpes ou les mers, et, vous acheminant vers le lieu de votre naissance, emporter un souvenir des merveilles qui frappent les regards, saisissent l'intelligence et soumettent l'imagination. Plus tard vous aurez à raconter au coin de votre foyer, à vos enfants, à vos amis, les spectacles qui vous ont ébloui. Vous avez vu Rome telle que la plupart des voyageurs indifférents la contemplent; mais ce qu'il y a de plus magnifique vous est échappé. Ce que tous les hommes de piété, d'instruction ou de poésie devraient venir méditer vous est passé sous les yeux comme un souvenir confus, et vous ne connaissez point Rome, puisque vous ne l'avez pas vue dans la pompe de ses fêtes religieuses.

Il serait impossible, en effet, à l'esprit humain de trouver dans les traditions des peuples, dans les mystères des cultes inventés par les imaginations poétiques de l'Orient, ou par les superstitieuses rêveries du Nord, des cérémonies plus touchantes ou plus sublimes que celles offertes à la piété par cette grande semaine qu'au siége du Catholicisme les Romains appellent avec tant d'amour *la Santa*.

Dans ces jours où tout prie, depuis le Sauveur qui est la victime, jusqu'à la terre ne se voilant plus de ténèbres; depuis Jérusalem jusqu'à Rome, et de Rome

à la plus modeste des églises catholiques, l'Univers entier, la tête courbée dans la poussière, s'humilie au pied de cette Croix qui l'a racheté, de ce Calvaire où le sang fume encore et d'où jaillit la vie éternelle. Mais, pour voir la mystérieuse semaine dans les magnificences de son culte, pour s'enivrer de cette foi qui réjouit l'âme, il faut venir à la ville pontificale lorsque le dimanche des Rameaux ouvre la période des souffrances divines.

Alors, ne croyez pas que ce soit pour Rome que le prophète Jérémie soupira cette poétique lamentation où les voies de Sion pleurent parce qu'on n'accourt plus à ses solennités. Si Jérémie était l'heureux témoin de ces empressements annuels, s'il assistait à ces quatre jours d'agonie où l'Église épuise le calice des amertumes, il ne s'écrierait plus, ainsi qu'au temps de sa douleur :

« Comment cette cité pleine de peuple est-elle assise au milieu du désert ? La maîtresse des nations est devenue veuve; la reine des provinces est soumise au tribut, et, de tous ceux qui lui étaient chers, il ne se présente personne pour la consoler. »

Les temps sont changés, et, qu'on le doive à un attrait de dévotion ou quelquefois même de curiosité, toujours est-il que, des diverses parties du monde, la foule se précipite vers Rome pour prendre part aux tristesses de la mort du Christ et aux joies reconnaissantes de la Pâque.

Le mercredi de la Santa a paru ; déjà le peuple encombre les triples rangs des colonnades de Saint-Pierre. Les princes et les pauvres, les artistes et les ignorants, les Anglais hérétiques et les familles ca-

tholiques, les Russes et les pèlerins qui, du haut des montagnes ou du fond des vallées, accourent chercher l'espoir et baiser les pieds de celui qui évangélise la paix, tous sont là, confondus par un premier bienfait de la Religion; tous attendent que les portes de la chapelle Sixtine s'ouvrent à leur impatience.

Elles ont roulé sur leurs gonds d'airain. La foule frémissante se précipite dans l'enceinte. Les trois jours de mystères et de mort commencent.

Le pâle gardeur de buffles des marais Pontins et le paysan, voisin du lac empoisonné de la Solfatarra, à demi couverts de peaux de chèvres ou de lambeaux de velours fané, se rencontrent face à face avec le riche voyageur ou la noble matrone, que naguère ils suivaient de leur œil fauve dans la campagne romaine qu'environne la poésie du désert. Sur les dalles de cette chapelle, consacrée dans le Vatican à la splendeur des fêtes chrétiennes, il n'y a plus de rang : toutes les distances sont franchies, oubliées. On ne voit plus que des catholiques venant prier, puis le *Miserere*, qui fait résonner les austères ou plaintifs versets de sa psalmodie, explique et commente cette leçon d'égalité offerte par l'Église.

Là, quand la nuit tombe, quand le soleil pâlissant s'éloigne peu à peu de la fresque où Michel-Ange peignait le Jugement dernier, et que Sigalon a léguée à la France, ainsi qu'un héritage, il vibre à vos oreilles comme un chant de mort ou de repentir, comme une de ces prières dont l'âme seule peut concevoir la touchante harmonie. Vous ne savez pas d'où partent ces accents, et leur monotonie pleine de charmes a quelque chose de profondément religieux.

Vous n'entendez que des voix qui, tantôt douces, tantôt formidables, portent dans vos cœurs la pénitence ou l'effroi. Lorsque, à chaque prophétique lamentation, les voix s'arrêtent oppressées qu'elles doivent être sous les émotions qu'elles produisent, un cierge de cire jaune s'éteint, ainsi que dans toutes les églises où l'on chante l'office des ténèbres. A la douteuse clarté que, dans l'obscurité, projettent les autres s'éteignant tour à tour, l'œil voit se dresser sur la muraille de l'autel les gigantesques fantômes que le génie de Michel-Ange précipite auprès de ce Dieu jugeant les justices et scrutant Jérusalem jusque dans ses lumières. Il voit les tombeaux s'entr'ouvrir, les morts s'échapper de leurs sépulcres, et tremblants de bonheur ou pâles d'effroi, assister à l'éternelle séparation des bons et des méchants.

Dans ce moment où la stupeur et l'admiration frappent les esprits les plus vulgaires et les intelligences les plus rebelles à comprendre ce qui est beau, tout le monde ici ne doit-il pas rentrer dans sa conscience? Tout le monde n'est-il pas présent par la pensée à ce jugement que l'audacieux pinceau du Buonarotti cisela sur la pierre et grava pour les siècles, sous les rudes et ardentes couleurs de sa palette ?

Lorsque les versets du *Miserere* ont déroulé leurs plaintifs accords, le Pape, du milieu de la nuit qui l'environne, se lève dans ses habits de deuil. Sa main, qui bénit toujours, s'étend sur la foule, et, cette foule qui avait du repentir dans le cœur, de l'extase ou des larmes dans les yeux, s'éloigne, méditant le mystère auquel elle a été préparée. A cha-

que détour de rue, presque à chaque maison, elle s'arrête. Partout ne se rencontre-t-il pas une Madone? partout des fidèles ne sont-ils pas à ses pieds? car il n'est pas une voix qui, de près ou de loin, ne s'unisse aux pifferari de la montagne, une voix qui n'éclate en répétant ce refrain populaire :

Evviva Maria!
Maria viva!
Evviva Maria!
E chi la creo.

A ce chant si doux, on croirait que le peuple, sortant d'assister à l'agonie du Fils, veut, pour ainsi dire, consoler la Mère dont l'âme va être si cruellement déchirée, dont les yeux seront noyés de tant de pleurs.

Mais avant que tout fût consommé, le Christ avait voulu laisser un dernier gage de son amour pour les hommes. Il avait dit : « Ce pain est mon corps; ce vin est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi. » Et l'Église, le jeudi saint, se pare de ses pompes, s'enveloppe de son luxe, afin de rendre témoignage au sang rédempteur qui va couler. Le deuil, les accents funèbres, le tombeau, tout a disparu. C'est un glorieux prélude de la Pâque, une résurrection anticipée.

Aussi, dès le matin, la foule, en habits de fête, assiége-t-elle cette même chapelle Sixtine, où la veille, selon les paroles d'Isaïe, elle a pleuré tout son cœur. L'encens fume autour de l'autel, ainsi qu'aux jours où l'Église salue de ses hymnes de joie la crèche de Bethléhem; comme lorsqu'elle célèbre la

descente de l'Esprit créateur. Le Pape est sur son trône. Il communie sous les deux espèces. Alors, sublime égalité de la primitive Église! les cardinaux, étincelants d'or, chargés de pourpre, s'avancent par rang d'ancienneté, deux à deux, comme de simples fidèles. Ils s'approchent du tabernacle, afin de rompre dans les mains du célébrant le pain de vie qu'à cette même heure Jésus-Christ offrit à ses disciples. De là, escorté de toute sa cour, le Souverain Pontife fend les flots de chrétiens agenouillés sur les dalles de marbre du Vatican ; il va déposer processionnellement l'hostie sanctifiée en face du sépulcre préparé pour un Dieu dans la chapelle Pauline.

L'adoration achevée, le Pape a d'autres devoirs à accomplir. Se transportant au milieu d'une de ces galeries où Raphaël prodigua les trésors de son génie, et que les arts couvrent de leurs chefs-d'œuvre ou de leurs plus précieux monuments, il s'approche de douze prêtres tremblant sous le poids de l'âge. Ses mains, ayant le pouvoir de lier et de délier sur la terre ce qui sera lié ou délié dans le ciel, ses mains lavent les pieds de ces représentants des apôtres, car le vicaire ne recule devant aucune des œuvres accomplies par le Maître, car le prince et le roi, à l'image du Dieu dont il est l'interprète sur la terre, doit humilier son front couronné en face de ces pauvres pour qui la Religion inventa la charité.

C'est vraiment à partir de cette heure que la Santa déploie la magnificence de ses afflictions. Dans ce peuple si impressionnable, si passionné, si amant du tumulte, ne cherchez plus ce qui compose sa vie habituelle. Le peuple romain a disparu, avec ses mœurs

faciles et ses chants inspirés. Il s'agenouille devant cette croix voilée; il est triste de la tristesse de l'Église; il pleure ainsi que pleuraient les saintes femmes au Calvaire. Lorsque arrivent les cérémonies, que la plus riche des langues serait inhabile à rendre; lorsque, le vendredi, le silence de ses quatre cents cloches lui annonce que le Dieu, par lequel il a été fait plus roi que jamais, expire sur le gibet où les Païens attachaient leurs esclaves coupables, lorsqu'il expire du supplice de la croix, de ce supplice dont Cicéron faisait contre Verrès la plus terrible des accusations, parce que Verrès avait ainsi fait mourir un citoyen, vous voyez le peuple s'identifier avec les douleurs de l'Église. Au moment où les cardinaux, vieillards courbés sous le poids de leurs longues tuniques de deuil, se traînent à deux genoux pour adorer le crucifix, dont ils sont les premiers prêtres; au moment où le patriarche de Jérusalem, entouré de ses évêques, vient, au nom de la Judée déicide, abaisser dans la poussière son front que souvent le sabre ottoman a sillonné des cicatrices du martyre, le peuple, qui comprend, qui partage cette foi, assis autour des légères colonnes de marbre supportant la Basilique, prie des yeux, il prie des lèvres, il prie du cœur.

Tout est chrétien en lui, et les magnificences que la métropole du monde étale dans ce jour n'attirent plus que les regards distraits de quelques étrangers. Mais laissez, au milieu de Saint-Pierre, apparaître, suspendue au dôme qui semble s'ébranler, la croix lumineuse, symbole, pour lui, de la mort et de l'immortalité, oh! alors, ce peuple enseveli naguère dans

son silence, frémit d'un saint plaisir. Cette croix [1] qui, à un signal donné, éclaire la Basilique comme une de ces illuminations dont la coupole de Saint-Pierre et le château de Saint-Ange sont le théâtre, cette croix révèle tout ce qu'il y a d'avenir dans le sépulcre que les Juifs ont scellé, et qu'ils gardent comme une citadelle. Ses lumières se projettent sur les statues décorant les tombeaux des papes dont le temple est entouré, et, à l'aspect de cette resplendissante image du Christianisme au milieu des ténèbres de la vie, que les hommes sont petits! que leurs pensées d'ambition, que leurs rêves de félicité passagère tiennent peu de place!

Tout à coup, et au moment où le Souverain Pontife à pied, suivi du sacré Collége, se prosterne sous cette croix, l'hymne de toutes les tristesses, le chant de mort, ce *Stabat Mater dolorosa,* la plus expressive élégie échappée de la bouche des hommes, et que Pergolèse a sanctifiée de sa musique sacrée, retentit dans le temple.

Déjà pourtant la foule ne verse plus de larmes. Suspendue entre la douleur et la joie, elle cherche à contenir les divers sentiments qui remplissent son âme; mais, dès le lendemain, lorsque le *Gloria in excelsis Deo*, échappé de la bouche du vicaire de Jésus-Christ, agite les cloches de la ville sainte et toutes celles de la Chrétienté s'ébranlant à la même heure, lorsque le mystère accompli ne laisse plus ici-bas qu'une tombe vide et un Dieu sur l'autel, le Ro-

[1] Depuis quelques années l'illumination de la croix a été supprimée.

main, à ce signal de résurrection, fait entendre ses chants de bonheur.

Le canon du château Saint-Ange mêle ses allégresses guerrières aux acclamations de la foule qui s'entasse dans les rues, qui s'ébat en indicibles témoignages de joie, qui applaudit des mains devant les feux de Pâques allumés sur chaque place, et dirige les innombrables fusées s'élevant et mourant dans les airs. Les Madones, couvertes de deuil depuis le mercredi, revêtent leurs costumes des grands jours. On les entoure de bougies, on les charge d'ex-voto. Les boutiques elles-mêmes se parent de fleurs, elles sont ornées de lauriers ; et, chose aussi morale qu'instructive, les Juifs, enfermés dans leur Ghetto, et portant gravé au front l'anathème fatal du déicide, les Juifs prennent part à la joie commune. L'on semble, par les transports qu'ils sont obligés d'afficher, leur demander compte du sang que leurs pères versèrent sur le Golgotha.

C'est au milieu de ces pompes, aussi pleines de tristesse que de joie, aussi remplies de mystères toucants que de hautes leçons, que le jour de Pâques arrive. Pour nous, peuple désenchanté de toute croyance, qui ajoutons plus foi aux sophismes du doute qu'aux lumières de l'Évangile, Pâques est un dimanche comme un autre, quand il en est encore un, un dimanche où l'on travaille le matin, où, le soir, on s'engouffre dans un théâtre. Pour les Romains, c'est autre chose.

Les Romains ressuscitent avec leur Dieu. Avec leur Dieu s'élançant du sépulcre, ils contemplent sur les murs crénelés du château Saint-Ange les vieilles

aigles de la République auxquelles s'unissent les clefs de saint Pierre. La bannière de la liberté flotte aux murailles du mausolée de l'empereur Adrien, dont les Vandales firent une forteresse. Les sept basiliques étalent leurs plus riches ornements; et, à travers les populations se pressant autour de la mère de toutes les Églises, regardez passer ces rois, ces cardinaux, ces ambassadeurs, ces princes par la naissance ou par le génie, qui vont assister à la fête universelle.

Il n'y a pas de pont, pas de rue assez larges pour contenir la foule. Au moment où le peuple s'avance pour entonner l'hymne de jubilation, toute cette foule s'arrête, dominée par un instinct de vénération. Elle prie sur la place du Vatican et sous la triple colonnade l'abritant contre les rayons d'un soleil de printemps; elle prie sur les escaliers de marbre conduisant au temple; car, de ce jour de Pâques que le Seigneur a fait, elle n'ignore pas qu'une nouvelle ère date pour Rome et pour les nations qui languissaient assises à l'ombre de la mort.

Vous qui naguère avez vu la Religion enveloppée de ses longs voiles de deuil, comme une fille qui pleure sa mère, approchez, si vous pouvez. L'immortelle inscription que Sixte-Quint grava au piédestal de l'obélisque élevé par Fontana, en face de la métropole du monde, réalise ses glorieuses prédictions. Plus que jamais le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande, le Christ délivre son peuple de tout mal.

Ce n'est plus, à l'heure qu'il est, l'aspect de la mort qui frappe les yeux. On ne rencontre plus ici

de tabernacles ouverts et vides, comme si la main d'un nouveau Judas les avait dépouillés ; plus de croix ensevelie sous les ombres épaisses du trépas; plus de larmes reconnaissantes coulant sur un sépulcre. Une nuit a transformé les accents du désespoir en hymnes de bénédiction, et sur les parvis, ainsi qu'autour des mausolées où dorment de leur sommeil éternel les Pontifes qui gouvernèrent le monde, le chrétien, heureux de sa foi, se prosterne dans les recueillements de la prière.

L'heure attendue sonne enfin. La messe du Pape, la messe pascale, va commencer. *Vider Napoli, poi mori*, s'écrient poétiquement les Napolitains dans l'extase où les plonge leur beau ciel, leur généreux soleil fécondant les campagnes, et cette Méditerranée qui caresse amoureusement Sorrente, Pausilippe et le Vésuve.

J'ai vu Naples, et j'ai voulu vivre après; mais, lorsque le spectacle que la Basilique de Saint-Pierre déroule à l'œil surpris est venu frapper mes regards, après toutes les lugubres cérémonies dont j'avais été témoin pendant la semaine sainte, je ne sais si ce n'eût point été avec bonheur que j'aurais suivi dans les cieux ces ineffables concerts, ces pompes religieuses dont l'Église s'entoure quand son chef, prêtre et roi, monte à l'autel. Plus d'un spectacle extraordinaire a charmé mes yeux. Une ravissante musique, musique de San-Carlo, de la Scala, de Tordinone et de la Fenice, a flatté mes oreilles. De plus émouvantes cérémonies ont été offertes à ma curiosité. J'ai vu naître et mourir des rois; j'ai entendu craquer des trônes sous l'effort des révolutions, et immédiatement

après, les révolutions, devenues république ou dictature, se dévoraient entre elles comme des poissons; mais jamais mon cœur n'a été si impressionné qu'en contemplant le Pape, gravissant avec une douce majesté les escaliers de lapis-lazuli qui conduisent à l'autel sous lequel repose le corps du premier apôtre.

Que de voyageurs de tous les temps et de tous les pays ont admiré la cathédrale du monde chrétien, Saint-Pierre, bâti sur les ruines mêmes du cirque de Néron ! Tous ont dit en mesurant ses triples rangs de colonnes, sa large place, ses élégants jets d'eau, son obélisque amené d'Égypte et jeté là, avec les cendres de César, couronnant son sommet comme un hommage rendu par l'histoire à la religion, tous ont dit sans doute : « C'est sublime ! »

Tous, en pénétrant dans ce sanctuaire où l'univers est appelé à prier, dans cette église qui a le dôme de Michel-Ange, les peintures de Raphaël, les sculptures des plus célèbres artistes, depuis le Bramante jusqu'à Canova, les marbres de Paros et le premier or arraché aux entrailles du Pérou, tous se sont écriés à la vue de tant de richesses qu'y entassèrent à profusion l'art et la piété : « Nous sommes bien ici; élevons trois tentes dans ce lieu. » Puis tous, ainsi que d'indifférents voyageurs, après avoir payé leur tribut d'enthousiasme, sont partis de Rome, fiers de pouvoir raconter que leurs pieds avaient touché les dalles de marbre, les riches colonnes de Saint-Pierre et le majestueux accord de ses proportions.

J'en pourrais dire autant, mais je veux en parler mieux, car j'ai vu Saint-Pierre comme il mérite d'être vu, je l'ai contemplé de jour. Pendant ces nuits si

belles, où les Italiens, enivrés de fraîcheur, errent par la ville en modulant l'*aria di bravura*, ou la barcarolle nouvelle, j'ai admiré les masses intelligentes de cet édifice. Mon œil s'est fixé pendant bien des années sur cette coupole dont l'harmonie a tant de grâce. Lorsque, environné de sa double puissance, escorté par des prêtres, par des prélats, par des évêques, par des cardinaux d'un côté, et de l'autre par l'élite de sa garde noble et par le sénat avec ses toges consulaires, le Pape m'est apparu sur son trône d'or, traversant et bénissant cette foule inclinée sous sa main, oh! alors, je ne voyais plus que lui. Lui, n'était-il pas le maître, le prince, le grand, l'infaillible docteur? lui, n'était-il pas l'Église?

Quel beau jour pour les Romains qu'une messe pontificale! La ville entière s'est parée pour cette solennité. Elle a pris ses habits de fête. Ses aigles, dont les serres recourbées couvrent encore les initiales sacramentelles de la République : S. P. Q. R. (1), semblent agiter leurs ailes en signe de victoire. Le peuple, le sénat, dans la basilique, tout se touche, tout est confondu, car cette messe qui va se célébrer avec une pompe si extraordinaire n'est-elle pas un signe d'égalité?

Celui que l'or, la pourpre et les diamants chargent de leur éclat fut pauvre comme Sixte-Quint et abandonné comme Pie V. Sans doute il demanda un morceau de pain au Dieu dont il est aujourd'hui le représentant sur la terre, et peut-être dans cette multitude qui n'a plus de bras, qui n'a plus de jambes, qui n'a plus

(1) Senatus populusque romanus.

que des yeux et une bouche pour prier, se trouve-t-il un jeune enfant ou un simple moine que le ciel réserve pour l'élever, lui aussi, sur ce trône où le Pape seul a le droit de célébrer les divins mystères !

Les pompes de l'Église ont quelque chose de si touchant, de si grave et de si majestueux, que j'ai toujours été catholique par instinct. Enfant, j'aimais ces prières si douces et si lugubres qui président à notre naissance et à notre mort. Jeune homme, j'avais des larmes dans le cœur quand, au jour de la Pentecôte ou à l'ouverture de l'année scolaire, le *Veni Creator* retentissait à mes oreilles. Je nourrissais des idées d'ambition, des rêves de gloire ou de félicité, lorsque, du fond d'un temple agreste, un prêtre faisait vibrer le *Te Deum*, l'hymne des Anges et du vainqueur. Qu'on juge des sentiments dont mon âme dut être remplie la première fois que, dans la grande Basilique, je vis le Père des croyants, porté par les pénitenciers de Rome, se placer sur son siége d'or, en face de l'autel resplendissant du feu de mille cierges ! Je ne distinguai ni les rois à genoux autour des quatre colonnes de porphyre qui semblent soutenir la coupole, ni leurs ambassadeurs imitant leur exemple, ni les sénateurs romains déployant la pourpre de leurs toges antiques, ni les cardinaux dont les chasubles uniformes étincellent sous le poids des diamants : mon œil ne s'arrêta que sur un homme.

Cet homme était le Pape, un vieillard à noble figure, aux beaux cheveux blancs, et dont les lèvres murmuraient d'augustes prières.

Je n'entendis rien de la ravissante musique qui émeut le cœur comme un chant de mère, rien de ce

qui se dit, rien de ce qui se fit. Lorsque je fus quelque peu habitué à ce grandiose de cérémonies qui s'empare de toutes les facultés, alors il me fut possible de me rendre compte des sensations qui avaient absorbé mon intelligence. Alors je pus raisonner mon admiration, et voici ce que j'ai vu, ce que la magie du pinceau de Raphaël, ce que la poésie d'un Torquato Tasso ne pourraient exprimer.

Au moment où la croix d'or, portée par un prélat, et entourée de douze chandeliers d'or que d'autres prélats peuvent à peine contenir dans leurs mains, apparaît au milieu de cette foule qui tout à l'heure encore s'agitait comme les flots de la mer en courroux, un silence religieux s'empare des âmes, puis le chant catholique accompagné de trompettes guerrières : *Ecce sacerdos magnus*, salue l'entrée du Pontife. La tiare en tête, il va abaisser son front sur la pierre qui cache les ossements du chef des Apôtres. Il se relève bientôt, et lui qui suppliait un instant auparavant comme un pécheur vulgaire, le voilà prince souverain, et notre seigneur le Pape, qui reçoit les hommages des cardinaux et des évêques, ses vénérables frères !

Cette adoration, prélude obligé de chaque messe pontificale, est sans contredit un des plus beaux spectacles offerts à la terre. Figurez-vous soixante vieillards, tous chargés d'années, de vertus ou de science, tous couverts de pourpre, tous se prosternant aux pieds de celui que, par élection, ils ont choisi pour maître, de celui que peut-être plusieurs d'entre eux ont protégé, lorsque, moine ou clerc, dans la solitude que sa naissance ou sa pauvreté lui avait

créée, il jetait les fondements de sa réputation. Parmi ces membres du Sacré Collége, on rencontre des fils de roi, des enfants d'empereur, des princes, des hommes de haute lignée, dont le nom seul est une gloire. Ce sont ceux-là qui baisent avec une vénération plus accentuée les pieds et l'anneau du Pontife, ceux-là qui s'humilient davantage, voulant ainsi, dans cette église où la Croix est reine, se faire pardonner le hasard de la fortune ou le bonheur de la naissance. Après eux arrive le sénat romain, puis les princes chrétiens et les ambassadeurs des divers pays. Lorsque cette adoration a épuisé tous les rangs et confondu sur les marches du trône les fils du roi et les enfants du peuple, le Pape se lève. La tiare tombe de sa tête, et l'on n'aperçoit plus qu'un prêtre en cheveux blancs.

La messe commence; la Chrétienté, représentée par des députations d'évêques ou de fidèles, et unie d'intention, prie avec son chef.

Autour de l'autel que, dans cette fête, nul profane n'a le droit d'environner, on distingne des cardinaux, des princes de la sainte Église romaine, et qui, humbles officiers, servent le célébrant. Il y a des évêques qui, dans leurs cathédrales, reçoivent, eux aussi, des hommages, mais qui, dans cette foule de dignitaires confondus sous la mitre, s'estiment heureux d'offrir à leur pasteur le vin, l'eau, l'encens, que ses doigts ont bénits.

Les patriarches de l'Orient, avec leurs ornements sacerdotaux du temps des Conciles, sont là à leur place dans la hiérarchie ecclésiastique. Leurs voix, cassées avant l'âge par les persécutions ou les tra-

vaux de l'apostolat, chantent dans cette harmonieuse langue qu'Homère a faite l'épître et l'évangile, que les cardinaux diacres ont psalmodiés en latin. L'apôtre et le Christ parlaient; l'homme, le chrétien, parle à son tour, et le *Credo*, symbole qui contient toute notre foi, qui lie le passé à l'avenir, s'élance d'une seule bouche et de cent mille cœurs.

Alors, de ces splendides sacristies construites par Pie VI, et qui forment autant de palais où la peinture le dispute à la sculpture, sortent, portés par des prélats et soutenus sur des coussins de velours, les vases sacrés dont le Pape seul a le droit de se servir, les triples tiares qu'en mourant il lègue à son successeur comme un fardeau sur la terre, et peut-être dans le ciel, tous les trésors que l'Église possède, toutes les pierres précieuses dont la piété ou la magnificence des souverains l'a comblée. Le Pontife domine cette population chrétienne qui voudrait agrandir l'enceinte. Il est séparé de ceux qui le servaient, et, un genou en terre, il prononce les paroles mystiques, les paroles qui changent le pain en Dieu, le vin en son sang. A ce moment, peut-il y avoir dans le temple des incrédules ou des impies! Il n'y a en réalité que des Chrétiens, que des Catholiques, car la Religion, dans sa toute-puissance et avec la magie de ses souvenirs, saisit le cœur. Un silence universel atteste son empire sur les hommes.

Le mystère d'amour et de réconciliation est consommé. Les chants se font entendre de nouveau; mais ces chants auxquels ne se mêle aucun instrument humain, ces chants empruntent quelque chose de surnaturel aux paroles que le consécrateur a pro-

noncées. Ce n'est point une musique terrestre qui ébranle si doucement ces murs, témoins de tant de merveilles. Il existe une telle suavité dans ces modulations remplissant d'une sublime harmonie la vaste basilique, que l'âme s'élève avec elles, et que, dans ce moment, chacun, portant ses regards sur cet autel et sur ce pontife, prie comme prierait une simple femme. Des larmes arrachées aux puissants de la terre tombent sur les tentures dont les parvis sont couverts, et souvent, là, j'ai vu des Anglais au cœur froid, à l'âme desséchée par les calculs de l'ambition ou blasée par les excès de la vie, des hommes à la foi douteuse ou à la conscience plongée dans les ténèbres de l'erreur, s'écrier ainsi que les catholiques : « Nous sommes bien ici ! »

Le canon du château Saint-Ange, le bourdon retentissant de Saint-Pierre annoncent que le Pape s'avance pour bénir la Ville et l'Univers. Alors tous ceux qui ont eu le privilége de pénétrer dans le temple, tous ceux à qui il n'a pas été permis d'y entrer, coururent sur la place du Vatican qu'illumine un soleil d'Italie. Là, à côté de l'artiste qui, dans les belles figures des Transteverins, dans les poses gracieuses des femmes d'Albano, cherche une inspiration et quête un sujet, comme Schnetz et Léopold Robert en trouvèrent, passe tout ce que Rome renferme de docte, de riche, d'élégant. C'est un panorama éblouissant et qui déroule à l'œil surpris les costumes de toutes les nations, les uniformes de toutes les cours, les modes de toutes les contrées.

Il est midi, le canon gronde, les cloches des quatre cents églises de la ville des Césars agitent en rapides

volées leur bruyant airain, et aussitôt que sur le balcon de Saint-Pierre on voit apparaître le trône du Pontife, ces mots de la foi chrétienne : *Il santo padre!* prononcés à voix basse, circulent dans les rangs. Hommes et enfants, femmes et vieillards, tous courbent le front dans la poussière. Au milieu du plus religieux silence, le souverain Pontife étend la main, il bénit la ville; il bénit l'Orient et l'Occident. Le monde entier a droit à ses bénédictions. D'augustes paroles, des paroles d'amour ou d'espérance tombent de sa bouche. Le peuple romain se relève, la joie dans les yeux, la félicité dans l'âme, et avec cette langue italienne si riche d'harmonie :

« Evviva! evviva! » s'écrie-t-il, rendant à son Pontife par ce vœu des hommes ce que la prière du prêtre leur accorde si largement.

Rome s'est environnée, pendant le carême, de sa douleur comme d'une ceinture. Le jour de Pâques, elle a reconquis sa joie. Afin de lui en donner le signal, le soir, à la nuit tombante, la coupole de Saint-Pierre s'illumine par enchantement. Elle projette au loin sur la cité et sur les campagnes désertes ses mille feux de diverses couleurs qui la renferment dans un réseau de girandoles. Le mausolée d'Adrien, que le pont du Tibre défend, vomit dans le fleuve ses serpenteaux; il lance dans les airs ses soleils et ses fusées se croisant, s'entre-choquant, se brisant avec éclat les uns contre les autres. Puis les Romains, si amoureux de ces plaisirs nocturnes, et les étrangers qui les partagent, répandus dans les rues adjacentes ou sur les sept collines consacrées à de pieux monuments, tous, catholiques ou protestants, incrédules ou

schismatiques, s'inclinent devant cette fête qui a pour témoins des représentants de l'univers entier.

Ainsi s'écoule tantôt dans les larmes de la piété, tantôt dans les ravissements d'une satisfaction terrestre, cette semaine appelée à si bon droit la Santa, cette semaine, laissant tant de consolations au cœur de ceux qui assistent avec les yeux de la foi à toutes ses cérémonies, et tant de souvenirs de majesté religieuse dans l'âme des hommes qui n'y sont accourus que poussés par un sentiment de curiosité.

FIN.